



34-8-44

BIBLIOTECA PROVINCIALE

37-2-45

Armadio ~~XXX~~



Palchetto

Num.° d'ordine ~~52~~



B. Prov.

I

1905

29

THÉORIE
DE
L'OFFICIER SUPÉRIEUR.



608104

THÉORIE

DE

L'OFFICIER SUPÉRIEUR,

OU

Essai contenant des détails sur l'Art militaire, les positions, les affaires, les marches, etc.; avec un Abrégé de fortification passagère, précédé de quelques Notions géométriques; et un Plan d'école de théorie, où se trouvent décrites diverses manœuvres d'infanterie, fondées sur un principe nouveau.

PAR J.-P.-A. LEORIER,

ANCIEN COLONEL D'INFANTERIE,

COMMANDANT DE LA GARDE NATIONALE DE TONNERRE.

Multos castra juvant, et litus tubæ
Permixtus sonitus. HORACE.

PARIS,

LEBLANC, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

ABBAYE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS.

~~~~~  
1820.



NO 180

---

## AVANT-PROPOS.

---

L'ART militaire est un de ceux qui ont été traités par un grand nombre d'écrivains ; mais le sujet est si varié, il embrasse tant de parties, il exige tant de connaissances, qu'il y aura toujours quelque chose à ajouter aux excellens écrits qu'on possède sur cette matière. C'est une mine riche et abondante, qui offrira toujours quelque filon à exploiter aux militaires laborieux et avides d'instruction.

La guerre, fléau que les philosophes ont peint avec des couleurs de sang, a donné naissance à cet art dangereux et terrible. Sans doute l'indignation de la philosophie contre la destruction des hommes, est partagée par toutes les âmes sensibles ; le cœur et la raison se révoltent également contre les exactions, le pillage, l'incendie et toutes les horreurs qui accompagnent presque toujours les

---

conquêtes, et qui n'ont que trop souvent déshonoré les conquérans ; mais aussi il est des guerres justes et nécessaires : celles qui ont pour but de défendre, de conserver les biens, l'honneur, la vie des citoyens, d'empêcher un ennemi cruel et audacieux de violer le territoire de l'État, ou de délivrer une partie de ce territoire déjà asservie, méritent l'assentiment du sage, et même de tout être humain.

Elles sont aussi avouées par le droit naturel ; tout individu, tout peuple pouvant opposer la force à la force, la défense à l'attaque, et la résistance contre un ennemi oppresseur.

Sous ce rapport, on doit honorer l'art militaire, le cultiver, le perfectionner.

En effet, ce n'est plus un moyen de carnage dans les mains d'un conquérant farouche et barbare, ce n'est plus ce système de destruction et d'extermination qui porte la consternation et l'effroi jusque chez les peuples les plus reculés, et dans les contrées les plus lointaines ; c'est une égide conservatrice pour les citoyens

paisibles, c'est un art protecteur qui prend sous sa sauve-garde leur vie, leur fortune, leur tranquillité, et qui les préserve du plus grand des malheurs, celui de subir les lois du vainqueur, et de passer sous le joug d'une domination étrangère.

Mais hélas ! il n'en est pas toujours ainsi : la guerre est de tous les temps et de tous les pays ; elle est connue chez les peuples sauvages comme chez les peuples policés ; partout on voit l'homme armé contre l'homme, disputer au prix du sang et de la vie un misérable coin de terre, ou égorgé son semblable pour un moindre motif encore. C'est surtout chez les peuples civilisés, il faut le dire à notre honte, c'est dans les cours corrompues qu'on est moins scrupuleux sur une déclaration de guerre. L'ambition ou le caprice d'un ministre, les projets souvent puérils d'un favori, les intrigues d'une femme en crédit, en fallut-il davantage, j'en appelle à l'histoire de notre temps et à l'expérience des siècles, pour brouiller

les intérêts de deux États voisins et puissans ?

Quoi qu'il en soit, le prétexte trouvé, un manifeste paraît, des armées se rassemblent sur différens points, la terre tremble sous le poids des innombrables bataillons qui la couvrent, et les peuples consternés attendent dans l'inquiétude et la crainte, le résultat de ces préparatifs menaçans.

Mais quel sentiment anime tous ces hommes inconnus les uns aux autres, et rassemblés pour la cause d'un seul ? Quel motif peut les diriger ? Ils n'épousent pas sans doute, ou très-rarement, l'esprit de conquête ou de domination, la haine ou la vengeance, l'ambition ou la politique des gouvernemens.

Des ressorts différens, mais non moins puissans agissent sur les passions individuelles, et ces ressorts sont l'honneur et l'amour de la gloire. L'honneur, ce premier mobile des âmes guerrières, ce principe de toutes les actions éclatantes et de toutes les résolutions courageuses !



C'est ce sentiment qui élève l'ame, et qui dans les plus grands dangers, fait de l'homme pusillanime, un brave, et du brave un héros !

L'amour de la gloire seconde ces dispositions, il inspire le désir de vaincre, il donne au génie ce courage persévérant, propre à surmonter toutes les difficultés, il fait supporter avec constance les privations de toute espèce; enfin il commande au guerrier le sacrifice de sa tranquillité, de son repos, de ses jouissances, de son existence même, pour le triomphe de la patrie ou de la cause qu'il sert.

Hé! que ne peut ce double levier sur des peuples généreux, prompts à recevoir comme à communiquer l'impulsion de la valeur dont ces vertus les électrisent. Les trois cents Spartiates défendant le détroit des Thermopyles; Dassas se sacrifiant pour le salut de l'armée, Desaix mourant sur le champ de bataille pour arracher la victoire aux ennemis, et regrettant à sa dernière heure de ne pas avoir assez fait pour vivre dans la posté-

rité : que de traits héroïques, que de grandes actions ne peut-on pas rapporter à l'influence de ces vertus guerrières ?

J'admets secondairement et comme récompense due à ces vertus, l'avancement et les distinctions, stimulant actif pour des cœurs français; mais j'écarte en même temps tout vil sentiment d'ambition personnelle, l'intérêt caché, les désirs illícites de fortune, qui ne sont heureusement le partage que d'un petit nombre de militaires très-indignes de leur profession; mobiles honteux qu'aucune circonstance ne saurait jamais faire excuser.

Pour agir sur la multitude, on a beaucoup préconisé les ordres du jour et les harangues militaires; ce moyen, employé même chez les anciens, est propre assurément à exalter le courage, à donner de l'élan aux braves, ou à relever le moral du soldat; mais il ne faut le plus souvent qu'un mot, et ce mot produit d'autant plus d'effet, qu'il a le mérite de l'à-propos et de l'inspiration du moment.

*Frappez au visage*, disait César, à la bataille de Pharsale : *Voulez-ous donc vivre éternellement ?* expression sublime du grand Frédéric, à Kolin : *Point de retraite !* bataille de Fleurus par le général Jourdan : *Du haut de ces monumens quarante siècles vous contemplent !* Bonaparte, bataille des Pyramides : *La garde meurt, et ne se rend pas !* Cambroune à Waterloo. Et ce mot de Henri IV, mot si connu de tous les Français et si digne d'être apprécié par tous les braves : *Ralliez-vous à mon panache blanc !* Voilà, ce me semble, voilà la véritable éloquence militaire : concise, énergique, entraînant ; les harangues de Tite-Live, très-admirables sans doute dans son histoire, ne sauraient entrer en comparaison, préférées sur un champ de bataille.

Cependant pour fixer la prospérité des armes, la valeur veut être dirigée par l'expérience et les talens militaires. C'est alors qu'un peuple belliqueux marchant de succès en succès, de conquêtes en con-

quêtes, change en un instant la destinée des États qui l'environnent; comme les Macédoniens sous Alexandre, il pénètre jusque dans les pays les plus éloignés, et force l'univers étonné à recevoir ses lois; comme les Romains conduits par César, il soumet successivement les autres nations, et devient le vainqueur et l'arbitre du monde entier; ou plutôt comme les Français guidés par le génie de la victoire, il conquiert la paix pour en gratifier même ses ennemis vaincus : mais ces grands événemens, qui commandent l'admiration de la postérité, sont le fruit des méditations profondes, et des plans sublimes des plus habiles généraux.

Pour écrire sur l'art de conquérir, il faut être César lui-même, et dans notre âge c'est aux Montécuculli, aux Maurice, aux Frédéric, et à ceux de nos généraux Français qui ont couru honorablement cette difficile carrière, qu'il appartient exclusivement de dicter des préceptes sur la guerre, et de définir la science du général.

Aussi me renfermerai-je dans les détails qui sont propres à l'Officier supérieur. Trop heureux si en profitant des leçons des excellents maîtres qui ont écrit sur cette matière, et me bornant à faire l'application de leurs principes aux différens sujets que j'ai embrassés, je peux prétendre à quelque utilité.

J'ai divisé cet ouvrage en deux parties.

Dans la première, après avoir parlé de l'administration intérieure d'un régiment, de la discipline, de l'instruction, de l'administration, je passe aux détails des marches, des camps, des affaires ou actions. Je pose d'abord les principes reconnus, pour en faire ensuite l'application : afin de procéder méthodiquement et par gradation, je considère une troupe telle qu'un bataillon ou un régiment agissant isolément dans la défense, puis dans l'attaque d'une position ; je la suis dans ses mouvemens, dans ses revers, dans ses succès. Il est question d'abord de combats d'infanterie contre infanterie, d'infanterie contre cavalerie, et réciproque-

ment, comme aussi, de cavalerie contre cavalerie. Je discute les avantages propres à chacune de ces deux armes.

De là je viens à l'artillerie considérée sous un point-de-vue seulement, celui de l'effet des bouches à feu, et de leur emploi dans une action. Je fais valoir l'extrême utilité de l'artillerie légère, ses prodigieux succès et les services importants obtenus, dans la guerre actuelle; de cette artillerie auparavant inconnue en France, et si supérieure par ses mouvements rapides.

Bref, j'arrive au terme proposé, aux moyens de conduire et de diriger un corps de troupes composé des trois armes, tel qu'une division d'armée; de disposer ce corps suivant le terrain et l'occasion, en distribuant les différentes armes de manière qu'elles se protègent mutuellement, soit qu'on se défende, soit qu'on attaque.

Continuant à développer le même sujet, je considère ce corps dans les actions, dans les marches et dans les camps ou

positions. Dans les actions, il est question des différens ordres de bataille, par échelons directs, par échelons obliques; des différentes dispositions propres à engager, à soutenir ou à recevoir le combat; dans les marches, de la manière d'ordonner la troupe suivant le pays qu'on a à traverser, des précautions à prendre pour assurer les mouvemens en plaine, et en pays coupé; dans les camps ou positions, du choix, de l'étendue du terrain relativement au nombre et à l'espèce de troupes; des moyens connus d'ajouter à la force naturelle d'une position, des travaux d'art. J'insiste sur l'utilité de se retrancher.

Enfin, après avoir parlé brièvement de la surveillance à observer en présence de l'ennemi, des ruses de guerre, des passages de rivières, je termine cette première partie par un petit recueil d'axiomes tirés des meilleurs auteurs, comme ayant été adoptés par les plus habiles généraux de l'antiquité et des temps modernes.

La deuxième partie présente, par chapitres séparés, 1.<sup>o</sup> la conduite d'un détachement; 2.<sup>o</sup> celle d'un fourage; 3.<sup>o</sup> l'escorte, l'attaque et la défense des convois; 4.<sup>o</sup> quelques notions de géométrie élémentaire, pour l'intelligence de la fortification passagère, à l'imitation de ceux qui ont écrit sur cette matière; 5.<sup>o</sup> un abrégé de la fortification passagère ou de campagne, comprenant les différentes espèces d'ouvrages, les tracés et les constructions, les moyens d'en augmenter la force, ceux employés pour l'attaque et la défense; 6.<sup>o</sup> un plan d'école de théorie, sujet qui n'a pas, je crois, encore été traité et où je sou mets quelques nouvelles manœuvres d'infanterie, propres à procurer des feux croisés, au-lieu des feux directs auxquels on s'est borné jusqu'à présent.

C'est aux militaires à juger si mes efforts peuvent être comptés pour quelque chose, et si j'ai atteint le but que je me suis proposé.

---



# THÉORIE

DE

## L'OFFICIER SUPÉRIEUR.

---

### PREMIÈRE PARTIE.

---

#### CHAPITRE PREMIER.

*Considérations sur la Discipline, l'Administration et l'Instruction des Corps.*

---

L'OFFICIER supérieur qui est pénétré de l'étendue de ses devoirs, qui apprécie l'importance de ses fonctions, et à qui l'expérience a révélé les difficultés de l'état militaire, conviendra sans peine que cet état exige des connaissances infinies en théorie et en pratique, et qu'il faut pour les acquérir beaucoup d'exercice, une longue étude et de continuelles observations.

C'est assurément un préjugé de croire qu'un ancien soldat est capable, par sa seule expé-

rience, de bien commander une troupe; si l'on n'avait jamais fait de fâcheuses épreuves à cet égard, il serait facile de s'en convaincre par le simple raisonnement. En effet, la pratique est le fruit de longs services; mais ce n'est pas seulement avec les yeux qu'on acquiert des connaissances; ce n'est pas non plus parce qu'on a vu beaucoup de choses qu'on peut être réputé expérimenté; mais pour avoir bien vu, bien jugé. Or, quel homme peut se flatter de tout observer utilement, sans que rien n'échappe à sa sagacité? et en supposant même ce prodige, ne faudrait-il pas encore vivre des siècles pour saisir, le plus souvent au hasard, comparer et juger le rapport d'une infinité d'événemens? L'expérience seule a donc une marche lente et quelquefois incertaine; il n'en est pas de même quand elle est précédée du flambeau de la théorie. Toutefois, l'instruction théorique seule serait insuffisante; elle voit rapidement et ne juge pas toujours les difficultés d'exécution: concluons-en la nécessité de l'allier à l'exercice de l'art, pour être véritablement capable; alors la théorie éclaire la pratique, et celle-ci rectifie la théorie. Tel est le sentiment de deux auteurs anciens justement réputés. « C'est de l'art et » de l'expérience, dit Végèce, bien plus que » du grand nombre et d'une valeur mal con- » duite, qu'il faut attendre la victoire ». « Il faut nécessairement que la pratique de » la guerre vienne au secours de l'instruction, » trop faible toute seule. » (Xénophon, liv. III *des choses mémorables*.)

Le premier point est de bien connaître les lois, réglemens, ordonnances dont l'objet est d'établir l'uniformité du régime militaire, en prescrivant des règles fixes pour le service habituel et journalier. Il est bon de ne jamais perdre de vue ces élémens du métier, afin de ne pas s'en écarter soi-même, et de pouvoir, à l'égard de ses subordonnés, en exiger la pratique constante.

Les devoirs d'un chef embrassent trois objets principaux : la discipline, l'administration et l'instruction ; certes, ce n'est pas trop faire que d'employer constamment tous ses soins et tous ses moyens pour bien établir et maintenir ce triple régime qui forme et distingue les bons corps.

Et d'abord, que la première pensée de l'officier supérieur soit celle qu'il commande à des hommes ; cette considération l'entraînera à une étude difficile, mais indispensable ; celle de la connaissance du cœur humain. L'amour-propre et l'intérêt, la louange et le blâme, l'espérance et la crainte, les récompenses et les châtimens ; que de mobiles puissans, si l'on sait en faire usage ! Ne pas demander l'impossible, se montrer dans tous les temps l'ami du soldat, veiller à ses besoins, l'obliger quand on en trouve l'occasion ; mais, en même-temps, exiger sévèrement le service et le devoir, punir tous les torts, stimuler ou réprimer plus particulièrement les officiers et sous-officiers qui, dans tous les cas, sont tenus de répondre du bon ordre et de donner l'exemple par leur con-

Police et discipline.

duite ; tel est le caractère d'une discipline paternelle.

Sévérité et justice : dans ces deux mots, a-t-on dit, réside le secret de se faire aimer et obéir ; mais c'est un axiôme dont il faut étudier le sens. La justice a ses bornes : au-delà se trouve la facilité, la complaisance, enfin la faiblesse, mère des mécontentemens et des troubles.

La sévérité a aussi ses limites, dans lesquelles il est plus difficile encore de se renfermer : on en voit journellement l'abus dans l'application mal réglée des différentes peines ; car ce n'est ni par une sévérité outrée ni par une indulgence mal entendue qu'on vient à bout de mettre l'ordre et d'établir la police dans un corps. Le seul moyen de le discipliner, est de punir avec une sévérité proportionnée toutes les fautes commises, et surtout sans distinction de grade ni préférence pour personne.

De plus, il faut que de grade en grade, chacun réponde à son supérieur immédiat des hommes qu'il commande. C'est ainsi qu'un colonel ou le lieutenant-colonel doit se montrer exigeant à l'égard des chefs-de-bataillon ou d'escadron et du major ; ceux-ci réagir sur les chefs de compagnies, qui, à leur tour, pèsent sur les lieutenans et les sous-lieutenans ; enfin, c'est aux officiers subalternes, et particulièrement aux adjudans, d'activer sans cesse les sous-officiers ; et ces derniers doivent s'occuper continuellement des soldats.

Je ne parle pas d'un autre abus impardonnable de la sévérité, qui consiste dans de petites vengeances exercées sous l'égide de l'autorité : vexations odieuses, qui dénotent une âme basse et un esprit méchant.

Sous certain gouvernement, où le pouvoir militaire n'était qu'un pur despotisme, les punitions infligées pouvaient être des actes arbitraires ; sous le règne de la justice et de la raison, les châtimens ne sont à redouter que pour ceux qui négligent leur service ou qui manquent à leur devoir. Du temps où la noble profession de soldat dégradait un homme, dans les pays où l'on compare encore le soldat à la brute, en lui infligeant le même genre de correction, la crainte est ou pouvait être considérée comme le principal moyen de conduire des gens à qui on semble refuser tout sentiment généreux.

En France, on prendrait pour un paradoxe cette maxime attribuée à Cléarque par Xénophon, qu'un soldat doit plus craindre son officier que l'ennemi.

Un tel raisonnement convient parfaitement à nos glorieux voisins, qui ont toujours devant les yeux la baguette magique, seul et unique secret de leur servile soumission ; mais il indigne, il révolte des soldats français, dont l'honneur a toujours été et sera toujours le premier guide. Vainement dira-t-on qu'il faut faire respecter les chefs : oui, sans doute ; mais le respect ne vient pas de la crainte : il doit être inspiré par la bonne conduite de l'officier ;

et ses mœurs autant que ses talens peuvent seuls lui mériter l'estime et la confiance de ses subordonnés.

Cependant, dira-t-on encore, hé, comment réduire à l'obéissance ces êtres insensibles aux reproches, et que leurs dispositions vicieuses portent à enfreindre journellement l'ordre et la subordination? Je réponds : Faut-il donc réprimer des écarts par une discipline avilissante? faut-il dégrader les hommes pour les rendre meilleurs? Un code pénal militaire, rédigé dans le véritable esprit national, sera toujours suffisant, si les peines sont bien graduées; s'il ne laisse rien ou peu de chose à l'arbitraire, et surtout si les limites de l'autorité de chaque grade sont bien déterminées pour faits de simple discipline, comme aussi la compétence pour les fautes graves, les délits et les crimes.

Il existait naguères un conseil de discipline par régiment, qu'il serait peut-être utile de rétablir, avec certaines modifications; les conseils de guerre pouvant être assimilés aux cours d'assises, les conseils de discipline tiendraient, dans la justice militaire, le rang des tribunaux de police correctionnelle. C'est là qu'on jugerait avec une espèce d'éclat les fautes essentiellement graves, comme celles d'injurier son supérieur, de lui désobéir sous les armes, de quitter le corps-de-garde ou les rangs étant de service, d'abandonner la faction en temps de paix, de manquer au rassemblement quand on bat la générale, etc.

Les séances d'un conseil de discipline rassemblée rarement et pour des cas extraordinaires seulement, auraient un caractère imposant ; il prononcerait la prison depuis un mois jusqu'à trois mois , le cachot, la nourriture au pain et à l'eau , la destitution ou l'abaissement de grade des sous-officiers.

Ce serait aux chefs de corps , présidens de ces conseils , à y porter et à y entretenir l'esprit inflexible de sévérité qui devrait en régler toutes les décisions. Mais laissons à apprécier cette proposition, si elle est utile.

Ce qui convient par-dessus tout pour discipliner un corps, c'est une bonne police, sage, attentive, qui prévienne les fautes, pour éviter les punitions.

On y parvient en tenant toujours la troupe en haleine, en l'occupant, en l'exerçant, en faisant de fréquentes inspections, des appels, des contre-appels, en donnant lecture de temps à autre des réglemens militaires et du code des peines; en un mot, en prenant toutes les précautions dictées par la prudence, et en obligeant les adjudans et les officiers et sous-officiers de semaine à être toujours en action et en surveillance. Je terminerai par cette réflexion de Montécuculli : « Il n'y a rien de si nécessaire » au soldat que la discipline; sans elle, les » troupes sont plus pernicieuses qu'utiles, plus » formidables aux amis qu'aux ennemis. » C'est dire assez combien il importe de policer un corps et de tenir la main au bon ordre.

Admini-  
stration.

L'administration embrasse la solde, la subsistance, le vêtement, l'équipement, l'armement et le logement d'une troupe, le soin qu'on doit prendre des hommes et des chevaux dans l'état de santé et de maladie, le régime intérieur, la propreté des personnes et des effets, le pansement des chevaux, la tenue uniforme et exacte, en un mot la prévoyance de tous les besoins, et les moyens d'y subvenir, comme aussi les écritures d'ordre qui constatent régulièrement les recettes et dépenses, soit en argent soit en fournitures.

Un conseil d'administration dont le colonel est président, règle la plupart de ces détails, dont l'exécution est confiée à divers agens, d'après les différens réglemens de comptabilité et d'administration.

Le mérite d'une parfaite uniformité dans tout ce qui constitue le matériel des troupes se fait particulièrement sentir en ce qui concerne l'habillement, le grand et petit équipement, et surtout l'armement : je ne dis pas seulement à cause du coup-d'œil; je dis pour l'économie, pour l'ordre, pour la facilité de la surveillance, pour la police et la discipline, pour l'intérêt même du service.

La tenue qui consiste dans la propreté et l'entretien des effets militaires, c'est-à-dire, de toutes les parties de l'armement, de l'habillement et de l'équipement, est essentielle tant pour la conservation des effets que pour la santé des hommes. En temps de paix, il faut être scrupuleux sur la tenue et la propreté :



c'est un moyen de donner au soldat une occupation qui tourne à son profit, en lui évitant l'oisiveté.

En temps de guerre, on est moins exigeant ; les soldats qui le plus souvent sont au bivouac, ne peuvent se procurer les choses nécessaires pour approprier leurs effets ; mais toujours convient-il de surveiller strictement la tenue et la propreté de l'armement ; à cet effet, d'en ordonner fréquemment l'inspection, et de punir rigoureusement les hommes négligens. Les bons soldats se distinguent particulièrement par le soin qu'ils prennent de leurs armes ; elles sont leur seule ressource dans une affaire ; de là la bonne opinion qu'on conçoit naturellement d'un corps dont l'armement est bien entretenu.

C'est des hommes de service qu'il faut exiger encore davantage à cet égard ; ceux-là veillent quand les autres dorment ; ils doivent être prêts à tout ; et le bon état de leur armement répond de la sûreté d'une armée entière. Voilà pourquoi les réglemens établissent des revues rigoureuses et multipliées des soldats de garde ou de piquet.

Le règlement du premier vendémiaire an 13, et plutôt encore l'instruction du 19 juin 1806, méritent d'être appréciés en ce qui concerne l'entretien, la conservation ou la réparation des armes portatives.

« Le brillant des armes, qui prouve le goût  
» du soldat pour son métier, inspire de la  
» terreur à l'ennemi, au-lieu que des armes

» poudreuses ou rouillées désignant le con-  
» traire, font mépriser ceux qui les portent.  
(Végèce, livre II, chap. 14.)

Instruction.

L'instruction n'appelle pas moins rigoureusement l'attention d'un chef. Cet article, très-important, demande une pratique et une étude constantes.

Il appartient aux officiers de posséder des connaissances plus étendues que celles propres aux sous-officiers; et ceux-ci doivent être infiniment plus instruits que les soldats; la pratique suffit à ces derniers. Il convient d'abord d'établir des degrés dans l'instruction; il faut séparer, pour les exercer à part, les soldats instruits de ceux qui le sont moins; et ceux-ci encore des recrues qui commencent à manier les armes ou à monter à cheval. Des instructeurs bien choisis peuvent exercer en détail, aussi souvent qu'on le croit utile, les première et deuxième classes; mais les hommes de recrues doivent recevoir des leçons fréquentes avant d'être admis à faire leur service ou à passer au peloton.

Il faut ensuite réunir les compagnies pour l'école de bataillon ou d'escadron, et s'en occuper essentiellement et longuement; car c'est là l'objet principal pour les chefs et les officiers particuliers, même pour les sous-officiers employés comme guides.

Des bataillons et des escadrons bien exercés dépend le succès des grandes manœuvres ou évolutions de ligne, qui concernent plus particulièrement les officiers supérieurs.

L'excellente ordonnance de 1791 doit être à cet égard suivie littéralement; on peut dire qu'elle est généralement appréciée par tout ce qu'il y a de militaires instruits, tant nationaux qu'étrangers.

On suivra également et ponctuellement celle du premier vendémiaire an 13, pour la cavalerie.

Le mérite des sous-officiers est surtout d'exceller dans les détails. C'est aux adjudans qu'est confiée leur instruction pratique; les leçons théoriques regardent le commandant du corps, ou bien les officiers supérieurs, si un régiment est séparé par détachemens.

Les officiers ne se bornent pas à la théorie-pratique du sous-officier : l'étude exacte des réglemens, des lois militaires, des manœuvres de détail et évolutions, est le premier point de leur instruction; mais ils doivent ensuite s'attacher à des connaissances plus élevées, telles que la castramétation, la fortification de campagne, l'attaque et la défense des lieux retranchés; ils doivent savoir comment on dispose une troupe dans une affaire, connaître les propriétés de chaque arme, sa force, ses moyens, le terrain qui lui est propre, etc. Pour toutes ces choses, on sent assez la nécessité de l'étude préalable des mathématiques; et il est bon qu'on exige d'un officier d'être au-moins familiarisé avec les élémens de la géométrie.

Les écoles de théorie se font pour l'ordinaire dans les corps, suivant le caprice ou la volonté

des chefs, dont la plupart se bornent à adresser de faibles questions sur les ordonnances et réglemens, ou même à faire prendre seulement l'intonation du commandement. On sent combien on est éloigné du but. Il me semble qu'on pourrait étendre les leçons de théorie à-peu-près dans l'ordre des indications ci-après.

*Théorie des Sous-Officiers.*

1.° Questions sur la manière de démonter et remonter les armes à feu, leur nettoyage, l'entretien et la propreté des effets d'habillement, d'équipement et harnachement; sur la manière de placer les effets dans le havre-sac ou le porte-manteau, de s'équiper et de s'armer de pied en cap;

2.° Examen sur les ordonnances du service intérieur, logement, arrangement des chambres et du quartier, formation des ordinaires, ordre de service journalier;

3.° Comptabilité des compagnies, contrôles divers, états de situation, etc.;

4.° Police, punitions à infliger de la compétence du sous-officier, rapports, surveillance, etc.;

5.° Questions diverses sur l'école du soldat et sur l'école de peloton, devoirs et fonctions des guides dans les manœuvres;

6.° Examen sur l'ordonnance des places et quartiers, en ce qui concerne le service des sous-officiers dans les postes, les rondes, les patrouilles, les devoirs des sentinelles;

7.° Dissertation en ce qui les concerne également, sur le service de campagne, garde de police, du camp, gardes ordinaires, piquet, campement, distributions, contrôles pour commander le service;

8.° Manière de tracer un camp en baraques ou en tentes, de déployer, de tendre, de détendre et de reposer celles-ci, de construire et de fabriquer celles-là, d'y distribuer la troupe; instructions sur le campement.

On peut consulter à cet égard le Manuel d'infanterie, où l'on trouve des détails fort étendus sur les connaissances propres aux sous-officiers de cette arme. Il serait à désirer qu'on fit de semblables recueils pour la cavalerie et l'artillerie.

### *Théorie des Officiers.*

1.° Organisation, police, discipline, punitions à infliger suivant les diverses fautes, code pénal militaire, conseils de guerre;

2.° Administration intérieure des corps, subsistances, fourrages, ferrage, solde, habillement, équipement, armement, harnachement, logement, casernement, chauffage, prisons, hôpitaux, transports, etc., lois, ordonnances, arrêtés y relatifs;

3.° Questions sur les réglemens entiers du service intérieur, et les lois concernant le logement et le casernement;

4.° Examen sur le règlement du service des places et quartiers, lois et arrêtés postérieurs;

5.° Examen sur les réglemens du service de campagne, et le supplément;

6.° Développemens sur l'ordonnance de 1791, concernant les manœuvres de l'infanterie, écoles de peloton, de bataillon, évolutions de ligne, y compris les additions faites à cette ordonnance;

7.° Mêmes développemens sur l'ordonnance des manœuvres de la cavalerie, du premier vendémiaire an 13;

8.° Démonstrations sur le tir des bouches-à-feu;

9.° Observations sur la castramétation, sur le choix ou l'emplacement des camps ou positions;

10.° Dissertations sur la fortification passagère;

11.° Conférences sur les cas les plus ordinaires qui se rencontrent à la guerre, tels que détachemens composés de plusieurs armes, escorte, attaque et défense des convois, embuscades, passages de rivières, marches, défilés, actions, retraites, etc.

Je donne, à la fin de cet ouvrage, un essai de théorie appliquée au détail ou aux manœuvres des trois armes considérées isolément. J'ai tenté de traiter cette partie, qui n'est peut-être pas la moins essentielle.

Les meilleurs généraux ont attaché un grand prix à l'instruction pratique : César et Pompée exerçaient eux-mêmes leurs soldats au manieement des armes; Frédéric avait formé l'armée la plus manœuvrière de l'Europe.

« Tout homme mal exercé, quelque ancien  
 » qu'il soit dans une troupe, dit Végèce, y  
 » sera toujours un nouveau soldat. Qu'on se  
 » persuade bien, ajoute cet auteur, qu'à la  
 » guerre l'art est au-dessus de la force. Si cela  
 » n'était, quelle différence y ferait-on d'un  
 » paysan à un soldat » ?

Quant à l'officier qui tient sous son égide l'honneur et la vie des hommes qu'il commande, existe-t-il un plus puissant motif, joint à l'intérêt de sa gloire personnelle, pour l'exciter à s'instruire ?

« Un seul homme, dit Polybe, en parlant  
 » de Xantippe, suffit pour mettre en déroute  
 » une armée romaine qui paraissait invincible,  
 » pour relever le courage des troupes et ré-  
 » tablir la république de Carthage, dont la  
 » chute paraissait certaine.

« Otez de Syracuse un vieillard, et la prise  
 » de cette ville est inévitable ; la seule pré-  
 » sence d'Archimède fait qu'on hésite de l'at-  
 » taquer ».

Au résumé, la discipline, l'administration et l'instruction constituent le régime intérieur d'un corps.

Par le peu qu'on vient de dire, on a pu juger combien la fermeté, la prévoyance et l'habileté sont nécessaires à un chef : tous ceux qui en douteraient ne sont pas aptes à remplir d'aussi importantes fonctions.

## CHAPITRE II.

*De l'Art militaire.*

De la  
Guerre.

LA guerre consiste principalement dans les marches, les camps et les batailles.

Tel excelle dans le choix de ses positions ; celui-ci brille par ses marches savantes ou par ses retraites ; celui-là sait mieux donner ou recevoir une bataille. Chacun déploie les talens que la nature lui a donnés ou que ses études lui ont acquises ; toutefois il faut qu'un général soit secondé dans ses vues par les officiers des troupes qu'il commande. Le plan le mieux concerté échouera, si ceux appelés à l'exécution se trouvent en défaut. Un moment suffit pour décider du sort d'une bataille. Un officier supérieur peut le juger et rendre un service important, soit en prévenant le général, soit en ordonnant à sa troupe un mouvement décisif.

Détail des  
Marches.

L'ordre naturel des marches d'une armée serait celui de bataille, puisqu'elle serait toujours prête à combattre avec toutes ses forces ; mais la plupart des pays n'offrent pas de plaines assez vastes pour y tenir cet ordre de marche, et d'ailleurs la difficulté de cette manœuvre, la plus simple et la plus difficile, les gênes et les fatigues qu'elle ferait éprouver, les obstacles qu'on trouverait à chaque pas, la rendent absolument impraticable. On y a



substitué la méthode de marcher par l'une des ailes, c'est-à-dire, en colonne; ce qui permet d'agir avec plus de facilité et de célérité.

On appelle *marche ordinaire* une distance de trois à six lieues qu'on fait parcourir à une troupe; les marches forcées sont de six à dix lieues. Lorsqu'on est contraint extraordinairement de parcourir de plus grandes distances ou de faire une longue traversée en peu de temps, il faut alors employer le secours des voitures du pays, qu'on rassemble d'avance par relais, et qui donnent la faculté de faire jusqu'à vingt lieues toutes les vingt-quatre heures, en comprenant les haltes nécessaires pour le repos et la réfection des troupes. Il y a nécessité de marcher à grandes journées lorsqu'on veut surprendre l'ennemi dans une position désavantageuse, lorsqu'il faut s'éloigner rapidement, ou encore lorsqu'il s'agit de gagner une marche. Un exemple suffira; je le puise dans l'histoire du plus grand capitaine de l'antiquité.

« César (dans la guerre contre les Helvétiens), averti par ses coureurs que les trois quarts de l'armée helvétique avaient déjà traversé la Saône sur des radeaux ou nacelles liées ensemble, et que l'autre quart était encore sur la rive gauche, part vers la troisième veille avec trois légions, et marche avec tant de diligence et de secret, qu'il surprend cette quatrième partie, qui n'avait pas encore passé la rivière. Les uns sont passés au fil de l'épée, les autres prennent la fuite et

» vont se cacher dans les forêts voisines ».  
(*Commentaires de César, de la Guerre des Gaules*, Livre I<sup>er</sup>.)

Dans tous les cas, c'est au général qui ordonne une marche à bien connaître le pays qu'il a à traverser, et à prendre tous renseignements sur les montagnes, les gorges, les défilés qui se rencontrent, afin de parer à tout et d'assurer son mouvement. « S'agit-il de faire » une marche secrète, le chemin le plus long » devient le plus court, dès qu'on peut le faire » sans combattre », dit Xénophon.

S'il est question d'un mouvement général et combiné de plusieurs colonnes qui marchent sur un même point, il est nécessaire de bien calculer le chemin que chacune aura à faire et les obstacles qui pourraient la retarder. On estime qu'une troupe en marche avec son artillerie et les bagages, met ordinairement une heure et demie pour faire une lieue commune; ce temps est subordonné cependant à la facilité des chemins, à la nature du pays, aux défilés qu'on a à passer, et à une multitude de causes accidentelles. Aussi malgré les précautions qu'on prend ordinairement de faire réparer les routes, de jeter des ponts, d'élargir les voies, on se trouve encore parfois retardé. Il ne faut qu'un mauvais pas où une pièce d'artillerie s'embourbe, pour arrêter ou suspendre la marche d'une colonne entière. Comme dans les manœuvres on dans les marches on suppose toujours les pelotons formés, on peut poser en principe que le front naturel d'une colonne

en route est celui d'un peloton. S'il se présente un défilé tel qu'un chemin étroit ou un village, les pelotons d'infanterie se rompent successivement par section ; si le défilé se retrécit encore, chaque chef de section fait rester des files en arrière. Ces principes sur la marche d'une colonne en route sont cependant rarement pratiqués. On préfère, par habitude, ou pour plus de commodité lorsqu'il se présente un passage resserré, de faire défiler la troupe par le flanc, quoique cette manœuvre allonge considérablement une colonne et fasse perdre beaucoup de temps.

Il faut observer deux choses, pour bien régler l'ordre d'une marche de manière qu'une colonne puisse cheminer toujours avec suite. La première, de faire modérer le pas à la tête ; la deuxième de faire au-moins toutes les deux heures une halte pour laisser reprendre haleine aux soldats ; et afin qu'ils puissent satisfaire aux besoins naturels. Dans toutes les marches bien ordonnées, il doit y avoir un tambour prêt à battre à la tête de chaque bataillon, soit pour rappeler quand la queue de la colonne ne peut suivre la tête, soit pour faire mettre la tête en marche quand la queue a repris ses distances.

On fera remarquer que les baïonnettes au bout du fusil sont très-gênantes dans les marches, et à cause du choc provenant du mouvement et parce qu'elles peuvent blesser les officiers qui marchent à cheval sur les flancs des colonnes, d'autant que les soldats portent or-

dinairement l'arme à volonté; cela empêche encore de suspendre l'arme à l'aide de la bretelle. On fera donc toujours ôter la baïonnette, sauf à la remettre quand on serre les rangs pour se disposer à prendre position.

Ce n'est pas sans peine que les officiers supérieurs, dans une marche, parviennent à contenir chaque soldat à son rang. Cet embarras devient plus grand lorsqu'une troupe passe dans un village, où souvent les uns ou les autres s'écartent sous de spécieux prétextes. Dans ce cas, les chefs doivent s'arrêter, voir filer devant eux toute leur troupe, et se porter de leur personne sur les hommes qui s'écartent, pour les ramener à leur rang. Il faut aussi que les capitaines des compagnies répondent de leurs soldats, et que les serre-files s'assurent qu'il n'y a pas d'interruption dans les rangs.

Si la troupe marche par le flanc dans les défilés, les officiers veilleront à ce que les hommes se suivent, de manière que dans un mauvais passage, sur l'indication du chef, deux files prenant à droite et une à gauche, ou bien *vice versa*, le mouvement de séparation des files se continue dans le même ordre depuis la tête jusqu'à la queue du bataillon.

Afin de s'assurer s'il n'est pas resté des traîneurs en route, un chef de corps ordonnera, à l'arrivée de sa troupe, un appel exact dans les compagnies; et s'il se trouve quelqu'un absent, il doit lui être infligé une punition pour servir d'exemple.

Enfin, une observation générale qu'on peut

ajouter ici, c'est que les soldats, soit dans les haltes, soit dans les repos, soit même au lieu d'arrivée, ne doivent point rompre leurs rangs ni quitter leurs havresacs, encore moins s'asseoir ou se coucher par terre, si ce n'est lorsque les chefs ont ordonné le repos. C'est à ces derniers à juger si une troupe peut rester ou non en place et sous les armes, et s'il y a lieu de lui laisser supporter encore cette fatigue.

Ce que l'on vient de dire pour l'infanterie est en partie applicable à la cavalerie, qui doit aussi marcher en ordre par quatre habituellement, ou par deux, et avoir en tête de chaque escadron un trompette, pour sonner un appel répété d'escadron en escadron, afin d'arrêter, s'il est nécessaire, la tête de la colonne, et pour sonner ensuite la marche, afin de se remettre en route. Également il ne faut pas laisser arrêter les cavaliers aux ruisseaux ou albreuvours; et si l'on fait halte, ils ne doivent mettre pied à terre qu'autant que cela est permis ou ordonné, et se tenir alors auprès de leurs chevaux.

Le choix d'une position ou de l'emplacement d'un camp tient à des règles simples, connues, et cependant souvent mal pratiquées. Un lieu fortifié par la nature, dont le front est couvert par un grand ravin, un ruisseau ou une rivière, dont les flancs sont appuyés à des bois, à des marais impraticables ou à des villages susceptibles d'être mis en état de défense, et dont les derrières quoique sûrs, sont entièrement libres, réunit de grands avantages défensifs. Le

Détail  
des camps  
ou posi-  
tions.

faible d'une ligne est dans ses flancs ; c'est par cette raison qu'il convient toujours de les couvrir et de les bien appuyer ; mais il ne faut pas négliger la sûreté de ses derrières , sans cependant s'enfermer et s'ôter les moyens de la retraite ; par exemple , une ligne adossée à une montagne escarpée et impraticable ou à un bois qui n'aurait point de débouché , serait très-mal établie ; un emplacement de ce genre dont les flancs seraient d'ailleurs bien assurés , serait un véritable cul-de-sac. Si l'on est forcé dans une telle position , il n'est plus moyen d'échapper.

« Le prince d'Orange , à Senef , le maréchal » de Créqui , à Consarbruck , le roi d'Angle- » terre , à Dettingen , commirent de semblables » fautes ; et dans une pareille circonstance un » corps prussien fut battu par les Autrichiens , » à Maxen , près Dresde , en 1759 , et forcé » ensuite de mettre bas les armes ».

Une des choses à considérer dans le choix d'une position , c'est la proximité de l'eau , du bois et du fourrage. On n'y attache pas toujours assez d'importance : de là la confusion qui règne quelquefois dans nos camps dès qu'on y est arrivé. L'infanterie se disperse pour chercher le bois , l'eau et la paille ; la cavalerie s'échappe dans les villages éloignés pour y prendre le fourrage ; et tout un camp est souvent désert en un instant. Un militaire qui connaît le danger des surprises , s'alarme en pensant à quel malheur un tel désordre pourrait entraîner ; et on pourrait en citer de fâcheux exemples.

Il faut donc faire apporter au camp la paille, le fourrage et le bois par les villages voisins, plutôt que d'y laisser aller isolément les soldats, qui profitent de ces sortes d'occasions pour marauder; ou bien on prendra la précaution d'envoyer des détachemens de chaque corps par corvée, avec des officiers à leur tête.

Quant à l'eau qu'on doit avoir autant que possible sous la main, il est bon d'indiquer, pour les divers besoins, des points différens qu'on fera garder, s'il est nécessaire, par de petits postes; ainsi dans la partie supérieure de la rivière on puisera l'eau pour les hommes; au-dessous seront les abreuvoirs pour les chevaux et les bestiaux; puis les lavoirs pour le linge; et enfin dans la partie inférieure les tueries et les boucheries.

En ce qui concerne le détail du campement et du service, les instructions indiquent clairement l'ordre et la distribution des camps, comme aussi la manière de les tracer, de tendre, de détendre; et après avoir établi comme règle générale que l'on doit camper, avec des tentes comme avec des baraques, sur un terrain égal à l'étendue du front de bataille de la troupe, et par demi-compagnies en profondeur, ces mêmes instructions enseignent les moyens de resserrer sa position, ou de l'étendre, soit en diminuant ou en augmentant un peu la largeur des rues, soit en plaçant sur la profondeur du camp une compagnie entière ou un quart de compagnie seulement.

Ainsi, en règle générale, le front du camp,

non-compris les intervalles de régimens et de brigades, est fixé à demi-mètre par file d'infanterie, et à un mètre par file de cavalerie; or, comme l'infanterie est rangée sur trois hommes de hauteur, et la cavalerie sur deux seulement, il en résulte que cette dernière occupe trois fois plus d'étendue, ce qui convient à la distribution de son camp; pour le placement des chevaux entre les tentes ou les baraqués des compagnies.

Dès qu'une troupe a pris position stable, son premier soin est de pousser en avant d'elle et sur ses flancs des gardes pour se couvrir; et se mettre ainsi à l'abri de toute surprise. Ces gardes sont plus ou moins fortes, plus ou moins multipliées, suivant la localité ou l'exigence du cas. Il convient que des grand-gardes d'infanterie soient situées dans des lieux couverts, coupés, et forts de leur nature, comme en avant d'un bois, d'un village, derrière un ruisseau, un ravin, ou sur une montagne escarpée, de manière à pouvoir découvrir l'ennemi à une grande distance sans en être vu. Leur retraite sur le camp ou la troupe qu'elles couvrent doit être sûre et facile: les mêmes conditions sont requises pour les petits postes détachés, et même pour les sentinelles. Il est certains usages qui tiennent tant au jugement qu'aux principes: par exemple, une garde envoyée sur une petite hauteur doit s'établir sur le revers de la côte, afin de ne pas être aperçue de l'ennemi; les sentinelles même ne doivent pas être placées tout-à-fait sur la côte, mais



un peu sur le revers, de manière à bien découvrir tout ce qui pourrait venir sur le poste, sans être aperçues. S'il se trouve en avant un arbre, un bouquet de haie, c'est là qu'est la place d'une sentinelle; il est bon qu'elle soit cachée quand cela est possible.

Parmi les fautes qui se commettent dans le choix de l'emplacement d'une garde, les plus communes sont ou le trop grand éloignement ou la trop grande proximité du camp. Ces inconvéniens sont également dangereux; car si la grand-garde est trop éloignée, elle court risque d'être battue et mise en déroute avant qu'on lui porte secours; et si au contraire elle est trop rapprochée, l'ennemi peut, par une attaque impétueuse et vive, la reployer dans un instant, et pénétrer jusque dans le camp.

Ce n'est pas assez de bien choisir un emplacement, il faut aussi que l'art contribue à la force. Toute garde veut être retranchée; les réglemens de campagne le prescrivent; et pourtant on ne s'y conforme presque jamais: il faut s'en prendre à l'insouciance des officiers, dont la plupart négligent de s'appliquer à connaître l'art de la fortification de campagne. Puisqu'il est reconnu qu'une grand-garde doit soutenir avec vigueur une attaque impétueuse, et résister à un ennemi supérieur, autant qu'il est nécessaire pour donner à l'armée le temps de faire ses dispositions, la conséquence est qu'il ne faut rien négliger pour rendre un poste tenable; et c'est en le retranchant qu'on y parvient. Les règles sont les mêmes pour fortifier

un camp, un village, une position. Nous en traiterons sommairement.

On se règle sur d'autres principes pour les grand-gardes de cavalerie. L'emplacement doit être choisi de manière qu'elles puissent agir en avant dans un pays découvert; par conséquent on les établit en-dehors d'un village, au-delà d'un défilé, d'un ravin, etc. On forme ensuite une chaîne de vedettes assez étendue pour bien couvrir le poste : on place ces vedettes sur les points dominans, sur toutes les avenues, et en nombre suffisant pour qu'elles puissent bien observer tout le terrain qui les sépare. Quelques-unes sont doublées; celles qui sont les plus avancées ou les plus éloignées du poste, et encore celles qui gardent les chemins conduisant à l'ennemi : dans ce cas une des vedettes a pour consigne de se détacher et de venir au besoin promptement avertir la garde.

On peut porter le cordon des vedettes jusqu'à mille ou douze cents pas de la grand-garde; alors on établit à leur soutien un petit corps-de-garde. Ce poste intermédiaire, qui couvre la grand-garde, est lui-même couvert par la chaîne des vedettes, de manière à ce qu'il puisse les voir toutes et être vu de la grand-garde, ou du-moins être en communication avec elle au moyen d'une vedette.

Comme pour l'infanterie on aura soin de dérober ou de masquer les grand-gardes, petits postes et vedettes des troupes à cheval, en profitant de divers accidens du terrain, en les

plaçant sur le revers d'un monticule, derrière une maison, une haie, un bouquet d'arbres.

Pendant le jour une grand-garde de cavalerie ne craint pas de s'étendre un peu : elle s'en garde mieux, et au besoin elle est toujours assez promptement réunie ; mais à l'entrée de la nuit elle prend une position plus rapprochée et plus resserrée. Pour cela, après avoir fait relever ses vedettes elle se retire en ordre, suivie du petit poste, et vient se placer ou derrière les postes d'infanterie ou dans un lieu déterminé. Si elle est à découvert dans cette position de nuit, elle s'y garde soigneusement. Elle emploie à cet effet des vedettes multipliées, fait de fréquentes patronilles ; et afin d'être prête à la minute, le quart des chevaux au-moins reste bridé, et les cavaliers tiennent la bride à la main pendant que les autres chevaux mangent, précaution usitée même pendant le jour en présence de l'ennemi.

C'est à l'officier général ou supérieur de jour, dont les fonctions sont de visiter les postes, à bien remplir ce devoir important. D'un coup-d'œil il doit s'apercevoir si une garde est bien ou mal disposée ; si les petits postes détachés sont placés avec intelligence et couvrent bien tous les défilés, chemins et passages qui aboutissent au poste principal ; si les vedettes et sentinelles ne sont pas multipliées inutilement ; si elles sont convenablement placées ; et si la chaîne est bien liée entre les postes voisins. Sa prévoyance doit le porter à demander l'ordre établi pour le service de nuit ; car c'est

dans l'obscurité qu'il convient de se garder avec plus de précaution, de crainte des surprises, qu'il faut faire des patrouilles croisées, augmenter les sentinelles, établir des vedettes volantes, enfin redoubler de vigilance et d'attention; il peut aussi faire d'utiles recommandations aux gardes avancées; par exemple, que les chefs de postes avancés défendent aux soldats de service de se placer devant ou derrière le feu pendant la nuit, pour éviter que des patrouilles ennemies, qui se glisseraient furtivement, ne jugent de la force des postes, les hommes de garde se tiennent sur les côtés; que si un petit poste détaché est à proximité de l'ennemi et en danger d'être attaqué, les cavaliers restent à cheval toute la nuit, et que les fantassins tiennent toujours leurs armes en mains, pour être rangés aussi vite que la parole; qu'une heure avant la pointe du jour les chefs des gardes avancées mettent leur troupe en bataille, fassent essuyer les armes, épinglez la lumière et amorcer de nouveau, parce que la rosée mouille la poudre dans le bassinet. Ces minuties ne doivent pas être négligées; la sûreté et le salut d'une armée entière en dépendent. Du reste, le service des gardes dans un camp est clairement détaillé dans les réglemens concernant l'infanterie et les troupes à cheval en campagne. Un chef qui par devoir est chargé d'en surveiller l'exécution, fera bien de les révoir souvent.

Détail des  
Affaires  
et Actions.

La manière actuelle de guerroyer est différente de celle pratiquée autrefois. Nos batailles

se réduisent presque toutes à enlever ou à défendre des points importans qui servent de soutien et d'appui, tels que des villages, un bois, un mamelon, une redoute; et pour cela il n'y a qu'une partie des troupes qui agit, tel qu'un bataillon, un régiment, une ou plusieurs brigades, suivant la nécessité. Ce n'est presque qu'une guerre de postes, dont la science tient beaucoup au métier des troupes légères. Des tirailleurs bien soutenus qui s'avancent sous la protection de quelques batteries bien placées, des colonnes d'infanterie qui marchent plus ou moins rapidement, un corps de cavalerie que l'on fait charger à propos, et d'autres moyens équivalens, voilà la tactique du jour. Cependant il est des cas où l'on attaque en ligne avec succès, comme nous le verrons ci-après.

Commençons par considérer chaque arme en particulier, l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie; examinons quelles sont leurs forces, les pays ou les terrains qui leur sont propres, leurs moyens, la conduite qu'elles doivent généralement tenir, et tirons-en par induction les principes à observer.

L'infanterie de ligne a toujours été considérée comme le fonds et la force de l'armée. César plaçait toute sa confiance dans ses légions; il les opposait avec succès aux troupes à pied régulières ou irrégulières ainsi qu'à la cavalerie; seules elles décidaient toutes les affaires.

Malgré la différence des armes offensives et défensives qui a changé le mode du combat, l'infanterie de bataille a toujours conservé la

De  
l'Infanterie.

même destination, qui est de rester une soit en ligne soit en colonne, de marcher et de manœuvrer avec ordre.

L'infanterie légère, au contraire, agit divisée; elle forme les avant-gardes, éclaire la marche de l'armée, fournit les petites troupes détachées; en pays coupé elle fouille le terrain et flanque les colonnes; elle devrait, ce semble, avoir des réglemens et des exercices particuliers; par exemple, en l'armant d'un fusil plus court, plus perfectionné, et d'une épée qui s'ajusterait en forme de baïonnette, on pourrait adopter la formation habituelle de cette infanterie sur deux rangs; on l'exercerait à s'éparpiller, à marcher en tirailleurs, à se retirer, à se pelotonner orbiculairement contre la cavalerie, à se rallier en bataille, à se retirer derrière une ligne, à manœuvrer de concert avec la cavalerie légère, et il faudrait surtout l'occuper fréquemment à tirer à la cible.

En général l'infanterie tient toutes les positions, franchit tous les obstacles; seule, elle marche, elle attaque, elle résiste en plaine comme dans le pays couvert; pendant le jour comme pendant la nuit; elle fait la guerre de montagnes, s'enfonce dans les forêts, dans les défilés, dans les gorges, attaque ou défend les retranchemens; en un mot, c'est l'arme prééminente à la guerre.

La manière dont l'infanterie est armée lui donne le précieux avantage de se battre de loin et de près. Le feu et le choc; elle réunit ces deux moyens d'attaque et de défense, dont on

ne saurait assez étudier la puissance et les résultats. Considérons-les d'abord séparément.

Toutes les actions militaires, si on en excepte les surprises, commencent toujours par le feu, parce qu'on aperçoit l'ennemi de loin avant que de le voir de près. Ordinairement le feu disséminé des troupes légères est plus bruyant que dangereux, à moins qu'on n'ait des tirailleurs adroits et exercés; mais le feu d'une ligne d'infanterie devient redoutable lorsqu'il est bien nourri et bien exécuté. On voit d'abord que pour ce genre de combat l'ordre déployé est celui qui convient essentiellement : en effet, si l'infanterie se sert de son feu lorsqu'elle est en colonne, alors la tête de la colonne seule peut en faire usage; dans l'ordre déployé, au contraire, il n'est aucun soldat d'inutile : tous contribuent à l'action. Toutefois un chef doit faire attention avant d'engager le feu, 1.<sup>o</sup> à bien apprécier la distance à laquelle il se trouve de l'ennemi, évitant de faire tirer de trop loin ou de commencer le feu quand l'ennemi est déjà trop près : la juste portée du mousquet est de cent toises ou trois cents pas; 2.<sup>o</sup> à ne jamais ordonner de feu de bataillon, si ce n'est qu'on ait affaire à un ennemi déjà chancelant dont on n'ait plus rien à craindre; car la plus grande des fautes est celle de se démunir tout-à-la-fois; et puisqu'il est reconnu que le feu de peloton est rarement praticable en face de l'ennemi, et que celui par rangs a aussi ses inconvéniens (tout militaire qui sait faire la différence d'un exercice à poudre à un exercice

à balles en comprenant très-bien la raison), on s'en tiendra presque toujours au feu de deux rangs; c'est en effet le meilleur dans les actions en ligne, quand il est vif et bien soutenu.

Qu'on se figure donc un bataillon bien exercé, tirant sans précipitation et avec justesse; il fournira au-moins trois coups par minute, terme moyen, de son premier et de son second rang, ou six coups par file. Le feu étant commencé seulement à trois cents pas, il en résultera qu'une troupe à pied mettant trois minutes à parcourir cette distance, sera exposée à dix-huit coups de feu sur chacune de ses files, avant d'aborder la ligne.

Quant à la cavalerie, qui s'avance avec plus de rapidité, voici ce qui aurait lieu. En règle ordinaire, elle parcourt dans une charge régulière,

|                                    |                       |            |
|------------------------------------|-----------------------|------------|
| 1. <sup>o</sup> Au trot.....       | 150 pas de 3 pieds ou | 75 toises. |
| 2. <sup>o</sup> Au galop.....      | 100                   | 50         |
| 3. <sup>o</sup> En pleine charge.. | 60                    | 30         |

TOTAL de la carrière parcourue. 310 pas de 3 pieds ou 155 toises.

L'infanterie ne commençant à tirer qu'à cent toises, la cavalerie resterait exposée au feu pendant la durée qui suit :

|                                 |                         |
|---------------------------------|-------------------------|
| 20 Toises au trot.....          | 11 secondes.            |
| 50 Toises au galop.....         | 20                      |
| 30 Toises en pleine charge..... | 4                       |
| 100                             | TOTAL..... 35 secondes. |

par conséquent elle risquerait deux décharges. Mais ensuite trois files de fantassins ou neuf hommes occupant un front égal à deux files de cavalerie ou quatre hommes, il y a sur des



lignes égales deux fois et plus de fantassins que de cavaliers; donc ceux-ci ont à subir la chance de quatre coups de feu, dirigés sur la surface assez ample que présentent l'homme et le cheval. Qu'on juge maintenant, même en ayant égard à l'incertitude du tir, si l'infanterie doit être redoutable dans ce genre de combat qui, s'exécutant de pied ferme, est par cette raison plutôt propre à la défense qu'à l'attaque; cependant on l'emploie dans les deux cas.

Le choc, ou pour s'expliquer en termes plus connus, la charge à la baïonnette, a aussi son mérite; c'est un moyen décisif qui tient à l'audace, et qui souvent procure de grands succès.

L'ordre déployé peut convenir à la charge; non-seulement on a moins à craindre des batteries, mais encore on peut en avançant cribler l'ennemi d'un feu meurtrier, et l'enfoncer ensuite à la baïonnette avec plus de facilité. Néanmoins la marche en bataille éprouve tant de difficultés; les mouvemens d'une ligne sont si flottans et si incertains, surtout quand on s'avance sous le feu de l'ennemi, qu'on donne par ces motifs la préférence à l'ordre profond. A-la-vérité une colonne serrée est plus en prise au canon, qui peut y faire de grands ravages; mais aussi elle se meut avec plus de célérité; elle forme un carré plein, dont les flancs sont naturellement défendus; elle s'avance rapidement, toujours alignée et en bon ordre; d'ailleurs on divise si l'on veut dans les grands corps de troupes une colonne par petites masses composées d'un bataillon. Chacune

de ces masses, quoique moins profonde, est suffisante pour rompre par sa force et son impétuosité, toute ligne de bataille qui tenterait de lui résister; et de plus elle est toute disposée pour combattre par les quatre faces, si elle se trouve enveloppée.

Toutefois on doit être très-circonspect avant de prendre une résolution aussi hasardée que la charge. « Nous perdîmes la bataille » d'Esling pour avoir attaqué en colonne le » centre de la ligne autrichienne. Ce centre » cédait à propos du terrain à mesure que » nous avançons, tandis que les ailes se rapprochaient de nos flancs. Par cette manœuvre habile, nous ne tardâmes pas à nous » trouver au centre d'un demi-cercle d'artillerie et de mousqueterie dont les feux convergeaient tous sur nos malheureuses colonnes. Enfin nous fûmes contraints de céder » à cet orage effroyable; et nous rétrogradâmes pour nous remettre en ligne avec les » deux villages d'Asparn et d'Esling, les soutiens de nos ailes ». (*Considérations sur l'art de la guerre, par le baron ROGNAT.*)

Il faut donc se décider avec prudence et réflexion; le seul cas où il n'est pas permis d'hésiter, c'est lorsqu'on voit l'ennemi rompu par le désordre d'un premier feu, et hors de portée d'être secouru par une nouvelle troupe.

Au surplus, la charge résolue, on doit observer plusieurs choses :

1.<sup>o</sup> Ne pas la commencer de trop loin, parce qu'on se trouverait trop long-temps en prise

au feu de l'ennemi ; mais bien s'approcher le plus qu'il sera possible dans l'ordre déployé. La distance à laquelle il convient de se mettre en plein mouvement est celle de quatre à cinq cents pas au plus ;

2.° Dès le moment qu'on aura fait battre la charge, tomber sur l'ennemi sans permettre de tirer un coup de fusil, et avancer rapidement pour culbuter tout ce qui voudrait faire résistance ;

3.° Animer les soldats, et prévenir promptement le désordre auquel on doit s'attendre, surtout si la tête de la colonne souffre dans le premier choc, comme il arrive souvent ;

4.° Si l'ennemi est rompu sur le point vers lequel on s'est dirigé, ne pas perdre un instant, et tomber ensuite sur le flanc des troupes qui resteraient encore en bon ordre, pour les disperser ;

5.° Enfin ne pas s'abandonner à une poursuite inconsidérée ; car si l'ennemi faisait avancer une seconde ligne ou une réserve, on ne serait plus en état de lui résister, ou au moins on ne pourrait lui opposer qu'une troupe mal en ordre et hors d'haleine. Il faut au contraire faire halte un moment, rétablir correctement son ordre primitif, détacher seulement des voltigeurs en tirailleurs, pour empêcher l'ennemi de se rallier ; ensuite fixer promptement une bonne position, et s'y déployer si on le juge convenable.

La colonne serrée est donc, d'après ces considérations, la plus propre au choc : il est plusieurs manières de l'ordonner. Une des meil-

leures me paraît celle formée sur le centre de chaque bataillon, et appelée colonne d'attaque, tant à cause de sa prompte formation que parce qu'elle procure un déploiement rapide, qui s'exécute par les deux ailes à-la-fois.

Le double avantage que possède l'infanterie de pouvoir agir par le choc et par le feu a partagé l'opinion des meilleurs officiers sur le système qui lui est le plus favorable, et a donné lieu à de grandes dissertations sur l'ordre mince et l'ordre profond. Les partisans de l'ordre mince pensent que la baïonnette ne doit être considérée que comme la dernière ressource du fantassin, et ils établissent en principe et par calcul la supériorité d'un feu bien nourri. Les partisans de l'ordre profond, au contraire, se fondent plus sur l'expérience que sur le raisonnement, et pensent que l'infanterie doit agir de préférence à la baïonnette, toutes les fois que cela est praticable; dans le vrai, ce parti audacieux a souvent réussi.

Parmi les nombreux exemples de positions enlevées à la baïonnette, dans les dernières guerres, je me bornerai à citer l'attaque du plateau de Walutina, que les Russes appelaient le Champ-Sacré, parce qu'il avait été plusieurs fois le théâtre des victoires de leurs aïeux sur les Polonais. Cette position, très-forte par sa nature, était descendue par un corps des meilleures troupes russes, dont le courage était encore enflammé par une espèce de superstition. Mais que ne peut l'audace intrépide de l'infanterie française, quand elle est bien dirigée?

Les divisions Gudin et Rasoul se portent en colonne sur le centre et la gauche de l'ennemi ; le combat s'engage et devient terrible. Le général Gudin, à la tête des 7.<sup>e</sup> léger, 12.<sup>e</sup>, 21.<sup>e</sup> et 127.<sup>e</sup> de ligne, marche avec tant de résolution, que les Russes, croyant avoir affaire à toute la garde impériale, abandonnèrent le Champ-Sacré, après avoir perdu huit mille des leurs, et deux mille prisonniers. De notre côté, nous eûmes trois mille cinq cents hommes hors de combat. Une des pertes les plus sensibles fut celle du comte Gudin, qui, frappé d'un boulet au commencement de l'attaque, mourut quelques jours après, pleuré de l'armée, et vivement regretté par tous ceux qui avaient apprécié ses talens militaires et ses excellentes qualités.

Je reviens aux apologistes de l'ordre mince ou de l'ordre profond : au-lieu d'un système exclusif, ne devrait-on pas plutôt chercher à connaître les circonstances auxquelles on peut appliquer avec succès l'une ou l'autre de ces méthodes, soit isolément, soit en les combinant toutes deux à-la-fois ? Il est facile de s'assurer qu'elles se prêtent un mutuel secours. Supposons, par exemple, une affaire d'infanterie contre infanterie ; trois bataillons sont en présence de trois autres ; les flancs de ceux-ci sont mal appuyés, et on peut les charger avec avantage sur ces deux points. Dès-lors on prend une résolution : le deuxième bataillon restera en bataille et soutiendra le feu ; le premier et le troisième bataillons formeront cha-

eun sa colonne d'attaque, sous la protection de quelques tirailleurs détachés en avant du front. Cela ordonné, les deux colonnes serrées s'avancent en bon ordre; le deuxième bataillon marche en bataille au milieu; les pièces de campagne prennent promptement quelque position avantageuse pour commencer l'attaque ou pour favoriser la retraite, qu'il faut toujours prévoir; à quelque distance le deuxième bataillon s'arrête, lâche à l'ennemi son feu, et en même-temps le premier et le troisième battent la charge, tombent à la baïonnette sur l'ennemi, l'enfoncent, et le prennent ensuite en flanc et de revers. Si la charge ne réussit pas, les bataillons qui l'ont exécutée ont toujours dans cette hypothèse une retraite assurée sur le deuxième bataillon qui continue ou non le feu.

Un deuxième exemple plus étendu va être offert : Supposons une division de douze bataillons en bataille sur deux lignes : la première ligne engagera le feu; pendant ce temps la deuxième sera ployée en colonne serrée par bataillon, et prête à s'ébranler au premier signal sur six points différens. L'ennemi commence-t-il à fléchir, on fait battre la charge; les six bataillons de seconde ligne se dirigent en colonnes serrées par les intervalles de droite des bataillons de la première, et chargent à la baïonnette, sous la protection du feu de cette première ligne déployée.

Au combat de Castel-*Novo*, où commandait le maréchal duc de Raguse, la colonne qui agissait par la vallée déboucha et arriva sur

une ligne de quatre mille Russes. Le 23.<sup>e</sup> se présente, le général Delzons à sa tête, et prend la droite. Bientôt après, tandis que le 79.<sup>e</sup> déployé entretient un feu de mousqueterie très-vif, le 25.<sup>e</sup> charge en colonne. Le 18.<sup>e</sup> entre aussitôt en ligne, ayant la garde italienne en réserve. L'ennemi ne peut résister à la charge du général Delzons; sa droite est coupée, son centre débordé; il se retire en désordre sous le canon de la place et de la flotte russe, qui envoie des chaloupes pour assurer sa fuite. Voilà un exemple qui suffit, je crois, pour prouver quel parti on peut tirer d'une semblable disposition; mais revenons à des données plus simples. Les principes sont les mêmes du petit au grand; et en effet « la compagnie » peut s'appeler une petite armée, aussi bien » qu'on peut appeler l'armée une grande compagnie ». (*Mémoires de MONTÉCUCULLI.*)

Supposons un bataillon chargé de la défense d'une position : le chef doit s'y établir en bataille, ayant soin de bien appuyer ses ailes de manière à ne pas craindre d'être pris en flanc; cette règle est générale. Il se couvrira ensuite par sa compagnie de voltigeurs, qui le préviendra des mouvemens de l'ennemi, et qui aura ordre d'en arrêter l'impétuosité en ne se reployant que lentement. L'affaire s'engage-t-elle, les voltigeurs détachés se divisent en tirailleurs; en même-temps on fait avancer les pièces de campagne soutenues par les grenadiers, avec ordre de tirer sur toute troupe que l'ennemi présentera réunie. Si, par la nature

Défense  
d'une  
position  
occupée par  
l'infanterie.

de la localité, les pièces peuvent être placées à petite portée, sans craindre d'être enlevées, elles tireront à balles : rien n'est plus propre à arrêter les troupes légères, et c'est un moyen infailible de les débusquer. Dès le commencement de l'affaire, on doit bien considérer les mouvemens de l'ennemi, quelle est sa force et quelles dispositions il a prises. Que si malgré tout obstacle il s'avance sur vous, soit en colonne, soit en bataille, disposez-vous à le bien recevoir ; recommandez aux soldats de joindre le sang-froid à la bravoure ; inspirez-leur le désir de vaincre sans affecter de mépris pour le danger. Dans cet état, attendez qu'il ait re-employé les tirailleurs, qui auront eu ordre d'avancer de se retirer sur les ailes de la troupe ; alors ordonnez à bonne portée un feu de deux rangs bien soutenu. Que si votre adversaire vous paraît ébranlé, sans perdre de temps faites battre la charge, et marchez à lui avec intrépidité. Pendant cette manœuvre les pièces de campagne du bataillon continueront un feu redoublé, ou bien elles prendront position plus en arrière, pour protéger la retraite en cas de nécessité. Tels sont les principes applicables à un combat d'infanterie ; mais si l'ennemi, sans s'arrêter à engager le feu, s'avance avec vitesse et manifestait le dessein d'en venir à l'arme blanche, de votre côté, n'hésitez pas un moment. *Le seul moyen d'éviter la charge est de la prévenir ;* et le succès reste toujours celui qui a montré le plus d'audace.

« A la bataille de Sagonte, en 1811, les



» tirailleurs français étaient ramenés par les  
 » masses ennemies qui s'avançaient au pas de  
 » charge; mais les généraux Harispe et Paris  
 » ayant eux-mêmes avec leurs troupes chargé  
 » l'ennemi, les affaires changèrent de face : les  
 » Espagnols, attaqués vigoureusement, furent  
 » culbutés sur tous les points; ils perdirent  
 » quatre mille prisonniers, un grand nombre  
 » de tués, seize pièces de canon et six dra-  
 » peaux ».

Seulement avant d'ordonner une action aussi décisive que la charge, il est bon de se régler sur les mouvemens de l'ennemi, en opposant, autant que possible, l'ordre profond à l'ordre déployé. Évidemment une colonne serrée enfoncera par son choc une troupe qui est dans l'ordre mince; conséquemment si l'on vous charge en masse, gardez-vous d'opposer une faible ligne de bataille. Dans tous les cas, lorsqu'on se décide à charger dans l'ordre profond, il est convenable, et on ne saurait trop le répéter, de prendre une direction telle qu'on évite le plus qu'il est possible les batteries ennemies, qui causent toujours un grand ravage dans une colonne serrée. C'est autant à la prévoyance du chef qu'au courage éprouvé d'une troupe que se rapporte tout le fruit d'une charge faite à propos, bien dirigée et bien exécutée.

Si un officier était chargé d'attaquer avec un bataillon un poste occupé par l'ennemi, il commencera, s'il en a le temps et la facilité, par reconnaître lui-même la nature de la position; il verra si les flancs en sont bien ap-

Attaque  
 d'une  
 position par  
 l'infanterie.

puyés et s'il n'est pas un moyen de la tourner ; car c'est ainsi qu'on enlève, sans beaucoup de perte, les positions les mieux prises et les ouvrages les plus forts. Tout l'art consiste à faire de fausses attaques sur le front, en dirigeant rapidement un corps de troupes qui tourne la position pour l'attaquer de revers : il faut donc méditer son projet d'attaque, et en bien raisonner les suites. *Lent dans la méditation, prompt dans l'exécution* : c'est la seule et bonne méthode qui puisse convenir à la guerre. La reconnaissance faite, si le chef qui doit exécuter l'entreprise n'a pas d'autres troupes pour le soutenir, il laissera deux compagnies de réserve sous les ordres d'un capitaine intelligent, et les placera dans une position avantageuse, avec l'artillerie de campagne. Cette dernière devra tirer sur celle de l'ennemi, pour l'occuper. De suite la compagnie de voltigeurs se portera en avant, divisée en tirailleurs, et commencera une attaque sur tout le front de la position, afin de faire diversion. Pendant ce temps, les autres compagnies, précédées des grenadiers et conduites par le chef, se dirigeront par l'un ou par l'autre côté, ou par les deux à-la-fois, suivant que le chef en aura reconnu la possibilité dans sa reconnaissance. Elles couvriront leur marche en prenant les chemins creux, les revers des côtes, ou en se glissant derrière les haies, et s'avanceront rapidement pour tourner l'ennemi ; enfin, dès qu'on se trouvera à portée, on fera une attaque impétueuse et on s'emparrera de la position. Voilà

un des moyens qu'on peut employer, ce semble, lorsqu'il s'agit d'attaquer; je le justifierai par un exemple tiré de l'expédition d'Egypte: « Le » général Friant arrive près d'Aboumana, qu'il » trouva rempli de gens armés: les Arabes » d'Yamblo sont en avant, rangés en bataille. » Ses grenadiers le sont déjà en colonne d'at- » taque. Après avoir reçu plusieurs coups de » canon, et à l'approche des grenadiers, la » cavalerie et les paysans prennent la fuite; » mais les Arabes tiennent bon. Le général » Friant forme alors deux colonnes pour tour- » ner le village et leur enlever leurs moyens » de retraite. Ils ne peuvent résister au choc » terrible des grenadiers; ils se jettent dans le » village, où ils sont assaillis et mis en pièces». (*Relation des campagnes du général BONAPARTE, en Egypte et en Syrie, par le général BERTHIER.*)

Pourtant, un officier avec le plan le mieux concerté, échoue dans ses entreprises; et le moindre événement, la moindre faute d'exécution, suffisent pour favoriser un ennemi habile et entreprenant; mais aussi, dans une attaque il ne faut pas se rebuter ni s'en tenir à une première tentative. *Les plus opiniâtres gagnent les batailles*: c'est une vérité consacrée par l'expérience, et qu'on compte au nombre des maximes militaires. Il faut donc rallier son monde, faire de nouvelles tentatives, corriger les rigueurs de la fortune par un redoublement de persévérance et de valeur. Au surplus, soit qu'on attaque une position, soit

qu'on ait à la défendre, il arrivera de deux choses l'une; ou qu'on devra céder enfin à l'ennemi et se retirer, ou que l'ennemi cédera et sera forcé à la retraite. Expliquons ce qu'on aura à faire dans ces deux cas.

Désavantage  
dans  
l'attaque;  
retraite  
forcée.

Si l'ennemi vous a arraché la victoire, il faudra alors disposer votre retraite avec prévoyance et précaution, en conservant toujours le plus grand ordre. Rien n'est plus difficile qu'un mouvement rétrograde; c'est là que brillent les talens d'un bon officier; et le plus capable a quelquefois besoin d'y déployer tous ses moyens et toutes ses connaissances pour parer à tout, prévenir le désordre de ses troupes ou ralentir la fougue d'un ennemi victorieux, en le punissant de sa témérité. Ainsi donc un officier se trouvant dans la nécessité de faire sa retraite, y apportera la plus grande circonspection. Autant que la localité le permettra, il se retirera en bataille, marchant à front renversé et au pas ordinaire, en recommandant surtout de ne pas précipiter la marche, parce qu'il importe dans cette circonstance de conserver son ordre. Il couvrira sa retraite par des tirailleurs dispersés sur tout le front de la ligne, et qui tireront continuellement sur l'ennemi, afin de ralentir sa poursuite ou d'incommoder sa marche. Les pièces de campagne, précédées de leurs caissons, marcheront à la prolonge, en faisant un feu continu sur l'ennemi, et regagneront au trot la ligne d'infanterie, qui se retirera toujours, même pendant que les pièces s'arrêteront pour faire feu et

charger. Si l'ennemi, malgré ces obstacles, s'avance avec intrépidité, les tirailleurs rentrent par la droite et par la gauche de la ligne et se pelotonneront sur les ailes. Le bataillon fera demi-tour à droite, et commencera un feu de deux rangs bien soutenu, ou même chargera à la baïonnette, après quoi on se mettra de nouveau en marche.

En 1745, à la retraite du Rhin, sous le commandement du prince de Conti, « les ennemis » qui passèrent à Wattenheim quand on eut » abandonné ce village, furent vigoureusement » repoussés devant Nordheim ; ayant entrepris » de suivre les troupes qui se retiraient de ce » poste, le feu des premières redoutés les arrêta, et la brigade de Bretagne faisant brusquement volte face, les reconduisit la baïonnette dans les reins, jusqu'à ce dernier village ». (*Ingénieur de campagne, par CLAIRAC.*)

On pourrait aussi disposer sa retraite en échelons par demi-bataillon, l'un soutenant l'autre alternativement, en divisant ou non les pièces de campagne. Si le terrain ne permettait pas de marcher en bataille, le bataillon serait formé en colonne par pelotons, la gauche en tête ; les pièces traînées à la prolonge protégeraient par leur feu la marche de la colonne, et elles seraient escortées par les grenadiers. Arrivé près d'un défilé ou près d'un terrain coupé, d'un bois, d'un village, le bataillon fera halte et sera mis en bataille en avant du village ou du bois couvrant le défilé. Dans cette position on pourra attendre l'ennemi

avec fermeté. Si on était pressé de se retirer et de gagner du terrain (ce qui est le but de toute retraite), on commencerait de suite son mouvement en passant le défilé en arrière, ou par l'une des ailes ou par les deux ailes à-la-fois; l'artillerie placée en avant du centre de la troupe, et par conséquent en avant du défilé, protégera ce mouvement. Elle se retirera la dernière, couverte par les grenadiers, lesquels seront encore suivis des tirailleurs.

Succès  
dans  
l'attaque.

Dans le cas contraire, où l'on obtiendrait du succès, et où l'on parviendrait à mettre l'ennemi en désordre, on doit profiter du moment où il fléchit, le charger vivement, pour l'empêcher de se rallier, ou bien s'il se soutient encore en bataille, lui lâcher tout son feu et l'enfoncer ensuite à la baïonnette, sans lui donner le temps de se reconnaître. Toutefois, s'il est important d'employer des moyens vigoureux pour déterminer la victoire en sa faveur, il est aussi de la dernière conséquence qu'un chef ne s'aventure pas trop dans la poursuite. C'est alors que la prudence doit régler ses actions. Les soldats, dans un moment d'ardeur, s'emportent pour l'ordinaire; les rangs se désunissent; de là suit la confusion dans les troupes victorieuses. En pareil cas la présomption d'un chef devient très-dangereuse. Tel officier remporte un léger avantage; étourdi d'un premier succès, il ne consulte que son ardeur et s'acharne à la poursuite de l'ennemi; mais bientôt victime de son imprudent témérité, il tombe sous le feu d'une artillerie masquée, ou sous les

coups d'une troupe embusquée qui donne en plein ordre ; et l'ennemi qu'on croyait vaincu , change sa défaite en victoire.

Le combat de Sulzbach fut engagé de cette manière : le général Ney , qui commandait l'avant-garde de l'armée , ayant rencontré l'ennemi en position , n'écouta point la voix de la prudence ; se laissant emporter à sa bouillante ardeur , il attaqua avant d'être soutenu. Heureusement le général Jourdan arriva dans le moment où cette avant-garde était vigoureusement ramenée , et la fit promptement soutenir.

Egalement après les combats de Wurtchen et de Reichenbach , les alliés se retiraient sur la Silésie : le maréchal Ney s'étant avancé imprudemment sous Haynau , fut repoussé par l'ennemi , et perdit dans cette circonstance plusieurs centaines d'hommes et quatre pièces de canon.

Sans doute ce qui a été dit jusqu'à présent peut trouver son application dans les combats particuliers d'infanterie contre infanterie ; mais d'autres dispositions conviennent , ou du-moins des modifications essentielles dans les actions d'infanterie contre la cavalerie ; avant tout examinons quelle est cette arme , sa composition , sa manière de combattre , le terrain qui lui est propre , ses forces , ses moyens.

On distingue deux espèces de cavalerie ; celle de ligne et la cavalerie légère.

De la  
Cavalerie.

La première doit manœuvrer , garder l'ensemble , charger en ligne ou en colonne. Elle est destinée à porter les coups décisifs dans une

affaire, et à enfoncer par son choc tout ce qui fait résistance sur un champ de bataille.

La cavalerie légère éclaire au loin le pays, le sonille, éloigne les partis ennemis, bat constamment la campagne, s'étend, surprend les détachemens et les convois, sert à engager les actions, et est abandonné à la poursuite en cas de succès.

L'armement du cavalier est composé de l'arme à feu et de l'arme blanche ; la première n'est pas la plus à craindre. La carabine entre les mains d'un cavalier est plus imposante que dangereuse, et le pistolet ne sert guères qu'à faire du bruit. Le sabre et la lance sont vraiment les armes offensives et meurtrières de la cavalerie, destinée essentiellement à combattre de près. Mais il semble que contre l'usage reçu, il conviendrait plutôt d'armer de lances la grosse cavalerie, qui couverte de la cuirasse approcherait avec plus de résolution la ligne ennemie, l'atteindrait de plus loin, et pénétrerait plus facilement dans les carrés d'infanterie, tandis que le sabre comme arme plus courte et plus maniable dans les mêlées, devrait appartenir à la cavalerie légère.

La suprême loi de la cavalerie, c'est la célérité ; cet avantage lui donne tous les autres : 1.<sup>o</sup> la vitesse contribue à la force de son choc pour enfoncer toute masse moins puissante qui tend à lui résister ; 2.<sup>o</sup> elle lui donne la redoutable facilité de prendre une ligne à dos et en flanc par la promptitude de ses mouvemens ; 3.<sup>o</sup> elle lui laisse la faculté d'éviter le combat



de l'infanterie quand cela est convenable; 4.° elle lui offre le moyen d'une retraite rapide dans une circonstance malheureuse.

La nature du cheval, qui ne peut déployer son agilité que dans un champ libre, qui gravit ou descend difficilement les montagnes un peu escarpées, que le moindre obstacle arrête dans un pays coupé, laisse aisément comprendre qu'une plaine rase et ouverte est le champ de bataille de la cavalerie, parce qu'elle peut s'y étendre, s'y déployer, et faire ses mouvemens avec promptitude et facilité.

L'infanterie au contraire est plus forte dans un terrain coupé et couvert; ce qui fait que les combats d'infanterie contre cavalerie devraient être rares. Cependant comme il arrive que l'infanterie se trouve en présence de la troupe à cheval, dans un pays ouvert, et qu'alors la position est toute favorable à celle-ci, il importe de savoir quels moyens on doit employer.

L'action de la cavalerie consiste dans le choc. La force étant le produit de la masse par la vitesse, il n'y aurait rien à gagner de faire donner à la baïonnette l'infanterie contre la cavalerie. Soit en colonne, soit en bataille, l'infanterie serait bientôt culbutée par l'impulsion rapide des chevaux, et la baïonnette seule serait insuffisante pour en arrêter l'impétuosité (\*). Un

Combat  
d'infanterie  
contre  
cavalerie.

---

(\*) L'usage qu'on avait autrefois d'entremêler les piques et les mousquets dans l'infanterie, la rendait inattaquable, et je dirai formidable à la cavalerie.

feu bien vif et bien soutenu est donc la véritable ressource; et si on calcule par opposition les risques que court la cavalerie relativement à la surface qu'elle présente et au temps qu'il lui faut pour arriver, on verra qu'elle doit être infailliblement repoussée; car en calcul exact et fondé sur l'expérience, dans l'ordre déployé, le fantassin occupant 21 pouces de terrain, et le cavalier 30 pouces, il est clair que 30 files d'infanterie ou 90 hommes, se trouveront opposés à 21 files de cavalerie ou à 42 cavaliers. La proportion des combattans est donc comme 1 à 2  $\frac{1}{2}$ . Or en supposant même que l'infanterie ne

---

Témoin ce passage des Mémoires de Montécuculli :  
 « Un gros de piques serrées est impénétrable à la cavalerie, dont elles soutiennent d'elles-mêmes le choc à vingt-deux pieds de distance, et elles la poussent même par les décharges continuelles de la mousqueterie qu'elles couvrent, et par le choc des rondaches qui se fourrent dessous ».

Cette considération m'a toujours fait penser qu'en temps de guerre, il serait avantageux de former dans l'infanterie un quatrième rang armé de piques; ces piques devraient avoir dix-huit pieds de longueur; elles seraient couvertes de bandes de fer à l'extrémité, et garnies d'une flamme. Les piquiers manœuvreraient avec l'infanterie sans nul embarras; ils en suivraient les mouvemens comme quatrième rang : dans les feux en arrière, ils passeraient par les créneaux des chefs de peloton pour aller prendre place derrière le premier rang de fusiliers, devenu troisième. Cette disposition fortifierait, je crois, le courage des fusiliers contre la cavalerie, et les piquiers, couverts par trois rangs de mousqueterie et de baïonnettes, tiendraient avec assurance.

tire qu'un seul coup à bout portant , chaque cavalier homme et cheval risque au-moins deux coups de fusil, sans compter ensuite la résistance des baïonnettes : mais on sait que le feu de l'infanterie bien ménagé et surtout commencé de près, en est d'autant plus meurtrier ; on sait aussi que les hommes et chevaux tués, blessés, ou mis hors de combat dans le premier rang, arrêtent nécessairement les cavaliers du second rang, et leur font obstacle en obstruant le passage. Cette simple considération admet la défaite inévitable de toute espèce de cavalerie qui tenterait de charger de front une ligne d'infanterie solide et aguerrie.

A la bataille de Sédyman, Desaix ordonne aux soldats de la 21.<sup>e</sup> de faire feu sur les Mamlouks qui s'avançaient de toutes parts au son d'une musique barbare, en poussant d'horribles cris : *à vingt pas seulement, général, nous ne tirerons pas avant*, répondirent ces braves ; et les Mamlouks, cette cavalerie si valeureuse et si intrépide, furent ou culbutés ou repoussés entièrement.

Les soldats du 17.<sup>e</sup> de ligne parlèrent et agirent de même à la bataille d'Auerstad ; et par une décharge à bout portant, ils firent tourner bride aux Prussiens.

Quoi qu'il en soit, il faut que l'officier commandant l'infanterie ait soin d'en appuyer les flancs à un terrain coupé et inaccessible, tels qu'un bois, une rivière profonde, un ravin, ou au défaut, qu'il se couvre par des troupes disposées sur les ailes de la ligne, pour ne pas être

débordé ni tourné, et pris en flanc ou à dos ; car dans cette dernière hypothèse , toute troupe d'infanterie, même d'élite, serait entièrement défaite.

Cependant on n'est pas toujours maître de choisir une position avantageuse, que d'ailleurs la cavalerie se garderait bien d'attaquer ; c'est en plaine qu'il faut savoir lui résister.

Le carré à double ligne qui est décrit dans l'excellente ordonnance de 1791, offre sans doute de grands avantages ; mais les militaires expérimentés n'ignorent pas que l'inversion des sections qui se trouvent placées dans un ordre inusité l'une à l'égard de l'autre, cause beaucoup d'embarras, si la troupe vient à éprouver un échec, et qu'il est alors bien difficile de la rallier sur le même terrain. D'ailleurs, et à part les succès de semblables dispositions en Egypte, les dernières campagnes ont offert presque toutes des exemples de carrés d'infanterie enfoncés par la cavalerie, surtout depuis que les cuirassiers et lanciers à cheval sont plus multipliés.

Quelques officiers préfèrent, sans doute par ces raisons, les colonnes serrées en masse, faisant feu des quatre côtés ; en effet, excepté la crainte des ravages de l'artillerie, on ne peut se dissimuler que cette disposition plus régulière et plus simple que la précédente, est presque inattaquable, surtout lorsque les bataillons sont placés en échelons, chaque bataillon formant sa masse ; c'est alors comme une suite de redoutes carrées qui se flanquent et se protègent mutuellement.

Sans avoir le dessein de passer pour un novateur en tactique, je hasarderai ici quelques idées sur des manœuvres nouvelles. Je demande qu'on les examine sans prévention, ne mettant moi-même aucune présomption à les faire valoir, et déférant d'avance au jugement qu'on en portera.

Jusqu'à présent les feux de l'infanterie ont toujours été projetés par une ligne parallèle à celle de l'ennemi; dès-lors on n'a jamais employé que des feux directs, ou rarement quelques feux obliques. Cependant l'art de la fortification nous enseigne que le feu direct n'est pas le plus à craindre, et qu'un ouvrage est mal assuré lorsqu'il ne présente pas aussi des feux de flanc; or si l'on a pu comparer une ligne à un front de fortifications ambulant, idée lumineuse et vraie sous beaucoup de rapports, on sera obligé de convenir que ce front réduit à la défense directe, est dépourvu de beaucoup de force. Le moyen de le rendre très-redoutable vient d'être indiqué: il consiste à briser la ligne en diverses parties, qui se flanquent mutuellement à la portée du fusil, c'est-à-dire de 80. à 100 toises environ, et à se procurer ainsi nombre de feux croisés, pour battre l'ennemi de front, d'écharpe, et même de flanc tout-à-la-fois.

Cela posé, pourquoi ne donnerait-on pas à une ligne d'infanterie une figure telle que dans une affaire, le feu de tel peloton protégerait tel autre peloton, et en serait réciproquement protégé? Il s'agit donc de trouver une manœuvre simple, facile et expéditive qui remplisse ce but.

Nouvelle  
manœuvre  
à feux  
croisés.

La figure 1.<sup>re</sup>, planche 1.<sup>re</sup>, démontre comment cette manœuvre pourrait s'exécuter. Elle représente trois bataillons dans chacun desquels le 1.<sup>er</sup> et le 6.<sup>e</sup> peloton ont conservé leur position, tandis que les 2.<sup>e</sup> et 3.<sup>e</sup> forment un des côtés de l'angle rentrant, et que l'autre côté est formé par les 4.<sup>e</sup> et 5.<sup>e</sup> pelotons. Les compagnies de grenadiers et de voltigeurs ont laissé une section placée obliquement en arrière à chacune des ailes du bataillon, et les deux sections extrêmes de ces compagnies d'élite, se sont réunies au centre pour y occuper le vide laissé par l'alignement en arrière des 2.<sup>e</sup> et 3.<sup>e</sup> pelotons d'une part, et des 4.<sup>e</sup> et 5.<sup>e</sup> de l'autre (\*).

L'inspection seule de la figure démontre qu'au lieu d'une ligne restreinte aux feux directs selon l'usage, on se procure dans celle-ci l'avantage formidable de feux croisés; que tous les espaces sont défendus par 4, 5 et 6 feux obliques, outre ceux perpendiculaires ou directs de quelques parties; enfin on ne voit ni angle mort, ni chemin dépourvu de feu.

En supposant un bataillon composé de 8 pelotons de 18 files, on aurait pour l'étendue d'un peloton, à raison de 21 pouces par homme, une longueur de 31 pieds 6 pouces, et pour le front du bataillon déployé 42 toises, plus 8 de distance observée d'un bataillon à l'autre, au

---

(\*) On pourrait très-bien ne pas occuper ce vide qui est assez défendu, ou bien y placer en arrière une pièce de campagne. Alors les compagnies de grenadiers et de voltigeurs resteraient en entier disposées obliquement, à chacune des ailes du bataillon.

total 50 toises. Il est facile de s'assurer par le calcul, que dans cette hypothèse, chaque bataillon est couvert non-seulement par ses propres feux directs et croisés, mais encore par les feux croisés des bataillons de droite et de gauche; puisqu'on trouve environ 85 toises du point A à chacun des points B B, le point A étant seulement à 60 toises de distance de la ligne primitive de bataille. On réunit donc, comme il est dit ci-dessus, cinq à six feux obliques sur l'espace à défendre, sans compter les feux directs des pelotons restés fixes sur la ligne première, et de ceux qui se trouvent ensuite placés parallèlement à cette même ligne.

Quant à l'exécution de cette manœuvre, elle est très-prompte, et si simple, qu'aucun militaire instruit ne serait embarrassé de la commander ni de la diriger. Voilà pourquoi je ne donne point ici les détails de commandement et d'exécution (\*).

Pour remettre la ligne en bataille, il suffira de rétablir l'alignement primitif, ce qui se fait dans un instant, fig. 2, planche 1.<sup>re</sup>.

Telle est la disposition que je sou mets aux tacticiens plus capables que moi d'en apprécier les résultats.

Je n'ignore pas qu'on peut faire des objections.

Le soldat s'inquiétera, dira-t-on, s'il ne

---

(\*) Voir ci-après, *Ecole de Théorie*, page 525 et suivantes : on y décrit plusieurs manœuvres du même genre, page 512 et suivantes.

voit pas entièrement et à découvert les mouvemens de l'ennemi qui aborde parallèlement la ligne de bataille ; ensuite il ne paraîtra pas conséquent peut-être de faire tirer un peloton sur la partie de la ligne ennemie dont il n'est point menacé , tandis qu'il s'en repose de sa propre défense sur un autre peloton placé dans une situation semblable respectivement.

Mais cette disposition est celle adoptée et recherchée dans la fortification de campagne , comme la plus importante et la plus convenable ; il n'y a de différence que le parapet qui couvre les défenseurs de l'ouvrage. Dans le bataillon carré , si une seule des faces est chargée , il se trouve des hommes qui prêtent le flanc et d'autres qui tournent le dos à l'ennemi , sans que personne quitte le rang ; chacun se confiant sur le courage de la troupe qui est attaquée. Ainsi , au demeurant , l'inquiétude est purement idéale , et s'anéantit par le raisonnement et par le fait ; puisque dans la réalité la manœuvre dont il s'agit , donne nombre de feux croisés infiniment dangereux , comparativement aux feux directs.

Que si l'on objecte qu'on obtiendrait même résultat dans l'ordre de bataille ordinaire , en faisant exécuter des feux obliques par des pelotons désignés , on répondra que l'ordonnance de 1791 rejette les feux obliques de pelotons , que le feu usité contre la cavalerie est presque toujours celui de deux rangs , feu qui n'est jamais oblique aux termes de l'ordonnance , mais toujours direct , et d'autant plus convenable que



les soldats du premier rang restent debout, qu'il est vif et expéditif, et qu'enfin il est nourri à-la-fois sur tous les points de la ligne.

Mais ne craindra-t-on pas de voir enfler par l'artillerie ennemie les pelotons placés en diagonale et présentant un peu le flanc? J'opposerai qu'il n'y a pas grande prise pour l'artillerie de campagne sur un ordre mince; d'ailleurs la disposition se fait seulement au moment qui précède la charge; jusque-là on peut rester et l'on reste dans l'ordre de bataille ordinaire.

Après avoir pesé les inconvéniens, il me semble que je peux être admis à faire valoir les avantages.

La manœuvre est réellement prompte, simple et facile, soit pour l'exécuter en partant de l'ordre de bataille primitif, soit pour revenir ensuite à cet ordre de bataille.

Le drapeau de chaque bataillon se trouve naturellement placé dans le fond de l'angle rentrant, c'est-à-dire dans l'un des points les plus défendus, et y est appuyé par des détachemens d'élite.

L'artillerie de campagne qui a reculé de quelques pas seulement, a l'avantage d'être couverte de feux croisés de mousqueterie, et par conséquent ne peut pas être facilement enlevée dans la charge.

On rencontre presque partout des feux croisés doubles et triples, sous lesquels une ligne ennemie est prise d'écharpe et sur un plus grand front que celle attaquée; ce qui est important dans le cas où la cavalerie ennemie se serait éten-

duc pour déborder la ligne, et ne le serait pas moins dans le cas plus ordinaire où la cavalerie attaquerait en colonne; car alors elle se trouve prise à-la-fois de front, d'écharpe et de flanc sur toute la profondeur de la colonne.

Ensuite, et c'est là l'avantage essentiel, le front de chaque bataillon du centre, en protégeant par une partie de ses feux les bataillons voisins, est couvert des feux croisés de 14 compagnies, au lieu des 8 feux directs de ses 8 compagnies qui composent sa défense dans l'ordre ordinaire de bataille; d'où il résulte que sur un même espace de terrain, la défense de chaque bataillon est comme 14: 8 eu égard aux coups de fusil tirés, et que la proportion est presque incalculable si l'on considère l'obliquité des feux; chaque coup de fusil couvrant pour ainsi dire l'étendue d'un bataillon. On ne saurait donc assez apprécier la supériorité de ces feux et la multiplicité des chances qui les rendent si redoutables.

On doit en outre faire observer que cette figure présente seulement les feux croisés à 60 toises en avant de la ligne de bataille, que plus loin ces mêmes feux sont plus multipliés, parce que les pelotons des bataillons plus éloignés y concourent (\*); et en convenant toutefois qu'à

---

(\*) Nous avons dit que la bonne portée des fusils était de quatre-vingt à cent toises au plus, c'est-à-dire qu'on ne doit pas compter sur un coup de fusil tiré contre un objet fixe et de peu de masse, lorsque cet objet en est éloigné au-delà de cette longueur; mais cela n'empêche pas que les coups de fusil ne soient

une trop grande distance les coups deviennent plus incertains et moins dangereux, toujours est-il constant que chaque cavalier ennemi doit, avant d'aborder la ligne, passer sous 4, 5, 6 ou 7 feux, suivant le terrain qu'il a à parcourir dans la carrière ?

Il n'y a d'exception que pour les deux angles saillans des extrémités, lesquels angles sont encore défendus par le feu croisé des pièces de campagne.

J'ajouterai encore que si la cavalerie avait tourné la ligne, le feu en arrière, après un simple demi-tour à droite, ne serait pas moins meurtrier, puisqu'on aurait également sur des directions opposées nombre de feux directs et croisés.

Si au contraire on avait repoussé la charge, et qu'on voulût se porter en avant, la figure de cette manœuvre prête naturellement à former en marchant la colonne d'attaque par bataillon.

Enfin s'il est vrai, comme quelques-uns le prétendent, que l'artillerie et l'infanterie n'aient qu'un seul coup à tirer sur une cavalerie bien dirigée, on conviendra ce semble qu'il n'est guères possible de le mieux employer, surtout contre des colonnes d'attaque qui se trouveraient ainsi enveloppées de feux, et frappées de front,

---

encore à craindre à une distance plus considérable pour une troupe qui fait masse, et l'expérience prouve qu'on peut encore en être atteint à cent cinquante toises ou environ. (*Note extraite du Traité complet de Fortification, Deuxième Partie, page 197*).

de flanc et d'écharpe, voir planche XIV ; mais on pense au contraire, qu'avec cette manœuvre, il faut commencer le feu de loin, et dès l'instant où la cavalerie s'ébranle (\*).

Mouvement  
de  
l'infanterie  
qui s'avance  
en plaine  
en présence  
de la  
cavalerie.

Si une troupe d'infanterie se trouvait isolée dans une plaine, ayant en tête la cavalerie ennemie, ce qui peut arriver, soit parce qu'elle devrait traverser seule cette plaine, soit parce qu'on n'aurait pas de cavalerie à opposer à celle de l'ennemi, alors il faudrait prendre des dispositions telles que l'ordre de marche présentât aussi un ordre de bataille.

On ne pourrait marcher en ligne sans danger, puisqu'on courrait risque d'être tourné de loin et d'être attaqué en flanc, avant qu'on ait pu faire le moindre mouvement pour se mettre en défense ; la colonne ouverte ou à distance entière n'est pas plus convenable, puisque l'ennemi la chargerait bientôt par les flancs, et pénétrant par les intervalles, occasionnerait une défaite infaillible. Viennent ensuite les bataillons carrés à centre vide, qui à-la-vérité ont été employés avec succès, dans les campagnes d'Égypte. On voit le général Kléber, à la bataille du Mont-Thabor, résister avec un carré de 2000 hommes à une multitude innombrable d'ennemis, et repousser constamment toutes les charges de cavalerie ; à la bataille de Sédi-

---

(\*) Cette nouvelle disposition vient d'être présentée seulement pour l'infanterie en ligne de bataille ; on verra, page 323, qu'elle peut aussi être adoptée aux carrés à centre vide, planche XV.

man, Desaix marche avec sa division formée en un seul grand carré, dont il flanqua cependant les deux angles de face par deux autres petits carrés de 200 hommes chacun; mais ces habiles généraux avaient en tête des troupes irrégulières quoique très-braves. On remarquera d'ailleurs que le carré prête peu à la marche, les troupes qui se trouvent par le flanc sur deux des faces, allongent trop l'espace occupé. La disposition que j'adopterais comme la plus simple et la plus célèbre, est un ensemble de colonnes serrées en masses (\*); ainsi, dans la supposition dont il s'agit, si une brigade devait traverser une plaine en présence de la cavalerie ennemie, on ferait former la colonne serrée sur la première division de chaque bataillon, la droite en tête; on marchera ainsi, chaque masse conservant son intervalle par sa droite; les voltigeurs en tirailleurs précéderont et flanqueront la marche sans trop s'écarter, et repousseront à coups de fusil les tirailleurs de la cavalerie ennemie qui s'avanceraient pour harceler la colonne. De cette manière, on marche d'un pas ferme et hardi, et dans le plus grand ordre. Si l'ennemi s'approche en bataille pour charger, les tirailleurs se retireront dans les intervalles des bataillons, ou sur les angles des colonnes serrées. Toute la troupe fera halte,

---

(\*) On propose ci-après, *Ecole de Théorie*, pag. 327, une manœuvre nouvelle dans l'ordre profond, qui serait utile à l'infanterie, pour marcher comme pour combattre en plaine contre la cavalerie. Pl. XVI.

les pièces seront mises en batterie dans les intervalles où elles marchent. Dans chaque bataillon, la division de queue fera demi-tour à droite, la division de tête restera face en tête, et les deux autres feront, savoir les pelotons impairs un à-droite et les pelotons pairs un à-gauche. Chaque masse présentera alors une espèce de bataillon carré à centre plein, capable de résister au choc de la cavalerie, et de la repousser par la vivacité du feu des divisions de tête ou de queue, ou des files extérieures des autres divisions, dans le cas où on aurait à soutenir une charge environnante. Toutefois, dans cette dernière hypothèse, au-lieu de faire marcher les bataillons serrés en masse à même hauteur, on ferait mieux de les mettre en mouvement par échelons. Chaque bataillon formant sa masse, serait comme détaché de la ligne; et il en résulterait cet avantage, dans la supposition de l'attaque environnante, que les faces de chaque masse se flanqueraient mutuellement, au-lieu que dans la première disposition, les faces latérales pourraient se nuire par leur feu. C'est ainsi qu'on pourrait tenter de traverser une plaine rase et ouverte.

Retraite  
de  
l'infanterie  
en plaine  
devant la  
cavalerie

Supposons au contraire une troupe d'infanterie qui doit se retirer par un pays ouvert, suivie par la cavalerie ennemie. C'est à-peu-près la même difficulté. Admettons toujours une brigade abandonnée à ses propres moyens: elle ne peut se retirer ni en bataille, ni en colonne, à distance entière, par les raisons expliquées plus haut; elle se ploiera donc en co-

bonne serrée par bataillon , la droite en tête , chaque masse ayant pour intervalle , sur sa droite ou sur sa gauche , l'étendue d'un bataillon ; après quoi chaque colonne serrée fera la contre-marche de pied-ferme , et le mouvement rétrograde commencera , soit sur une même ligne , soit en échelons. Les bataillons ployés en colonne serrée marcheront la gauche en tête , conservant l'intervalle de bataillon par leur gauche , les pièces d'artillerie précédées de leurs caissons seront traînées à la prolonge entre les bataillons , et des tirailleurs couvriront la marche. Il n'est aucun officier de cavalerie qui ne soit forcé d'avouer que cette disposition est très-forte ; elle réunit en même-temps , ce me semble , la sûreté et la simplicité , et elle permet d'occuper assez de terrain pour se déployer promptement au besoin. Objectera-t-on que l'artillerie ennemie a beaucoup de prise sur les colonnes serrées ? Je répondrai : Chaque bataillon formant ici sa colonne par divisions , le boulet qui frappe de front ne trouve toujours que quatre files ou douze hommes de profondeur ; et pour les enlever entièrement , il faudrait un feu bien rasant et bien dirigé. Il n'est d'ailleurs aucune manœuvre sans inconvénient : le bataillon carré à double ligne offre même prise à l'artillerie , et la colonne serrée composée de bataillons placés à la queue les uns des autres , est encore bien plus désavantageuse.

La grande attention d'un chef dans ces circonstances , est de maintenir l'ordre et l'ensemble dans la marche , et de savoir prévenir la

crainte mal fondée que l'infanterie a de la cavalerie, surtout dans la retraite, où les esprits sont naturellement disposés à l'inquiétude. Au reste, et dans tous les cas, c'est une nécessité absolue pour toute troupe à pied de rester unie et de tenir ferme quand elle est chargée par la cavalerie. Point de milicu dans cette crise courte et violente ; le salut de l'infanterie est dans sa fermeté inébranlable : si elle se débande, elle est perdue sans ressource. Un officier supérieur doit donc, dans ce moment pressant, recommander aux soldats du sang-froid, du courage, leur faire sentir qu'ils ne devront leur existence qu'à leur intrépidité, et leur inspirer de la confiance dans la force de leur ensemble. Il doit aussi ménager son feu, et éviter de s'en dégarnir.

Quelquefois un corps de cavalerie fait voltiger ses éclaireurs en avant, pour engager l'infanterie à lâcher son feu, et pouvoir la charger ensuite sans danger ; quelquefois encore une ligne de cavalerie s'ébranle au grand trot, et s'avance jusqu'à la portée du mousquet, pour éprouver le courage de l'infanterie ; si celle-ci tient ferme, la cavalerie rompt par sa gauche ou par sa droite, et se retire en colonne ; et au contraire elle entre en carrière et s'abandonne à la charge pour peu que la troupe qu'elle voulait éprouver montre d'irrésolution ou qu'elle paraisse se débander. D'autres fois elle feint de tourner l'infanterie pour engager celle-ci à un changement de front sur la droite ou sur la gauche, et profiter du moment où l'on exécute



la manœuvre. Un officier instruit ne se laissera jamais prendre à ces pièges : il suffit de connaître les ruses et les moyens de cette espèce pour savoir les éviter; et l'on peut adopter comme règles :

1.<sup>o</sup> De prendre toujours une position telle que les flancs soient assurés et couverts; autrement la cavalerie peut tourner la ligne avec rapidité; et il est reconnu que l'infanterie ne résiste pas dans son ordre déployé si elle est prise en flanc;

Règles  
à observer  
de la part de  
l'infanterie  
en présence  
de la  
cavalerie.

2.<sup>o</sup> De ne jamais faire manœuvrer une première ligne, si ce n'est dans l'ordre profond, lorsqu'on est à portée de la cavalerie; car avec la célérité qui lui est propre, elle trouvera toujours le moment de charger à propos quelque partie de la ligne, qu'elle prendra en flanc ou à revers; et d'ailleurs il est toujours dangereux de tenter une manœuvre dans l'ordre déployé, puisqu'il faudrait plus de temps pour la terminer que l'ennemi n'en prendrait pour arriver;

3.<sup>o</sup> De prendre, dans un pays entièrement ouvert, une disposition telle qu'on puisse faire face de tous les côtés au besoin, parce qu'on court le risque d'être enveloppé. Les bataillons carrés, les colonnes serrées en masse, les dispositions de feux croisés (page 312 et suivantes, *Ecole de Théorie*), remplissent ce but convenablement;

4.<sup>o</sup> De ne répondre aux attaques volantes que fait l'ennemi avec ses tirailleurs pour harceler la troupe, que par des tirailleurs détachés;

5.<sup>o</sup> Enfin, de ne jamais se dégarnir de son feu qu'à proximité; car si l'on admet qu'on ne puisse guères tirer avec justesse qu'un seul coup pendant la charge de la cavalerie, c'est une raison pour l'attendre le plus près possible, tirer à bout portant, et présenter ensuite la baïonnette sans recharger. Cette méthode doit plus sûrement qu'aucune autre occasionner la perte de l'ennemi : je ne fais d'exception que pour *les feux croisés* qui frappant de front, d'écharpe et de flanc, doivent être commencés de loin, par les motifs déduits.

Au surplus, il ne sera pas inutile de s'appliquer à prévenir ou à détruire le préjugé de la crainte réciproque que la cavalerie et l'infanterie de nouvelle levée ont l'une de l'autre : ce sentiment naturel tient à la diversité des deux armes et du pays qui leur est propre. En effet, la cavalerie doit toujours combattre en plaine; l'infanterie, au contraire, est forte dans les pays coupés. La cavalerie, par sa nature, doit toujours attaquer avec célérité et faire des mouvemens rapides; l'infanterie ne peut agir que lentement. La cavalerie ne combat que de près; l'infanterie, au contraire, engage de loin le combat contre la cavalerie, en se servant de l'arme à feu de préférence. Ainsi donc, tous les avantages et désavantages de l'une et de l'autre sont opposés diversement.

Moyens  
d'attaque de  
la cavalerie  
contre  
l'infanterie.

Mais pourtant si l'infanterie est supérieure en moyens, l'expérience prouve que quand elle est déjà fatiguée du combat, ébranlée ou rompue par le feu redoublé de l'artillerie, ou

parvient à l'enfoncer par une charge vigoureuse et habilement dirigée sur les points les plus faibles.

En pareil cas, la cavalerie agit moins par le nombre que par la résolution, puisqu'il suffit de pénétrer par une brèche pour que la terreur s'empare des esprits et opère la défaite de l'infanterie.

« Lors de la retraite de l'armée de Sambre » et Meuse, en 1796, deux bataillons com- » mandés par le chef Deshayes furent enve- » loppés par la cavalerie autrichienne. Ils se » formèrent en carré, et reçurent plusieurs » charges sans être enfoncés; mais l'ennemi » ayant fait avancer du canon pour battre en » brèche cette citadelle mouvante, et la mi- » traille ayant éclairci les rangs, la cavalerie » impériale chargea de nouveau et sabra tous » ceux qui n'étaient pas tombés sous le feu de » l'artillerie : sept cents hommes, la plupart » blessés, furent faits prisonniers : tout le reste » avait succombé. (*Mémoires sur la campagne de 1796, par le Maréchal Jourdan.*)

L'ordonnance du 1.<sup>er</sup> vendémiaire an XIII indique un bon moyen d'attaque contre l'infanterie, en faisant former les escadrons d'un régiment en colonne à distance double, de façon qu'un escadron ayant fait sa trouée, le suivant puisse se jeter sur la ligne ou sur le carré par les parties latérales; et qu'au contraire si la charge est repoussée, l'escadron d'attaque fasse place à celui qui suit, en se retirant par la droite et par la gauche pour aller se réformer à la queue de la colonne.

On peut aussi assaillir l'infanterie par de petites colonnes multipliées, du front de peloton seulement, pour présenter moins de surface.

C'est principalement dans les déroutes que la cavalerie est toute puissante contre l'infanterie : elle l'enveloppe, la gagne de vitesse, lui coupe la retraite, la culbute ; et répandant la terreur même parmi les masses, elle fait nombre de prisonniers. En 1794, au combat de Bóxtel, trente hussards du 8.<sup>e</sup> régiment firent mettre bas les armes à deux bataillons ennemis. A l'affaire d'Iéna, « Murat étant arrivé avec sa » cavalerie, au moment où les Prussiens com- » mençaient leur retraite, cette retraite devint » bientôt une déroute : nos braves cavaliers » ayant leur général à leur tête, et frémissant » de voir la bataille décidée sans eux, se pré- » cipitèrent partout où ils rencontrèrent des » ennemis. Malgré sa bonne réputation, la » cavalerie prussienne ne put tenir contre la » cavalerie française ; en vain l'infanterie se » forma en carrés : cinq de ces carrés furent » enfoncés. Pendant cinq lieues, l'ennemi, » dans le plus horrible désordre, fut poussé » le sabre dans les reins, et nos troupes en- » trèrent pêle-mêle avec lui dans Weimar ».

Combat  
de cavalerie  
contre  
cavalerie.

Après m'être étendu sur les combats entre la cavalerie et l'infanterie, parce que ce sont ceux qui exigent le plus d'habileté, d'adresse et de résolution, il reste à dire quelque chose sur les charges de cavalerie contre cavalerie.

Assez souvent elles ont lieu par surprise ou à l'improviste, et encore lorsqu'une troupe à

cheval vient à prêter le flanc ou à prendre une mauvaise position. A la bataille d'Edingen, quelques escadrons de nos hussards et chasseurs de la gauche ayant fait un faux mouvement près de Muckensturn, et prêté le flanc à l'ennemi, ils furent aussitôt chargés par la cavalerie autrichienne, à la tête de laquelle était le prince Charles lui-même; et sans une réserve de cavalerie et d'artillerie légère postée habilement par le général Desaix, cette charge pouvait devenir funeste à l'armée.

On a remarqué que le choc de deux lignes opposées est assez rare, parce qu'ordinairement l'une des deux n'attend pas l'autre; en revanche les mêlées de troupes légères se voient assez fréquemment; au résultat, ce ne sont que des combats individuels assez rapides, où l'avantage reste à celui qui sait le plus habilement manier ses armes, ou mieux gouverner son cheval.

Quant aux charges régulières, elles se font dans l'ordre déployé ou dans l'ordre profond: cette dernière disposition convient, comme nous l'avons déjà dit, contre l'infanterie; au lieu que cavalerie contre cavalerie l'ordre déployé est préférable; en effet, si l'on est inférieur, on fait du-moins combattre toutes ses forces à-la-fois; et si l'on est supérieur, on peut déborder l'ennemi, pour le prendre ensuite en flanc et à dos.

Parmi les nombreux et éclatans exemples des succès de notre cavalerie contre celle des puissances étrangères, je citerai seulement le passage de la Sieg, en 1795. Le général Lefebvre

ne pouvant se maintenir sur la rive gauche de cette rivière, sans au préalable déposer l'ennemi de ses positions, l'attaqua vivement. Aussitôt le général Debelles ayant avec son artillerie légère engagé une forte canonnade, le général d'Hautpoul, à la tête des 1.<sup>er</sup>, 6.<sup>e</sup> et 9.<sup>e</sup> régimens de chasseurs, chargea la cavalerie ennemie, la culbuta, tourna les redoutes, et enleva une pièce de 12 et un obusier.

Quelquefois il est bon de cacher une partie de ses forces; pour cela il suffit de former derrière la droite ou la gauche du front une colonne par pelotons, avec ordre de se porter obliquement à quelques pas d'intervalles en-dehors de la ligne, au moment où celle-ci s'avance au trot. Chargeant ainsi ensemble, la colonne force de vitesse, déborde de toute sa profondeur à la fin de la charge, et se met inopinément à droite ou à gauche en bataille sur le flanc de l'ennemi, dont elle accélère ainsi la défaite. Voilà du moins comment cette manœuvre est indiquée par l'ordonnance du 20 mai : il semblerait cependant convenable d'avoir quelques flancqueurs détachés, pour assurer l'aile extérieure de la colonne au moment où elle se met en bataille, afin que cette troupe ne soit pas elle-même prise en flanc, comme la cavalerie de Pompée, à Pharsale. Au reste, quand on n'a pas une grande supériorité de forces, on peut placer derrière les ailes, au lieu de colonnes, de petites troupes de réserve destinées à agir d'une manière semblable.

La force du choc consistant dans le produit

de la masse par la vitesse, on est d'accord qu'un escadron de grosse cavalerie doit faire plier un escadron de troupes légères en ligne; dès-lors celui-ci n'a d'autre parti à prendre que de se disperser au moment de la charge, en se jetant sur les flancs de la grosse cavalerie ou sur ses derrières, et chargeant en fourrageurs ou à volonté. C'est une manœuvre à-peu-près semblable qui fut employée à Chotusitz, par la cavalerie autrichienne, pour se soustraire à la pesanteur des escadrons prussiens. Cependant la grosse cavalerie pourrait opposer un autre moyen qui lui conserverait sa supériorité: ce serait de charger en muraille, en faisant entrer des pelotons de réserve entre ses escadrons. Frédéric n'admettait plus aucun vide, croyant que les intervalles ne faisaient que multiplier les flancs sans procurer aucun avantage.

En général, la charge, qui est l'action décisive, doit être vive, hardie, impétueuse: nombre d'affaires gagnées par les troupes à cheval lancées à propos et donnant courageusement, attestent son extrême importance; et les champs de Fontenoy, de Jemmapes, d'Ostrowno, de Freydsberg, de Fuentès, de Tolède, de Champaubert, de Medellin, de Nerwinden, de Fleurus, de Roquencourt, etc., ont vu les triomphes de la cavalerie française.

Je ne passerai pas sous silence un moyen de donner plus de force et de supériorité à la cavalerie légère, déjà si recommandable par les services qu'elle rend à la guerre; ce moyen, utile pour la France surtout, qui ne possède

pas de troupes à cheval aussi nombreuses que les puissances étrangères, consiste à y joindre de l'infanterie pour manœuvrer simultanément et presque comme un seul corps. Cela était connu des anciens.

« Les Numides n'auraient pu tenir long-  
» temps (dit Salluste, guerre de Jugurtha),  
» sans des fantassins jetés parmi la cavalerie,  
» qui au moment de la mêlée faisaient des exé-  
» cutions terribles; les cavaliers, soutenus par  
» cette infanterie, au lieu de se retirer après  
» avoir chargé, comme c'est l'ordinaire dans  
» les combats de cavalerie, poussaient toujours  
» en avant. Les chevaux se joignant corps à  
» corps, ils s'entrelaçoient dans la ligne de  
» bataille, y portaient le désordre, et livraient  
» ainsi à leurs agiles fantassins, l'ennemi à  
» moitié vaincu. » (*Traduction de DUREAU  
DE LA MALLE*),

César, dans ses Commentaires, parle, à plusieurs reprises, de la force des ennemis qui faisaient combattre l'infanterie et la cavalerie mêlées. Lui-même employa ce moyen dont il avait apprécié le succès. On lit dans la guerre civile, livre III, le passage suivant :  
« César suivit, par rapport à sa cavalerie, la  
» méthode qu'il avait adoptée; c'est-à-dire,  
» qu'étant beaucoup inférieur en cavalerie, il  
» faisait combattre avec elle ses meilleurs et  
» ses plus agiles fantassins choisis dans les pre-  
» miers rangs. *De cette manière, mille cava-  
» liers pouvaient soutenir en rase campagne  
» sept mille chevaux ennemis* ».



Je laisse aux militaires instruits le soin de développer ces manœuvres mixtes qui ont été essayées par quelques-uns de nos généraux, dans les dernières guerres, en entremêlant des pelotons de voltigeurs avec des escadrons de cavalerie légère. Le feu des troupes à pied arrête ou met en désordre l'ennemi, qui est aussitôt chargé ou poursuivi par la cavalerie.

L'artillerie, considérée sous le rapport de son emploi dans une action, engage ou soutient le combat, et prépare les défaites. Redoutable à juste portée, elle devient plus destructive à raison du rapprochement des distances.

Seule, elle serait bientôt enlevée, malgré les effets terribles qu'elle produit lorsqu'elle est bien dirigée; elle doit donc être toujours appuyée par un corps d'infanterie ou de cavalerie.

L'artillerie que l'on fait marcher à l'armée, est distinguée en artillerie de bataillon, composée de pièces de 4 ou de 6; en artillerie de position, qui comprend les pièces de 12 et les obusiers de 6 pouces; et en artillerie légère, qui a également des obusiers de 6 pouces avec des canons de 6 ou de 8.

La portée moyenne du canon est de quatre à cinq cents toises; mais on engage de plus loin l'action, c'est-à-dire à six ou sept cents toises et même à huit ou neuf cents.

Lorsque l'ennemi s'approche trop, on fait charger les canons et les obusiers avec des cartouches à balles, qu'on tire alors à deux cent

De  
l'artillerie.

cinquante ou trois cents toises et même plus près, parce que la décharge en est d'autant plus meurtrière.

« Après la bataille de Jüterbogk, en 1813, » le maréchal Ney retiré derrière l'Elbe, s'é- » tait emparé de la ville de Dessau qu'occu- » pait une division Suédoise. Le lendemain les Sué- » dois essayèrent de reprendre la ville : le gé- » néral Guilleminot les laissa approcher à por- » tée de mitraille, et démasquant alors ses bat- » teries, il les força promptement à la retraite. »

Quelquefois on masque l'artillerie, soit der-rière des haïes, soit avec des branches coupées et fichées en terre, soit en la couvrant d'un peloton de troupes ; on attire alors insensiblement l'ennemi sur ce point pour le foudroyer à petite distance. On tire dans ce cas un très-bon parti de l'obusier ; au reste, cette arme, qui tient en même-temps du canon et du mortier, et qui lance son projectile creux en ligne para- bolique comme le boulet ou comme la bombe, à volonté, est avantageusement employée soit pour déloger l'ennemi et pour l'inquiéter der-rière un rideau où il serait embusqué, soit pour tirer à ricochet en plaine contre la cavalerie, soit pour brûler un village, et s'emparer d'un lieu retranché.

On sent assez que l'artillerie demande un pays découvert, qu'elle ne peut agir de bas en haut, et qu'elle veut être placée sur des points dominans ou en plaine rasée ; elle est d'un fai- ble secours dans les pays coupés, et presque

nulle dans les montagnes, où d'ailleurs on ne peut traîner que du petit calibre.

Dans l'ordre naturel des choses, les pièces de calibre inférieur ayant une moindre portée sont toujours mises en avant, et les plus grosses pièces en arrière. Mais l'art consiste à distribuer avec intelligence l'artillerie sur le champ de bataille, de telle sorte qu'elle couvre de feux toute la ligne, qu'elle protège les attaques, que les diverses batteries se croisent sur l'ennemi, afin que ses colonnes soient prises de front, de flanc et d'écharpe au moment où elles s'avancent. Il consiste encore à savoir porter avec célérité l'artillerie de réserve sur un point faible de l'ennemi, pour l'écraser par un feu redoublé, et opérer ainsi sa ruine et sa défaite.

« A la bataille de Bautzen, gagnée en 1813 » sur les Russes et les Prussiens, le général français enveloppe de feux d'artillerie le sommet » de l'angle formé par leur droite et leur réserve, accable sous une grêle de projectiles » les mamelons où ils s'appuient, les fait attaquer ensuite par des troupes fraîches, et par » vient à en chasser l'ennemi, qui dès-lors ne » songe plus qu'à la retraite ». (*Considérations sur l'Art de la Guerre, par le lieutenant-général ROGNAT.*)

De même, à Wagram, Bonaparte fait avancer le général Lauriston avec une batterie de cent pièces d'artillerie jusqu'à demi-portée sans tirer; et là s'engage une effroyable canonnade qui contribua beaucoup au succès de l'aile gauche de l'armée.

Dans le système reçu aujourd'hui, on tient pour axiôme que le canon fait la guerre. On traîne en campagne une immense artillerie; visant ainsi à se procurer une supériorité de feux prépondérans dans les combats, d'autant que le plus grand nombre de pièces, ou les plus forts calibres font taire ordinairement les faibles batteries, quand de part et d'autre l'artillerie est également bien servie; cependant ce système entraîne bien des inconvéniens: les marches de l'armée se ralentissent par ce grand nombre de pièces et de caissons, les parcs d'approvisionnement ou de réserve sont trop considérables, la quantité de chevaux de trait s'accroît dans une immense proportion. Bonaparte a eu jusqu'à quatorze cents pièces à l'armée, dans sa campagne de Saxe, en 1813; lui-même parle des deux cents pièces de la garde considérées seulement comme réserve. Mais les circonstances forçaient toutes mesures à cette époque désastreuse.

L'artillerie tirant toujours sur l'artillerie pour se démonter réciproquement, les pertes d'hommes sont grandes dans ce genre de service, qui exige beaucoup d'intrépidité et de sang-froid. En outre, ces corps ne peuvent être instruits avec soin que pendant la paix, et la guerre les appauvrit continuellement de sujets; tandis qu'au contraire les deux autres armes gagnent du côté de l'expérience, en s'aguérissant de plus en plus. C'est pour cela sans doute qu'on a fait quelquefois à notre artillerie le reproche de tirer avec trop de précipitation.

Il est constant qu'on n'est pas canonnier parce qu'on brûle de la poudre. On consomme ainsi inutilement beaucoup d'approvisionnement ; et ce qui est encore plus fâcheux , c'est que l'ennemi finissant par braver et par mépriser un feu incertain , on manque le but essentiel , qui est de porter la terreur dans ses rangs.

En général l'artillerie , par cela seul qu'elle est lourde et embarrassante , retarde souvent la marche des colonnes ; depuis long-temps on voyait avec peine que ses mouvemens lents ne pouvaient guères s'accorder qu'avec ceux de l'infanterie. Frappés de ces inconvéniens , les Prussiens imaginèrent les premiers ce qu'on a appelé l'artillerie légère , et cette invention a contribué puissamment aux victoires de Frédéric.

Adoptée en France depuis la guerre de la révolution , l'artillerie légère a rendu les plus importants services. Elle consiste en pièces de 6 ou de 8 et en obusiers de 6 pouces , attelés de huit bons et forts chevaux , qu'on fait manœuvrer au trot et au galop avec les caissons attelés de la même manière. Ces bouches à feu sont servies par des canonniers montés comme la cavalerie légère , et qui mettent pied à terre lorsqu'il s'agit de prendre position.

La célérité de cette artillerie est telle qu'elle peut suivre la cavalerie dans tous ses mouvemens ; elle semble même créée particulièrement pour être attachée à la cavalerie légère , et pour être placée à l'avant-garde ; cependant on l'emploie encore utilement dans d'autres cas : par

exemple lorsqu'il s'agit de porter avec promptitude du canon sur un point dont l'ennemi pourrait s'emparer si on ne le gagnait de vitesse, ou lorsqu'on a à garder avec peu de troupes et d'artillerie, une grande étendue de terrain.

Après le passage du Rhin à Neuwied, en 1797, le combat s'engagea de part et d'autre par un grand feu d'artillerie; mais nos pièces, d'un trop petit calibre, faisaient peu d'effet sur les retranchemens ennemis, et ne pouvaient avoir de supériorité sur les batteries autrichiennes composées de grosses pièces de position. Le général Debelles, d'après les ordres du général Hoche, exécute alors la manœuvre la plus audacieuse : avec trente pièces d'artillerie légère, il se porte en avant à cent pas des redoutes, reçoit sans s'ébranler un terrible feu de mitraille, et tire si vivement et si juste, qu'il démonte les pièces ennemies, brise les palissades, et ouvre les retranchemens aux grenadiers.

Le mérite de l'artillerie légère est si reconnu, que l'on s'en sert actuellement dans presque toutes les armées européennes ; seulement chez quelques-unes, les canonniers au lieu d'être montés à cheval, sont transportés sur des caissons wurst, ou bien sur des affûts à banquettes. Cette méthode ne peut être comparée à la précédente; parce que lorsqu'on change de position, il y a toujours des retards causés par le temps que prennent les canonniers pour se placer sur les sièges, au lieu qu'étant à cheval ils rejoignent individuellement au galop leurs pièces.

On avait aussi dans le principe, en France, employé les caissons wurst; mais on les a abandonnés, et on a également cru devoir changer les pièces de 8 pour les remplacer par des pièces de 6, calibre nouveau, quel'on a adopté comme étant plus léger, et presque aussi avantageux.

Au reste, s'il y a encore quelques perfectionnemens à trouver, les loisirs de la paix permettront de les rechercher, de former des sujets instruits, et de simplifier les manœuvres rapides et audacieuses de cette arme.

### CHAPITRE III.

#### *Des trois Armes réunies.*

AVANT de parler de la disposition des trois armes réunies, et avant de les présenter simultanément soit en marche soit en action, je crois devoir poser les axiômes suivans, généralement reçus à la guerre :

1.<sup>o</sup> En plaine, la cavalerie soutient l'infanterie, elle assure ses flancs, éclaire ses mouvemens, la précède ou la couvre dans les marches, suivant le cas et les circonstances ;

2.<sup>o</sup> Dans les pays coupés, l'infanterie défend la cavalerie ; elle la précède, la suit, et quelquefois l'environne pour la mettre à l'abri des embuscades ou des attaques de l'ennemi, toujours dangereux pour cette dernière arme dans un pays coupé ;

3.<sup>o</sup> L'artillerie ne pouvant servir isolément

en campagne, est toujours attachée aux deux autres armes. Dans un pays découvert, elle protège l'attaque ou la retraite de l'infanterie et de la cavalerie, qui la soutiennent réciproquement; en observant que les pièces jetées en avant soient toujours couvertes par des tirailleurs, et défendues ainsi contre l'approche des troupes légères; sans cette précaution, les voligeurs ennemis pourraient avancer à portée de mousquet et tuer ou blesser les canonniers sur leurs pièces.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, la différence des calibres établit naturellement l'ordre suivant lequel on dispose l'artillerie dans une affaire. Les pièces de 4, de 6 ou de 8 doivent être plus avancées; celles de 12 sont en réserve ou prennent position plus en arrière pour protéger les premières; quelquefois on laisse à certaine distance le gros calibre avec une garde suffisante, dans un lieu dominant, pour assurer la retraite d'un corps.

rps de  
upes  
osé des  
ames.

Maintenant cherchons à appliquer ces principes à la réunion des trois armes. Supposons un corps de troupes détaché, destiné à opérer seul, ou à proximité d'une armée, ou employé à des expéditions particulières.

*Composition de ce corps.*

|                       |   |                                                                                                                                                                                                                                            |
|-----------------------|---|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| Troupes<br>légères... | { | Un bataillon de chasseurs à pied.<br>Deux régimens de cavalerie légère, de<br>quatre escadrons chacun.<br>Une compagnie d'artillerie à cheval<br>avec une batterie composée de quatre<br>pièces de 6 et de deux obusiers de<br>six pouces. |
|-----------------------|---|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|



|                          |                                                                                                     |
|--------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------|
| Troupes de bataille.     | { Douze bataillons d'infanterie de ligne et leurs pièces de campagne.                               |
|                          | { Un régiment de cavalerie de quatre escadrons.                                                     |
| Artillerie, de position. | { Quatre pièces de 12, et deux obusiers de six pouces servis par une compagnie d'artillerie à pied. |
| Bagages. . .             | { Voitures de parc, d'ambulance ; de vivres, fourgons : 80.                                         |

On y joindra une compagnie de sapeurs pour faire quelques ouvrages, réparer les chemins, jeter des ponts, etc.

Déterminons d'abord l'ordre de bataille de ce corps, prêt à engager une action en plaine, où se tenant sur la défensive ; et passant ensuite à ses marches et à ses campemens, nous reviendrons ainsi sur ce qui a déjà été énoncé, mettant pour ainsi dire en pratique les préceptes établis.

Les douze bataillons d'infanterie seront rangés sur une ligne ou sur deux, AB, CD, planche II. Les pièces de position E seront en batterie à petite distance en avant, et placées avantageusement pour tirer sur l'artillerie ennemie, ou sur tout corps de troupes que l'ennemi pourrait faire avancer ; deux régimens de cavalerie F, G, seront destinés à assurer les flancs de la ligne de bataille, en supposant qu'on n'ait pu les appuyer à quelque pays coupé, ou à quelque terrain inaccessible, ce qui sera toujours préférable. Le bataillon de chasseurs, s'il est question d'engager une affaire, se portera en avant en tirailleurs, ne conservant qu'un peloton de réunion H. Les chasseurs s'éparpilleront,

Ligne de  
bataille de  
ce corps.

et s'embusqueront derrière des haies, ou dans des ravins, en profitant de tout ce qui pourra les favoriser. On les fera soutenir ou on les renforcera, s'il est nécessaire, par quelques compagnies de voltigeurs de la première ligne, qui seront relevés pendant l'action, ce service exigeant de temps à autre des troupes fraîches. L'artillerie légère I, soutenue par un escadron de cavalerie légère K, se portera tantôt sur un point, tantôt sur un autre, tant pour seconder l'avant-garde que pour s'opposer aux mouvemens de l'ennemi en le prenant d'écharpe ou de flanc, s'il est possible. L'escadron de service ou d'escorte K, fournira un peloton de tirailleurs L pour soutenir les chasseurs à pied et voltigeurs; ces tirailleurs à cheval devront même précéder les chasseurs, et engager l'action si on est en plaine.

Enfin, la réserve sera composée du troisième régiment de cavalerie M, plus des douze compagnies de grenadiers des bataillons d'infanterie N, et de la compagnie de carabiniers de l'infanterie légère, lesquelles seront toujours réunies les jours de marche ou d'affaire, et formeront deux bataillons séparés, pour être employés partout où il sera nécessaire.

Le corps entier rangé en bataille sur une ligne, sans y comprendre la réserve placée en arrière, ni les troupes légères disséminées en avant, occupera sept cent cinquante toises de front : chaque bataillon étant compté pour cinquante toises, et chaque escadron pour dix-neuf.

Sur deux lignes, le corps occupera quatre cent cinquante toises à cause des deux régimens

de cavalerie que l'on suppose flanquer la ligne de bataille.

Il est aisé de sentir le parti qu'on peut tirer de cette disposition.

Que l'ennemi se retire par le pays ouvert dans lequel on se trouve, toute la ligne se porte en avant, marchant en bataille. L'avant-garde, composée du bataillon de chas-curs, des voltigeurs, d'un escadron de cavalerie et de l'artillerie légère, le suivra dans ses mouvemens. S'il paraît ébranlé, et qu'on juge pouvoir le disperser dans sa retraite, il faut alors employer activement plus de force ; on portera ses escadrons de réserve et les grenadiers en avant, et on les fera donner à propos sur les points faibles, en les faisant soutenir de la ligne de bataille, ensuite on abandonnera toute la cavalerie légère à la poursuite. Ce n'est plus alors qu'une affaire d'arrière-garde, dont on tire ordinairement avantage quand on sait la bien conduire.

Mouvement  
en avant.

Que si l'on est obligé au contraire de se retirer soi-même, partant de l'ordre ci-dessus, on portera également la réserve en avant pour appuyer l'avant-garde, et couvrir le mouvement rétrograde. L'infanterie de bataille fera demi-tour à droite, et marchera à front renversé, précédée de l'artillerie de position ; puis viendront les bataillons de grenadiers ; enfin les régimens de cavalerie couvriront la retraite en manœuvrant ensemble ou séparément, et de concert avec l'artillerie légère. Celle-ci se retirera à la prolonge de position en position, faisant feu pour arrêter l'ennemi et protéger les tirailleurs. Ce mouvement

Mouvement  
rétrograde.

établi, si l'ennemi se montre inconsideré dans la poursuite, toute la ligne fera halte, et face en tête. Les bataillons de grenadiers soutiendront les tirailleurs pour leur donner le temps de rentrer. Pendant ce temps, l'artillerie légère redoublera le feu; et la cavalerie réunie se portera en avant au grand trot, soit partiellement par escadrons, soit en ligne, et chargera impétueusement tout ce qui se présentera; après quoi, le mouvement rétrograde recommencera dans le même ordre.

Continuant à se retirer, comme on ne peut soutenir long-temps la marche en bataille, et que d'ailleurs la nature du pays, qui varie à chaque instant, en empêcherait bientôt, on rompra, pour marcher la gauche en tête, sur plusieurs colonnes ou sur une seule, à-peu-près dans l'ordre suivant.

Un bataillon d'infanterie, qu'on fait filer toujours d'avance avec le bagage et la compagnie de sapeurs;

L'infanterie de ligne, ayant au milieu d'elle l'artillerie de position;

Les bataillons de grenadiers et celui des chasseurs;

La cavalerie en bataille couvrant la retraite, et disposée en échiquier, ou par échelons, ou bien exécutant le passage des lignes en retraite avec l'artillerie légère; le tout suivi de tirailleurs à cheval et à pied.

On atteindra ainsi le pays couvert, et l'on fera halte pour prendre position; ou si l'on croit plus à propos de gagner chemin, la cavalerie prendra alors la tête, et l'infanterie la couvrira, suivie seulement d'un escadron d'ar-

rière-garde, de l'artillerie légère, des grenadiers et des tirailleurs.

On fait occuper à l'avance les débouchés par lesquels on veut se retirer; on y laisse les premières troupes qui y arrivent, avec du canon, pour recevoir et soutenir l'arrière-garde. On pratique des embuscades pour arrêter l'ennemi, ou bien si l'on traverse des bois, on fait derrière soi des abais pour embarrasser les chemins; et si on passe des ponts, on les fait rompre par l'arrière-garde ou on les mine. Mais il faut agir sagement, et éviter le funeste résultat de la retraite de Leipsick. D'ordinaire, les retraites se font la nuit, à cause de l'embarras et du danger qu'il y a de se retirer pendant le jour en présence de l'ennemi: toujours cette opération exige-t-elle du sang-froid, de la présence d'esprit, de la bravoure, de l'expérience, et tout le talent d'un bon officier.

Parmi les retraites mémorables consignées dans les fastes militaires, je ne parlerai ni de la plus ancienne, celle des 10,000 Grecs, dont Xénophon nous a tracé l'inimitable relation, ni de celle plus récente et non moins admirable, faite par le général Moreau en 1796.

Je me bornerai à citer ce trait de Turenne.  
 « Renfermé avec 8,000 hommes dans cette lan-  
 » gue de terre où se fait la jonction de la Seine  
 » et de la Marne, au-dessus de Charenton, et  
 » ayant en tête 20,000 hommes qui le serraient  
 » de près; réduit à périr de faim dans son camp  
 » ou à combattre d'une manière désavanta-  
 » geuse, on publiait déjà sa défaite comme iné-

» vitable. Tout le monde frondait ouvertement  
 » sa conduite, sur ce qu'il s'était laissé renfer-  
 » mer de cette manière ; quelques-uns même  
 » l'acconsaient d'intelligence avec les ennemis.  
 » Dans cet état de choses, le prince de Condé,  
 » se regardant déjà comme l'arbitre souverain,  
 » rejetait bien loin tous les projets d'accommo-  
 » dement qu'on lui proposait, et jamais il n'a-  
 » vait eu de si hautes espérances, lorsque Tu-  
 » renne, ne pouvant subsister plus long-temps  
 » dans son camp, où il y avait déjà cinq semai-  
 » nes qu'il était, et voyant qu'il fallait néces-  
 » sairement en déloger, fit feinte d'observer  
 » les ennemis, comme s'il se fût promis quel-  
 » qu'avantage dans son poste. Il ordonna à  
 » son avant-garde d'escarmoucher de temps à  
 » autre pour faire croire à l'ennemi qu'il vou-  
 » lait en venir aux mains ; mais disposant en  
 » même-temps toutes choses pour sa retraite,  
 » il fit remplir de pieux fichés en terre tout  
 » l'espace qu'il avait dessein de laisser derrière  
 » lui, pour y embarrasser les ennemis en cas  
 » qu'ils voulussent le poursuivre. Ensuite ayant  
 » jeté plusieurs ponts sur la rivière d'Yerre,  
 » il fit défiler pendant une nuit son armée si  
 » secrètement, qu'avant que les ennemis s'a-  
 » percussent d'aucun mouvement, il était  
 » déjà arrivé à Corbeil avec son artillerie et  
 » ses bagages. Cette retraite le combla de gloire  
 » et couvrit de confusion les ennemis ». (*His-  
 toire de Turenne, par RAGUENET.*)

Passage  
 d'un défilé.

Alors que la division se portant en avant,  
 ou se retirant, rencontrera un défilé, elle le

passera d'après les principes usités, savoir : en avant , l'infanterie légère passera la première , soutenue si l'on veut du bataillon de grenadiers, puis l'escadron de cavalerie faisant escorte à l'artillerie légère, et ensuite le reste de la troupe dans l'ordre ordinaire : en retraite, la cavalerie de réserve défilera la première, puis celle des ailes, qui sera suivie de l'artillerie de position ; ensuite commencera le mouvement de la ligne d'infanterie , et immédiatement l'artillerie légère , l'escadron qui lui sert d'escorte , les bataillons de grenadiers et l'infanterie légère. Tous ces mouvemens doivent se faire dans le plus grand ordre.

Il faut surtout ne s'engager en avant qu'avec prudence , pour éviter le sort de l'armée romaine dans les détroits du lac de Trasimène , ou celui de l'armée autrichienne dans la forêt de Hohenlinden. Il faut , l'ennemi étant en tête, éviter soigneusement les embuscades , et s'attendre à le trouver avec toutes ses forces déployées dans la plaine qui est au-delà du débouché , et avec toute son artillerie disposée pour foudroyer votre tête de colonne. On agira donc en conséquence ; c'est-à-dire qu'on ne s'engagera entièrement dans le défilé , qu'après l'avoir bien fouillé en avant et sur les côtés , et s'être assuré qu'on ne laisse rien derrière soi ; ensuite on tâchera de faire déboucher l'infanterie légère et une forte avant-garde par quelque chemin détourné , ou même à travers les bois et les montagnes, de manière à paralyser les dispositions de son adversaire.

Attaque  
par échelons

Supposons toujours un pays plat, et le même ordre de bataille sur une ligne seulement, planche III.

L'ennemi paraît faible sur sa gauche : on entrevoit la possibilité de l'entamer ; dès-lors on prend le parti de former l'attaque sur ce point ; pour cet effet, on fera porter rapidement la cavalerie de réserve A à la droite de la ligne pour renforcer cette aile qui est opposée à la gauche de l'ennemi ; ensuite on fera commencer le mouvement. Les deux régimens de cavalerie A, B, formant l'aile droite, marcheront premiers en bataille, couvrant l'artillerie légère qui s'avancera ainsi pour battre en brèche à petite distance, et protéger la charge de la cavalerie ; celle-ci à trois ou quatre cents pas de l'ennemi double le pas, et fond sur l'aile qui lui est opposée, en observant de s'étendre un peu par sa droite, afin de déborder la gauche de l'ennemi et le prendre en flanc et de revers. En même-temps on appuie cette attaque par une disposition d'échelons que la ligne d'infanterie forme ainsi par sa droite.

Les deux bataillons de droite s'avancent en bataille, et marchent directement à l'ennemi : lorsqu'ils ont parcouru cinquante pas, les deux bataillons qui suivent immédiatement, se portent également en avant et forment le deuxième échelon, ayant soin de marcher directement et de conserver l'intervalle de cinquante pas, qui les sépare du premier échelon ; ainsi de suite. Par ce moyen, on refuse sa gauche, et tout l'effort se fait à l'aile droite. Il serait bon de faire



marcher les bataillons de grenadiers D ployés en colonne serrée, derrière le premier bataillon de droite, pour renforcer cette partie qu'on appelle le marteau : on sent le parti avantageux qu'on tirerait de cette colonne de braves en la faisant donner à propos à l'arme blanche ; d'ailleurs elle assure le flanc du premier bataillon à tout événement, ce qui est très-essentiel. Cet ordre par échelons peut s'exécuter par la gauche de la ligne, ou par les deux ailes à-la-fois, et enfin par le centre ; dans ce dernier cas, on refuse les deux ailes.

L'ordre de bataille oblique peut être aussi employé avec succès. Il consiste à prendre une disposition oblique, et si l'on veut par échelons, en portant une des ailes en avant et refusant l'autre. L'aile qui s'avance doit déborder l'ennemi de manière à l'attaquer tout-à-la-fois en avant, en flanc et à revers ; ce moyen d'attaque, principalement avantageux lorsqu'on a l'intention d'en venir à l'arme blanche, offre une ressource en cas de non-réussite, en ce que l'aile refusée prend position pour protéger le mouvement rétrograde de celle qui s'est avancée. Toutefois, il faut faire attention que la partie destinée à attaquer déborde assez l'ennemi pour envelopper son flanc, autrement on lui donnerait le même avantage qu'on aurait voulu prendre.

On conçoit plusieurs manières d'exécuter cette manœuvre, soit par un changement de front central, après avoir préalablement étendu sa première ligne sur le côté de l'attaque, avec des troupes tirées de la réserve, soit en arrivant

Attaque  
dans l'ordre  
oblique.

en colonne serrée sur l'ennemi, et déployant rapidement dans une direction oblique. La planche IV donne à connaître l'effet de cet ordre de bataille : elle présente une ligne qui, d'abord établie parallèlement à l'ennemi, s'est rompue successivement par échelons obliques en commençant par la droite, qui doit arriver la première pour attaquer la gauche de l'ennemi.

Au reste, les ordres de bataille ont varié suivant les temps, la composition des troupes, la nature des armes dont on se servait, et suivant le génie des généraux.

Végèce, livre III, chapitre 20, compte pour les armées romaines sept ordres de bataille, dont les plus remarquables sont toujours usités, malgré la différence des armes et des espèces de troupes. L'ordre en carré long ; l'ordre oblique, en faisant donner la droite et refusant la gauche ; l'ordre oblique, en faisant donner la gauche et refusant la droite ; la marche directe en bataille, en faisant fondre vivement les ailes sur celles de l'ennemi ; l'attaque par le centre, en mettant en avant l'infanterie légère ; l'attaque par la droite portée directement en avant, en tenant le reste de l'armée dans l'éloignement rangée en ligne droite en forme de broche (ce qui ressemble beaucoup à l'attaque par échelons obliques) ; et enfin le moyen de tenir une des ailes couverte ou retranchée, tandis qu'on agit avec l'autre considérablement renforcée.

Cas où il faut  
changer  
l'ordre  
ordinaire.

La localité décide toujours la distribution des troupes ; c'est le terrain qui en règle l'ordre. Par exemple, si on peut appuyer un de ses

flancs à une rivière large et profonde, à un lac, à un marais, à un lieu inaccessible, on portera toute sa cavalerie sur l'autre aile qui serait en plaine, et par conséquent sans appui. C'est la disposition que firent Pompée à Pharsale; et César en Afrique contre Scipion. Si le champ de bataille qu'on occupe se trouvait coupé alternativement par des plaines et par des bouquets de bois, on disposerait sa troupe de manière à placer son infanterie en bataille en avant du bois sur la lisière, et la cavalerie en arrière dans la plaine, et en face des intervalles ouverts. En un mot, il faut toujours donner à chaque arme le terrain qui lui est propre, afin de tirer parti de toutes ses forces à-la-fois. Ainsi, quoique l'usage reçu et pratiqué, même chez les anciens, soit de mettre l'infanterie au centre, et la cavalerie sur les ailes; cependant le véritable principe est de régler son ordre de bataille suivant la localité et les circonstances. « Sylla ayant » à combattre contre Archélaüs, qui comman- » dait une armée beaucoup plus nombreuse en » infanterie et en cavalerie, prend position de » manière que ses flancs se trouvaient assurés » naturellement; il place sa cavalerie derrière » son infanterie, et il remplit les intervalles de » cette dernière avec ses troupes armées à la » légère. Au signal convenu, ces troupes ar- » mées à la légère se replient derrière l'infante- » rie, et ouvrent le passage à la cavalerie. Cette » manœuvre détermina la victoire. »

Il serait superflu de s'étendre sur les diverses dispositions qu'on peut faire prendre à une

troupe ; c'est au génie de l'officier qui la commande à varier son ordre suivant le parti qu'il espère tirer de ses forces au moment de l'action : il suffit d'avoir détaillé ce qui se pratique le plus ordinairement.

En général, les raisons qui déterminent ou forcent à combattre, sont le dessein de s'ouvrir l'entrée d'un pays, l'importance d'affaiblir un corps de troupes avant qu'il ait reçu un renfort, l'occasion à saisir d'une fausse marche ou d'une mauvaise position de l'ennemi, le besoin de se procurer des vivres, la nécessité de secourir une ville assiégée, celle non moins pressante de se faire jour à travers une troupe audacieuse qui aurait coupé la retraite.

C'est surtout lorsqu'on est forcé de combattre subitement par le résultat de circonstances imprévues, qu'un général doit puiser dans son génie les ressources propres à maîtriser les événemens ou à faire tourner les chances de la fortune, si elle s'est d'abord déclarée contre lui. C'est alors que fort de ses propres moyens, calme dans le danger, mais agissant avec discernement et résolution, il sait passer, pour ainsi dire, de la défaite à la victoire.

« En 1799, le général Gouvion-Saint-Cyr, » commandant les Français dans l'Etat de Gènes, » ayant envoyé, le 25 octobre, le général La- » boissière éclairer la retraite du corps du » général Karacksay, qui se retirait sur Alexan- » drie ; le lendemain 24, les Autrichiens, » qui avaient reçu de puissans renforts, atta- » quèrent à l'improviste la petite division du

» général Laboissière , et la mirent en dé-  
 » route. Le général Saint-Cyr, prévenu de ce  
 » qui se passait sur la route d'Alexandrie , se  
 » porta en toute hâte sur Bosco, avec un corps  
 » de quatre mille hommes, seules troupes qui  
 » lui restassent disponibles, à l'effet de tourner  
 » le général ennemi par ses derrières, pour déga-  
 » ger la division Laboissière, à laquelle il fait  
 » parvenir l'ordre de s'arrêter et de se rallier.

» Le mouvement audacieux du général Saint-  
 » Cyr, qui seulement avec quatre mille hom-  
 » mes d'infanterie, sans canon, sans cavalerie,  
 » s'avancait isolément dans la plaine, contre  
 » un ennemi qui avait six mille hommes d'in-  
 » fanterie, deux mille de cavalerie, et une  
 » artillerie formidable, étonne et arrête le gé-  
 » néral Karaeksay. La cavalerie autrichienne  
 » charge; mais, accueillie par un feu de file  
 » bien nourri, elle recule en désordre sur l'in-  
 » fanterie, qu'elle commence à ébranler. Le  
 » général Saint-Cyr fait aussitôt charger la  
 » 106.<sup>e</sup> demi-brigade la baïonnette en avant,  
 » pendant que le reste de la ligne avance avec  
 » calme. Les Autrichiens ne tiennent pas long-  
 » temps : ils sont enfoncés, perdent quinze  
 » cents prisonniers, sept pièces de canon, et  
 » repassent en toute hâte la Bormida. Les  
 » Français occupent alors Bosco et toute la  
 » plaine; et le général Saint-Cyr profite de ce  
 » succès pour faire vivre ses troupes pendant  
 » six semaines hors du malheureux territoire  
 » de Gènes ».

Un corps de troupes tel que nous l'avons

supposé, est ce qu'on appelle une division d'armée. Il est ordinairement commandé par un lieutenant-général, ayant sous ses ordres, pour le détail du service, un colonel chef d'état-major, avec le nombre d'officiers nécessaire, un ou plusieurs ingénieurs militaires ; et à la suite, commissaire des guerres, employés d'administration pour les vivres, officiers de santé et ambulance, etc. Ce corps, subdivisé en deux brigades d'infanterie et une de cavalerie, commandées chacune par un maréchal-de-camp, forme une masse puissante par elle-même ; et la composition des armes s'y trouvant dans une juste proportion, relativement à la nature du pays où se fait la guerre, il doit obtenir des succès utiles, si le chef qui le dirige est habile à profiter des circonstances.

Après avoir parlé des ordres de bataille de cette division, suivons-la maintenant dans ses marches.

De même qu'on n'engage pas le combat sans motif, de même aussi on n'ordonne point une marche sans nécessité ni sans but ; ordinairement c'est pour observer l'ennemi et le tenir en échec, pour faire jonction avec un corps de troupes, pour se rapprocher d'un renfort qui arrive, pour couvrir un pays afin d'en consommer les provisions et les fourrages, pour menacer une place, pour donner de l'inquiétude et opérer une diversion, ou enfin pour s'opposer à ce que l'ennemi prenne de semblables avantages.

Quoi qu'il en soit, dans une marche il con-

vient de disposer ses troupes suivant le terrain qu'on aura à parconrir, les obstacles qu'on présume avoir à surmonter, et de manière à pouvoir prendre avec célérité un ordre de bataille soit offensif soit défensif.

Supposons un pays plat et découvert à traverser : la division pourra marcher sur plusieurs colonnes ; ce qui est toujours avantageux pour la célérité de la marche. Dès-lors la colonne de droite, sous les ordres d'un maréchal-de-camp, sera composée d'un régiment de cavalerie légère qui fera l'avant-garde, marchant en colonne, et détachant de petites troupes en avant pour fouiller le pays ; puis viendront les six premiers bataillons d'infanterie de ligne, marchant par pelotons avec leur canon, précédés de quatre compagnies d'infanterie légère.

La colonne de gauche, aussi commandée par un maréchal-de-camp, marchera dans le même ordre, et sera également composée du régiment de cavalerie formant l'aile gauche lorsque la division est en bataille, lequel ouvrira la marche dans le même ordre que ci-dessus ; puis les six bataillons d'infanterie avec leur canon de bataille, précédés aussi de quatre compagnies d'infanterie légère.

La colonne du centre cheminera entre les deux autres et à même hauteur dans l'ordre suivant : un escadron de cavalerie de la réserve marchant en bataille et couvrant l'artillerie légère ; un bataillon de grenadiers, l'artillerie de position, le second bataillon de grenadiers, la compagnie de sapeurs, les bagages ; enfin un

Disposition  
d'une  
marche  
exécutée  
en plaine.

escadron de cavalerie pour arrière-garde. Le chef d'état-major marchera à la tête de cette colonne, s'il n'y a pas de général de cavalerie.

Les deux derniers escadrons de cavalerie de la réserve marcheront derrière les deux brigades, l'un sur la droite, l'autre sur la gauche, et leur serviront d'arrière-garde. Il est entendu que les deux régimens de cavalerie légère formant les têtes de colonnes de droite et de gauche fourniront des flanqueurs chacun pour celle dont il fait partie. Dans cette marche militaire, serait-on attaqué par la gauche, le régiment de cavalerie qui est à la tête de cette colonne détacherait un escadron pour soutenir ses flanqueurs. Bientôt l'ennemi se montrant en force, toute la division ferait halte; la colonne de gauche se mettrait inopinément en bataille, par un quart de conversion à gauche par pelotons. D'un côté on ferait avancer au grand trot l'artillerie légère, qui tient la tête de la colonne du centre (elle passerait par la droite de la ligne de bataille, précédée de l'escadron d'escorte, pour aller prendre position); de l'autre côté on donnerait ordre à l'escadron de réserve, servant d'arrière-garde aux équipages, de venir appuyer celui qui ferme la gauche de la ligne de bataille. S'il était nécessaire, on mettrait la grosse artillerie en mouvement; et, la dirigeant par les intervalles de droite des bataillons, on la porterait en avant de la ligne, les grenadiers l'accompagnant, ou restant aux équipages de réserve. Enfin l'attaque devenant sérieuse, on appellerait la



colonne de droite restée jusqu'alors dans son ordre primitif, au secours de la partie attaquée, et cette brigade faisant tête de colonne à gauche par bataillon, précédée dans ce mouvement par sa cavalerie, et se dirigeant par des intervalles qu'on lui ménagerait, traverserait les colonnes d'équipages, et viendrait se mettre en bataille en seconde ligne, derrière celle déjà formée pour la soutenir.

La même manœuvre aurait lieu en sens inverse sur la droite, si l'ennemi inquiétait ce flanc. La colonne de droite étant attaquée inopinément, pourrait se mettre par inversion à droite en bataille, ou mieux si elle en avait le temps, sur la droite en bataille pour conserver son ordre naturel; et comme il est présumable qu'on ne sera jamais attaqué à l'improviste dans une marche, surtout ayant eu soin de faire éclairer ses flancs à une certaine distance, on aura sûrement la facilité de se reconnaître, de se former, et de porter sa ligne de bataille soit en avant, soit en arrière, choisissant le terrain qui paraîtra le plus avantageux pour appuyer les ailes, et pour combattre.

Si l'était nécessaire de se mettre en avant en bataille, on pourrait le faire en déployant sur une seule ligne, ou sur deux: dans le premier cas, on fera arrêter la colonne du centre, faisant avancer l'artillerie légère seulement, précédée de l'escadron qui la couvre. Les aides-de-camp iront à l'avance marquer les points de direction de la ligne de bataille. Les deux colonnes de gauche et de droite se dirigeront sur ces points et

déployeront ensemble par leur gauche ou par leur droite, comme on l'ordonnera; ensuite on disposera convenablement l'artillerie de position ainsi que la réserve, composée des grenadiers et des trois escadrons qui formaient les arrière-gardes des colonnes. Dans la deuxième hypothèse où l'on voudrait se former sur deux lignes, on fera arrêter de même la colonne du centre, la colonne de droite continuera à marcher environ cent cinquante toises, serrera en masse et se déploiera sur le premier escadron. Quant à la colonne de gauche, l'infanterie fera tête de colonne à droite et longera derrière la première ligne parallèlement; ensuite elle se mettra à gauche en bataille; la cavalerie de cette colonne se portera à la hauteur de la première ligne, pour en flanquer la gauche; ainsi du reste.

Dans cet ordre de marche, la longueur des colonnes de droite et de gauche sera de cinq cents toises environ; et pour celle du centre, de sept cent quatre-vingts toises. Donc il ne faut que quinze ou vingt minutes pour se mettre en bataille en avant si l'on rencontre l'ennemi en tête; et s'il se montre sur l'un des flancs, on peut lui faire face instantanément.

Disposition  
pour une  
marche  
dans le pays  
coupé.

Cependant il n'est pas toujours aussi facile d'ordonner une marche que nous venons de le supposer; on n'a pas toujours des plaines rases à traverser. Le plus souvent on se trouve dans un pays coupé, où les marches sont lentes et pénibles. Il faut alors beaucoup de précautions, et c'est à l'infanterie exclusivement à fouiller le

pays, et à ouvrir la marche. En conséquence, on distribue les troupes de façon que la cavalerie, l'artillerie et les bagages soient couverts et entourés pour ainsi dire par l'infanterie, qui est la seule arme sur laquelle on puisse compter dans les lieux couverts et difficiles. Admettons que toutes les troupes doivent suivre le même chemin, ce qui est le plus ordinaire ; car on ne rencontre pas toujours des chemins parallèles à des distances peu éloignées dans la direction qu'on veut tenir. On disposera la marche ainsi qu'il suit :

*Ordre de marche.*

- 1.° L'infanterie légère pour éclairer en avant ;
- 2.° La compagnie de sapeurs pour réparer en hâte les chemins, construire quelques petits ponts sur des ruisseaux, couper par-fois du bois, des broussailles, qu'on jette dans les mauvais pas, afin de passer plus facilement l'artillerie et les bagages ;
- 3.° Les deux bataillons de grenadiers pour appuyer l'infanterie légère ;
- 4.° L'escadron servant d'escorte à l'artillerie légère ;
- 5.° L'artillerie légère ;
- 6.° Le régiment de cavalerie de l'aile droite ;
- 7.° La première brigade d'infanterie de ligne ;
- 8.° L'artillerie de position ;
- 9.° La seconde brigade d'infanterie, moins un bataillon, destiné à faire l'arrière-garde ;

10.<sup>o</sup> Le régiment de cavalerie de l'aile gauche ;

11.<sup>o</sup> Les équipages ;

12.<sup>o</sup> Le régiment de cavalerie de réserve ;

13.<sup>o</sup> Le bataillon d'arrière-garde ;

14.<sup>o</sup> Quelques compagnies de voligeurs détachées pour flanquer la colonne.

Dans cet état , le corps entier occupera en marchant en colonne, avec son artillerie et son bagage , dix-sept cent soixante toises d'étendue , et l'on peut dire hardiment deux mille toises ou bien quinze cents toises sans le bagage. Il faut donc plus de trois quarts d'heure pour que les dernières troupes puissent se porter en ligne ; ainsi il sera bon de tenir ses éclaireurs à une lieue , pour être prévenu au-moins trois quarts d'heure d'avance des approches de l'ennemi.

L'infanterie légère marchera avec beaucoup de précaution ; elle fouillera exactement le terrain en avant et sur ses flancs : si on a à s'engager dans un bois , dans une gorge , dans un défilé , on l'enverra en avant , soutenue ou non , suivant qu'on le jugera à propos , par les grenadiers , et on ne mettra le reste de la troupe en mouvement que lorsque cette avant-garde aura reconnu le pays , et sera maîtresse des débouchés. Si ces petites précautions retardent une colonne en route , du-moins c'est un temps bien employé : c'est ce qu'on peut justifier par des exemples ; en voici un tiré de la campagne de 1796.

» A l'armée de Rhin et Moselle , on se mit en  
 » marche pour attaquer le camp de Wilstett.  
 » La division du général Beaupuy marcha sur

» Wilstett par la route d'Offembourg ; mais en  
 » débouchant du village de Korck, elle fut vi-  
 » goureusement chargée en flanc par deux es-  
 » cadrons des cuirassiers d'Aanspach, qui s'é-  
 » taient embusqués derrière un bois. Cette  
 » charge renversa tout ce qui avait passé le dé-  
 » filé et qui n'avait pas encore eu le temps de  
 » se former. Les canonniers et les charretiers de  
 » l'artillerie légère qui étaient à la tête de la  
 » colonne furent sabrés sans quitter leurs piè-  
 » ces, et avant d'avoir pu les mettre en bat-  
 » terie : mais heureusement deux bataillons de  
 » la dixième demi-brigade d'infanterie légère,  
 » qui s'étaient jetés derrière les haies du village,  
 » arrêtrèrent cette charge par un feu de mous-  
 » queterie vif et bien dirigé. Le désordre fut  
 » réparé, notre cavalerie eut le temps de se  
 » reformer, et elle chargea à son tour les cui-  
 » rassiers qu'elle poussa jusqu'à la tête du camp,  
 » avec tant d'avantage, qu'elle ramena cent  
 » cinquante prisonniers et soixante chevaux.  
 » Le camp de Wilstett fut emporté, et on y  
 » prit une pièce de canon et quelques caissons.  
 (*Précis historique des campagnes de l'armée  
 de Rhin et Moselle, par le chef de brigade  
 d'artillerie DEVON.*)

Dans les montagnes il faut plus de prudence  
 encore. Avant d'ordonner la marche, tâchez de  
 bien connaître le terrain à parcourir, les val-  
 lées, les hauteurs qui les bordent, les cols ou  
 gorges qui y aboutissent, les ponts établis sur  
 les torrens ou dans le fond des vallons, enfin  
 tous les obstacles qu'on peut rencontrer ou ceux

Marches  
 dans les  
 montagnes.

que l'ennemi aurait opposés. Il conviendra d'abord d'envoyer de petites troupes, partie sur les hauteurs, qu'il faut toujours occuper, partie dans les vallées, avec ordre de fouiller exactement le pays, de s'eniparer de toutes les gorges aboutissant au chemin qu'on veut suivre, de faire non-seulement des coupures ou des abatis pour fermer les issues par lesquelles on peut être tourné, mais encore d'y placer des postes sur les hauteurs de gauche et de droite, afin de n'être jamais surpris. Après avoir pris ces précautions, mettez-vous en marche par plusieurs chemins, s'il est possible, pour embrasser plus de terrain. Faites conduire vos colonnes par des guides intelligens et sûrs, le gros de la troupe marchant par les vallées, détachant des corps d'infanterie sur les hauteurs de gauche et de droite pour flanquer la marche et éviter d'être assailli. Si l'ennemi est maître des débouchés ou retranché dans les gorges, et qu'on veuille le déloger, le meilleur moyen de l'attaquer est sans doute de diriger une fausse attaque sur son front pour l'inquiéter, tandis qu'on fait filer sur ses derrières une colonne pour le prendre à revers. C'est le principe du maréchal de Saxe: « Quel-  
» qu'affreux que paraissent les montagnes,  
» dit ce général, dans ses mémoires appelés ses  
» Réveries, l'on y trouve toujours des passages  
» en cherchant bien. . . , et l'ennemi, qui lui-  
» même ne les connaît pas, ne sait quelle me-  
» sure prendre, et s'enfuit, parce qu'il n'a  
» compté que sur des choses ordinaires, je veux  
» dire sur les chemins les plus praticables ».

Soyez donc vous-même, qui marchez, extrêmement attentif à faire occuper tous les cols, les gorges, les défilés, que vous laissez en arrière; un seul sentier négligé, dans un pays de montagnes, peut servir les projets d'un ennemi entreprenant et bien renseigné sur la localité, et tout-à-coup on se trouve pris entre deux feux. Mais dans cette position critique, il vous reste toujours une ressource, c'est de faire tout-à-coup volte-face, et de passer sur le corps de la troupe qui vous aurait coupé la retraite, sans laisser à vos soldats le temps de réfléchir sur la situation où ils se trouvent. Une attaque brusque à l'arme blanche convient dans cette circonstance fâcheuse et décourageante, même pour les troupes les plus braves et les plus aguerries.

Le général Macdonald, achevant sa savante retraite du royaume de Naples, était arrivé à Florence: avant son approche, le général autrichien Ott s'était emparé du poste important de Pontrémoli, seul point dans les Apennins par où l'armée de Naples pouvait faire sa jonction avec celle de Moreau, dans le pays de Gênes. Le maréchal attaqua sans hésiter les Autrichiens avec vigueur; la légion polonaise, commandée par le général Dombrowski, s'empara de Pontrémoli, et la réunion des deux armées fut assurée.

De même le général Gouvion-Saint Cyr, dans la fameuse retraite de Moreau, fit forcer le passage du val d'Enfer, que l'audacieux Villars n'avait osé franchir, en 1702; et prenant ensuite

position en avant de Fribourg, procura un libre passage à l'armée de Rhin et Moselle.

Revenant au dernier ordre de marche sur une seule colonne, on sentira qu'il est préférable d'en former plusieurs qui tiennent divers chemins, quoique dans un pays coupé. Mais toujours on disposera sa troupe de manière que les colonnes d'infanterie couvrent celles de la cavalerie ainsi que les équipages, et que l'infanterie légère fasse l'avant-garde et l'arrière-garde de chaque colonne.

Nous avons parlé plus haut des marches en retraite ; il n'y a plus qu'un mot à dire sur les marches de nuit. Dans ces marches, c'est sur l'infanterie qu'est fondée la confiance, et que repose toute la surveillance. Pendant la nuit, la cavalerie et l'artillerie sont nulles : l'infanterie doit donc occuper la tête, les flancs et la queue des colonnes en marche. On appuiera de près les éclaireurs qui seront en avant, et on fera suivre les troupes à rangs serrés sans interruption. Il faut de plus s'assurer des guides, de crainte qu'ils n'échappent à la faveur des ténèbres, faire observer beaucoup de silence, et marcher avec précaution pour éviter les embuscades.

« L'armée française faisant une marche de nuit en Alsace pour aller à Landau, un partisan ennemi se glissa avec quarante hommes, dans un ravin, entre les deux colonnes, et fit faire feu sur les deux en même-temps ; chaque colonne se croyant attaquée répondit au feu du côté qu'il venait ; le partisan charmé



» du désordre qu'il avait causé, se retira laissant les deux colonnes aux prises l'une contre l'autre. L'erreur ne parut qu'avec le jour, et l'on fut surpris du grand nombre de morts et de blessés ». (*Instructions militaires*):

En général, on règle ses camps ou positions suivant le projet ultérieur, ou les intentions qu'on peut avoir. Quant à l'emplacement, il est très-important de le bien choisir. « Dans l'espace d'un carré de deux lieues, dit le Roi de Prusse, on peut quelquefois prendre deux cents positions. Un général, à la première vue, saura choisir la plus avantageuse ». Il convient donc d'abord de parcourir et de reconnaître le terrain, ensuite on détermine la ligne de bataille ou le front de bandière du camp, ayant égard à la juste étendue qu'il doit occuper. Il est de principe qu'une troupe campe dans son ordre de bataille; par conséquent le terrain qu'elle prend en longueur doit être égal à son front. Dans quelques circonstances rares, on s'écarte de cette règle, ou en s'étendant beaucoup afin de tromper l'espion et faire croire qu'on a beaucoup de forces, ou bien quand on est gêné par le terrain, en campant sur plusieurs lignes; mais ce n'est jamais sans inconvénient. Dans le premier cas, occupant une trop grande étendue, le front ne saurait être partout bien gardé, et sera mal défendu; dans le second, les troupes se gênent dans leurs mouvemens, et on ne peut faire agir qu'une partie de ses forces à la fois. Ainsi donc, supposant un lieu sain et sec, à proximité de l'eau, du bois et des fourrages,

Choix des  
camps  
ou positions.

avec des communications faciles pour les convois et subsistances, on déterminera sa ligne de bataille, de manière à appuyer ses flancs, à couvrir son front et à assurer ses derrières; ensuite on répartira ses troupes suivant la localité, en donnant à chaque arme un terrain ou un champ de bataille qui lui soit propre, mais autant que possible, égal au front de chaque troupe. Lorsqu'on a devant soi une rivière, on a soin de s'établir à une distance assez grande pour n'être pas fusillé ou canonné dans son propre camp. Y a-t-il à portée de canon quelques hauteurs dominantes? Il faut les faire occuper par des détachemens, de crainte que l'ennemi ne s'en empare. La position étant fixée, on s'occupe des moyens de la fortifier. Si les flancs sont appuyés à une rivière ou à des marais, on construit des digues pour faire refluer l'eau et produire des inondations; si ce sont des bois, on y fait des abatis; si ce sont des villages, on les met en état de défense; enfin on retranche son camp en partie ou en totalité, pour se mettre à l'abri de toute surprise. Nous verrons particulièrement la manière de fortifier un camp ou une position.

Nécessité  
de  
retrancher  
ses  
positions  
et de  
s'y garder.

À ce sujet, je ne saurais passer sous silence l'insondable ou la négligence que nous mettons à nous garder ou à nous retrancher. Les succès prodigieux des armées françaises rempliront les pages de l'histoire fidèle de notre siècle; ils offrent le glorieux tableau d'une infinité de conquêtes importantes, et dont le règne le plus florissant des monarchies guerrières, ne peut

atteindre la comparaison et l'éclat. Ce courage bouillant, cette valeur audacieuse, qui tiennent au caractère national, donneront toujours à nos troupes un grand avantage dans la guerre offensive, quand elles seront bien commandées. De là peut-être la cause du peu de cas que nous faisons des retranchemens, dont on tire d'ailleurs tant de secours dans la guerre défensive. Quoi qu'il en soit, tous les auteurs militaires s'accordent à dire que, ne dût-on rester que vingt-quatre heures dans un camp, il faut commencer par s'y fortifier : assurément cette maxime ne peut nous être étrangère, surtout si nous comparons la composition de nos forces militaires à celles des puissances voisines.

Il est de fait que les armées françaises, avec une infanterie nombreuse et redoutable, qui s'est acquise dans les dernières campagnes la juste réputation d'être la meilleure de l'Europe, n'ont pas en proportion assez de cavalerie, soit parce que le climat de la France ne produit pas assez de bons chevaux propres à ce service, soit parce qu'on ne s'est pas encore occupé fructueusement d'y multiplier les races convenables. Nous devons donc, pour faire la guerre avec succès contre une cavalerie nombreuse et montée avantageusement, occuper presque toujours des pays coupés ou couverts ; à plus forte raison doit-on se retrancher, et ajouter à la force naturelle d'une position par des ouvrages placés à propos, tant pour couvrir les grand-gardes que pour défendre les camps ? Il serait à désirer, et le bien du service exigerait, qu'on eût contracté l'usage,

en arrivant dans un nouveau camp, de couvrir sur-le-champ les gardes par de petits ouvrages, ne fût-ce que par des redans ou des épaulemens. Le soldat s'accoutumerait à ce travail, et s'apercevant bientôt qu'il importe à sa sûreté, il finirait par s'y porter avec ardeur.

C'est particulièrement à l'avant-garde qu'on ne devrait pas négliger ces moyens, surtout dans les cantonnemens, bourgs, hameaux ou postes avancés, dans lesquels on jette la troupe légère. Qu'un village, aussitôt à l'arrivée de la troupe, soit mis en état de défense; qu'un certain nombre d'hommes de corvée prépare sur-le-champ un lieu de résistance, un lieu de retraite; qu'on ne néglige aucun des moyens de sûreté dictés par la prudence ou la nécessité; que tous les jours la troupe, une heure avant et une heure après le coucher du soleil, soit sous les armes, tant dans les camps que dans les cantonnemens; que si l'on a quelques sujets de craindre une surprise ou une attaque de nuit, les avant-postes soient doublés; que dans ce cas les troupes légères soient rassemblées par compagnies après la retraite battue; qu'on les fasse coucher avec armes et bagages dans des granges ou au bivouac, pour être prêtes à se porter sur les points désignés, au premier coup de fusil; que les piquets commandés suivant l'usage passent la nuit devant le front de leur régiment, et forment un troisième cordon de sentinelles; que les feux soient prohibés aux gardes avancées, ou si l'on veut tolérés, en prenant la précaution de faire un trou en terre, pour en dérober la flamme à l'en-

neni; en un mot, que les règles habituelles du service d'un camp soient mises en vigueur et exécutées scrupuleusement.

Mais revenons aux retranchemens : il faudrait avant tout , que l'officier particulier sût lui-même tracer et diriger les ouvrages de campagne.

L'art de retrancher un poste est une des connaissances les plus essentielles qu'il puisse acquérir ; disons plus , c'est dans les règles de la fortification qu'on puise les vrais principes de la tactique , pour la défense comme pour l'attaque. Frédéric II nous l'enseigne positivement dans son instruction aux officiers généraux , en parlant de la manière de distinguer au premier coup-d'œil tous les avantages d'un terrain.

« On peut acquérir ce talent et le perfectionner (dit-il) pour peu qu'on soit né avec un génie heureux pour la guerre. La base de ce coup-d'œil est sans contredit la fortification, qui a des règles dont il faut faire l'application aux positions d'une armée. Un général habile saura profiter de la moindre hauteur, d'un défilé, d'un chemin creux, d'un marais.... Les mêmes règles de la fortification lui feront voir le faiblé de l'ordre de bataille de son ennemi....

» On peut tirer beaucoup d'autres avantages des règles de la fortification ; comme par exemple d'occuper les hauteurs et de les savoir choisir de façon qu'elles ne soient pas commandées par d'autres ; d'appuyer toujours ses ailes pour couvrir ses flancs.... Selon

» les mêmes règles, on jugera des eudroits faibles de la position de l'ennemi, soit par la situation désavantageuse qu'il aura prise, soit par la mauvaise distribution de ses troupes, ou par le peu de défense qu'elle lui procure ».

En voilà assez pour démontrer la nécessité de la fortification passagère, et l'extrême utilité de s'en occuper.

Moyens  
qu'on  
emploie  
pour  
surveiller  
l'ennemi.

Soit qu'on campe à proximité de l'ennemi, soit qu'on se trouve à quelque distance, on ne négligera jamais de tenir de petits partis en campagne ou de faire de fréquentes reconnaissances pour en avoir nouvelles. Lorsqu'on sera à proximité, on enverra tous les matins avec précaution à la découverte, des détachemens composés de cavalerie et d'infanterie, pour observer l'ennemi. Dans tous les cas, il ne faut pas négliger le secours des espions; il est bon d'en avoir plusieurs, et surtout de ne pas ménager l'argent; mais la prudence exige de ne pas ajouter toujours une entière confiance à leurs rapports, et de chercher quelquefois à vérifier leur dire sans qu'ils puissent s'en douter. Dans le vrai, la plupart s'acquittent mal de leurs commissions, et forgent des récits fabuleux pour faire croire qu'ils sont très-zélés, ou qu'ils s'exposent dangereusement en faisant ce qu'on leur ordonne: le plus ordinairement encore, ils ne disent que ce qu'ils présument devoir être agréable à celui qui les emploie. Malheureusement on ne peut s'en passer, le soin principal étant d'être toujours bien instruit et bien informé

des mouvemens de l'ennemi , tant pour s'opposer à ses entreprises , que pour profiter de ses fautes, et ne pas manquer l'occasion de le battre lorsqu'elle se présente. L'histoire de tous les temps prouve que le défaut de surveillance a trahi le courage et l'espérance des plus grands capitaines.

« En 1592 , après la prise de Caudebec par  
 » Farnèse duc de Parme , qui commandait les  
 » Espagnols, ce prince, poursuivi par Henri IV,  
 » fut tellement resserré par les troupes du roi,  
 » qu'il se trouva réduit à occuper une langue  
 » de terre ceinte de trois côtés par la rivière  
 » de Seine, extrêmement large en cet endroit,  
 » et fermée de l'autre par l'armée royaliste. Le  
 » pain et la paille manquèrent aux Espagnols.  
 » Bientôt il n'y eut plus de fourrage; l'eau de  
 » la Seine, gâtée par la marée, ne fournissait  
 » qu'une boisson dangereuse. . . . . Tout  
 » semblait désespéré. . . . . Farnèse, retenu  
 » au lit par une blessure, abattu par la dou-  
 » leur et une cruelle insomnie, ramasse toutes  
 » les forces de son esprit, combine son projet,  
 » donne des ordres, et le 22 mai de grand  
 » matin, il passe la rivière avec toute son ar-  
 » mée, sans être aperçu ni soupçonné, et  
 » met un large fleuve entre lui et son ennemi.  
 » Il force ensuite la marche; en deux jours  
 » il se rend à Saint-Cloud, y repasse la Seine,  
 » et poursuit jusqu'à Château-Thierry où il  
 » s'arrête, se voyant en sûreté par l'avance  
 » qu'il avait gagnée sur le roi. Ainsi Henri vit  
 » en un moment arrachée de ses mains, une

» victorie qu'il regardait comme certaine.  
 » Quand on vint lui annoncer que l'armée en-  
 » nemie avait passé la Seine, il ne put se le per-  
 » suader, à peine en crut-il ses yeux; sur-le-  
 » champ il envoya quelques détachemens à la  
 » poursuite, mais ils ne prirent que des trai-  
 » neurs ». (*Esprit de la ligue, par AN-*  
*QUETIL.*)

Indépendamment des espions, on prend des renseignements auprès des habitans du pays et des voyageurs; on fait ouvrir les lettres dans les bureaux de poste; on interroge les déserteurs. Il est rare cependant de tirer beaucoup d'éclaircissemens de ces derniers, parce que le plus ordinairement les soldats ne savent que ce qui se passe sur le point où leur régiment se trouve, et qu'ils ne s'inquiètent guères de ce que l'on fait ailleurs; enfin lorsque les espions ne peuvent pénétrer, et qu'il n'arrive pas de déserteurs, on envoie en reconnaissance des détachemens nombreux, avec ordre de s'avancer assez pour voir et juger la position de l'ennemi, d'enlever des postes s'il est possible, ou de faire des prisonniers. On a soin d'inscrire sur un registre toutes les dépositions, rapports ou renseignements qu'on peut se procurer, afin de les comparer ensuite, la carte du pays sous les yeux, le but continu étant d'épier et d'observer les démarches de son adversaire, de manière qu'il ne puisse faire le moindre mouvement sans qu'on en soit prévenu à temps. Il est possible encore de découvrir les projets de l'ennemi par les dispositions qu'on lui voit prendre; les lieux



de rassemblement de ses troupes, l'assiette de ses camps, la situation de ses magasins, la direction de ses marches, servent d'indication.

Pourtant il serait dangereux, en se fiant trop aux probabilités, de prendre le change sur les démonstrations de l'ennemi, toujours intéressé et occupé à tendre des pièges. La ruse est un des grands moyens employés à la guerre. Elle s'étend à tout, se pratique partout; dans les préparatifs, dans les marches, dans les actions. Tantôt on resserre le front de son camp pour cacher ses forces à l'ennemi; on lui fait donner de faux avis pour l'endormir et le tenir dans une pleine sécurité; tantôt on l'amuse, on l'occupe sur son front, alors qu'on le tourne à une grande distance, ou bien on fait une diversion pour l'obliger à marcher tandis qu'on tombe sur ses magasins et sur sa ligne de communication; on encore on l'attire par une retraite simulée dans des défilés pour le combattre avec succès, etc.

Des ruses  
et  
stratagèmes.

Sous ce dernier rapport, Turenne nous fournit un des meilleurs exemples. « Pendant les » guerres intérieures qui eurent lieu à l'époque de la minorité de Louis XIV, ce général, partageant le commandement de l'armée du roi avec le maréchal d'Hocquincourt, se porte précipitamment de Briare sur Bléneau, où le maréchal avait été obligé de se renfermer, parce que ses quartiers trop écartés avaient été surpris par le prince de Condé. Le vicomte de Turenne, pour donner au maréchal la facilité de rallier ses troupes,

» prend position entre Briare et Bléneau, dans  
» une grande plaine, au milieu de laquelle était  
» un bois et un marais qu'il avait devant lui :  
» il y avait entre l'un et l'autre une espèce de  
» chaussée par laquelle on pouvait venir à lui,  
» et par où il ne pouvait passer que deux es-  
» cadrons de front ; le prince de Condé avait  
» quatorze mille hommes, et lui n'en avait que  
» trois mille cinq cents.

» Le prince, qui venait de défaire le maré-  
» chal d'Hocquincourt, s'avancait vers Gien  
» à dessein d'y envelopper le roi et toute la  
» famille royale. A son approche, Turenne,  
» afin de ne pas lui laisser le temps d'examiner  
» la situation des lieux, lève précipitamment  
» son camp, et feint de prendre la fuite. Le  
» prince de Condé, persuadé qu'il se sauvait à  
» Gien, enfile aussitôt la chaussée pour le  
» poursuivre; mais le vicomte de Turenne, qui  
» l'avait attiré dans le piège, ayant fait tout-à-  
» coup volte-face et découvert son artillerie qui  
» avait été placée pour battre la chaussée, mar-  
» che l'épée à la main à l'ennemi, et en fit un  
» grand carnage.

» Après cette affaire, qui força le prince de  
» Condé à la retraite, la reine rendant témoi-  
» gnage au vicomte de Turenne du service émi-  
» nent qu'il avait rendu, dit qu'il venait de re-  
» mettre une seconde fois la couronne sur la  
» tête de son fils ». (*Extrait de RAGUENET.*)

An surplus, toute la conduite militaire de ce  
grand général, est empreinte du génie allié à  
la ruse; on ne peut assez admirer cette combi-

naison profonde et cette marche savante par laquelle il termina son immortelle campagne de 1674.

Obligé de céder momentanément la basse Alsace à des troupes supérieures, il dispute le plus long-temps qu'il peut le terrain jusqu'au mois de novembre, époque où finit ordinairement la campagne ; alors il jette de fortes garnisons dans Saverne et Haguenau, et repasse en Lorraine avec son armée par la Petite-Pierre, passage dont il s'était assuré avant tout.

De là marchant derrière les Vosges avec secret, il débouche bientôt après du côté de Belfort, à l'autre bout de l'Alsace, et tombe sur les quartiers des ennemis, qui, le croyant retiré en Lorraine pour hiverner, s'étaient étendus dans toute l'Alsace sans trop prendre de précautions. Le résultat de ce mouvement fut, après la bataille de Turkeim, qui s'ensuivit, d'obliger soixante mille Allemands à repasser le Rhin pour aller prendre des quartiers plus sûrs de l'autre côté de ce fleuve.

Concluons de là, qu'un moyen d'éviter les ruses de l'ennemi, c'est de chercher à les pénétrer, et d'agir toujours avec défiance. La ruse et l'adresse sont les ressources du faible ; c'est par elles qu'un armée triomphe du nombre et de la force, même de la valeur.

La guerre d'Annibal contre les Romains est un modèle en ce genre ; elle est propre à exercer le génie et à le rendre fécond en stratagèmes.

« Ne vous contentez pas des ruses que vous

» aurez apprises, dit Xénophon, *Cyropédie* ;  
 » Liv. I.<sup>er</sup> ; inventez-en de nouvelles, à l'exem-  
 » ple des musiciens, qui ne se contentent pas  
 » de chanter les airs qu'ils ont appris de  
 » leurs maîtres, mais qui en composent tous  
 » les jours de nouveaux ».

C'est le plus souvent par ruse qu'on exécute les passages de rivière en avant, ou en retraite, comme nous allons le voir.

Défense du  
 passage  
 des rivières.

Le principe pour défendre le passage d'une rivière ou d'un fleuve, est de ne pas trop étendre ses troupes, afin d'avoir sous la main une ou plusieurs réserves suffisantes, qu'on dirige promptement sur le point où l'ennemi veut tenter le passage.

Ces réserves, plus ou moins fortes, doivent être établies à portée de la rivière, et à quatre lieues de distance au plus l'une de l'autre. Il suffit ensuite de très-petits postes d'infanterie disséminés le long de la rivière, afin d'être prévenu à temps des moindres tentatives de l'ennemi, vraies ou feintes. Pour cela, on imagine des signaux de jour et de nuit (\*), ou bien on attache à chacun des petits postes, où se trouve un officier, deux cavaliers de planton destinés à venir promptement avertir la réserve la plus proche ; pendant le jour, on emploie ces cavaliers alternativement à parcourir la chaîne des

---

(\*) Le jour, on peut hisser un pavillon d'une couleur déterminée ; la nuit on peut mettre le feu à une bonrrée placée en haut d'une perche, ou on tire un certain nombre de coups de fusil ou de canon, etc.

postes, pour voir si dans les intervalles il ne se passe rien d'extraordinaire sur la rive opposée qu'on observe attentivement. Pendant la nuit, on écoute, on redouble de précautions; on augmente les sentinelles. Les postes communiquent entre eux, soit par des sentinelles volantes, soit par de petites patrouilles; et pour les tenir toujours alertes, on les fait inspecter par des officiers et sous-officiers de ronde.

Il est inutile de dire qu'on aura eu soin préalablement de retirer tous les bateaux sur la rive qu'on occupe, et de les y mettre en sûreté; qu'on aura entièrement rompu les ponts, condamné, creusé ou embarrassé les gués.

S'il existe des isles ou islots qui retrécissent la largeur de la rivière, ou bien des parties couvertes de bois dont l'ennemi pourrait profiter pour couvrir ses préparatifs et qui faciliteraient toujours ses débarquemens, ou la construction d'un pont, on établit vis-à-vis de fortes gardes, on y fait quelques retranchemens, dans lesquels on place du canon.

Combien ne doit-on pas apprécier l'artillerie légère, dans un corps de troupes chargé de la défense d'une rivière, à cause de la promptitude avec laquelle on la porte et on la ramène d'un lieu à l'autre à des distances éloignées? C'est une des circonstances où elle peut rendre les plus grands services, en arrivant vivement sur le point menacé, pour couler bas les bateaux, les pontons, ou pour foudroyer les troupes débarquées; car il faut sans perdre de temps charger vigoureusement toutes celles qui

aurait passé, et les rejeter dans la rivière. Pour cela, la cavalerie servira avec un grand avantage sur une plage découverte.

Si la position est favorable, et qu'on ait des forces supérieures, on peut laisser passer un certain nombre d'ennemis, qu'on attaquera ensuite avec impétuosité, avant qu'ils aient pris position; mais il ne faut pas trop différer, et ne pas agir comme le maréchal de Créqui à Consarbruck, qui, prenant trop de confiance en lui-même, disait imprudemment, Plus il en passera, plus nous en battrons. Une des affaires les plus remarquables de ce genre, c'est la défense du passage du Raab, ou la bataille de Saint-Gottard, gagnée par Montécuculli, en 1664, sur les Turcs, qui furent battus et culbutés dans cette rivière, et perdirent dans cette journée seize mille hommes, l'élite de leur armée. On peut consulter à cet égard les mémoires de ce grand général.

Au surplus, ce qui va suivre concernant le passage des rivières, achèvera d'éclaircir les moyens à opposer pour la défense.

J'ajouterai seulement que l'usage étant d'employer des démonstrations en faisant paraître des bateaux ou des pontons et des détachemens de troupes en divers lieux pour donner le change, il est important de ne pas se méprendre sur la véritable attaque et de savoir la distinguer.

Passage  
de  
rivières.

» La force est inutile lorsque l'ennemi sera  
» de l'autre côté de la rivière que vous aurez  
» l'intention de passer; il faut avoir recours à  
» la ruse. On n'a qu'à imiter le passage du Rhin

» de César, celui du Pô du prince Eugène, etc. ».  
 (*Instruction du roi de Prusse à ses officiers généraux.*)

Je pense qu'on peut encore citer César pour son passage de l'Allier (*lib. VII de bello Gallico*). Après avoir pacifié les Eduens, César prend la résolution d'aller mettre le siège devant Clermont ; en conséquence il marche avec six légions et une partie de sa cavalerie en cotoyant l'Allier. Vercingétorix, informé de ce projet, fait rompre tous les ponts, et suit les mouvemens des Romains de l'autre côté de la rivière ; les deux armées s'arrêtant et campant toujours à la vue l'une de l'autre, la rivière entre deux. Dans cette circonstance, César eut recours à la ruse pour tenter ce passage. Il va prendre position dans un lieu couvert de bois, à proximité d'un pont qui avait été rompu. Le lendemain il lève son camp comme à l'ordinaire, et met son armée en mouvement avec tout le bagage ; seulement il retient avec lui deux légions qui restèrent cachées pour exécuter son projet, ayant eu soin, afin que l'ennemi ne s'aperçut pas de son stratagème, de partager son armée dans l'ordre de marche, en autant de divisions qu'il avait de légions. De son côté Vercingétorix lève pareillement son camp, et suit le mouvement des Romains ; dès que César juge l'ennemi suffisamment éloigné, il s'empresse de faire rétablir le pont, qu'il passe avec ses deux légions, et choisit un camp avantageux de l'autre côté de l'Allier ; après quoi il rappelle son armée pour venir le joindre.

Cependant les dernières guerres fournissent des exemples de passages de fleuves exécutés de vive force avec succès, notamment ceux du Rhin par le général Moreau, en 1796 et 1797.

Dans le premier passage, celui de Kell, on remarque une combinaison si sage, des dispositions si secrètes et si bien dirigées, qu'il eût été impossible de l'empêcher; c'est ce qui est démontré par la relation du chef de brigade Dedon.

Le camp ennemi le plus voisin, celui de Wilstett, à deux lieues de Kell, était composé de six mille hommes, dont quinze cents de cavalerie.

Le premier débarquement de nos troupes se fit à deux heures du matin avec des bateaux de transport qui portaient deux mille cinq cents hommes, nombre très-supérieur à celui des postes disséminés à l'autre bord. Il n'aurait pas fallu moins de cinq heures pour prévenir le corps campé à Wilstett et le faire arriver; mais déjà un pont volant était établi à six heures du matin; il fournissait quinze cents hommes par heure, indépendamment des transports continuels qui avaient lieu par les bateaux qu'on renvoyait d'une rive à l'autre sans interruption. On voit donc que notre nombre devait toujours être supérieur, qu'il s'accroissait à chaque instant, et que du moment où fut exécuté le premier débarquement, il était physiquement impossible à l'ennemi de résister.

Quant au second passage, celui de Diersheim, le 20 avril 1797, il se fit brusquement,



en plein jour , et pour ainsi dire à la connaissance de l'ennemi , qui s'y opposa avec vigueur. Le corps franc de Michalovitz et le régiment d'Alton étaient sur le point du débarquement ; on leur enleva le village de Diersheim ; ils le reprirent , et ils en furent aussitôt repoussés par le général Davoust à la tête de la 51.<sup>e</sup> demi-brigade.

Le camp autrichien de Bodeschiwir , distant d'une lieue et demie , accourut : dans la même journée arrivèrent de Kell et d'Offembourg , des secours qui , par la supériorité de leur cavalerie , et surtout de leur artillerie , tinrent nos troupes en échec.

Les Autrichiens avaient sur le soir dix bataillons d'infanterie , trois régimens de cavalerie , et quinze bouches à feu ; nous avions seulement quatorze bataillons et quelques petites pièces de campagne. Pendant la nuit , le pont fut achevé et des troupes nouvelles passèrent et se succédèrent constamment.

L'ennemi de son côté avait réuni seize escadrons et vingt bataillons ; c'était le corps entier commandé par le lieutenant-général Star-ray : il attaqua vivement à la pointe du jour ; mais malgré quelques avantages dus au nombre de sa cavalerie et à son artillerie , il fut repoussé avec perte de quatre mille prisonniers , de plusieurs drapeaux , de vingt pièces de canon et de tous les équipages , nous laissant entièrement maîtres du champ de bataille.

Ces deux exemples suffisent pour prouver

qu'on peut se promettre des succès d'un passage de rivière entrepris avec une sage précaution, ou même à force ouverte en présence de l'ennemi; cependant on court moins de risques en employant la ruse ou l'adresse.

Ainsi, tirant les préceptes des faits cités, après avoir réuni secrètement des bateaux ou fabriqué des radeaux, ou fait arriver des pontons, ou construit un pont volant près du lieu marqué pour le passage (\*), on fait des diversions en plusieurs endroits éloignés, soit en feignant de commencer un pont, soit en tirant le canon et montrant de nombreux détachemens; pendant ce temps, les troupes destinées au passage arrivent à une heure fixée au point désigné. Il est bon que ce point ait été choisi dans un lieu dominant, où la rivière forme un angle rentrant ou un coude. *Voyez pl. V.*

Si on opère de jour, on met de l'artillerie en position pour nettoyer le rivage opposé, et éloigner les petits postes, en même-temps qu'on embarque l'avant-garde et qu'on la jette de l'autre côté. Les mêmes bateaux sont renvoyés au plus vite pour un nouveau transport de troupes; celles-ci, au fur et à mesure qu'elles débarquent, se joignent aux précédentes, prennent position, les flancs appuyés à la rivière même; les travailleurs commencent aussitôt une tête de pont.

---

(\*) La manière de faire des ponts sur chevalets ou sur radeaux, est indiquée ci-après, au Chapitre de la Fortification de campagne.

Cependant, de la rive opposée, l'artillerie protège continuellement le passage; et on s'y occupe sans perdre un moment de la construction du pont, afin de pouvoir secourir les troupes déjà passées, et leur envoyer du canon et de la cavalerie.

On sent qu'une opération de cette nature ne saurait être conduite trop secrètement; qu'il convient plutôt de l'effectuer de nuit, parce que si les préparatifs ont été bien faits, on aura déjà avant le jour sur l'autre rive un nombre de troupes suffisant pour résister, ou même pour se porter en avant; que d'ailleurs l'ennemi se trouve dans une inquiétude d'autant plus grande, qu'il ne voit pas les dispositions, et qu'il ne découvre pas les forces agissantes; mais il faut se hâter et tâcher d'être en mesure avant le jour, parce qu'on peut être assuré d'avoir alors en tête des troupes assez nombreuses, qui se seront rassemblées pour s'opposer au passage.

Au reste, comme on peut supputer d'avance le temps nécessaire pour jeter un pont, et faire passer un certain nombre d'hommes, et que d'un autre côté on doit être informé de l'espèce et de la force des troupes ennemies, comme aussi du temps qu'elles emploieront à se rassembler, il est facile de calculer les diverses chances: c'est là l'avantage de celui qui attaque dans une semblable occasion.

A-la-vérité, on ne trouve pas toujours un lieu aussi favorable que nous l'avons supposé; mais souvent les rivières ont des parties guéables

dont on profite, si ces points sont mal gardés ou mal défendus. Alors on forme, si l'on veut, une espèce de digue en plaçant quelques escadrons de cavalerie au travers de la rivière ou obliquement à son cours, et l'infanterie passe au-dessous.

Il s'agit seulement de choisir le gué le plus convenable, et il n'y a pas à balancer de prendre le plus profond si le terrain est favorable; s'il présente de l'autre côté la facilité de ranger les troupes; si les flancs peuvent être appuyés.

Mais on aborde aussi quelquefois malgré tous les obstacles. « Au passage de la Roër par l'armée » de Sambre et Meuse, commandée par le général en chef Jourdan, l'aile gauche, sous les » ordres de Kléber, s'étant approché de cette » rivière, la division du général Bernadotte » (aujourd'hui roi de Suède) fut d'abord vio- » lement accueillie par un violent feu d'artil- » lerie et de mousqueterie qui partait des re- » doutes de la rive droite. La 71.<sup>e</sup> demi-bri- » gade s'avance alors au pas de charge, et s'é- » lance dans la Roër, soutenu par le reste de » la division et tout le feu de notre artillerie. » Plusieurs soldats sont entraînés par la rapi- » dité du courant; mais rien ne peut ralentir » l'ardeur de nos braves troupes, à la tête des- » quelles marchent généraux et officiers; elles » atteignent le rivage opposé, le gravissent, se » précipitent sur les redoutées ennemies, y pé- » nètrent, et mettent en fuite les Autrichiens,

» qui n'osent pas essayer de les reprendre ». (*Ephémérides militaires.*)

« J'emprunte encore ici le langage du roi de Prusse : « De toutes les manœuvres, la plus difficile, dit-il, est de repasser une rivière en présence de l'ennemi ». (*Instruction à ses officiers généraux.*)

Passages de  
rivières  
en retraite.

Il suppose ensuite qu'on n'a que deux ponts à côté l'un de l'autre en rase campagne; il veut que les deux ponts soient enveloppés d'un grand retranchement avec un réduit à chaque tête de pont; il envoie de l'autre côté de la rivière des troupes et beaucoup de canon qu'on place sur le bord; et il garnit de grenadiers le grand retranchement : cela fait, l'infanterie se retire suivie par la cavalerie formant l'arrière-garde en échiquier; quand tout est passé (toujours d'après cette instruction), on fait border les deux réduits par une partie de l'infanterie tirée du grand retranchement qu'on abandonne. Cette infanterie ayant passé la rivière à son tour, on rompt les ponts, et les grenadiers postés dans les réduits la traversent dans des bateaux, sous la protection des troupes et du canon placés à l'autre bord.

Sans doute on peut en croire aveuglément un aussi grand maître. Les armées françaises ont effectué des passages de rivières en retraite parmi lesquels on remarque trois passages du Rhin; celui du prince de Conti à Nordheim, en 1745, exécuté avec sang-froid et prudence, en plein jour et en présence de l'ennemi; celui du

général Jourdan , le 18 juin 1796, à Nennied , où le général Bernadotte, qui commandait l'arrière-garde, excita l'admiration de l'armée par son sang-froid et la précision de ses manœuvres ; le passage du général Moreau , à Huningue , le 25 octobre 1797 , passage qui termina cette retraite si vantée de la brave armée de Rhin et Moselle , ramenant , après une marche de cent lieues , son artillerie et son bagage intacts , et même des trophées , consistant en canons et drapeaux pris sur l'ennemi (\*).

Néanmoins je citerai de préférence celui de la Bérésina , en novembre 1812 , parce qu'il fut d'autant plus difficile à effectuer , que l'armée française était en pleine retraite , poursuivie vivement , coupée sur ses derrières , et que l'ennemi occupait les deux bords de cette rivière.

Voici ce que dit à cet égard M. Sarrasin , dans son histoire de la guerre de Russie. Les éloges de cet auteur ne sont pas suspects.

« Le passage de la Bérésina fut dû à une  
» belle manœuvre du duc de Reggio. Pendant  
» toute la journée du 25, il fit des démon-  
» strations comme voulant effectuer le passage  
» de vive force, tantôt vis-à-vis et tantôt à l'aval  
» de Borisow. Dès qu'il fut nuit, il remonta

---

(\*) Voir , pour le détail de ces trois passages en retraite , *l'Ingénieur de Campagne* par CLAIRAC , les *Mémoires de la Campagne de 1796*, par le Maréchal JOURDAN , et le *Précis historique des Campagnes de l'armée de Rhin et Moselle*, par DEDON.

» La Bérésina jusqu'au village de Studzianca , à  
 » trois lieues de Borisow , presqu'au même en-  
 » droit où Charles XII passa cette rivière lors-  
 » qu'il poursuivait l'armée de Pierre-le-Grand.  
 » Le 26 à midi, deux ponts furent praticables.  
 » Cette opération fait le plus grand honneur à  
 » Napoléon : il présida lui-même à tous les tra-  
 » vaux, et il les dirigea avec autant de zèle que  
 » d'intelligence. Le duc de Reggio passa le pre-  
 » mier sur la rive droite; il déboucha du pont  
 » sous la protection d'une nombreuse artille-  
 » rie. Dès que ses colonnes furent formées, il  
 » fit charger une division russe qui voulut lui  
 » disputer le terrain ; l'ennemi culbuté de tou-  
 » tes parts, se retira sur Borisow dans la plus  
 » grande confusion. Les 26 et 27, l'armée passa  
 » sur la rive droite de la Bérésina. Le maréchal  
 » Victor, qui avait tenu tête en arrière à Wit-  
 » genstein, arriva à Studzianca le 27 à midi. Il  
 » se renferma dans la tête de pont, et le 28 dans  
 » la matinée ses dernières troupes traversèrent  
 » la rivière ».

Dans l'impossibilité de parler de tout ce qui  
 se pratique à la guerre, je terminerai par quel-  
 ques maximes extraites de divers auteurs, et qui  
 ont été celles des grands généraux. Seulement je  
 rangerai ces préceptes suivant l'ordre des prépa-  
 rats, des marches, des campemens, des com-  
 bats, des poursuites et des retraites.

Deux choses servent à conquérir et à aggran-  
 dir les états , les soldats et l'argent. ( CÉSAR. )

Se procurer une connaissance exacte du pays

Maximes  
 militaires.

par la chorographie, la topographie et l'hydrographie; que ces connaissances s'étendent sur la fertilité de ce pays, sur les mœurs, le caractère et les inclinations de ses habitans. (KEWENHULLER.)

S'étudier à connaître les inclinations et le caractère du général que l'on a en tête. (POLIÈRE, *liv. III, ch. 17.*)

Se conduire suivant les circonstances, avec prudence ou avec résolution; temporiser comme Fabius contre Annibal, ou comme Lucullus envers Mithridate, ou bien agir vivement comme le même Lucullus envers Tigra-nes. (PLUTARQUE.)

Juger sainement de ses forces et de celles de l'ennemi. (VÉGÈCE.)

Se régler d'après l'avantage du nombre et de l'espèce de troupes; mettre en balance la valeur, la supériorité des forces, le terrain occupé, la disproportion des armes.

Etre fourni de munitions de guerre et de bouche. La famine est plus cruelle que le fer, et la disette ruine plus d'armées que les batailles; si les vivres ne sont préparés de bonne heure, on est défait sans combatre. (MONTÉCUCULLI.)

Garder son secret comme Métellus, qui aurait brûlé sa chemise si elle eût su ce qu'il devait faire le lendemain.

Délibérer avec plusieurs, résoudre seul; consulter lentement, et exécuter promptement et avec vigueur.



Ne remettre rien au lendemain. (*Maxime d'ALEXANDRE-LE-GRAND.*)

Cacher le faible d'une armée comme on cache les infirmités du corps.

S'assurer de jour en jour, ou plutôt de moment en moment, des forces, de la position et des mouvemens de l'ennemi ; employer à cet effet l'espionnage ; tirer tous les renseignemens possibles des transfuges et des prisonniers ; ordonner de fréquentes reconnaissances.

Faire la guerre à l'œil, l'épée toujours suspendue sur la tête de l'ennemi. (TURENNE, MONTÉCUCULLI.)

Donner de fréquens combats ; fondre pour ainsi dire l'ennemi petit à petit ; faire ainsi la guerre sans rien donner au hasard : c'est le plus haut point de perfection et d'habileté d'un général. (MAURICE, comte de Saxe.)

Agir à l'égard de l'ennemi comme les médecins en usent envers les malades ; le vaincre par la faim plutôt que par le fer, en enlevant les convois, coupant les vivres, etc. (CÉSAR.)

L'audace et la diligence étonnent plus souvent que les préparatifs de la force. (*Maxime de CÉSAR, PLUTARQUE.*)

Marcher quelquefois à grandes traites jour et nuit, ou bien la nuit par les bois, les vallées, les endroits couverts.

C'est dans les jambes qu'est tout le secret des manœuvres, des combats ; et c'est aux jambes qu'il faut s'appliquer. (*Maxime du maréchal de SAXE.*)

Se placer dans les lieux difficiles et sur les hau-

teurs si on est plus fort en infanterie ; et en plaine , si on est supérieur en cavalerie.

Saisir les occasions.

Tomber sur un corps faible avec une troupe nombreuse.

Surprendre l'ennemi en marche ou dans un défilé ; tomber sur lui quand il se croit en pleine sûreté , ou l'attaquer pendant la nuit.

Attirer l'ennemi en feignant de se retirer , ou de marcher ailleurs ; puis par une prompte contre-marche, le charger sur-le-champ et le réduire à combattre.

Disposer pour le combat ses troupes suivant la nature du terrain , et de manière que les diverses armes se protègent mutuellement.

Appuyer ses flancs à des bois , des villages , des ravins profonds , des rivières , ou les assurer par des retranchemens , et au défaut par des troupes bien ordonnées suivant le terrain.

Avoir de fortes réserves composées des trois armes, prêtes à secourir les parties qui faiblissent, et à porter les derniers coups au moment utile.

Combattre sur son terrain si l'on est bien posté , et y attendre l'ennemi , ou bien marcher à lui si l'avantage est égal.

Marcher fièrement et en ordre à l'ennemi , et gagner toujours du terrain , c'est le moyen le plus sûr pour remporter une victoire. (FRÉDÉRIC.)

Amuser par son côté faible , et attaquer en même-temps d'un autre côté avec toutes ses forces.

Déborder l'ennemi par l'une de ses aîles ou

par les deux à-la-fois ; chercher à le prendre en flanc , ou tâcher de l'enfoncer au centre.

Occuper et saigner l'ennemi sur tout son front, pendant qu'on dirige un corps détaché sur son flanc. ( NAPOLÉON. )

Rompre l'équilibre du combat en tirant de la réserve, au moment décisif, de fortes batteries d'artillerie , pour écraser les points faibles de la ligne ennemie par un feu terrible, et en faisant charger aussitôt des troupes de cavalerie ou d'infanterie , pour pénétrer par les brèches. ( NAPOLÉON. )

Savoir profiter du moment favorable qui se trouve dans les batailles et qui décide de leur succès. ( MAURICE, *comte de Saxe.* )

Ouvrir une porte à l'ennemi qui fuit. ( SCRIPION. ) Lui faire un pont d'or ou lui opposer une barrière d'acier. ( NAPOLÉON. )

En cas de succès , poursuivre avec circonspection , mais sans négligence.

Profiter de la victoire en ne laissant pas de relâche à l'ennemi , l'empêchant de se rallier , ramassant les traîneurs et les équipages ; former des détachemens pour enlever ses magasins , assiéger des places ; et enfin dans la guerre offensive , gagner du pays.

Faire autant que possible ses retraites de nuit : *c'est une chose terrible que de faire une retraite à la vue de l'ennemi.* ( XÉNOPHON, *Cyropédie, liv. V.* )

Arrêter la vivacité des poursuites par des embuscades ou par des corps postés avantageusement avec de l'artillerie.

### 132 THÉORIE DE L'OFFICIER SUPÉRIEUR.

Si on a été défait , rallier promptement ses troupes dans le lieu le plus proche , prendre une forte position , s'y retrancher , relever les esprits et le courage du soldat , agir avec prudence , et tâcher de profiter de la présomption de l'ennemi.

---

# THÉORIE

DE

## L'OFFICIER SUPÉRIEUR:

---

### SECONDE PARTIE.

---

#### CHAPITRE PREMIER.

##### *Des Détachemens.*

SOUVENT un officier supérieur se trouve chargé de commander des détachemens qu'on fait sortir d'un camp ou d'une place pour différens motifs. Tantôt il s'agit de lever, dans les villages ou bourgs peu éloignés, des contributions en nature ou en argent; tantôt il est question d'occuper une position d'observation, de faire une reconnaissance, d'enlever un poste, un cantonnement, etc : ces différens cas exigent à-peu-près les mêmes précautions, soit dans la marche, soit dans l'attaque, soit dans la retraite. Supposons un exemple qui les embrasse à-peu-près tous. On a dessein d'aller déloger un parti ennemi qui s'est aventuré dans un village, d'y lever ensuite des contributions

en nature, d'y prendre des otages pour sûreté d'une taxe de guerre. Pour cet effet, un officier supérieur est détaché avec une troupe composée ainsi qu'il suit : cent chasseurs à cheval, deux cents chasseurs à pied, huit cents hommes d'infanterie, deux pièces de campagne. Muni de ses instructions, cet officier consultera bien sa carte ; il prendra de bons guides, et tirera d'eux tous les renseignemens dont il a besoin pour connaître la distance du lieu où il doit se rendre, la nature des chemins et du pays qu'il aura à traverser. Ces notions prises, il assemblera son détachement, que je suppose pourvu de vivres, s'il y a lieu ; appellera les chefs de division, leur communiquera en tout ou en partie, comme il le jugera convenable, le but de l'expédition ; leur recommandera le bon ordre et la surveillance sur leur troupe ; ensuite il leur ordonnera d'inspecter les armes, de s'assurer si l'équipement et l'armement sont en bon état, si les gibernes sont fournies de cartouches et les fusils garnis de bonnes pierres à feu. L'inspection finie, il fera charger les armes, divisera sa troupe par pelotons, et se mettra en marche dans l'ordre suivant :

Ordre  
de marche  
en  
plaine.

Si c'est un pays de plaine, il donnera l'avant-garde aux chasseurs à cheval, qui seront conduits par un guide monté ; ensuite viendront cent chasseurs à pied, puis l'artillerie de campagne, l'infanterie de bataille, et les chariots, lorsqu'il y a utilité d'en amener ; enfin, l'arrière-garde sera composée de cent chasseurs à pied, lesquels seront suivis à une petite distance de

dix chasseurs à cheval, pour ramasser les traîneurs et fermer la marche.

L'avant-garde à cheval détachera huit à dix hommes pour s'éclairer ou fouiller le pays, et douze hommes pour flanquer; savoir: six sur la droite de la colonne et six sur la gauche. Les éclaireurs, disséminés un à un sur une assez grande étendue de terrain, mais toujours en vue de la troupe, marcheront avec précaution le pistolet à la main et le sabre pendu au poignet. Ils fouilleront exactement les chemins creux, les petits ravins, s'approcheront avec prudence des haies, et n'aborderont de front les lieux un peu fourrés que dans l'impossibilité de les prendre de revers. Ils redoubleront d'attention dans les blés élevés, qui sont toujours dangereux pour les embuscades. S'il se trouve une côte vis-à-vis d'eux, ils la monteront doucement sans trop se découvrir, et examineront s'il n'y a pas de troupes ennemies cachées sur le revers; dans ce cas, ils feront feu pour prévenir le détachement. Si de ce lieu ils aperçoivent seulement au loin quelque troupe, ils s'arrêteront et donneront le signal convenu. De suite le commandant de l'avant-garde ou mieux le chef du détachement, se portera au galop en avant, pour voir par lui-même ce que ce peut être, quelle est la nature de cette troupe, quel chemin elle suit. Dans le cas où elle ne serait ni inquiétante ni dangereuse, soit par le nombre, soit par la composition, on continuera la marche; si non on prendra position et on se disposera à recevoir

Moyens  
d'assurer  
sa marche.

**l'attaque ou à forcer le passage, en supposant que l'ennemi voulût le disputer.**

Lorsqu'il se trouve sur la route des villages, il est de règle de ne les traverser qu'autant qu'on ne peut passer à côté; cependant il sera bon de les faire fouiller pour s'assurer qu'il n'y a aucune troupe ennemie de cachée. A cet effet, l'avant-garde sera halte; quelques éclaireurs entreranno d'abord avec précaution, s'informant aux premières personnes qu'ils rencontreront si l'ennemi est dans le lieu ou depuis quel temps il y est venu; ensuite ils se feront désigner la demeure du bourgmestre ou d'un des principaux habitans, et l'amèneront au commandant, pour être interrogé. On demandera à cet habitant si les patrouilles ennemies se montrent quelquefois dans le village ou dans les environs; d'où elles viennent, où elles se retirent, de quelle espèce de troupe elles sont composées; et nonobstant les réponses plus ou moins tranquillisantes, le commandant, pour plus grande sûreté, enverra cinquante chasseurs à pied, fouiller le village, après quoi, sur leur rapport, il continuera sa marche.

Ordre  
de marche  
dans un pays  
coupé.

Si le chemin qu'on doit tenir pour se rendre au but de l'expédition était traversé par des bois, des montagnes, des ravins, en un mot, qu'on eût à suivre un pays coupé et couvert, on disposera sa marche différemment. Nous avons dit que dans ce cas c'était à l'infanterie à faire l'avant-garde, à éclairer et à flanquer la colonne. Pour cet effet, on marchera dans l'ordre suivant: cent chasseurs à pied d'avant-garde;



le capitaine qui les commandera détachera en avant un lieutenant avec trente hommes, lesquels fourniront les éclaireurs pour fouiller le pays; puis à petite distance viendra le gros de la troupe, composée de l'infanterie, précédée de ses pièces de campagne, et suivie de la cavalerie et des charriots; enfin l'arrière-garde, composée de cent chasseurs à pied, laissant derrière elle un petit peloton de quinze hommes et un sergent qui fermera la marche. Pour ne pas trop affaiblir l'avant-garde, on pourra tirer trente chasseurs à pied de l'arrière-garde, qui serviront de flanqueurs de droite et de gauche à la colonne, à moins qu'on n'ait dans le détachement une compagnie de voltigeurs qu'on emploierait à ce service. Cette disposition établie, on s'avancera avec la même prudence et les mêmes précautions que ci-dessus. Si on a à traverser un bois, on arrêtera d'abord la colonne; les chasseurs de l'avant-garde passeront précédés de leurs éclaireurs, et fouilleront exactement ce bois; si c'est un taillis peu considérable, les flanqueurs le tourneront en marchant sur la lisière; si c'est un ravin large, profond et fourré, on agira avec la même circonspection; cependant, dans le cas où l'on aurait quelque sujet d'inquiétude, on fera arrêter toute la colonne en-deçà sur la hauteur, où l'on prendra position; ensuite l'avant-garde, précédée de ses éclaireurs, s'engagera dans le ravin, ayant soin de bien fouiller tout ce qui l'environne et les hauteurs qui le bordent. Arrivée de l'autre côté, l'avant-garde se rangera en bataille,

ayant soin de pousser en avant ses éclaireurs sur tous les points, et attendra ainsi le reste de la troupe. Dès qu'on saura que l'avant-garde occupe les hauteurs de l'autre côté, on fera défiler le corps de bataille, et l'arrière-garde restant toujours en-deçà, ne se mettra en mouvement que lorsque la troupe aura passé et pris position.

Tels sont à-peu-près les moyens ordinaires qu'on emploie pour assurer sa marche et éviter les embuscades de l'ennemi. Un commandant intelligent y ajoutera d'autres précautions suivant les circonstances. Ainsi, dans une marche de nuit, l'infanterie sera chargée, comme ci-dessus, de fouiller et d'éclairer la marche; mais il y aura beaucoup moins de distance entre l'avant-garde et le corps de bataille, et de celui-ci à l'arrière-garde. L'avant-garde appuiera de près ses éclaireurs, qui marcheront plus rapprochés et avec beaucoup de silence; les guides seront placés suivant le nombre qu'on en aura, un à la tête de l'avant-garde, un second à la tête du corps de bataille; un troisième, le plus intelligent, sera monté, s'il est possible, et accompagnera le commandant du détachement, pour le renseigner sur les différens chemins, lieux et villages. Les guides seront surveillés, afin qu'ils ne s'échappent pas, comme il arrive quelquefois, lorsque la crainte les gagne; et on confiera ce soin à des sous-officiers, qui les tiendront à côté d'eux sans permettre qu'ils s'écartent.

Dispositions  
pour  
l'attaque.

Lorsqu'on approchera du lieu désigné, le commandant du détachement, avant qu'on

puisse découvrir sa troupe, arrêtera l'avant-garde et les éclaireurs. Ceux-ci tâcheront de se tenir à couvert, pour ne pas être aperçus. Le commandant se portera de sa personne en avant, suivi d'un guide, et reconnaîtra de loin la localité; il remarquera attentivement quelle est la situation du village: s'il est adossé à une montagne; s'il est traversé par un ruisseau ou par une rivière; combien de chemins y aboutissent; enfin, tout ce qu'il importe de connaître, afin de prendre en conséquence ses dispositions. Il examinera plus sérieusement, à l'aide d'une bonne lunette, la disposition défensive du lieu et l'espèce de retranchemens qu'on y aurait pratiqués, auquel cas on se conduirait comme il sera dit ci-après (*Attaque des lieux retranchés*); ensuite, et supposant que le village est ouvert, il déterminerait ainsi son projet d'attaque: il fixera, à la portée du canon, une position forte par sa nature, où il placera son artillerie avec deux cents hommes d'infanterie sous les ordres d'un officier intelligent, pour servir de réserve; il y laissera aussi les équipages. Sans perdre de temps, il fera mettre en mouvement sa troupe en une seule colonne ou en plusieurs; la cavalerie, se portant au trot, partie par la droite, partie par la gauche du village, pour l'investir par une chaîne de cavaliers, hors la portée du fusil, sera soutenue par deux détachemens de chacun cent hommes d'infanterie, qui auront ordre de prendre poste au-dessus du village et d'occuper les chemins et défilés, tant pour s'opposer à la retraite de l'ennemi que pour em-

pêcher qu'on ne vienne lui porter secours. Dans le même moment, le front et le dehors du village seront attaqués vigoureusement par les chasseurs à pied, divisés en tirailleurs; et dans le cas où ils pénétreraient sur quelque point, on les appuyera par la colonne d'infanterie, qui entrera serrée et en bon ordre. Si l'ennemi opposait beaucoup de résistance, ou se retirait dans quelque lieu fortifié d'avance, comme dans une église, dans un vieux château entouré de fossés, il faudrait faire avancer l'artillerie à petite portée, pour foudroyer ce lieu de retraite, et au défaut d'artillerie, sapper l'édifice ou y mettre le feu.

Les dispositions de l'attaque peuvent varier à l'infini : c'est la localité qui les règle presque toujours. Ainsi, un village traversé ou couvert par un ruisseau large et profond, et adossé à une montagne, présentera un accès plus redoutable. Alors, le commandant du détachement, prévoyant d'avance une résistance opiniâtre, pourra diviser sa troupe en deux colonnes. La première, dont il donnera le commandement à un officier sûr et intelligent, sera destinée à enlever le village à revers, en prenant un chemin détourné, et passant le ruisseau, soit à un gué, soit sur un pont voisin, tandis que la seconde colonne attaquera de front. A cet effet, le commandant du détachement, après avoir consulté sa carte et ses guides, calculera bien ses distances, de manière que les deux colonnes puissent arriver à-peu-près en même-temps et frapper de mesure. Pour mieux s'en-

tendre, on peut convenir de l'heure précise à laquelle on commencera l'attaque, et mettre, avant de se quitter, deux montres sur la même heure.

Le détachement sera donc divisé en deux colonnes : la première, composée de cent chasseurs à pied, cinquante chasseurs à cheval, et trois cents hommes d'infanterie, conduite par un bon guide, partira à l'avance, comme ayant plus de chemin à faire, à cause des détours qu'elle est obligée de prendre ; la seconde colonne, dont le chef se réservera le commandement, sera composée du reste de la troupe, artillerie et bagages. D'après le plan arrêté, à l'heure dite, la seconde colonne attaquera d'abord le village sur tout le front, pour occuper l'ennemi ; bientôt après, la première colonne, arrivée derrière la côte qui commande le village, descendra rapidement pour l'assaillir de son côté. Ces sortes d'attaques sont presque toujours suivies du succès, parce que l'ennemi se trouve tout-à-coup entre deux feux et presque investi. Toutefois il faut convenir que cette disposition n'est pas sans inconvénient : il y a toujours du danger à diviser un faible détachement ou à le partager ; car, venant à rencontrer des forces supérieures, l'une des colonnes peut être coupée, et la jonction ne se fait pas sans perte.

Quoi qu'il en soit, l'action étant engagée, on poussera en avant, et les prisonniers qu'on fera seront conduits à la réserve ; on y enverra aussi les blessés.

Comment  
il faut  
remplir sa  
mission.

L'affaire finie, en admettant qu'on reste maître du lieu, on ordonnera au bourguemestre de fournir de suite des rafraîchissemens à la troupe, qui prendra position en avant du village, pour le couvrir, plaçant de petits postes pour observer la campagne du côté où l'ennemi pourrait arriver. Pendant ce temps, et sans perdre un moment, on fera entrer les chariots qu'on aura amenés, et on les chargera promptement, soit de grains, soit de fourrages ou autres denrées; on fera compter sur-le-champ ou on laissera par écrit au bourguemestre l'ordre de compter en temps et lieu désignés, la somme fixée à titre de contributions de guerre, avec menaces de revenir en forces pour imposer une somme plus considérable si on n'acquitte cette taxe; enfin, on prendra comme otages et pour sûreté du paiement deux ou trois des principaux habitans. A mesure que les chariots seront chargés, ils rejoindront la réserve: en cas d'insuffisance, on pourrait y joindre les charettes du village, et obliger les paysans à les conduire.

Retraite,  
manière de  
l'ordonner.

Soit que la mission ait été remplie, comme nous le supposons, soit qu'une résistance opiniâtre ait empêché de pénétrer, soit qu'on ait rencontré un corps de troupes ennemies qui ait empêché l'expédition, on disposera sa retraite à-peu-près dans l'ordre suivant: on commencera par rallier et réunir tout son monde, pour se retirer ensemble. Dans un pays de plaine, on fera d'abord filer son bagage avec la réserve qui lui servira d'escorte; puis l'infanterie

se mettra en marche en colonne renversée, suivie de l'artillerie de campagne; à quelque distance viendront les deux cents chasseurs à pied, et la cavalerie en bataille couvrira la retraite. Cette arrière-garde laissera d'abord le détachement cheminer et prendre de l'avance, puis elle se retirera au trot par demi-tour à droite, suivie de quelques cavaliers bien montés, qui rejoindront peu après leur troupe au galop. Lorsque la cavalerie aura ainsi rattrapé l'infanterie, elle fera face en tête et restera en observation comme auparavant, puis de nouveau se retirera de la même manière ou par échelons, afin de rejoindre la colonne. Arrivés près d'un défilé ou d'un pays coupé, les chasseurs à pied feront halte et face en arrière en bataille. Ils laisseront filer la cavalerie immédiatement après l'infanterie, et prendront la queue de la colonne pour couvrir la marche.

Est-on harcelé dans la retraite, et l'ennemi se montre-t-il pressant dans la poursuite, on marchera serré sous la protection du feu des tirailleurs qui couvriront l'arrière-garde, et on tâchera ainsi d'atteindre le pays couvert; alors la troupe fera halte, se mettra face en arrière en bataille, et se disposera à repousser l'attaque. Pendant ce temps, on hâtera la marche du bagage, qui gagnera de l'avance avec son escorte; la troupe défilera ensuite, et le rejoindra sans peine en accélérant un peu le pas. Il faut dans une retraite employer tous les moyens possibles soit pour retarder l'ennemi, soit pour réprimer sa trop grande ardeur;

pour cela, si on passe dans un bois fourré, on aura soin de faire abattre par l'arrière-garde plusieurs arbres qui, tombant dans le chemin, fermeront le passage. Si l'ennemi poursuit avec de l'artillerie, on l'arrête en faisant couper du bois et allumer un grand feu au milieu du chemin, parce qu'il n'osera pas y faire passer ses caissons. On aura aussi recours aux embuscades pour le punir de sa témérité; ainsi, lorsqu'on trouvera à portée du chemin une fondrière ou un ravin, ou un bois, on y embusquera promptement les chasseurs à pied; ensuite on fera rentrer promptement les tirailleurs. La présomption de l'ennemi le portant à suivre ces derniers trop vivement, il tombera sous le feu de l'embuscade; et de suite on profitera du premier moment de désordre que causera cette surprise, pour faire donner la troupe à cheval, si le terrain le permet.

**Moyens  
à employer  
pour  
échapper à  
un ennemi  
supérieur  
en force.**

Mais l'ennemi ayant des forces supérieures en cavalerie, et cherchant à vous gagner de vitesse ou à vous couper la retraite, que convient-il de faire? Marcher avec le plus grand ordre, suivre toujours de préférence le pays coupé, se glisser derrière les haies et les fossés, longer la lisière des bois, ne pas craindre les détours un peu longs, pour couvrir ses mouvemens; lorsqu'il se rencontre des côtes escarpées, les suivre en marchant à mi-côte et se faisant flanquer d'une part par des tirailleurs à pied qui fileront sur la crête, de l'autre, par des cavaliers qui tiendront la plaine; en un mot, tâcher de gagner ainsi un lieu naturellement



fort et très-couvert, où on prendra position, pour s'y défendre opiniâtement. Dans cet état, attendre la nuit, allumer de grands feux alignés, comme si on avait l'intention de bivouaquer; ensuite faire rentrer ses avant-postes, former une colonne serrée, s'environner de son infanterie légère, et, conduit par de bons guides, prendre des chemins détournés pour rejoindre son camp. Si malheureusement on était cerné, il faudrait se diriger en silence et en ordre avec toutes ses forces sur un des points qui paraîtrait le plus faible, fût-ce même par un côté opposé au chemin que l'on devrait suivre; se faire jour à travers l'ennemi en l'attaquant impétueusement à l'arme blanche; enfin, se dérober à la poursuite par une marche rapide et serrée.

Telle fut la conduite héroïque du maréchal Ney, à la retraite de Moscow, lorsque l'arrière-garde de trois mille hommes qu'il commandait fut coupée entre Smolensk et Krasnoi; conduite qui fut également tenue dans le même lieu et avec la même intrépidité, par le prince Eugène, et par le maréchal duc d'Ekmul. Mais, au reste, c'est de nuit qu'on fait presque toutes les retraites: c'est le moyen d'échapper aux entreprises de l'ennemi et d'éviter la poursuite, en apportant d'ailleurs plus d'attention à cause de l'obscurité, et conservant toujours l'ordre si nécessaire dans les mouvemens rétrogrades.

## CHAPITRE II.

*Des Fourrages au vert.*

LES détails dans lesquels nous sommes entrés jusqu'à présent, ne nous laissent qu'un mot à dire sur les fourrages au vert. Lorsqu'on est obligé d'aller au fourrage à une certaine distance du camp, on commande un détachement armé, proportionné à la nature et à l'étendue du terrain qu'il faudra garder.

Nous n'entendons pas parler ici des grands fourrages qui s'exécutent ordinairement par un corps d'armée, puisqu'il n'est question dans cet ouvrage que de la compétence d'un officier supérieur.

L'opération consiste à former une chaîne qui couvre les fourrageurs de façon que toutes les issues par lesquelles l'ennemi pourrait arriver soient gardées par des postes soutenus eux-mêmes par une ou plusieurs réserves. Toute l'attention doit se porter à empêcher que l'ennemi ne force la chaîne et ne tombe sur les fourrageurs; à cet effet, il faut avoir des vedettes avancées, et des patrouilles de cavalerie qui avertissent à temps, afin de porter les réserves en avant, et de disputer le terrain jusqu'à ce que les fourrageurs se soient retirés.

Comme il est de règle que le corps d'armée soit prêt à tout événement un jour de fourrage, on est assuré d'avance d'être bien soutenu.

Au reste, les réglemens de campagne pres-

crivent tous les détails nécessaires pour commander les fourrageurs, distribuer le terrain aux régimens, couper, charger le fourrage par trousses, et l'apporter au camp. On ne peut mieux faire dans tous les cas, que de pratiquer exactement ces dispositions.

### CHAPITRE III.

#### *Des Convois.*

L'IMPORTANCE des convois, seul moyen d'approvisionner une armée des choses les plus essentielles, d'argent, de subsistances, de munitions, a fait regarder de tout temps à la guerre l'art de les escorter, de les défendre et de les attaquer, comme un objet digne de la plus grande attention. En effet, une armée dont on pourrait intercepter les convois, serait promptement réduite à la plus grande pénurie, et on la verrait bientôt se dissoudre et fondre d'elle-même. C'est pour cette raison que presque tous les auteurs militaires ont parlé des convois, et cette matière semble épuisée par tous les moyens indiqués pour réussir, soit dans l'escorte, soit dans la défense, soit dans l'attaque. Nous retracerons donc ici ce qui se pratique le plus habituellement dans ces circonstances.

« Dans tons les pays de chicane », dit le roi de Prusse, dans son instruction aux officiers généraux, « il faut employer l'infanterie pour » l'escorte des convois. On la fait joindre par

De l'escorte  
des convois.

» quelques hussards pour éclairer la marche ;  
» et pour éviter des endroits où l'ennemi pour-  
» rait être en embuscade. J'ai employé aussi  
» l'infanterie préférablement à la cavalerie pour  
» en former des escortes dans un pays de  
» plaine , et je m'en suis bien trouvé ».

On voit donc que cet objet est presque entièrement du ressort de l'infanterie, et on se convaincra facilement qu'elle est dans ce cas plus favorable qu'aucune autre arme.

Un convoi est ordinairement composé de fourgons pour les vivres, attelés de chevaux, ou de charrettes de campagne pour les bagages, traînées le plus souvent par des bœufs, enfin, mais rarement, de bêtes de somme, si ce n'est dans les montagnes. Lorsqu'on transporte des munitions de guerre, ce sont toujours des caissons d'artillerie bien attelés de chevaux. L'escorte et la défense des convois de poudre sont dangereuses, par la crainte de l'inflammation des matières et de l'explosion des caissons au moment de l'attaque.

Le nombre de troupes destinées à l'escorte se règle ordinairement d'après la force du convoi et son importance, la nature du pays qu'on doit traverser, et la proximité de l'ennemi. On ne néglige jamais, quand on le peut, d'envoyer des détachemens dans les villages qui couvrent le chemin qu'on doit tenir, et cela entre encore pour quelque chose dans la détermination de la force de l'escorte.

Prenons un exemple général et qui rassemble plusieurs difficultés. Supposons un convoi

composé de trente caissons militaires, portant du pain et de la farine, quarante charrettes ou voitures de campagne chargées d'avoine ou d'effets; plus, trente caissons d'artillerie renfermant de la poudre ou des munitions de guerre, en tout cent voitures. Ce convoi, destiné pour un corps de troupes, part d'une place sous l'escorte d'un bataillon ayant son artillerie de campagne; on y joint vingt-cinq lussards pour éclairer au loin, et donner à temps nouvelles de l'ennemi; plus, un détachement de trente sapeurs, à cause de la difficulté des chemins.

L'officier chargé de l'escorte pourra adopter l'ordre de marche suivant : 1.<sup>o</sup> une avant-garde composée de vingt voltigeurs commandés par un lieutenant, laquelle marchera quatre ou cinq cents pas en avant, se faisant éclairer comme il a été dit au chapitre précédent; 2.<sup>o</sup> la compagnie de grenadiers; 3.<sup>o</sup> les pionniers ou sapeurs; 4.<sup>o</sup> l'artillerie de bataillon; 5.<sup>o</sup> la première compagnie d'infanterie; 6.<sup>o</sup> les fourgons militaires; 7.<sup>o</sup> les charrettes de campagne; 8.<sup>o</sup> quatre compagnies d'infanterie destinées à former la réserve; 9.<sup>o</sup> les caissons d'artillerie; 10.<sup>o</sup> la dernière compagnie d'infanterie, qui aura derrière elle une arrière-garde de vingt voltigeurs marchant à trois cents pas de distance, et se faisant suivre encore à cinquante pas par un détachement de sept à huit hommes sous les ordres d'un sous-officier intelligent. Le reste des voltigeurs sera destiné à flanquer la marche à quatre ou cinq cents pas de distance du côté de l'ennemi, ou même des deux côtés, s'il y a lieu.

Ordre  
de marche.

On sent aisément le but de cette disposition : l'avant-garde est soutenue à petite distance, de l'artillerie et des deux premières compagnies qui forment la tête de la colonne; les sapeurs marchent les premiers pour réparer les mauvais pas, assurer les ponts, les rétablir; puis viennent les fourgons militaires, sur deux files, toutes les fois que le terrain le permet, ce qui est avantageux pour diminuer la longueur du convoi; ensuite les voitures ou charrettes dans le même ordre; après les charrettes, quatre compagnies destinées à former la réserve dans l'action, lesquelles fournissent une trentaine d'hommes détachés un à un sur l'un et l'autre flanc, pour faire suivre les voitures et les faire marcher serrées, en observant d'attacher la majeure partie de ces surveillans aux charrettes de campagne, et leur donnant la consigne particulière d'avoir l'œil sur les charretiers au moment de l'action, tant pour les faire marcher convenablement, que pour les empêcher de fuir, ou de couper les traits de leurs chevaux; enfin la marche est fermée par la dernière compagnie d'infanterie. On pourrait encore, si on le jugeait à propos, diviser son artillerie, et placer une pièce à la tête du convoi et une à la queue.

Les hussards seront disséminés, et marcheront au loin, tant en avant que sur les flancs, pour donner à temps des nouvelles de l'ennemi; et comme c'est là leur destination essentielle, ils auront ordre de s'étendre, et de précéder même d'une demi-lieue et plus le convoi. On pourra aussi en laisser deux en arrière, marchant à un

bon quart de lieue du convoi , pour la même raison.

Avant de se mettre en route , le commandant de l'escorte prendra tous les renseignemens nécessaires pour sa marche ; il consultera bien attentivement sa carte , s'informera soigneusement de la nature du pays qu'il aura à tenir , des défilés qui s'y trouvent , des ponts , des passages difficiles , des chemins , et surtout de leur largeur ; des villages qu'il aura à traverser : ensuite il méditera les tentatives probables de l'ennemi ; il s'enquerra des lieux où il est présumable qu'on le rencontrera , des embuscades qu'il pourrait dresser pour s'emparer du convoi. Il calculera aussi la distance à parcourir , le nombre de jours qu'il devra mettre pour arriver à sa destination , les lieux où il devra s'arrêter ; enfin il supputera avec prudence tout ce qui peut avoir rapport à sa mission. Ordinairement on donne à un officier chargé d'une escorte des instructions écrites où il trouve tous ces détails. Dans cette supposition , il les lira attentivement et avec réflexion , pour ne pas se trouver pris au dépourvu ; et au surplus , il fera sagement , après avoir assemblé sa troupe , et avant de se mettre en marche , d'appeler les chefs de compagnie ainsi que les vagemestres et les officiers du train , pour leur expliquer clairement ses intentions , et les dispositions qu'on devra prendre en cas d'attaque. Chacun connaissant bien ce qu'il aura à faire , on pourra se promettre plus de célérité dans la manœuvre , qui est plus embarrassante et plus longue à exé-

Précautions  
du  
commandant  
avant de se  
mettre en  
marche.

cuter qu'on ne le pense ; car on ne mout pas aussi facilement des voitures marchant en file, pour leur faire prendre un arrangement quelconque , que des pelotons de cavalerie ou d'infanterie dressés et instruits d'avance. On ne s'en tiendra même pas aux explications ; et pour s'assurer que chacun a parfaitement compris ce qu'il doit faire , le commandant de l'escorte devra , s'il n'a pas ses heures comptées , ordonner au convoi une disposition défensive , dès qu'il trouvera sur sa route un terrain convenable pour l'exécuter. Par ce moyen , il sera plus sûr de son fait.

Disposition  
défensive.

« La disposition la plus prompte pour défendre un convoi contre une attaque de cavalerie », dit Frédéric II, dans son instruction secrète , « est de faire doubler la file des caissons ou charriots , en les faisant tourner successivement vis-à-vis et à côté l'un de l'autre , de manière que les chevaux d'un attelage qui se suivent , se regardent , en ne laissant que peu d'espace entre les têtes opposées , le derrière du charriot tourné sur le flanc extérieur ».

Cet arrangement a cela d'avantageux , qu'il peut s'exécuter sur une grande route , que les chevaux se trouvent renfermés dans l'intérieur du parc et en quelque façon à l'abri ; que l'ordre naturel de la marche ne se trouve aucunement interrompu , de manière qu'on le reprend ensuite facilement et sans confusion ; enfin que le convoi se trouve resserré le plus qu'il est possible , et est par conséquent d'autant plus fa-



file à défendre avec peu de monde. En effet, cent charriots marchant en file peuvent occuper six cents toises de terrain : réunis comme on vient de le dire, sur deux rangs face à face, ils n'occuperont plus que cent toises, à raison de deux toises par caisson ou voiture. D'autre part, la dernière voiture ayant cinq cents toises de chemin à parcourir, pour venir prendre place, mettra au plus vingt minutes au très-petit pas, à raison de vingt-cinq toises par minute. Cette durée de vingt minutes sera donc plus que suffisante pour prendre la disposition dont il est question ; mais si au-lieu d'un seul parc, on en formait deux petits, savoir le premier composé des fourgons militaires et des charrettes de paysans, le second de caissons d'artillerie, alors en dix ou douze minutes les dispositions sont prises, et on est sur la défensive. Pour cela, on arrête la première voiture de munitions sur le terrain où elle se trouve, et le second parc se forme en même-temps que le premier. Par ce moyen, on isole les matières inflammables du reste du convoi, et l'escorte court moins de danger ; mais aussi l'espace occupé est beaucoup plus étendu, et pour cette raison on fera bien de ne couper son convoi en deux parties, que lorsqu'on y sera contraint, soit par le défaut d'espace, soit par le peu de temps que laisserait l'ennemi pour se mettre en mesure.

Revenons à l'ordre de marche indiqué ci-dessus : le convoi file avec ordre, les voltigeurs sont en avant, en arrière, et sur les côtés, à

Défense  
du convoi.

quatre ou cinq cents pas de distance ; on détache également une douzaine de hussards, six sur chaque flanc, pour fouiller le pays plus au loin et avec précaution ; le reste de la troupe à cheval est en avant, tant sur le chemin à suivre, que sur ceux qui y aboutissent et qui le traversent. L'infanterie marche avec ordre en colonne, à la tête, au centre et à la queue du convoi, comme nous l'avons dit, avec son artillerie : dans cet état de choses, l'ennemi se montre en tête, et déjà les hussards éclaireurs se reploient. Alors le commandant de l'escorte fait doubler la file des voitures, si la largeur du chemin le permet, ce qui se fait ainsi : toutes les voitures de nombre impair appuient à droite en marchant, et les voitures de nombre pair, déboitant à gauche, se portent à hauteur de celles qui les précèdent immédiatement. Le mouvement doit se faire sans précipitation et sans confusion : les soldats, placés comme nous l'avons dit, pour surveiller les charretiers, s'employant à cette manœuvre. Pendant ce temps, le commandant s'est porté promptement à la tête de l'avant-garde, pour reconnaître lui-même les forces ennemies, et faire les dispositions nécessaires. L'ennemi s'approche-t-il ? la tête de la colonne s'arrête, et toutes les voitures serrent les unes derrière les autres. L'avant-garde se jette en tirailleurs, les grenadiers et la première compagnie prennent position en bataille pour couvrir la tête du convoi, et l'artillerie est mise en batterie. Enfin l'action est engagée : l'ennemi cède-t-il le terrain ? on continue sa marche en tirillant,

le convoi sur deux files serrées suit le chemin avec ordre : au contraire l'ennemi s'étend-t-il ? et supérieur en forces , cherche-t-il à gagner un des flancs ? alors ayant à craindre une attaque sérieuse , le commandant de l'escorte ordonne au convoi de prendre la disposition ci-dessus , sur le terrain même , ou la localité du terrain ne le permettant pas , il fixe promptement de l'œil un champ ouvert , ou une petite plaine , ou un lieu entouré de haies à proximité , et le convoi s'y dirige à l'instant pour parquer. Dans le but de protéger cette manœuvre , la réserve se porte en avant du flanc menacé afin de soutenir les tirailleurs et de les renforcer s'il y a lieu ; la compagnie qui marche à la queue se rapproche selon la conduite de l'attaque , et toujours de manière à couvrir le convoi. Si on a placé une pièce de campagne à l'arrière-garde , on la fera avancer également , et on la mettra en batterie. Du reste , l'action se continuera comme dans une affaire ordinaire , en observant cependant de ne pas poursuivre l'ennemi s'il se retire ; car il faut se méfier d'une retraite simulée , dont votre adversaire profiterait entièrement , cherchant à vous attirer à lui pour tomber d'un autre côté sur le convoi délaissé. D'ailleurs l'escorte n'est pas destinée au combat offensif : son but est d'arriver à sa destination avec le convoi sain et sauf , s'il est possible. Toutefois , on repoussera l'ennemi par la charge à la baïonnette , si on le juge utile ; et dans cette intention , on fera donner à propos les grenadiers , renforcés de quelques compagnies. Ega-

lement les vingt-cinq hussards réunis seront disposés convenablement pour charger, soit en ligne, soit en fourrageurs. Que si malgré tous ces efforts, l'ennemi supérieur en nombre gagne du terrain, on se repliera sur le convoi, l'infanterie s'enfermera dans le parc, comme dans une espèce de fort, toujours tiraillant pour empêcher l'ennemi d'approcher, et se rangeant dans les intervalles des voitures. On y fera monter, si cela se peut, des soldats qui, de là comme du haut d'un parapet, fourniront un feu supérieur. Les deux pièces d'artillerie se retireront, l'une à la tête, l'autre à la queue du parc, et continueront leur feu en se servant de cartouches à balles, lorsque l'ennemi s'approchera. Réduit à cette dernière ressource, on peut encore espérer de rebouter l'attaquant par la résistance opiniâtre qu'on lui opposera; on ne négligera donc pas dans cette extrémité de tenter le succès par des charges vives et répétées de plusieurs pelotons serrés en masse; mais s'il tient avec opiniâtreté, s'il poursuit avidement sa proie, si le feu supérieur de son artillerie fait taire la vôtre, si beaucoup de voitures se trouvent brisées par l'effet du canon, s'il dirige particulièrement le feu de ses obusiers sur les caissons de munitions pour produire une explosion meurtrière dont l'escorte serait victime; que faire dans une telle situation? Quel parti prendre dans cette circonstance désespérante? Lorsqu'on aura épuisé inutilement tous les moyens propres à repousser l'ennemi, on examinera encore si on ne peut au-moins sauver

une partie du convoi; et en cas d'impossibilité, on fera dételer les chevaux des voitures, et on les fera filer au trot sur un point désigné. Cependant on rassemblera le reste de sa troupe, on la formera promptement en bataille en arrière du parc, avec son artillerie; les voltigeurs et les hussards en tirailleurs feront l'arrière-garde, et on exécutera militairement sa retraite. Avant tout, des gens sûrs mettront des mèches lentes dans les caissons pour les faire sauter, et on cherchera même à incendier les voitures et les fourgons, s'il est possible, afin que l'ennemi n'en profite pas.

Tout convaincu que l'on puisse être qu'un semblable revers est humiliant pour un officier, et pour la troupe qu'il commande, on conviendra du-moins que les moyens d'attaque sont bien supérieurs aux moyens de défense; et lorsqu'on a affaire à un ennemi brave et entreprenant, toujours est-il à craindre de ne pas s'en tirer heureusement, surtout si le parti qui attaque joint à une force supérieure une artillerie bien servie et mêlée d'obusiers? En effet, l'ennemi a pour lui tous les avantages: il varie à l'infini ses attaques; il arrive de tous les côtés; ne craignant pas d'être poursuivi dans sa retraite, il est plus audacieux et plus impétueux dans ses mouvemens; l'ardeur du butin l'anime; la moindre coupure, le moindre embarras qu'il pratique sur le chemin, arrête ou suspend la marche du convoi; enfin il peut attendre au passage, dresser des embuscades, et faire d'avance ses dispositions offensives;

toutes choses singulièrement importantes pour le succès.

Mais détournons-nous de ce champ d'infortune, et considérons plutôt la chance contraire, celle où l'ennemi, découragé du mauvais succès de son entreprise, se retire avec honte, et voit à regret une proie qui lui échappe par la prudence, la vigilance et le courage obstiné de l'escorte. Dans ce cas, on ne fait pas suivre l'assaillant dans sa retraite, comme nous l'avons déjà dit ; tout au plus on envoie un brigadier et quelques hussards, avec ordre d'observer sa marche.

Alors seulement il est temps de regarder dans quel état se trouve le convoi ; s'il a beaucoup souffert par l'effet du canon ennemi, s'il y a quelques voitures de brisées, si dans l'action quelques chevaux ont été tués ou blessés. Après un coup-d'œil rapide sur tous ces objets, sans perdre de temps, on fera charger sur les voitures les plus proches, le bagage ou les effets qui se trouvent sur celles mises hors de service ; les roues et les essieux de ces dernières pourront remplacer les mêmes pièces manquantes dans les voitures conservées ; on tirera un cheval par attelage des charrettes les moins chargées, pour mettre à la place des chevaux tués ou blessés. Toutes ces choses se feront promptement ; les sapeurs, et quelques soldats au besoin, aideront à faire ces chargemens ; et de suite le convoi reprend son chemin, et poursuit sa route dans le même ordre qu'il observait précédemment, marchant toujours avec les mesures indiquées, pour éviter les embuscades.

On aura attention de ne pas s'engager dans les bois, les défilés et les ravins, sans avoir pris les mesures de sûreté prescrites au chapitre des détachemens ; on devra même être plus scrupuleux encore. Ainsi avant de passer un défilé, il sera bon d'arrêter le convoi ; l'avant-garde, soutenue par les grenadiers, se portera en avant pour bien fouiller le terrain ; s'il se trouve différens chemins qui s'embranchent dans celui qu'on doit suivre, elle poussera assez en avant et sur toutes les avenues, de petits détachemens, précédés chacun par deux ou trois mousquetaires, lesquels s'avanceront encore davantage pour bien s'assurer de toutes les issues, et resteront en observation. Ces précautions prises, et l'avant-garde occupant les hauteurs de l'autre côté de la gorge ou du défilé, on fera filer le convoi avec célérité, et les petites troupes détachées ne se retireront que lorsqu'il aura débouché.

On agira avec la même prudence avant de passer un pont ; et l'avant-garde s'assurera bien exactement que l'ennemi n'est pas de l'autre côté. Si le pont est rompu, on redoublera d'attention ; car il est présumable que c'est un obstacle apprêté pour arrêter le convoi, et l'attaquer dans l'embarras où il se trouvera. Dans ce cas, l'avant-garde passera avec circonspection le pont, s'il ya moyen ; on la fera suivre de la compagnie de grenadiers, avec ordre de fouiller le terrain, et de prendre une position d'observation de l'autre côté ; puis sans perdre de temps, les sapeurs se mettront à la besogne pour réparer le passage ; les voitures serreront les unes

sur les autres le plus qu'il sera possible ; les compagnies placées à la tête , au centre et à la queue du convoi , se formeront en bataille , et les flanqueurs se tiendront sur leur garde. Le pont rétabli, on passera avec ordre , et on continuera sa marche.

Il faut user de la même prudence dans les chemins difficiles, pendant que les sapeurs travailleront à les rendre praticables. La meilleure manière et la plus prompte de réparer les chemins gâtés et les mauvais passages , c'est d'y jeter du bois. On coupe à cet effet les arbres, les haies et les broussailles qui se trouvent à portée ; on couche à travers la voie les troncs d'arbres, on répand les branchages sur les chemins ou entre les ornières , et on fait ainsi en très-peu de temps une chaussée assez bonne , sur laquelle on passe avec facilité les plus gros bagages.

Position  
de nuit.

Si la distance du lieu de destination est telle qu'il faille deux ou plusieurs jours pour s'y rendre, il faut déterminer et choisir avec discernement les lieux où l'on s'arrêtera pour passer les nuits : ordinairement, c'est à l'entrée ou plutôt à la sortie d'un village ; car il est important d'avoir sous la main bien des choses qu'on ne se procurerait pas ailleurs sans inconvénient. La proximité de l'eau pour abreuver les chevaux, le bois pour les feux de bivouac, les objets qui manquent au convoi , et qu'on trouve seulement dans les lieux habités ; toutes ces considérations militent pour le choix d'une semblable position.

Le commandant de l'escorte , lorsqu'on sera



près d'arriver à l'endroit où il a résolu de passer la nuit, se portera donc en avant pour reconnaître le terrain. S'il remarque un grand champ entouré de fossés, ou mieux un vaste clos fermé de haies, attenant au village, et plutôt au-delà qu'en-deçà, il ne peut pas mieux rencontrer. Les sapeurs se porteront de suite en avant pour préparer un passage aux voitures, soit en faisant une ouverture dans la haie, soit en comblant le fossé dans l'endroit le plus commode; et aussitôt le convoi entrera pour parquer. La forme qu'on donnera à ce parc de nuit peut être celle déjà employée pour la défense, mais elle peut aussi varier pour donner plus d'étendue et de commodités. Que le parc présente une figure triangulaire, carrée ou circulaire; peu importe. Il embrassera plus ou moins de surface, suivant qu'on disposera les voitures à la suite ou à côté l'une de l'autre. C'est l'étendue du terrain qui sert alors de règle. Supposons qu'on adopte la forme triangulaire comme la plus simple; alors les fourgons militaires feront un des côtés du triangle, les charriots de campagne le deuxième côté, et le troisième côté sera formé des caissons d'artillerie. Les chevaux seront placés intérieurement derrière les voitures auxquelles ils appartiennent; ils resteront harnachés: les charretiers auront ordre de ne pas quitter, et de veiller sur leur attelage, et on prohibera les feux du côté des caissons de munitions. Pendant que les voitures formeront leur parc, le commandant de l'escorte s'occupera de placer lui-même ses grand'gardes.

et postes avancés. Il les établira plutôt un peu loin que trop près, et il les couvrira par de petits postes disposés sur toutes les avenues. Il aura soin que la communication entre ces postes règne sans interruption, et que les chaînes de sentinelles soient convenablement serrées. Pendant la nuit, des patrouilles fréquentes se porteront en avant à la déconverte; enfin, il y aura à chaque poste principal un hussard de planton pour venir promptement avertir des approches de l'ennemi. Le corps de troupes bivouaquera en avant du parc, à cause du danger des feux; mais il sera bon d'envoyer au centre du parc une garde de police assez nombreuse pour veiller au bon ordre, empêcher les feux du côté des caissons, contenir les charretiers, et s'opposer à ce que les gens de campagne ne s'évadent avec leurs chevaux. En cas d'attaque pendant la nuit, le meilleur parti à prendre serait de se renfermer avec tout son monde dans le parc et d'y faire une résistance opiniâtre jusqu'au jour. Sans doute l'ennemi se trouverait embarrassé, ne sachant trop lui-même comment diriger ses attaques dans l'obscurité, et ne voyant pas la disposition du convoi. C'est pourquoi, au premier coup de fusil tiré aux postes avancés, on fera atteler, et l'escorte prendra les armes. Si l'ennemi reploie les *grandes* gardes, on les fera soutenir par les voltigeurs et les grenadiers, et on entrera avec ordre dans l'intérieur du parc, ayant soin de garnir de tirailleurs les intervalles des voitures, et formant le reste de la troupe en bataille pour soutenir

et remplacer au besoin les hommes détachés qui empêchent par leur feu l'ennemi d'approcher.

Toutefois, si la nuit s'est passée sans événemens, on devra, une heure avant le jour, penser à se remettre en marche; en conséquence, on fera prendre les armes à la troupe, pendant que les charretiers attèleront; et sitôt que le jour paraîtra, les hussards iront à la découverte. Incontinent, on portera l'infanterie en bataille en avant, sur le chemin qu'on doit suivre, et on fera rentrer les gardes. Cela fait, le convoi défilera et se rangera dans l'ordre ci-dessus indiqué, les voitures prenant la queue l'une de l'autre. Quant à la troupe, elle se divisera de la même manière, et on continuera sa route.

L'attaque des convois offre beaucoup plus d'avantages que leur défense, comme nous l'avons déjà dit. Un officier intelligent et entreprenant peut toujours se promettre quelques succès dans cette sorte d'affaire. Le canon, et particulièrement l'obusier, y jouent un grand rôle; les voitures ou fourgons offrant une assez grande surface, tous les coups produisent un dommage certain, en brisant les roues ou en estropiant et tuant les chevaux de trait. Par ce motif, un détachement qui marche pour une semblable expédition, sera toujours pourvu d'artillerie. S'il est utile de proportionner la force d'une troupe à celle présumée de l'ennemi qu'on veut attaquer, ici plus particulièrement que dans les autres circonstances, on ne doit pas craindre d'envoyer des forces supé-

Attaque  
d'un convoi.

rieures, vu l'importance de la réussite; en effet, non-seulement on cause le plus grand tort à l'ennemi en lui coupant les vivres et les approvisionnements, mais encore on profite de ses pertes.

Voyons donc la manière d'attaquer un convoi. Instruit de la marche qu'il doit tenir, on envoie pour l'enlever un officier supérieur avec un bataillon d'infanterie et ses pièces de campagne; plus, trois escadrons de cavalerie légère, deux pièces de huit et un obusier d'artillerie légère: cet officier part avec cette troupe, et se dirige sur le point qui lui est indiqué, en faisant diligence pour arriver avant que le convoi ne passe. A quelque distance, il fait arrêter son détachement dans un lieu couvert, et se porte en avant avec quelques cavaliers pour bien reconnaître toute l'étendue du terrain qui borde le chemin des deux côtés, et s'assurer s'il est favorable à une embuscade; car la meilleure manière de réussir dans une semblable expédition, c'est de se tenir à portée du chemin que doit suivre le convoi, pour tomber dessus rapidement. Après avoir parcouru et choisi le terrain, le commandant fera de suite ses dispositions; ainsi, par exemple:

Manière  
de dresser  
une  
embuscade.

Il embusquera deux escadrons de cavalerie derrière une petite côte, parallèlement au chemin, avec ordre de laisser s'étendre le convoi, de le charger impétueusement, de sabrer l'escorte, pour tomber ensuite sur les voitures les plus proches et couper les jarrêts des chevaux ou les traits.

Il placera (toujours à couvert s'il est possi-

ble) la moitié de son infanterie avec les pièces de campagne, à quelque distance du côté opposé à celui par lequel le convoi doit arriver, et dans une position plus rapprochée du chemin, afin d'arrêter la tête de l'escorte, ou au-moins de lui disputer le passage. L'autre moitié de l'infanterie sera placée sur le flanc des escadrons embusqués, et à quelque distance; elle sera destinée à attaquer la queue du convoi, après l'avoir laissé passer.

L'artillerie légère sera établie sur quelque point dominant, plus en arrière que la troupe à cheval. On tâchera de la masquer par quelques haies, ou si la campagne se trouve nue en cet endroit, on pourra disposer devant cette batterie, quelques branches d'arbres piquées en terre, qui produiront le même effet.

Le troisième escadron sera partagé en quatre pelotons; deux desquels seront attachés à chaque division d'infanterie, un autre restera avec l'artillerie légère, et le quatrième sera embusqué de l'autre côté du chemin, sous les ordres d'un officier brave et intelligent. Cette dernière troupe aura pour objet, si le convoi marche mal en ordre, de fondre la première sur le flanc opposé du convoi, pour attirer de ce côté l'attention des troupes d'escorte; elle tâchera de pénétrer rapidement malgré les flancueurs, et cherchera, comme nous l'avons dit plus haut, à rompre la marche du convoi, en tombant sur quelques attelages.

Si on en a le temps, on pourra après tout essayer de barrer le chemin, ou de le rompre

vers le point où l'on se propose de former l'attaque de la tête. Il suffira pour cela d'abattre quelques gros arbres, avec lesquels on fermera la route, ou de pratiquer une coupure tout à travers. Cela sera d'autant plus facile, si le chemin est creux en cet endroit, s'il traverse un ravin, ou s'il se trouve resserré; champ de bataille toujours très-avantageux à l'attaquant dans une semblable affaire.

Toutes ces dispositions établies, le commandant du détachement, après avoir donné ses ordres à chaque chef de division, expliqué ses intentions, indiqué sur le lieu même ce qu'il conviendra de faire dans une attaque réglée, et surtout après avoir recommandé expressément que la troupe se tienne couverte pour éviter d'être vue, se portera, suivi de quelques ordonnances seulement, sur une hauteur, d'où il pourra, en se tenant caché, apercevoir de loin le convoi qu'il attend. Dès qu'il le découvrira à l'aide d'une lunette, il observera attentivement quel espace il occupe en marchant, quelle est la force de l'escorte, sa composition, et sa distribution. Il inférera de ce simple coup-d'œil les dispositions défensives que le convoi pourra prendre, et la résistance à laquelle il devra s'attendre. Il pourrait encore dans ce moment changer quelque chose à son plan d'attaque, mais non pas peut-être sans inconvénient. Le commandant se retirera donc à-peu-près au centre des différentes attaques, pour en diriger l'accord et l'ensemble. Bientôt après le convoi approche: disposé sur deux files serrées, il marche avec

ordre, ainsi que l'escorte ; des éclaireurs le précèdent et le flanquent : dès-lors on ne peut guères compter sur la surprise ; il faut donc attaquer de mesure , et autant qu'il est possible sur tous les points à-la-fois. Ainsi dès que son avant-garde sera près d'être arrêtée par la division postée à cet effet , un coup de canon de l'artillerie légère, dirigé sur le convoi , sera le signal, et sur-le-champ les trois petites troupes à cheval, disposées d'avance près des divisions de droite et de gauche et sur le côté opposé du chemin , fondent brusquement, le sabre à la main , sur le convoi pour y porter le désordre. Les deux corps d'infanterie se montrent aussitôt , et le canon redouble. Dans ce moment pressant , la réserve de l'escorte du convoi veut prendre position ; mais avant qu'elle ait pu se former en bataille , les deux escadrons embusqués la chargent vigoureusement , puis après l'avoir dispersée, tombent sur la tête ou sur la queue de la colonne. Si contre toute attente, cette charge ne réussit pas, la cavalerie se retire sous la protection du feu de l'artillerie légère , et de l'infanterie qui s'avance de droite et de gauche en engageant un feu de mousqueterie vif et soutenu. On détache en même temps des tirailleurs à pied , qui s'approchent autant qu'il est possible , et cherchent à tuer quelques chevaux de voitures pour les arrêter sur place. De suite on rallie la cavalerie et on la dispose à de nouvelles charges qu'on dirigera à volonté , soit sur la tête, soit sur la queue de la colonne, soit encore sur le flanc du convoi.

Mais de son côté, l'ennemi a fait former un pare : il y a renfermé son infanterie pour la mettre à l'abri des charges de la cavalerie, et il se défend ainsi avec avantage. Il devient inutile de perdre du monde à forcer cette espèce de retranchement ; on se contentera donc de contenir l'ennemi par des tirailleurs, on réunira son infanterie hors la portée du fusil, et on fera avancer l'artillerie légère à juste distance, pour fondroyer le pare. Dans cet état de choses, le combat ne sera pas long : on aura bientôt pratiqué à coups de canon des ouvertures, et l'ennemi ne pourra, malgré son opiniâtreté, tenir long-temps en pareille situation. Finalement, si ce moyen puissant ne pouvait fatiguer sa valeur, on lâchera quelques compagnies d'infanterie précédées des grenadiers, qui pénétreront dans le pare, et en chasseront les défenseurs. Alors maître du convoi, on fera poursuivre l'escorte par la cavalerie, et les charriots seront promptement dirigés sur le point où ils pourront être mis le plus tôt en sûreté.

Toutes les guerres sont remplies de récits de convois enlevés, malgré les précautions prises pour les défendre. En voici un tiré des campagnes de Turenne, par Beaurain.

« Le duc de Lorraine voulant intercepter les  
» convois qui allaient de Nancy en Basse-Al-  
» sace, détache le colonel Dupuy avec mille  
» chevaux. . . . Cet officier est informé que  
» deux cents charriots de farine sont partis de  
» Nancy et vont à Saverne, escortés par six  
» cents gentilshommes, de l'arrière-ban d'An-



» jou , avec leurs valets , et que le convoi s'arrêtera le lendemain à Bénamesnil.

» Dupuy marche toute la nuit , et arrive à neuf heures du matin à la vue de Bénamesnil , précédé à peu de distance d'une faible avant-garde aux ordres du comte de Merci. Ce dernier tombe si brusquement sur les postes avancés des Français , que le reste de l'arrière-ban qui était dans le village n'a pas le temps de monter à cheval. Environ deux cents gentilshommes se jettent dans l'église et le cimetière , et les autres se barricadent dans plusieurs maisons.

» Dupuy ferme toutes les avenues de Bénamesnil , et fait attaquer le cimetière et l'église dont il se rend maître après deux heures de résistance. Il restait encore les maisons à forcer ; les Lorrains y mirent le feu. Le convoi fut enlevé , et le village réduit en cendres. Il ne se sauva que dix-sept gentilshommes. . . Cent cinquante autres , et le marquis de Sablé , commandant le détachement , furent pris , et le reste tué ou brûlé ».

Au reste , ces attaques , avec des forces supérieures , présentent une palme facile à cueillir ; mais avec un détachement médiocre en forces , pourrait-on tenter raisonnablement une pareille entreprise ? La solution de cette question n'est pas douteuse. Certes , un officier intelligent , qui saura employer la ruse au défaut de la force , peut espérer d'en venir à ses fins ; et s'il ne s'empare pas de la totalité du convoi , il réussira peut-être à le couper et à l'enlever en partie.

Pour cela, il dressera une embuscade, moyen qu'il est toujours bon de tenter : s'il est découvert par les éclaireurs de l'ennemi, ou que son attaque par surprise ait manqué, il ralliera sa troupe, cotoiera la marche de l'escorte pour tomber sur le convoi alors qu'il le verra embarrassé dans un défilé ou dans un ravin, ou bien il simulera une retraite pour attirer l'ennemi à soi, pendant qu'une division de cavalerie fera un détour pour charger en queue.

Le mieux, lorsqu'on n'a que peu de monde, est de choisir le lieu de son embuscade près d'un défilé ou près d'un bois. On laisse le convoi s'engager dans le défilé, et on tombe rapidement sur la partie de l'escorte qui ferme la marche, pendant qu'une petite troupe coupe les dernières voitures qui ne sont pas encore entrées, et leur fait tourner bride. Cette disposition est encore plus avantageuse près d'un pont, parce qu'on peut se placer en-deçà ou au-delà du passage, et attaquer ainsi la tête ou la queue du convoi à volonté.

Convoi  
par eau.

Il reste à parler des convois par eau, dont une armée ne se sert ordinairement que lorsque par sa position, elle couvre entièrement le cours d'une rivière navigable. Cependant comme il arrive quelquefois que la situation du pays donne jour à les attaquer, il est bon de dire les mesures qu'on doit adopter pour la défense comme pour l'attaque. Dans le premier cas, on ne pourra guères se dispenser de faire marcher deux détachemens de troupes, composés de cavalerie et d'infanterie, sur les deux rives

à-la-fois. Ces détachemens s'éclaireront tant sur leur flanc qu'en avant, par des cavaliers disséminés qui cotoyeront la rivière à une certaine distance; le reste de l'escorte sera réparti sur les bateaux. A la suite de l'équipage, il y aura toujours un ou deux bateaux vides, tant pour alléger, que pour suppléer en cas d'avarie, et encore pour recevoir, en cas de défaite, les détachemens de terre qui seraient battus. L'un de ces bateaux pourrait être recouvert d'une plateforme solide, et propre à porter du canon. On s'en servirait avantageusement, tant pour éloigner l'ennemi dans les pays plats où on commanderait la plaine, que pour protéger la retraite et l'embarquement des troupes battues. Si les éclaireurs d'un des détachemens rencontrent l'ennemi, le convoi sera aussitôt averti et gagnera la rive opposée en envoyant un des bateaux vides dont nous avons parlé, pour prendre au besoin la troupe qui est attaquée, et la ramener sur le bord où le convoi se tiendra rangé et serré contre le rivage.

Lorsque la nuit survient, on tâche de trouver un endroit commode pour amarrer. Si on est menacé sur les deux rives, on jettera l'ancre au milieu de la rivière ou du fleuve, ou bien si l'un des côtés est sûr, on profitera d'une anse située sur la rive non occupée par l'ennemi, et autant que possible, on choisira un lieu couvert par un bois ou un terrain coupé. On fera ensuite passer sur la rive menacée, au moins la moitié de l'escorte, qui sera distribuée en gardes et postes avancés, avec une réserve prin-

cipale au centre , et les bateaux vides resteront sur le bord à la disposition de l'officier qui commandera ces gardes. Le lendemain on se remettra en marche dans le même ordre.

Tels sont à-peu-près les moyens qu'on peut employer pour assurer la marche des convois par eau. Quoiqu'ils soient essentiels pour une armée , et la meilleure voie pour lui procurer l'abondance avec facilité et économie , cependant il est prudent de ne s'en servir , comme il a été dit , que quand , par la position que l'on occupe , on couvre entièrement le cours d'une rivière , et qu'il n'y a point de danger d'être inquiété sur ses derrières ; autrement , l'escorte et la défense de ces sortes de convois est difficile et dangereuse , comme on va le voir par l'attaque.

Un officier chargé d'attaquer un convoi par eau , aura recours à l'embuscade et à la ruse : pour cela , sachant à-peu-près l'heure à laquelle doit passer le convoi dans un lieu déterminé , il tâchera d'y arriver d'avance. Il choisira un terrain convenable pour dresser une embuscade ; il divisera sa troupe en deux parties qu'il disposera parallèlement au rivage et à petite distance , laissant entre ces deux divisions à-peu-près l'espace que doit tenir le convoi. Il établira son artillerie , autant que possible , dans une position avantageuse , d'où elle puisse raser par son feu la surface de l'eau , ou même plonger un peu sur la rivière. Si on a quelque cavalerie , on la placera en arrière pour soutenir les troupes embusquées ; mais on peut s'en

passer dans une expédition semblable. Ces dispositions faites, l'officier commandant donnera ses ordres; il prescrira aux troupes de ne sortir de leur embuscade que pour faire feu en même-temps sur l'escorte embarquée dans les premiers et derniers bateaux, tandis que l'artillerie cherchera à les couler bas en tirant à boulet. Un tel combat est trop inégal pour qu'il puisse se continuer long-temps. Bientôt on forcera le convoi d'amener, ou bien il n'échappera que quelques bateaux entraînés par la rapidité du courant; les autres seront ou forcés de se rendre, ou coulés bas, et périront corps et biens.

Si l'ennemi a un détachement et des éclaireurs sur la rive où l'on se trouve embusqué, alors on ne doit plus compter sur la surprise. On attaque donc ce détachement avec toutes ses forces, on l'oblige à se reposer ou à se rembarquer; ensuite on manœuvre pour accompagner la marche du convoi; on le harcèle par des tirailleurs qui font un feu continu sur l'escorte, et qui ajustent les bateliers. On porte rapidement son artillerie en avant, au sommet de quelque angle rentrant d'où elle puisse enfiler ou battre le convoi lorsqu'il passera. Dans les endroits où la rivière se trouve resserrée, on se met en bataille sur la rive pour faire un feu roulant sur l'escorte; enfin on inquiète par tous les moyens possibles l'escorte et le convoi, pour s'en rendre maître.

Un petit malheur attaché à une prise de cette espèce, c'est que rarement on profite du tort que l'on fait à l'ennemi; ne pouvant donc faire enlever

ce qui se trouve dans les bateaux, on tâchera de l'avarier, en jetant dans la rivière ce qui craint la mouillure, et en incendiant le reste; après quoi on se retirera en bon ordre.

---

## CHAPITRE IV.

### *Notions de Géométrie.*

RIEN n'est plus important en campagne que l'art de se retrancher: les grands généraux sont d'accord sur ce point; les réglemens militaires le prescrivent; et cependant, quoiqu'on en sente la nécessité, rien n'est plus négligé: la cause ne s'en trouverait-elle pas dans l'insouciance des officiers à qui les principes de la fortification de campagne ne seraient pas toujours familiers.

On détermine bien l'emplacement d'une grand'garde, on s'assure bien que la troupe qui la compose fait son service militairement; mais faute de savoir tracer sur le terrain un petit ouvrage convenable à la localité, on ne se retranche pas, et on reste exposé aux attaques subites de l'ennemi.

Dans les dernières guerres, il n'a pas été possible de suivre l'instruction des officiers à cet égard, et la plupart de ceux qui auraient voulu s'en occuper, ignorant les premiers élémens de la géométrie, ont dû se trouver rebutés d'abord en ouvrant un livre de fortifications. Grâce au système actuel de l'instruction publique, l'étude des mathé-

matiques se trouve très-répandue : on pourrait donc se dispenser d'imiter certains auteurs qui ont accompagné leurs ouvrages de démonstrations préliminaires. Aussi me contenterai-je, à cause des jeunes gens qui ont débuté dans la carrière militaire sans examen, et des anciens officiers et sous-officiers qui, ayant passé leur jeunesse dans les camps, n'ont pu se procurer ces connaissances, de faire précéder ce que j'ai à dire sur la fortification, par quelques notions élémentaires de géométrie, mais sans rien approfondir par des démonstrations rigoureuses et inutiles à mon sujet. Cela ne nuira point d'ailleurs pour l'intelligence des manœuvres au chapitre VI.

Le point est considéré comme n'ayant aucune dimension. Du Point.

Les lignes sont composées de points ; elles sont droites ou courbes. Des Lignes.

La ligne droite est une suite de points contigus, dans un seul et même alignement : c'est la plus petite distance entre deux points isolés, ou, si l'on veut encore, le plus court chemin pour aller d'un lieu à un autre.

Une ligne droite (*fig. 1.<sup>re</sup>*), planche VI, se trace sur le papier au moyen d'une règle, sur le terrain avec un cordeau que l'on tend d'un point à un autre (*fig. 2*), ou lorsqu'on opère en grand, avec des piquets ou jalons disposés correctement l'un derrière l'autre, et tous dans la même direction (*fig. 3*).

La ligne courbe est composée de points qui, au-lieu d'être placés dans une même direction,

en devient chacun à l'égard du point contigu qui le précède. Parmi les lignes courbes, on distingue la circonférence (*fig. 4*) dont tous les points C, D, F, E, B sont tous également distans du point de centre A. Les lignes droites A E, A F, A D, menées du centre à la circonférence se nomment rayons, et comme le centre A est également éloigné de tous les points de la circonférence, tous ces rayons sont égaux.

Les lignes droites, comme B D, qui passent par le centre et se terminent de part et d'autre à la circonférence, sont appelées diamètres. Comme les diamètres sont composés de deux rayons, et que tous les rayons d'un cercle sont égaux, tous ses diamètres sont égaux.

On appelle arc, une portion quelconque de la circonférence, comme F D, D C, C B, etc.; corde, une ligne droite, comme F E, qui joint les deux extrémités d'un arc.

On est convenu de partager toute circonférence, grande ou petite, en 360 parties égales qu'on appelle degrés; ce degré se partage en 60 autres parties égales qu'on appelle minutes, et de même la minute en 60 parties qu'on appelle secondes.

Pour tracer une circonférence de cercle sur le papier, on porte la pointe d'un compas au point A, et avec l'autre pointe, par une ouverture quelconque, on décrit une circonférence comme C D F E B C.

Sur le terrain, on se sert du cordeau : on plante l'un des piquets au point de centre, on y passe l'extrémité du cordeau noué en boucle, en s'éloignant à une distance plus ou moins



grande, on trace avec l'autre piquet bien attaché au cordeau, la circonférence désirée en tournant autour du centre.

Deux lignes droites qui se rencontrent forment ce qu'on appelle un angle ; et comme ces deux lignes laissent entre elles une ouverture plus ou moins grande, on distingue l'angle droit, l'angle aigu et l'angle obtus. Des angles.

L'angle  $BAC$  (*fig. 5*) est appelé droit parce que l'un de ses côtés  $AB$  ne penche ni vers l'autre côté  $AC$ , ni vers le prolongement  $AD$ .

L'angle  $BAC$  (*fig. 6*) se nomme aigu, parce que l'un de ses côtés  $AB$  penche plus vers l'autre côté  $AC$  que vers son prolongement  $AD$ .

Enfin l'angle  $BAC$  (*fig. 7*) est appelé obtus, parce qu'un des cotés  $AB$  penche plus vers le prolongement  $AD$  que vers le côté  $AC$ .

C'est l'écartement des côtés, et non la longueur de ces lignes, qui détermine la grandeur de l'angle.

Sa mesure est le nombre de degrés et parties de degrés d'un arc de cercle  $EF$ , décrit de son sommet  $A$  comme centre et terminé par ses lignes ou côtés  $AE$ ,  $AF$ . *Fig. 8.*

La ligne  $AB$  (*fig. 5*), qui ne penche ni vers  $AC$ , ni vers  $AD$ , et qui forme avec ces deux parties des angles droits, est aussi appelée perpendiculaire. Ainsi  $AB$  est perpendiculaire sur  $DC$ , et réciproquement la ligne  $DC$  est perpendiculaire sur celle  $AB$ . Des perpendiculaires.

Pour élever une perpendiculaire sur une ligne  $AB$  par exemple (*fig. 9*), il faut, au point  $C$  où l'on veut faire tomber la perpendiculaire,

porter une des pointes de compas, et d'une seule ouverture prise à volonté, marquer sur la ligne, vers A et vers B, deux points D, E, qui seront également distans de C : cela fait, ouvrant davantage le compas, on posera l'une des pointes au point D, et l'on décrira au-dessus de la ligne un arc F G ; puis reportant la pointe du compas en E, on tracera de la même ouverture l'arc H I, qui coupera le premier au point K ; répétant la même opération pour avoir un point L, au-dessous, on tirera par les deux points d'intersection K, L une ligne K L, qui sera perpendiculaire sur la ligne A B, et qui passera par le point C.

On exécute de même cette opération sur le terrain, avec le cordeau, en posant un piquet sur la ligne A B au point où l'on veut élever la perpendiculaire ; ensuite avec un cordeau dont une des extrémités est terminée par une boucle qu'on passe dans le piquet, on marque par l'autre extrémité les points D et E également distans de C, et on y enfonce d'autres piquets ; enfin, allongeant le cordeau, et portant successivement la boucle sur ces piquets D et E, on trace sur le terrain des arcs de cercle qui se coupent en-dessus et en-dessous ; et par les points d'intersection, on mène la perpendiculaire K L qui passera par C.

Nous verrons plus bas la manière d'élever une perpendiculaire à l'extrémité d'une ligne. On pourrait pour ces opérations se servir utilement du cordeau de perpendiculaire employé habituellement dans le tracé des camps.

D'après ce qui a été dit ci-dessus de la division de la circonférence en 360 degrés, et de la mesure de l'angle par l'arc, il est clair qu'un angle droit  $ABC$ , *fig. 10*, comprend entre ses côtés un quart de circonférence ou 90 degrés, que l'angle aigu  $ABD$  comprend moins de 90 degrés, et l'angle obtus  $ABF$  plus de 90 degrés.

Deux angles sont dits supplémens l'un de l'autre, quand ils forment ensemble 180 degrés. Ainsi  $EAF$ , *fig. 8*, est le supplément de  $EAO$  et réciproquement; parce que l'un de ces angles est ce qu'il faut ajouter à l'autre pour avoir 180 degrés.

Les angles égaux ont donc des supplémens égaux; et ceux qui ont des supplémens égaux sont égaux.

On infère de là que deux angles  $CEB$ ,  $AED$  opposés au sommet, *fig. 11*, sont égaux lorsqu'ils sont formés par deux droites  $AB$ ,  $CD$  qui se croisent; car  $BED$  qui est le supplément de  $BEC$  est aussi le supplément de  $DEA$ .

En opérant sur le papier, on se sert d'un demi-cercle connu sous le nom de rapporteur, et qui donne la faculté de faire des angles de toute mesure, depuis 1 jusqu'à 360 degrés. Sur le terrain, on emploie divers instrumens : le graphomètre, la boussole, le cercle de Borda, qui sont décrits dans les Traités de mathématiques; mais nous supposons qu'on se trouve en campagne sans aucun de ces instrumens, comme il arrive presque toujours aux officiers de troupes. Notre intention est de donner le moyen de déterminer sur le terrain un angle, et par consé-

quent d'exécuter un tracé, sans autre secours que celui des piquets, des jalons et du cordeau.

Nous ferons observer, 1.<sup>o</sup> que les angles les plus ordinaires dans les tracés de fortification, sont les angles droits, ou de 90 degrés, ceux de 45 degrés, de 60 degrés et de 120 degrés; 2.<sup>o</sup> que l'angle droit s'obtient exactement en élevant une perpendiculaire sur une ligne; donc que pour avoir celui de 45 degrés, il faut simplement diviser en deux l'angle droit, c'est-à-dire l'arc qui lui sert de mesure.

5.<sup>o</sup> Que si on porte le rayon d'un cercle sur la circonférence, elle se trouve divisée exactement en six parties égales, de 60 degrés chacune; que dès-lors on fait facilement un angle de 60 degrés; qu'en portant le rayon deux fois sur la circonférence, l'angle est de 120 degrés; enfin, que pour l'angle de 30 degrés il suffit de diviser celui de 60 degrés en prenant la moitié de l'arc.

Ainsi avec le cordeau et des piquets, il est possible de former sur le terrain un angle aussi juste que l'exige le tracé de la fortification de campagne.

De ce que nous venons de dire que le rayon partage la circonférence en six parties, il ne faudrait pas conclure que le diamètre est le tiers de la circonférence; on a à-peu-près fixé ce rapport du diamètre à la circonférence, et pour la pratique on admet qu'il est comme 7 à 22.

Des  
parallèles.

On appelle parallèles ( *fig. 12* ) deux lignes droites menées à distance égale l'une de l'autre, et qui, prolongées à l'infini, ne se rencontrent-

raient jamais , puisqu'elles seraient , dans tous leurs points correspondans, également éloignées l'une de l'autre.

Pour mener une parallèle à une ligne donnée *AB* (*fig. 12*), on portera une des pointes du compas en *A* par exemple ; on décrira de ce point un arc *CD* ; puis reportant le compas en un autre point de la ligne, comme en *B*, on tracera de la même ouverture l'arc *EF* ; enfin, prenant une règle et la posant sur la partie la plus éloignée des deux arcs décrits, on tirera la ligne *GH*, qui sera la parallèle demandée.

Sur le terrain, lorsqu'il s'agit de mener une ou plusieurs parallèles à une ligne donnée *AB* (*fig. 13*), on élève sur deux points quelconques de cette ligne *A* et *B*, deux perpendiculaires indéfinies *AC*, *BD* ; ensuite on mesure sur ces perpendiculaires des parties égales *AE*, *BF*, plus ou moins grandes, suivant l'éloignement qu'on veut observer ; enfin on tire par les points *E*, *F* la parallèle désirée. On ferait de même pour en avoir plusieurs autres.

On peut aussi, lorsque les parallèles sont rapprochées et peu étendues, employer la méthode de les tracer sur le terrain par des arcs de cercle.

La surface est l'étendue en longueur et largeur.

Des  
surfaces.

Le triangle est une surface terminée par trois côtés et qui a trois angles.

Considéré par rapport à ses côtés, le triangle est dit équilatéral, quand il a ses trois côtés égaux ; isocèle, quand deux côtés seulement sont égaux, et scalène, quand les trois côtés sont inégaux.

Considéré par rapport à ses angles, le triangle est appelé rectangle lorsqu'il a un de ses angles droit; obtusangle, lorsqu'un de ses angles est obtus, et acutangle, quand il a ses trois angles aigus.

Le triangle  $ABC$ , *fig. 14*, est scalène et rectangle. Dans le triangle rectangle on distingue les deux côtés de l'angle droit, et celui  $AB$  qui lui est opposé, qu'on appelle hypoténuse.

Les trois angles d'un triangle valent toujours ensemble 180 degrés ou deux angles droits; exemple :

Soit le triangle  $ACB$ , *fig. 14*, si l'on prolonge la ligne  $AB$  vers  $D$ , et que du point  $B$  on tire la ligne  $BE$ , parallèle à  $AC$ , il est sensible que l'angle  $EBD$  est égal à l'angle  $CAB$ ; car les parallèles  $AC$ ,  $BE$  n'ayant aucune inclinaison entre elles, doivent être également inclinées chacune à l'égard de toute autre ligne qui les coupe, quelle que soit la situation relative de cette dernière. Je dis de même que l'angle  $EB C$  vaut l'angle  $HCI$  ou son égal  $ACB$ , ces deux derniers étant opposés au sommet. Donc l'angle  $DBC$  qui équivaut aux angles  $A$  et  $C$  du triangle, étant le supplément de l'angle  $CBA$ , les trois angles valent ensemble 180 degrés ou deux angles droits.

Le triangle est la figure qui contient le moins de surface à développement égal de contour, comme nous le verrons ci-après. C'est aussi celle qui renferme un espace avec le moindre nombre de côtés.

Le quadrilatère offre un espace renfermé par

quatre lignes droites : il y en a plusieurs espèces ; nous considérerons le parallélogramme et le trapèze.

Le quadrilatère est appelé parallélogramme, lorsque les côtés opposés sont parallèles ; il prend le nom de rectangle (*fig. 16*), si les angles sont droits et par conséquent égaux ; et celui de carré (*fig. 17*) lorsque les angles étant droits et égaux les quatre côtés sont aussi égaux. On nomme diagonale la ligne A C menée d'un angle à un angle opposé.

Le trapèze est un quadrilatère qui n'a que deux côtés parallèles (*fig. 18*).

Le cercle est une surface renfermée par une circonférence (*fig. 4*).

En général, ce qu'on nomme polygone est une figure de plusieurs côtés renfermant un espace ; ainsi le triangle et le quadrilatère sont des polygones à 3 et 4 côtés. Il y en a à 6, 7, 8, 9, 10 côtés, etc. On les nomme pentagone, hexagone, heptagone, octogone, ennéagone, décagone, etc. Le polygone est régulier quand il a tous ses angles égaux et ses côtés égaux, *fig. 19*. Alors il peut être inscrit par un cercle qui n'est lui-même qu'un polygone composé d'un nombre infini de côtés.

Pour avoir la mesure d'une surface, du parallélogramme rectangle, par exemple, il faut multiplier un des côtés ou le nombre des parties d'un de ses côtés qu'on nomme sa base, par l'autre appelé sa hauteur ; ainsi, si le côté O P (*fig. 16*) a 12 mètres, et celui P N 6 mètres, on aura 72 mètres carrés pour la surface de cette figure.

De la  
mesure  
des  
surfaces.

Il en sera de même pour le calcul de la surface du carré (*fig. 17*). Si le côté  $AB$  a 8 mètres, le côté  $BC$  ayant même mesure, on aura 64 pour la surface demandée.

Pour le triangle, on doit d'abord considérer que par la diagonale  $AC$ , le carré est divisé exactement en deux parties égales (*même fig.*); car si l'on faisait un pli sur la diagonale  $AC$ , il est clair que le côté  $AB$  tomberait exactement sur le côté  $AD$  et celui  $BC$  sur  $CD$ , le point  $B$  correspondant au point  $D$ : de là, il faut inférer que le triangle rectangle isocèle est la moitié du carré; donc s'il faut, pour avoir la surface du carré, multiplier un côté par l'autre, il faudra pour le triangle rectangle isocèle, faire la même opération et prendre la moitié du produit.

Il en est de même de tout triangle rectangle; on prend la moitié du produit des deux côtés de l'angle droit.

Si le triangle n'est pas rectangle, on multiplie un des côtés considéré comme base, par la moitié de la hauteur exprimée par une perpendiculaire abaissée de l'angle opposé à la base, sur cette base ou sur son prolongement.

Pour le trapèze, *fig. 18*, on ajoute les deux côtés parallèles  $DV$ ,  $XZ$ ; on prend la moitié de la somme qu'on multiplie par la hauteur  $OP$ , c'est-à-dire, par la perpendiculaire tirée entre les deux côtés parallèles.

Connaissant la manière de calculer la surface des triangles et des quadrilatères, il n'y a plus de difficulté pour aucune figure rectiligne, régulière ou irrégulière, car on peut par des



diagonales, réduire toutes les figures à ces surfaces élémentaires.

Pour le cercle, on multiplie la circonférence par la moitié du rayon; ainsi soit le cercle *fig. 4*, avec un diamètre DB de 56 pieds dont on veut avoir la surface, on cherche d'abord la circonférence, en prenant trois fois et un septième le diamètre, ce qui donne ici 176, et on multiplie ensuite cette valeur de la circonférence, par la moitié du rayon AB, c'est-à-dire, par 14; le produit 2,464 pieds carrés, est la surface du cercle EBCDF pris pour exemple.

Plus un polygone a de côtés, plus il renferme d'espace à périmètre égal; car d'après les calculs indiqués, à 24 toises de contour, le triangle rectangle qui aurait par supposition ses trois côtés de 6, 8 et 10 toises, au total de 24 toises, présenterait 24 *toises de surface*; le carré portant 6 toises de côté ou 24 toises de circuit, contiendrait une surface de 36 *toises*, et le cercle, polygone d'un nombre infini de côtés, à 24 toises de circonférence, donnerait 48 *toises de surface*.

On définit les figures semblables, celles qui ont les angles égaux et les côtés homologues proportionnels (\*): cela posé, on démontre

Des  
figures  
semblables.

---

(\*) Les côtés homologues de deux figures semblables sont ceux qui se correspondent: on dit qu'un côté est proportionnel à un autre, pour exprimer qu'il le contient, ou qu'il y est contenu un certain nombre de fois.

Inutile de parler des proportions: je dirai seulement qu'il est des signes usités, tels que les suivans; *plus*, +; *moins*, -; *multiplié par*, X; *égal à*, =; *que le*

que les surfaces des figures semblables sont entr'elles comme les carrés des côtés homologues.

En effet, d'après la définition, on a dans les figures semblables  $ABCD, opqi$ , *fig. 20*,  $DA : DC :: oi : iq$ ; abaissant des angles  $A$  et  $o$ , les perpendiculaires  $AN, os$ , on peut dire également  $DA : AN :: oi : os$ ; multipliant ces deux proportions, l'une par l'autre, on a  $DA^2 : AN \times DC :: oi^2 : os \times iq$ ; mais  $AN \times DC$ , c'est la surface du parallélogramme  $ABCD$ , et  $os \times iq$ , c'est aussi la surface du parallélogramme  $opqi$ : donc les surfaces des figures semblables sont entr'elles comme les carrés de leurs côtés homologues.

Du carré  
de  
l'hypothé-  
nuse.

La surface du carré, construit sur l'hypothénuse d'un triangle rectangle, est égale à celles des carrés faits sur les deux autres côtés de ce triangle.

Soit le triangle rectangle  $ABC$ , *fig. 21*, et les trois carrés  $ABHI, BCDE, ACFG$ : pour démontrer que le premier carré vaut en surface les deux autres, on abaisse du sommet de l'angle  $C$  une perpendiculaire  $CN$ , et on a trois triangles rectangles semblables  $ACN, CNB, ACB$ ; ces trois triangles sont donc entre eux comme les carrés de leurs côtés homologues,

---

chiffre 2 écrit au-dessus et à droite d'une quantité, comme  $B\bar{A}^2$ , désigne qu'elle doit être élevée au carré.

On sait d'ailleurs que le carré est le produit d'un nombre multiplié par lui-même; ainsi le carré de 8 est 64; ou  $8 \times 8 = 64$ .

ainsi on a  $ACN : A\overline{C}^2 :: CNB : B\overline{C}^2 :: ACB : A\overline{B}^2$ ; mais  $ACB$  vaut les deux triangles  $ACN$  et  $CNB$ ; donc  $A\overline{B}^2$  vaut  $A\overline{C}^2 + B\overline{C}^2$ .

Cette proposition est d'une application féconde à différens problèmes de géométrie; nous n'en ferons usage que pour le calcul des côtés d'un triangle rectangle, et pour élever une perpendiculaire à l'extrémité d'une ligne, ou sur un point donné de cette ligne.

Nous ferons observer que si le carré de l'hypothénuse vaut lui seul autant que les carrés des deux autres côtés du triangle rectangle, il est vrai de dire aussi, que le carré d'un des côtés vaut le carré de l'hypothénuse, moins le carré de l'autre côté. Donc lorsqu'on connaîtra deux côtés d'un triangle rectangle, on pourra toujours calculer le troisième; et en effet, si l'inconnu est l'hypothénuse, on carrera chacun des deux autres côtés; on ajoutera ces deux carrés ensemble, ce qui formera le carré de l'hypothénuse, puis extrayant la racine carrée, on aura l'hypothénuse. Si c'est un des deux autres côtés que l'on cherche, on carrera le côté connu; puis soustrayant le carré de ce dernier côté, du carré de l'hypothénuse, le reste sera le carré du côté cherché; il ne s'agira plus que d'extraire la racine de ce dernier carré.

Supposons, par exemple, qu'on veuille escaler un rempart de 40 pieds de haut, précédé d'un fossé de 20 pieds de large. On demande de quelle longueur doivent être les échelles; il est clair qu'on peut les considérer comme l'hy-

pothénuse d'un triangle rectangle ; donc je carrerai  $40=1600$  ; je carrerai  $20=400$  ; puis ajoutant ces deux carrés ensemble  $=2000$ , j'extraurai la racine carrée de ce dernier nombre  $=44$  pieds 6 pouces, ce qui donne la longueur des échelles.

Maintenant en appliquant cette même proposition, nous allons voir le moyen d'élever une perpendiculaire sur une ligne, ou à l'extrémité d'une ligne. Pour cela sur BA, *fig. 22*, en un point donné, et plutôt au point A, extrémité de la ligne, prenez de A vers B quatre parties égales de A en E ; du point A à l'ouverture de trois de ces parties, décrivez un arc de cercle ; du point E et d'un rayon égal à 5 parties, tracez un second arc, dont l'intersection fixera le point C, par lequel passera la perpendiculaire AC. En effet, le carré de 5 vaut le carré de 4, plus, le carré de 3.

Nous terminerons par quelques problèmes pratiques.

Manière  
de calculer  
une  
distance,  
quand un  
des points  
est inaccessible.

Voici la manière de trouver la distance d'un point accessible à un autre inaccessible : par exemple, de mesurer la largeur d'une rivière ; sans passer de l'autre côté.

On prend pour cela, à la vue, un point quelconque sur la rive opposée, comme A, *fig. 23*, pour servir d'alignement ; puis de ce point à un autre B, on suppose une ligne droite ; on élève ensuite, à l'extrémité de cette ligne droite, une perpendiculaire indéfinie BD, qu'on divisera en deux parties égales au point C ; du point D, on élève sur BD une nouvelle perpendiculaire DO indéfinie ;

enfin on se retire sur cette ligne DO, jusqu'à ce qu'on se trouve dans la direction AC, et là plantant un piquet ou un jalon E, la partie DE est égale à la ligne AB. Il suffit donc de mesurer la longueur DE, et d'en retrancher celle BI, pour avoir IA, qui est la largeur de la rivière.

L'inspection seule de la figure démontre que les deux triangles ABC, CDE sont semblables, et les géomètres ne sont point embarrassés de le prouver.

Si le terrain ne permettait pas de s'étendre de D vers O, au-lieu de partager la ligne BD en deux parties égales, on ne prendrait de D en C que le  $\frac{1}{3}$ , le  $\frac{1}{4}$  ou le  $\frac{1}{5}$  de BD; et alors on aurait toujours à cause des triangles semblables,  $DC : BC :: DE : AB$ ; opérant par nombres, et supposant  $DC = 15$  toises,  $BC = 45$  toises,  $DE = 6$  toises, on dira  $15 : 45 :: 6$ . Le quatrième terme de cette proportion est 18 toises, valeur de AB; retranchant maintenant de 18 toises la partie BI, que je suppose de 4 toises, il restera 14 toises pour la largeur AI de la rivière.

Ce problème résolu nous amène à en résoudre un autre, celui de connaître la longueur d'une ligne inaccessible AF, *fig. 24*. Pour cela on établit d'abord la même opération que ci-dessus, exprimée par les mêmes lettres ABCDE, la ligne DE étant égale à AB.

Moyen de déterminer la longueur d'une ligne inaccessible, et de mener une parallèle à cette ligne.

Ensuite on répète cette opération sur la direction FG, telle qu'on la voit figurée FGCHI; et pour cela on se porte de C vers D, cherchant le point G, où aboutirait une perpendiculaire tirée du point F sur CD; ce qu'on trouverait

sûrement et promptement à l'aide d'une équerre ou d'un cordeau de perpendiculaire, mais aussi par le tâtonnement. On porte la distance  $CG$ , de  $C$  en  $H$ , et élevant au point  $H$  la perpendiculaire  $HI$  indéterminée, on prolonge la ligne passant par  $FC$ , jusqu'au point de rencontre avec celle  $HI$ . Il n'y a plus qu'à tirer la ligne  $IE$ , c'est celle demandée, égale en longueur, et dans une direction parallèle à  $AF$ .

En effet, les triangles  $ACF$ ,  $ICE$  sont égaux parce qu'ils ont un angle égal  $C$ , compris entre deux côtés égaux chacun à chacun. Donc le 3.<sup>e</sup> côté  $IE$  est égal au 5.<sup>e</sup> côté  $AF$ .

De plus, les lignes parallèles étant celles qui sont également éloignées l'une de l'autre, on voit aussi, par l'égalité des triangles, que  $AB + HI = DE + FG$ . Donc la ligne  $IE$  est également éloignée de la ligne  $AE$ .

C'est donc la même solution si l'on propose de tirer une *parallèle à une ligne inaccessible*,  $IE$  prolongée étant parallèle à  $AF$ . Cette démonstration est nouvelle; je hazarde de la proposer, quoique l'opération soit un peu longue, parce qu'on la fait aisément, sans instrument.

Diverses  
manières  
d'estimer la  
hauteur  
d'un édifice.

Pour mesurer la hauteur d'un édifice ou d'un rempart accessible par le pied, on peut employer les moyens suivans.

D'abord par l'ombre d'un homme ou d'un bâton comparée à la longueur de l'ombre de l'édifice, en faisant cette proportion ;

Comme l'ombre du bâton ou de l'homme est à sa hauteur :

Ainsi la longueur de l'ombre projetée par l'édifice, est à la hauteur de cet édifice.

En second lieu on parvient à la même solution par un moyen mécanique fondé sur la géométrie. A cet effet, on construit en bois ou en carton une petite équerre à 45 degrés, ou un petit triangle rectangle isocèle, dont les côtés  $ea$ ,  $ad$ , portent 7 à 8 pouces, plus ou moins, *fig. 25*; on cloue ce petit triangle, ou cette équerre sur une règle ou bâton de 5 à 6 pieds de longueur environ, de sorte que le côté  $ad$  affleure exactement un des bords de la règle ou du bâton. Avec cet instrument tenu bien verticalement, on s'avance vers la tour ou le rempart GO que l'on veut mesurer, en regardant toujours le long de l'hypothénuse  $cd$ , jusqu'à ce qu'on aperçoive le sommet O du rempart. Alors, il n'y a plus qu'à mesurer la distance HG; en y ajoutant la hauteur du bâton ou de la règle, ce sera la hauteur cherchée.

Si le rempart n'était pas accessible par le pied, lorsqu'on aurait, ainsi que nous venons de le dire, déterminé le point H, on trouverait la distance HG par le moyen indiqué *fig. 23*.

Une troisième méthode que je crois plus simple, pourrait être encore employée. On prend deux jalons de longueur inégale NP, AB; on fiche le plus grand en terre, bien verticalement, à une distance quelconque du pied de l'édifice; puis on se retire dans la même direction, avec le second jalon AB, jusqu'à ce que la tête A de ce jalon se trouve dans le prolongement du rayon visuel ON, tiré du sommet de l'édifice à la tête

du premier jalon NP; on a alors, dans cette figure, deux triangles semblables AQN, ARO. Ainsi on peut dire  $AQ : QN :: AR : RO$ . Donc  $RO = AR$  ou  $BG \times QN$ .

AQ

En exprimant ce langage en chiffres, je suppose le jalon AB de 5 pieds, celui PN de 9 pieds, la distance qui les sépare de 6 pieds, celle PG ou QR de 45 pieds.

On a les trois premiers termes de la proportion ainsi qu'il suit:

$$6 : 4 :: 51 :$$

Multipliant 4 pieds, différence de la longueur des deux jalons, par 51 pieds, distance du petit jalon au pied de l'édifice, on a 204 pieds; divisant ensuite cette quantité par le nombre 6, qui exprime la distance de l'un à l'autre jalon, il vient au quotient 34 pieds pour la hauteur RO, à laquelle ajoutant la longueur du petit jalon AB qui est de 5 pieds, on a pour la hauteur de l'édifice 39 pieds.

Sans doute il existe des méthodes de géométrie pratique, et la trigonométrie enseigne des opérations plus exactes que celles qui viennent d'être indiquées; mais il faut le secours des instrumens propres à mesurer les angles, et ici nous avons eu pour objet d'arriver à ces résultats, sans démonstrations étendues, et seulement en employant des piquets, des jalons, et le cordeau.



## CHAPITRE V.

*De la Fortification passagère ou de campagne.*

LA fortification de campagne est l'art d'opposer à l'ennemi, sur le terrain, des difficultés plus ou moins grandes contre ses attaques; elle procure des avantages importants pour la défense d'un lieu ouvert ou d'un accès facile, et elle ajoute beaucoup à la force naturelle d'une bonne position. C'est avec son secours, qu'on met un petit nombre d'hommes en état de se défendre contre un corps nombreux.

La fortification de campagne est aussi appelée passagère, parce qu'elle est employée à l'armée dans les positions variables des troupes, et par conséquent pour un temps limité et de courte durée : donc elle n'exige pas autant de solidité et de soins dans la construction, que la fortification durable ou permanente, qui est celle des places de guerre, et qui est en entier du ressort des ingénieurs.

Dans tous les temps, on a vu les armées se retrancher; César ne dut la conquête des Gaules qu'à cet art important; c'est dans ses camps retranchés qu'il triomphait de la valeur mal dirigée, et du nombre considérable des ennemis.

L'étendue de ses ouvrages est presque in-

croyable. On voit dans les Commentaires de cet illustre général, que Cicéron, un de ses lieutenans, résista avec une légion retranchée à tous les peuples du Hainaut, qui finirent par lui opposer les mêmes moyens en investissant son camp d'un retranchement de cinq lieues de longucur. A Alise, les lignes de César avaient cinq lieues d'étendue, et étaient doubles; à Durazzo, Pompée avait construit vingt-quatre forts occupant un circuit de cinq lieues : César l'y enferma par une ligne d'ouvrages continus.

Il est vrai qu'alors les retranchemens étaient inexpugnables, eu égard aux moyens d'attaque; que les armées s'y croyaient en pleine sûreté, qu'elles s'y retiraient pour éviter le combat, ou pour échapper à la poursuite; avantages que l'effet si puissant du canon diminue beaucoup maintenant.

Cependant l'utilité de la fortification n'est pas moins incontestable aujourd'hui, et on pourrait à cet égard produire de nombreux exemples parmi lesquels je citerai, dans la dernière guerre, l'attaque opiniâtre, mais infructueuse des lignes de Fuentes de Onoro par le maréchal Masséna, et celle du camp retranché de Saint-Jean-de-Luz, défendu par de jeunes soldats, qui forcèrent de vieilles bandes espagnoles à la retraite, après huit heures de combat, avec perte d'un grand nombre d'hommes et de plusieurs canons.

En 1715, à Strezau, dans l'île de Rugen, un simple retranchement couvert par des chevaux de frise, avait arrêté le téméraire Charles XII,

qui ayant eu son cheval tué sous lui, fut obligé de se retirer avec sa troupe, abandonnant son artillerie.

Pendant le siège de Berg-op-Zoom, les redoutes du village de Vonde, vaillamment défendues par les Français, ne purent jamais être enlevées par les forces très-supérieures du comte de Schwarzenberg, qui y fit de longs et inutiles efforts.

Je diviserai cet abrégé en quatre sections : la première comprendra les différens ouvrages qu'on peut construire en campagne : on en discutera le plan et les profils ; dans la seconde section il sera question du tracé et de la construction ; dans la troisième, des moyens d'augmenter la force d'un poste ; et dans la quatrième, de l'attaque et de la défense des lieux retranchés.

On ne prétend pas faire ici un traité, mais seulement exposer les principes les plus connus, et puisés dans les leçons des meilleurs auteurs.

Il nous suffira de mettre un officier à même de pouvoir, au besoin, concevoir et faire exécuter lui-même un ouvrage quelconque, qui ne peut jamais être fort étendu.

Avant tout, pour procéder avec ordre, nous allons exposer quelques règles et donner quelques définitions.

Le feu simple ou direct est regardé comme peu redoutable en fortification ; au contraire les feux croisés sont d'une très-grande défense. Aussi dans tous les ouvrages recherche-t-on une disposition propre à produire la plus

Du feu  
direct et des  
feux croisés.

grande quantité possible de ces feux ; et c'est ce qu'on obtient par la disposition des faces ou côtés d'un ouvrage qui se flanquent mutuellement.

On dit en fortification que telle partie d'un ouvrage est flanquée, quand elle est défendue par les feux d'une autre partie de l'ouvrage, dirigée de manière à prendre en flanc ou de côté, les troupes qui s'avanceraient pour l'attaque ; ainsi la ligne  $xy$ , *fig. 1.<sup>re</sup>, pl. VII*, est flanquée par la ligne  $xz$ . On sent que l'étendue de cette défense, qui est ici très-rapprochée, ne doit pas excéder la portée ordinaire des armes à feu.

Des feux  
rasans et  
fichans.

On distingue les feux rasans et les feux fichans : les premiers sont ceux qu'il faut toujours rechercher, en ce qu'ils rasent presque horizontalement le terrain qu'on veut battre, et qu'ils produisent sur leur passage beaucoup de ravages, tandis que les feux fichans partant d'un lieu dominant, vont porter en terre, et ne frappent pour ainsi dire qu'un seul point.

De la  
direction  
du tir.

La plus légère expérience de la défense des lieux retranchés, apprend que le soldat tire toujours dans l'action directement devant lui ; ainsi il ne faut point compter sur le secours des feux obliques, et c'est d'après cette observation qu'on doit procéder en fortifications.

Des angles  
flanquans.

Cela posé, on verra (*fig. 1.<sup>re</sup>*) que l'angle rentrant ou flanquant le plus avantageux est l'angle droit  $A$ , parce que tout l'intervalle se trouve également défendu ; 2.<sup>o</sup> Que l'angle trop aigu  $B$  est dangereux, parce que les par-

ties flanquées sont exposées au feu des parties flanquantes; 5.<sup>o</sup> Que l'angle obtus C offre peu de défense, et même que le feu d'un angle très-obtus se réduit presque au feu direct. L'inspection seule de la figure démontre ces faits: concluons-en, qu'il faut entièrement rejeter les angles aigus, ne point trop employer les angles obtus, et s'attacher à l'angle droit, comme à l'angle flanquant le plus parfait. Les angles F, G, H, I, *fig. 2.*, sont ce qu'on appelle des angles flanquans ou angles de flanc.

Quant aux angles saillans pris isolément, il est une remarque à faire: l'angle A, *fig. 2*, offre un espace O entièrement dépourvu de feu, et cet espace est d'autant plus grand, que l'angle est plus aigu. D'après cela tous les angles saillans devraient être très-obtus; mais alors il en résulterait qu'un ouvrage fermé deviendrait un polygone d'un grand nombre de côtés, et l'on doit toujours restreindre le nombre des côtés d'un ouvrage, sans trop resserrer néanmoins la surface intérieure. On donne donc ordinairement aux angles saillans de 60 à 120 degrés, et si on le juge convenable, on remédie à leur défaut naturel en les arrondissant B, ou en les pratiquant à pan coupé C. Le meilleur moyen serait encore de les construire en crémaillère D, c'est-à-dire, de couper le parapet par ressauts, dont les côtés perpendiculaires entre eux, sont, les uns parallèles, les autres perpendiculaires à la ligne VT; toutefois, cette construction entraîne quelques inconvéniens, dont on parlera plus bas.

Des angles  
saillans ou  
flanqués.

Quoi qu'il en soit, l'angle saillant considéré isolément, n'est pas susceptible par lui-même d'une grande défense, et par cette raison on doit toujours observer dans les ouvrages un peu étendus de diriger en avant de ces angles morts des feux de flanc qui se croisent, et défendent l'espace dépourvu de feu. L'angle saillant est appelé dans ce cas angle flanqué.

De la capitale.

On donne le nom de capitale à des lignes AE, DT, *fig. 2*, qui partagent l'angle saillant en deux parties égales; ces lignes sont importantes à considérer par rapport à l'attaque ou à la défense des ouvrages.

De la courtine.

Les parties droites FG, HI, qui joignent des ouvrages entr'eux, se nomment courtines.

De la gorge.

La gorge d'un ouvrage est la partie qui est comprise entre les extrémités des faces ou des flancs, telle que KF, GH; la demi-gorge est la moitié de cette partie comme KE, EF.

## PREMIÈRE SECTION.

### *Des plans de divers ouvrages, et de leurs profils.*

Des plans.

LA configuration des ouvrages est toujours déterminée par la localité; ce sont les points ou débouchés qu'on veut battre, qui en règlent les faces ou les côtés. Assez souvent on est obligé de suivre les sinuosités du terrain à retrancher; cependant on trace aussi des plans réguliers en rase campagne.

Des ouvrages ouverts.

Les ouvrages sont ou ouverts par la gorge, tels que les redans, les lunettes, *fig. 5* et 5; ou

fermés, comme les redoutes, *fig. 6, 7 et 8*, les têtes de pont, *fig. 9 et 10*, et les forts de campagne ; ou enfin développés, tels que les lignes *fig. 11, 12 et 13*.

Le plus simple des ouvrages qu'on ait à construire pour mettre un poste à couvert, est un redan (*fig. 3*) ; cet ouvrage entièrement ouvert par derrière, ne peut soutenir que momentanément une attaque un peu vive, tant que les défenseurs conservent la facilité de se retirer sur la troupe qu'il couvre. Cette remarque s'applique à la lunette (*fig. 5*), qui n'est autre chose qu'un redan avec deux flancs.

Du redan  
et de la  
lunette.

Il en est de même d'un simple épaulement. (*fig. 4.*)

Dans ces sortes d'ouvrages, qui s'exécutent très-communément, on donne aux deux faces AB, BC du redan ou de la lunette, une direction propre à battre deux points différens, à chacun desquels l'une des faces se trouve parallèle ; on emploie l'épaulement de préférence lorsqu'il s'agit de défendre tout l'espace qui se trouve en avant parallèlement, et les crochets de cet ouvrage couvrent les flancs de la troupe qui le défend. Mais ces pièces doivent être soutenues de près par un corps de troupes, autrement on les aurait bientôt tournées ; par cette raison, lorsqu'on est forcé de détacher un poste à une distance un peu éloignée, soit pour occuper une hauteur avantageuse, ou pour conserver une communication, soit encore pour garder une gorge ou une issue, il est plus convenable de construire un ouvrage fermé.

Des  
ouvrages  
fermés.  
—  
Des  
redoutes.

Les redoutes, dans ce cas comme dans plusieurs autres, sont fort utiles; mais elles ont deux défauts. Elles renferment peu d'étendue; et, ce qu'il y a de pis, elles sont dépourvues du secours des flancs, qui remédient si bien au défaut naturel des angles saillans; elles pèchent donc contre ce principe de fortification, que toutes les parties doivent être défendues, et qu'il n'y ait aucun point mort ou privé de défense. Vainement a-t-on cherché le moyen de corriger ces désavantages en variant la figure des redoutes. Assurément celle circulaire serait préférable à toute autre qu'on pourrait imaginer, si l'on pouvait toujours s'en servir; mais bien que dans cette forme le feu se distribue partout également, il a l'inconvénient d'être divergent; et ensuite si l'objet qu'on veut battre, tel qu'un débouché, un chemin, un gué, présente une surface un peu étendue, qui nécessite des feux parallèles répétés, on ne peut les obtenir de la figure circulaire, puisqu'elle ne donne rigoureusement qu'un seul feu dirigé sur cet objet.

La redoute triangulaire est rejetée par la raison qu'elle renferme trop peu de surface, et que les angles trop aigus laissent en avant de chacun d'eux, un vide considérable dépourvu de feu.

La forme carrée (*fig. 6*) est donc celle du moindre nombre de côtés, qui est adoptée, ou presque toujours employée; elle présente à l'ennemi un développement de feux parallèles; les côtés se couvrent mutuellement et empêchent qu'on n'enfile ou qu'on ne prenne de flanc et



de revers les combattans; et si elle a le grand désavantage des angles morts, auquel on ne remédie que faiblement, en arrondissant les angles de l'ouvrage ou en les pratiquant en pan coupé.

Quelques auteurs qui veulent sauver toutes les imperfections, consillent d'ajouter à la redoute carrée des saillans perpendiculaires et arrondis sur le milieu de chaque face, afin de défendre les angles dépourvus de feu; toujours est-il, qu'un semblable ouvrage prenant alors un plus grand développement, exige d'autant plus de monde pour sa défense, et qu'autant vaudrait construire un petit fort bastionné; mais les forts de campagne ne sont pas du ressort d'un officier particulier; il faut en laisser le tracé et la construction aux ingénieurs versés dans cette partie plus importante de l'art.

La redoute à côtés brisés, beaucoup plus simple, est assez en usage; l'ingénieuse idée de rompre chacun des côtés d'une redoute carrée en deux parties qui se rencontrent sous un angle rentrant très-obtus, de 140 à 160 degrés (*fig. 7*), procure en avant, et de chaque côté, des feux croisés qui, prolongés, défendent les angles extérieurs à une grande distance; que si l'on objectait qu'il faut pour cela des armes de longue portée, et qu'en outre les angles rentrans diminuent la surface intérieure de l'ouvrage, on conviendra du-moins que malgré de tels inconvéniens, cette disposition est préférable à toute autre, lorsqu'il s'agit de battre vivement un débouché par des feux croisés, surtout si le

terrain permet de refuser les saillans aux attaques. Au contraire, si le terrain oblige de présenter un angle, et qu'on ait besoin de feux directs et parallèles, la meilleure redoute fermée qu'on puisse pratiquer, celle qui offre une répartition de défense plus égale est la redoute appelée à crémaillère continue (*fig. 8*): toutefois, ainsi que nous l'avons dit, cette invention n'est-elle pas encore sans défaut?

L'auteur du *traité complet de fortification* a parfaitement reconnu et analysé les vices de cette construction.

Il démontre, 1°. qu'elle convient moins aux angles aigus et obtus qu'aux angles droits; 2°. que la sur-épaisseur donnée au parapet par l'addition des petits redans qui composent la crémaillère, diminue la surface intérieure de l'ouvrage.

3°. Que par cette raison, le prolongement de la plongée du parapet doit tomber beaucoup au-delà de la contrescarpe, à moins de laisser trop à découvert les défenseurs de l'ouvrage dans quelques points.

4°. Qu'il est impossible, comme on s'en était flatté, de défendre *simultanément* les faces et les saillans par cette disposition, en plaçant des fusiliers *v, t*, sur les deux côtés des redans pour la défense des saillans, et d'autres *s, n*, aux sommets des angles de la crémaillère, ainsi qu'on le voit au côté *AB* de la *fig. 8*, attendu qu dans un si petit espace les fusils venant à se croiser, peuvent être fracassés réciproquement par les balles des uns et des autres, et qu'il y a

une gêne continuelle pour coucher l'arme sur le parapet.

5°. Que cette construction est minutieuse et longue; et après toutes ces objections, l'auteur convient pourtant que la crémaillère est le seul moyen à employer pour défendre avec quelque succès un *saillant abandonné*; qu'avec une crémaillère continue, on peut défendre les faces et les saillans, si-non ensemble, du-moins à volonté, ou alternativement, en portant les fusiliers *t, v*, qui défendent les saillans (côté *AB* de la *fig. 8*) aux sommets des angles des redans, comme en *s, n*, et réciproquement.

Ce même auteur fixe invariablement à trois pieds la longueur des côtés qui défendent l'angle : la raison qu'il en donne, que cette distance, réduite à deux pieds au haut du parapet, à cause du talus, est absolument nécessaire pour qu'un fusilier puisse agir librement, ne me paraît pas péremptoire; car l'expérience prouve que deux pieds sont plus que suffisans. En bataille ou dans le rang, un fantassin n'occupe que vingt-un pouces sur quatorze; on peut donc donner seulement 2 pieds 6 pouces au côté du redan, il restera encore au-moins 18 pouces dans le haut; et le fusilier, toujours couvert, a l'espace convenable pour manier et charger son arme, ainsi que pour la coucher en joue dans la position de demi-à-droite, surtout n'étant point resserré de droite ni de gauche, puisqu'il est isolé. Ces nouvelles proportions augmentant d'un cinquième les feux sur les saillans, et d'un sixième sur les faces quand l'angle est droit, il

me semble qu'elles doivent être adoptées, quoique plus vétéilleuses, et avec d'autant plus de raison que l'auteur prouve l'impossibilité de procurer au feu de parapet trois directions différentes, quelque dimension qu'on donne aux côtés des redans.

Des têtes  
de ponts.

On appelle tête de pont un ouvrage qui embrasse une étendue de terrain en avant d'un pont pour le couvrir et le défendre.

Cet ouvrage, fermé en arrière, seulement par la rivière, peut avoir différentes formes ( nous ne prétendons pas parler ici d'une tête de pont faite pour assurer le passage d'une rivière à une armée entière, ou pour protéger sa retraite : cette espèce d'ouvrage considérable exige toujours les talens d'un ingénieur, et mérite toute son attention ) ; notre but est de construire un petit retranchement en avant d'un pont, afin d'y placer une garde en état de résister à des efforts supérieurs. Un simple redan suffirait à la rigueur ; l'épaulement à flanc pourrait encore convenir, quoique ni l'un ni l'autre pris isolément n'offrent une grande défense ; la lunette, *fig. 5*, qui n'est autre chose qu'un redan avec deux flancs, remplira mieux le but. Tout ce qu'on pourrait reprocher à cette tête de pont, serait que la partie saillante est dégarée de feu. On corrige ce défaut, en construisant sur la rive opposée des flancs détachés *AB, CD, fig. 9, pl. VIII*, qui fournissent un feu croisé en avant des angles morts. La *fig. 9* est un ouvrage en bonnet de prétre très-propre à une tête de pont. L'angle

saillant est défendu par un feu croisé redoutable, augmenté par celui des flancs détachés.

Si on avait besoin d'une tête de pont qui embrassât plus de terrain, comme il arrive lorsqu'on a à couvrir deux ponts, on pourrait adopter la *fig. 10*, appelée ouvrage à corne, qui est composée d'un front de fortification *AB*, et de deux longues branches *AC*, *BD*. On emploie encore d'autres figures, telles que celle du réduit *E fig. 9*, ou celle dite en queue d'hironde, *pl. IX*.

Au reste, on sent parfaitement que les ouvrages réguliers que nous proposons, seraient surtout convenables dans une plaine rase; mais si le terrain présentait des irrégularités, par exemple des débouchés à battre, des gorges qu'il fallût prendre de revers, etc., la figure subirait en ce cas la forme que nécessiteraient les divers accidens du terrain ou les points principaux qu'on voudrait battre; mais toujours est-il important de construire quand on le peut, sur la rive opposée, des flancs détachés qui fournissent un feu d'autant mieux dirigé et d'autant plus certain, que les troupes ont plus de sécurité dans ces derniers ouvrages à l'abri d'être enlevés de vive force? Je dis, quand on le peut, car il faut pour cet effet, que la rive opposée soit supérieure, ou au-moins de niveau à celle sur laquelle est construite la tête de pont.

En général, les ouvrages de fortification ne doivent pas être d'une grandeur arbitraire; c'est le nombre d'hommes destinés à les défendre qui détermine la longueur du développement,

De l'étendue  
des  
ouvrages.

ou du contour intérieur. Ce contour A, B, C, D, (*fig. 6*), est appelé trait magistral, parce qu'il règle toutes les parties accessoires de l'ouvrage qui sont tracées toujours parallèlement à ce trait, tant intérieurement qu'extérieurement. Dans les *fig. 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13*, il est distingué par une ligne plus grosse.

Ce trait, par l'addition de toutes les lignes qui le composent, et qui forment ensemble le périmètre de la figure, doit fournir un développement de deux pieds par homme.

On y ajoute, lorsqu'on a du canon, douze pieds par chaque pièce de 4 ou de 8, et seize pieds pour celles de 12.

Voilà la règle ordinaire pour tous les ouvrages ouverts; mais pour les ouvrages fermés, il faut avoir égard et au nombre d'hommes destinés à garnir le parapet, et à l'étendue de la surface intérieure, de manière à donner environ une toise carrée par homme, surtout dans les petits ouvrages, afin qu'on n'y soit pas trop resserré; toutefois les périmètres étant entr'eux comme les côtés, tandis que les surfaces sont comme les carrés des côtés, si l'on double les côtés d'une figure on en quadruple la surface; donc la proportion ne peut suivre en même-temps et la longueur des côtés et l'étendue des surfaces pour les grands ouvrages.

Sur ces principes, on a établi qu'on ne pouvait donner à la plus petite redoute moins de six toises de côté intérieur, ce qui suppose environ trente-six défenseurs, qu'on développe sur un seul rang, à raison de quatre pieds par homme;

et on a limité l'étendue de la plus grande redoute à seize toises de côté, ouvrage capable de contenir environ trois cents hommes sur deux rangs, et même un bataillon de cinq cents hommes à trois rangs de hauteur, avec une réserve au centre.

Les motifs qu'on donne pour cette règle sont très-justes; dans le premier cas, la surface intérieure de la redoute doit être assez étendue pour que le détachement destiné à sa garde puisse s'y mouvoir librement; d'ailleurs il est d'expérience qu'un ouvrage trop resserré est promptement forcé par l'obus. Un seul de ces projectiles venant à tomber dans l'ouvrage, peut faire beaucoup de mal aux défenseurs, qui sont tous à portée d'être atteints par les éclats. Dans le second cas, il est plus avantageux de chercher une autre forme pour un ouvrage destiné à embrasser une grande étendue de terrain, parce qu'alors on se procure beaucoup de feux croisés par une combinaison avantageuse des angles et des lignes de la figure.

Quant aux têtes de ponts, qui sont aussi des ouvrages fermés, elles doivent présenter plus d'espace puisqu'elles sont destinées à protéger la retraite d'une colonne de troupes, qui doit y défiler sans embarras, et qu'on y pratique le plus souvent un réduit, ainsi que nous le verrons plus bas; il faut donc leur donner plus de développement qu'aux autres ouvrages, et s'écarter un peu dans ce cas de la règle ordinaire.

Les ouvrages que l'on construit en tête des camps, sont continus ou détachés, et sont ap-

Des  
ouvrages  
développés

pour  
retrancher  
les camps.

**pelés lignes.** C'est une suite de redans, de lunettes, et de redoutes, liés ou non par des courtines; l'objet principal est de les bien appuyer: elles le seront naturellement si le terrain présente sur les flancs du camp, une rivière profonde, ou des marais bourbeux, ou un bois fourré, en un mot un terrain inaccessible; mais on aura attention, si c'est une rivière, de bien s'assurer qu'elle n'est pas guéable, et surtout de prolonger le fossé des retranchemens jusque dans la rivière. Si ce sont des marais, on les fera sonder pour savoir si réellement ils sont impraticables; enfin si c'est un bois, on fermera ce côté par une bonne redoute; on pratiquera de grands abatis, afin d'y placer suffisamment d'infanterie pour les défendre. Si le front de la position se trouve convert par un ravin ou chemin creux, il ne faut pas négliger de l'enfiler par quelque flanc d'un des ouvrages; et si on ne le pouvait, il faudrait construire exprès un ouvrage détaché.

Des lignes  
continues.

Les inconvéniens des lignes continues les ont fait rejeter par de grands militaires; en effet, les troupes qui y sont renfermées sont gênées dans leurs mouvemens, et réduites pour ainsi dire à la défensive, ne pouvant sortir pour marcher à l'ennemi qu'en défilant; ce qui ne se fait pas sans danger. Cependant on les emploie dans quelques circonstances: les lignes les plus connues sont celles à redans, *fig. 11.*, dont il va être question. Vauban prescrit les proportions suivantes: cent vingt toises d'une pointe à l'autre des redans, trente toises de gorge AB, vingt-deux de capitale CD; et par conséquent un peu



moins que vingt-sept toises de face. Il est clair qu'on obtient par ce moyen des feux croisés en avant des courtines EA, BF, qui se trouvent conséquemment bien défendues; et d'ailleurs cette méthode n'a pas le défaut de présenter un trop grand développement, puisque chaque front est de cent quarante-quatre toises au lieu de cent vingt, ce qui donne seulement un cinquième de plus. On reconnaît particulièrement cet avantage quand on est pressé par le temps, qu'on manque de travailleurs, ou qu'on a peu de troupes pour défendre l'ouvrage : cependant il y a beaucoup à dire contre.

« J'ai remarqué quatre défauts principaux à la » méthode ordinaire (celle des lignes à redans) », dit Clairac dans son *Ingénieur de Campagne*; « Je vais, dit-il, les récapituler; le milieu de la » courtine n'en est flanqué qu'à trente toises » en avant : la direction du tir le plus voisin ne » coupela capitale qu'à environ cinquante toises » de l'angle flanqué; les lignes de défense étant » de plus de cent vingt toises, le feu de ce qui » excède cette longueur ne peut se compter » pour rien (\*); enfin, la grande obliquité du » redan sur la courtine empêche que le fossé » ne soit défendu; je me trompe grossièrement » ou un changement bien léger peut remédier » à tout. Il n'est question que de briser la cour-

---

(\*) Ces trois défauts disparaissent en ne donnant que 80 toises d'un saillant à l'autre; mais alors le développement est un peu plus considérable. Voyez les deux fronts GH, HI, fig. 11.

» tine par le milieu, de manière que l'angle  
 » saillant qu'elle formera soit sur l'alignement  
 » des points des redans, opération aussi simple  
 » que facile dans la pratique. *Voyez fig. 12*  
 » ABC (\*).

» Le changement de direction des feux de  
 » courtine, dit encore le même auteur, dans  
 » un chapitre suivant, en opère un autre bien  
 » considérable, qui est que chaque demi-front  
 » suffisant à sa défense, tient lieu en quelque  
 » manière d'un front entier » ; et il s'explique  
 ainsi :

« Ce qui constitue, quant à la défense, un  
 » front de fortification, c'est un assemblage de  
 » lignes tournées de manière à se flanquer réci-  
 » proquement. Or, comme suivant la méthode  
 » ordinaire, la courtine ne bat que devant soi,  
 » et que les deux faces qui la terminent sont  
 » les seules parties qui aient ou qui tendent à  
 » avoir cette propriété, le front ne peut être  
 » complet, c'est-à-dire flanqué partout, s'il  
 » n'est composé de la courtine et des deux  
 » faces. Suivant le nouveau tracé, cela est tout  
 » différent; si la face défend sa demi-courtine,  
 » elle en est également défendue; desorte qu'en  
 » supposant que ces parties soient détachées du  
 » reste, et qu'on ne puisse les tourner, elles se-  
 » raient capables de se soutenir par elles-mêmes.

---

(\*) On obtient un meilleur tracé en donnant plus de longueur à la perpendiculaire GH, *fig 12*, qui détermine l'angle saillant de la courtine. Les angles de flanc devenant droits alors comme en D, E, le fossé des saillans est défendu plus directement.

» Il résulte de là, que l'on peut sans incon-  
 » vénient donner plus de distance d'un redan  
 » à l'autre; mais je voudrais en ce cas, dit  
 » toujours Clairac, changer de construction;  
 » qu'on les éloigne de milieu en milieu d'un  
 » quart de plus, c'est-à-dire de cent cinquante  
 » toises en cent cinquante toises; ce qui est  
 » selon moi la plus grande longueur conve-  
 » nable eu égard au feu des faces. Je donnerais  
 » à la capitale du redan qui, outre cet usage,  
 » sert encore de perpendiculaire à la brisure,  
 » un cinquième du front, et une toise de plus  
 » que la moitié de cette capitale à chacune des  
 » demi-gorges.

» L'on ne peut, ce me semble, disconvenir  
 » que cette méthode ne soit bien préférable à  
 » l'ancienne par la direction des feux, par leur  
 » distribution et par le raccourcissement des  
 » lignes de défense, tous points également es-  
 » sentiels. Elle ne lui cède même guère par le  
 » moins de travail, puisque le développement  
 » n'excède la longueur du front que d'environ  
 » trente-cinq toises, c'est-à-dire à cinq toises  
 » seulement de plus qu'un cinquième ».

Enfin, le même auteur parle de lignes à  
 tenailles (*Voyez fig. 13*); les meilleures propor-  
 tions qu'on puisse adopter pour cette sorte de  
 lignes, c'est selon lui de donner au front cent  
 toises, et à la perpendiculaire le tiers de la  
 longueur du front. On connaît en outre les lignes  
 en crémaillère avec bastions EF, pl. IX; qu'on  
 construit aussi renforcées de queues d'hironde;  
 telles que G, au-lieu de bastions F; du reste,

ce sont les accidens du terrain et les points que l'on veut battre qui déterminent le tracé des crémaillères.

Des  
ouvrages  
détachés  
pour couvrir  
une  
position.

Si l'on a presque renoncé aujourd'hui à la méthode des lignes continues, parce qu'elles empêchent tout mouvement offensif de la part des troupes qui y sont renfermées, au-moins ne devrait-on jamais négliger de construire sur le front d'un camp des ouvrages détachés qu'on garnit d'artillerie, ainsi qu'on le voit en F, G, H, I, pl. IX; ils offrent beaucoup d'avantages; 1°. Ils couvrent le front du camp, et en défendent toute l'étendue par des feux croisés dirigés sur les intervalles ouverts; 2°. Ils laissent la faculté de placer dans ces intervalles en arrière, des corps entiers qu'on peut faire donner à propos, et sous la protection du feu desdits ouvrages; 3°. Si l'ennemi pénètre par les intervalles, il s'expose à être pris en flanc et en queue; 4°. Enfin ce sont autant de points stables et solides pour conserver une position, ou pour la reprendre si l'on a été d'abord repoussé.

Ces ouvrages sont ou fermés ou ouverts par la gorge: on objecte avec raison que, dans le premier cas, l'ennemi venant à s'en emparer, peut ensuite s'en servir utilement: cela est sans réplique; que dans le second, il suffit de parvenir à tourner l'ouvrage pour s'en rendre maître. On pare à ce dernier inconvénient, en fermant la gorge de ces ouvrages par des chevaux de frise, ou par une triple rangée de puits, dont nous parlerons plus loin, ou mieux encore par un large et profond fossé H, palissadé s'il

est possible, et dont on répandra les terres; seulement il est nécessaire de construire un petit pont avec quelques madriers portés sur deux pièces de bois, pour pouvoir retirer l'artillerie et faire passer les troupes. Ce pont est détruit ou reconstruit facilement et promptement au besoin, en ne clouant point les madriers sur les poutres.

La pl. IX donne une idée de ces sortes d'ouvrages détachés, ou lignes à intervalles; elle fait assez connaître qu'ils doivent se flanquer mutuellement, et défendre par conséquent les intervalles ouverts. On peut aussi disposer des redans tout simplement sur une ligne, ou mieux placer en échiquier sur deux lignes, des redoutes carrées dont un angle est tourné du côté de l'ennemi, telles qu'on les a tracées en I, I, I; mais ces espèces de fortifications régulières, et toutes celles de ce genre qu'on peut varier à l'infini, ne conviennent qu'en pays plat et découvert; et comme nous l'avons déjà dit, les constructions dépendant du terrain sont le plus souvent irrégulières. La même planche fait voir comment, sans s'astreindre à la rigueur des principes prescrits, mais aussi sans trop s'en écarter, on retranche un camp en ouvrages détachés réguliers ou irréguliers; seulement il faut faire attention dans le tracé, qu'une partie des ouvrages ne batte pas l'autre au lieu de la défendre; il faut de plus ne pas les éloigner au-delà de la portée du mousquet, c'est-à-dire de quatre-vingts ou cent toises, et enfin les placer préférablement sur les parties dominantes et saillantes du terrain,

Manière  
de  
retrancher  
les villages  
et bourgs.

pour ne pas être commandé, et pour que les intervalles se trouvent mieux défendus.

On retranche une petite ville ou un village comme on fortifie un camp, par des lignes continues K, L, ou par des ouvrages détachés M, M, M, qui enveloppent leur enceinte. Tous les villages et bourgs ne sont pas susceptibles d'être retranchés. Ceux qui sont trop étendus ou dominés à la portée des armes, doivent être spécialement exclus; les premiers, parce qu'il est impossible de les garder et de les défendre convenablement; les seconds, parce que l'ennemi, maître d'un point dominant, les aurait bientôt forcés; cependant si l'on était obligé de s'établir dans d'aussi mauvais postes, il faudrait encore chercher le moyen de les rendre tenables.

Dans la première supposition, on n'occuperait qu'une partie du village ou du bourg, pour s'y retrancher; ayant soin de choisir le quartier qui présenterait le plus d'obstacles ou de défenses naturelles, tels qu'une rivière non-guéable, des côtes inaccessibles, des marais impraticables; ce qui dispenserait de garder ces points, et permettrait de porter ailleurs ses forces. On pourrait même s'en tenir à la défense d'un poste plus resserré, qu'on fortifierait avec soin, comme une église, un cimetière, un couvent, un château; du reste on mettrait le village seulement à l'abri d'un coup de main, en fermant toutes les avenues par des redans ou par des coupures, en crénelant les murs des maisons extérieures, en faisant quelques abatis, en creusant de larges fossés dans les lieux les plus découverts, etc.

Dans le second cas où le village serait dominé, il faudrait de toute nécessité s'établir sur un des points dominans, et y construire un fortin ou un retranchement un peu considérable, qu'on lierait avec le village, soit par des ouvrages détachés, soit par une communication continue.

Il n'est pas possible de donner une idée précise et exacte de la configuration des divers ouvrages qu'on emploie ordinairement pour se retrancher. C'est le terrain même, et les points que l'on veut battre qui déterminent le tracé et règlent les faces ou les côtés d'un ouvrage: assez souvent on suit les sinuosités du terrain qu'on veut mettre en état de défense: au reste il ne s'agit que de connaître les principes pour en faire l'application aux différentes positions que l'on rencontre.

Toutefois il convient de pratiquer les règles suivantes:

1°. Ne pas établir un ouvrage dans un lieu où il serait dominé par des hauteurs voisines, à moins qu'il ne soit possible de le défilé ainsi qu'il sera dit ci-après;

2°. Chercher à produire la plus grande quantité de feux croisés, par la disposition des parties de la fortification;

3°. Faire en sorte que toutes les parties se flanquent mutuellement, et se prêtent ainsi un secours réciproque, en observant que les parties défendues ne doivent être éloignées de celles qui les défendent, que d'une distance égale à la portée des armes à feu qu'on doit employer,

c'est-à-dire de cent toises au plus pour la mousqueterie;

4°. Avoir soin que les flancs puissent voir et défendre ce qu'on ne peut découvrir de front;

5°. Rechercher toujours les feux rasans, qui sont bien plus meurtriers que les feux plongeans;

6°. Faire couper, abattre et démolir à portée du canon tout ce qui pourrait servir d'abri à l'ennemi;

7°. Enfin, ne pas négliger les fossés, les palissades, les trous de loup, les puits, et tout ce qui peut embarrasser ou ralentir l'ennemi dans sa marche. Nous traiterons plus bas de ces objets, lorsqu'il sera question des moyens de défendre les approches d'un poste, ou d'en augmenter la force.

**Des profils.**

Nous venons de considérer les fortifications sous le point-de-vue le plus important; il faut ajouter maintenant à tout ce que nous avons dit sur le plan des différens ouvrages, ce qui concerne leur profil ou leur relief, *fig. 14, 15 et 16, pl. X.*

On distingue dans un ouvrage différentes parties, savoir : le parapet, la banquette, le fossé, la berme et le glacis.

**Du parapet.**

Le parapet EFMO est un massif de terre qui couvre les défenseurs de l'ouvrage; son épaisseur est subordonnée à la destination de l'ouvrage; on le fait de cinq à six pieds, lorsqu'il s'agit de retrancher un poste avancé ou une grand'garde, qui ne doit pas soutenir pendant long-temps les efforts de l'ennemi; mais



pour un ouvrage qui doit résister au canon, on donne au parapet jusqu'à huit, neuf, dix et douze pieds d'épaisseur. Cela est réglé sur l'effet connu des armes à feu, eu égard à la plus ou moins grande tenacité des terres : il est démontré par l'expérience, qu'en tirant à juste portée dans un parapet de terre de bonne qualité, la balle d'un fusil de calibre s'y enfonce de douze à quinze pouces de profondeur, qu'un boulet de 4 entre jusqu'à trois et quatre pieds, le boulet de 6 et de 8, jusqu'à six pieds, et celui de 12, jusqu'à huit pieds. On sent assez qu'il faut donner aux parapets une épaisseur combinée sur ces effets, et suffisante pour résister non-seulement aux premiers coups, mais encore à une attaque prolongée.

La hauteur également fixée par l'utilité, doit être telle que le parapet présente au-dehors beaucoup de difficultés à l'ennemi, pour l'empêcher d'y gravir, et qu'au-dedans le soldat soit convenablement couvert. On remplirait assurément ce double but, en donnant la plus grande élévation possible; mais alors le feu deviendrait trop plongeant, et l'on sait que le feu rasant doit être toujours recherché; cette considération plus importante que les autres a fait régler la hauteur du parapet de six à dix pieds.

Indépendamment de l'épaisseur et de la hauteur, il faut encore considérer la plongée, et le talus tant extérieur qu'intérieur. La plongée est la coupe supérieure du parapet qu'on abaisse du dedans au-dehors, pour donner au soldat qui borde la partie intérieure et la plus élevée, la

facilité de diriger son arme et de découvrir la contrescarpe de l'ouvrage.

Plus la plongée est considérable, plus on découvre près de soi; mais aussi la crête du parapet s'affaiblit davantage, et la direction du feu se trouve d'autant plus inclinée; encompensant toutes choses, on a cru devoir régler la pente de la plongée au quart de sa longueur au plus, et au neuvième au moins.

Pour le talus, la perfection de la construction serait sans doute qu'il n'y en eût point, et que le parapet fût coupé à pic, tant en-dedans qu'en-dehors. En-dedans, le soldat se collant contre le massif, ajusterait mieux son arme; au-dehors, l'ennemi trouverait plus de difficultés pour l'escalade; mais des terres qui ont plus ou moins de consistance veulent un talus plus ou moins roide. Pourtant celui intérieur ne doit jamais avoir plus d'un pied; quant au talus extérieur, c'est la tenacité des terres qui le règle, et sa base varie depuis le tiers de la hauteur du parapet jusqu'à sa hauteur même.

De la  
banquette.

Nous venons de voir qu'on donne au parapet de six à dix pieds de hauteur; on a dû d'abord remarquer l'impossibilité qu'un homme pût tirer par-dessus la crête; il faut donc élever les défenseurs de l'ouvrage à la hauteur convenable pour dominer le parapet, et cela se fait au moyen de la banquette Y X O, qui n'est autre chose qu'un banc de terre régnant autour de l'ouvrage intérieurement; elle doit être assez élevée pour ne laisser au parapet que quatre pieds deux pouces au plus; car ici c'est la taille or-

dimaire d'un soldat mettant en joue, qui fixe cette élévation; or le mode du recrutement actuel admettant des hommes de petite taille, on ne doit guère compter, terme moyen, que sur cinq pieds; dès-lors quatre pieds deux pouces de hauteur intérieure pour le parapet sont plus que suffisans.

Ainsi, la hauteur de la banquette varie en raison de celle totale du parapet, et elle peut avoir depuis vingt-deux pouces jusqu'à cinq pieds dix pouces d'élévation. La largeur des banquettes est ordinairement de quatre pieds, pour placer au besoin deux rangs de soldats : le second rang, lorsqu'on a assez de troupes pour le former, devant charger continuellement les armes, et les passer au premier rang qui tire seul.

Le talus de la banquette est presque toujours du double de sa hauteur; on y entaille des marches pour pouvoir monter plus commodément. Dans les parties où l'on veut mettre du canon, la banquette doit avoir huit pieds de largeur, et être terminée par une rampe très-douce pour pouvoir y monter les pièces.

Le fossé BDCA est une excavation qu'on pratique en avant du parapet, du côté de l'ennemi, et qui règne sur tout le pourtour extérieur de l'ouvrage; c'est le fossé qui fournit les terres nécessaires pour construire le parapet et la banquette, ainsi que le glacis dont il sera parlé ci-après; en même-temps son objet est de présenter un gouffre d'autant plus difficile à passer qu'il est plus large et plus profond; donc le

Du fossé.

minimum de sa largeur doit être de sept pieds, afin qu'on ne puisse pas le franchir de plein saut, et sa profondeur, de six pieds au moins. Lorsqu'on se trouve arrêté en fouillant, soit par le roc, soit par des sources trop abondantes, on donne au fossé plus de largeur, afin de faire compensation, et de trouver dans l'excavation une suffisante quantité de terre pour construire l'ouvrage. Néanmoins on ne sera jamais embarrassé pour avoir mal apprécié les dimensions à donner au fossé; car si les terres manquent pour la construction de l'ouvrage, il est toujours temps de l'élargir ou de le creuser; et dans le cas où on aurait trop de terre, on peut en régaler l'excédant autour de l'ouvrage.

C'est toujours la qualité des terres qui règle le talus; lorsqu'elles sont très légères ou sablonneuses, on est forcé de leur laisser la pente naturelle ou une base égale à la hauteur; car l'on sait qu'elles s'éboulent toujours sous l'angle de  $45^{\circ}$ ; lorsqu'elles sont compactes, la moitié de la hauteur suffit pour l'empatement. Il faut aussi donner plus de talus à l'escarpe qu'à la contrescarpe, à cause du poids des terres du parapet. L'escarpe est la partie du fossé qui est du côté de l'ouvrage: on appelle contrescarpe l'autre partie qui est du côté de la campagne.

De la berme.

Pour empêcher que les terres du parapet ne tombent dans le fossé, on laisse entre le pied du talus extérieur du parapet et le fossé, un espace de deux pieds environ, qu'on nomme berme, AE, *fig.* 15 et 16.

La berme a un grand inconvénient: lorsque

l'ennemi arrive dans le fossé, elle lui présente un point d'appui pour en sortir, et une espèce de degré pour escalader le parapet; c'est pourquoi il sera utile d'arrondir ou de rabattre tout-à-fait l'arrête de la berme lorsque l'ouvrage sera achevé. Voyez fig. 14.

Nous avons vu que moins la plongée du parapet était rapide, moins l'ennemi était en prise au feu de l'ouvrage lorsqu'il approchait de la contrescarpe: c'est pour remédier à ce défaut qu'on construit un glacis. Le glacis BUS est un amas de terre disposé sur le côté extérieur du fossé.

Du glacis.

Il commence sur le bord de la contrescarpe, où on l'élève assez pour que la crête réponde à l'alignement de la plongée du parapet, et on le continue en pente sur ce même alignement; de cette manière, les coups qui partent de la crête du parapet, rasant la surface du glacis, l'ennemi ne peut y monter qu'en se mettant entièrement à découvert, et en s'exposant à un feu d'autant plus meurtrier, qu'il se fait presque à bout portant.

Le glacis offre encore ce double avantage d'ajouter à la profondeur du fossé, et de couvrir le pied de l'ouvrage du feu de l'artillerie.

Les trois profils tracés fig. 14, 15 et 16, et qu'on donne ici seulement pour exemple, varient dans les dimensions du parapet de la banquette et du fossé. Le profil fig. 14 pourrait convenir à un ouvrage avancé destiné à couvrir un poste ou une grand'garde.

Celui fig. 15 est capable de résister à l'artillerie

et de soutenir une attaque régulière; enfin on pourrait employer le troisième profil *fig. 16*, pour une grande résistance contre l'artillerie du plus gros calibre; mais toujours faut-il que dans un profil, le déblai soit à-peu-près égal au remblai, c'est-à-dire que la terre qui sort du fossé suffise à la construction de l'ouvrage. Ainsi, dans le profil *fig. 15*, le trapèze ABCD donne en surface cent soixante-six pieds pour l'excavation du fossé; dans le remblai, on emploie en totalité le produit de cette fouille, ainsi qu'on va le voir.

|                         |                          |             |
|-------------------------|--------------------------|-------------|
| Le triangle..... EFH    | $\frac{5 \times 8}{2}$   | = 20 Pieds. |
| Le trapèze..... HFMN    | $\frac{12 \times 8}{2}$  | = 68        |
| Le trapèze..... MNOV    | $\frac{2+5}{2} \times 1$ | = 7         |
| Le parallélogramme XOVZ | $5 \times 4$             | = 20        |
| Le triangle..... XYZ    | $\frac{10 \times 5}{2}$  | = 25        |
| Total.....              |                          | 140         |

Les 26 pieds restans sont employés pour le glacis.

Il est bon d'observer que toutes les dimensions dont on vient de parler pour les parapets, banquettes, etc., sont celles adoptées le plus ordinairement; car s'il y avait nécessité de dominer sur quelque point élevé, ou de plonger un lieu enfoncé, ou de couvrir un angle flanqué, dans la crainte qu'il ne fût enfilé du dehors, on voit d'abord qu'il faudrait au parapet plus d'élévation, par conséquent une banquette plus élevée, ou, ce qui conviendrait mieux, deux banquettes en forme de degrés au-lieu d'une;

conséquemment encore, il serait nécessaire de donner au fossé plus de largeur ou de profondeur, pour en retirer les terres suffisantes à la construction de l'ouvrage, et par suite de changer les dimensions des talus. On doit dire aussi qu'on peut se passer de la berme, si ce n'est lorsque les terres sont légères et sans consistance, et enfin que le glacis, quoique très-utile, est la partie dont on s'occupe en dernier lieu lorsqu'on a des terres et du temps de reste.

## DEUXIÈME SECTION.

### *De tracé d'un ouvrage, et de sa construction.*

Avant de tracer un ouvrage, on se munira des choses nécessaires, qui consistent en un cordeau, des piquets de quinze à dix-huit ponces de longueur, et quelques jalons ou perches de dix à douze pieds environ.

Je suppose qu'il soit question de tracer une redoute carrée de cinquante pieds de côté.

A cet effet, je tends un cordeau dans la direction A, B, *fig. 17, pl. X*, pour représenter un des côtés de la redoute, et je tiens cette ligne A B de cinquante pieds : je fais de suite tracer à la pioche un petit sillon le long du cordeau, pour la marquer distinctement, puis je place un jalon en A et un second en B, ayant soin de les mettre d'aplomb ; aux extrémités A et B de cette ligne, j'élève les perpendiculaires A C, B D, auxquelles je donne également cinquante pieds de longueur ; je fais également sillonner la terre

Manière  
de faire  
un tracé.

le long du cordeau tendu successivement dans ces nouvelles directions, et je plante deux nouveaux jalons, C, D, qui déterminent les sommets des deux autres angles, et par conséquent les quatre faces intérieures de ma redoute. Enfin, je fais sillonner la quatrième ligne C, D comme les trois premières.

Le trait magistral A, B, D, C, A fixé et tracé comme je viens de le dire, il ne s'agit plus maintenant que de mener tant extérieurement qu'intérieurement des parallèles, pour avoir la largeur et l'épaisseur des différentes parties de l'ouvrage. Dès-lors, je cherche dans les profils, *fig.* 14, 15 et 16, celui qui convient; admettons celui *fig.* 15. Je mènerai donc en-dehors de la ligne A B, et à une distance A 1, B 2, égale à l'épaisseur que doit avoir le parapet à sa base, c'est-à-dire à quatorze pieds, une ligne parallèle, qui passera par les points 1 et 2, indiqués pour le moment par des piquets légèrement enfoncés; je ferai la même chose sur les lignes A C, C D, B D, et j'aurai les lignes 3, 4; 5, 6; 7, 8; parallèles aux premières; puis pour déterminer les angles saillans, l'angle E par exemple, partant du piquet 1, je me retire toujours sur la direction 1, 2, jusqu'à ce que je me trouve également sur celle 3, 4; et lorsque j'ai fixé ce point de rencontre, je fais frapper et enfoncer en E un piquet: je répète la même opération pour trouver les points F, G, H; après quoi le long d'un cordeau tendu successivement sur les lignes EF, EG, GH et HF, on trace une petite rigole à la pointe, comme nous l'avons



déjà dit, et on enlève les piquets 1, 2, 3, 4, 5, 6, etc., qui deviennent inutiles.

A deux pieds des lignes EF, EG, GH, FH, je mène de la même manière les nouvelles parallèles IK, IL, LM, KM, qui déterminent la largeur de la berme, et en même-temps le bord intérieur du fossé, ou l'escarpe; enfin, pour avoir le bord extérieur du fossé vers la contrescarpe, on procède de la même manière en menant des parallèles, à une distance qui exprime la largeur du fossé; ce qui ne présente pas plus de difficultés.

Les parallèles extérieures déterminées, on s'occupera de tracer celles intérieures qui doivent marquer la largeur de la banquette et son talus. Pour ce, en dedans du trait magistral, et à quatre pieds de distance, on tirera les lignes RS, RT, TU, US, dont les points extrêmes R, S, T, U, seront suffisamment marqués par des jalons; et à dix pieds de celles-ci, on tracera à la pioche les dernières lignes VX, VY, YZ, XZ, ayant soin d'enfoncer des piquets à leurs extrémités.

Le tracé fini, on s'occupera de profiler la redoute, c'est-à-dire, de régler les hauteurs des profils ou le relief de l'ouvrage, au moyen de perches, de piquets et de quelques bouts de corde qui dessineront la coupe du profil de l'ouvrage. Avant tout, il faut tirer encore d'autres lignes entre celles qui expriment la largeur du parapet pour fixer son talus intérieur et extérieur : en conséquence, à un pied du trait magistral A, B, D, C, je mène les parallèles *ab*, *ac*, *cd*, *db*, et je plante quatre perches aux

points  $a, b, c, d$ ; également en-dedans des lignes terminées par les piquets E, F, G, H, je trace les parallèles  $ef, eg, gh, fh$  à la distance qui doit régler la base du talus extérieur du parapet. Cela fait, je figure le profil en coupant sur place les jalons à la juste hauteur qu'ils doivent avoir, comme cela est indiqué *fig. 18*. Celui  $b$  qui désigne la hauteur de la crête intérieure du parapet aura neuf pieds. Celui  $f$  qui doit fixer la hauteur extérieure, huit pieds seulement. Un bout de corde, tendu par les extrémités supérieures de ces deux jalons  $b, f$  réglera la pente de la plongée, un autre cordeau attaché d'un bout à l'extrémité supérieure du jalon  $f$ , et de l'autre bout au pied du piquet F, tracera le talus extérieur du parapet; je coupe ensuite le jalon B, ainsi que celui S, à quatre pieds dix pouces de hauteur, valeur de l'élévation de la banquette; je joins les extrémités supérieures des deux jalons B  $b$  par une corde, pour désigner le talus intérieur du parapet. Une autre corde attachée aux extrémités supérieures des jalons B, S, limitera le plan de la banquette, et son talus enfin sera donné par un cordeau qui, partant du haut du petit jalon S, s'attachera au bas du piquet X.

Cette configuration du relief se répète sur chacun des côtés de la redoute. Pour achever entièrement l'opération, il faut encore tracer la porte de la redoute, qui doit être naturellement pratiquée sur le côté CD opposé à l'ennemi. Cette ouverture peut être plus ou moins large; dans le cas où l'on voudrait placer inté-

rieurement de l'artillerie, on ne pourrait lui donner moins de sept pieds; ici quatre pieds suffiront. Voulant établir l'entrée de la redoute au milieu du côté CD, et ce côté étant de cinquante pieds, je mesure, à partir de C, sur la ligne CD, vingt-trois pieds; je plante un petit jalon au point *l*, et j'élève par ce point *l* sur CD une perpendiculaire *klv*; à quatre pieds de distance de cette perpendiculaire je lui mène une parallèle *m n x*, et la largeur de l'ouverture est fixée; seulement dans la construction on réglerait les talus suivant la plus ou moins grande élévation des terres des différentes parties de l'ouvrage; et comme il faut que ces talus soient très-escarpés, on ne pourra guère se dispenser de les revêtir, comme nous le dirons ci-après.

Si on voulait construire en crémaillère les angles d'une redoute, cela serait facile. L'opération que nous avons suivie jusqu'à présent étant terminée, on tracera sur la ligne magistrale de petits redans dont l'angle sera droit, et dont les côtés auront chacun deux pieds six pouces, distance suffisante pour un fusilier; par conséquent la gorge sera d'environ trois pieds six pouces. Pour cet effet, je porte sur la ligne *A M*, *fig. 19*, à partir du point *A*, les divisions égales *AE*, *EF*, *FG*, etc, qui ont toutes trois pieds six pouces, et je plante des piquets aux points qui marquent ces divisions. Ensuite avec un cordeau de deux pieds six pouces de longueur, dont l'un des bouts forme une boucle, je décris les petits arcs 1, 2, en portant suc-

cessivement la boucle du cordeau sur les piquets E, F, et traçant par l'autre bout, à cordeau tendu, lesdits arcs; leur point de rencontre H, donnera le sommet de l'angle.

Je fais donc frapper un piquet en H, et j'opère de même pour tous les autres petits redans FIG, GKL, etc. Ceci est applicable à l'angle droit particulièrement; car si l'angle était aigu comme en M, ou obtus comme en O, on sent que les petits redans ne seraient plus isocèles, et dès-lors que la base de ces triangles varierait; mais comme la construction des redans est subordonnée à celui des côtés qui est perpendiculaire à la capitale, lequel côté doit être toujours de deux picds six poudes, on parvient à connaître par le tatonnement la longueur de la base, et par conséquent l'autre côté. Il faut remarquer que le moment de faire ce tracé est celui où dans la construction les terres se trouvent élevées à la hauteur du sol de la banquette; parcc que c'est alors seulement qu'on commence à observer les ressauts de la crémaillère. Cette opération faite, on profile le talus intérieur des redans.

Pour tracer une tête de pont, dont le développement intérieur serait connu, par exemple celle *fig. 20*, composée de quatre lignes, je suppose pour plus de facilité, 1°. que cet ouvrage doit être tracé perpendiculairement sur la direction A B, laquelle est parallèle au lit de la rivière, et peut être considérée comme la gorge de l'ouvrage; 2°. que l'angle rentrant est droit ou de 90 degrés; 3°. que les quatre côtés sont

égaux. Cela posé, après avoir tracé la ligne  $AB$  indéfiniment, je cherche à déterminer sa longueur : or cette ligne  $AB$  qui exprime la distance des deux parallèles  $AC, BD$  est nécessairement égale à la ligne  $CD$  qui exprime la même distance ; car nous avons vu que deux parallèles conservaient toujours entr'elles le même éloignement, et que prolongées à l'infini, elles ne se rencontreraient jamais ; mais cette ligne  $CD$  égale à  $AB$  est l'hypothénuse du triangle rectangle  $CED$  ; par conséquent connaissant  $CE$  et  $ED$ , je peux calculer  $CD$  ; et cette ligne une fois déterminée je fais  $AB$  de la même longueur. Aux extrémités  $A$  et  $B$ , j'élève les perpendiculaires  $AC, BD$ , à chacune desquelles je donne le quart de la longueur que doit avoir le développement de la figure, puis du point  $C$  je trace avec un cordeau de longueur égale à  $CA$  ou à  $BD$ , un arc  $\nu x$  ; du point  $D$ , je trace un second arc  $su$ , et le point où se coupent ces deux arcs est le point  $E$  cherché, ou le sommet de l'angle rentrant  $CED$ .

On pourrait donner de l'obliquité aux côtés  $AC, BD$  de cet ouvrage, comme en  $CG, DF$  ; on en retirerait cet avantage, que les angles  $C, D$  seraient moins aigus et mieux défendus par des flancs détachés qu'on peut construire sur l'autre rive, et encore que la figure serait moins resserrée. Pour cela, le tracé ayant été fait comme nous venons de le dire, il suffit d'ajouter à la ligne  $AB$  prolongée une longueur quelconque  $AG, BF$  plus ou moins grande suivant l'obliquité qu'on veut donner aux côtés, et par les

points G, F, et ceux C, D, on tire les lignes C G; DF; il est vrai de dire que dans ce cas les nouveaux côtés sont plus longs, ce qui ne satisfait plus à la question proposée.

Les lignes sont plus simples et plus faciles à tracer; pour celles à redans, par exemple, après avoir jalonné la droite KL, *fig. 11, pl. VIII*, on la divise de cent-vingt toises en cent-vingt toises, de K en C, de C en M, ou mieux de quatre-vingts toises en quatre-vingts toises de M en O, de O en L; on élève ensuite aux points K, C, M, O, L des perpendiculaires KN, CD, MG, OH, LI qui servent de capitales aux redans; on donne à ces capitales vingt-deux toises de longueur; puis se reportant sur la ligne de base KL, on détermine les gorges des redans; en mesurant quinze toises pour chaque demi-gorge KE, CA, CB, etc., enfin on trace les faces des redans NE, DA, DB, ainsi du reste.

Lorsqu'on veut briser les courtines des lignes à redans, comme nous l'avons vu *fig. 12*, on établit également la ligne principale KL, qu'on divise par parties de soixante toises chacune de K en M, de M en N, de N en G, de G en O: à chacun de ces points de division, on élève des perpendiculaires de vingt-deux ou trente toises de longueur, les unes K P, N Q sont les capitales des redans; les autres MB, GH, déterminent par leur longueur la brisure des courtines; cela fait, on fixe les gorges des redans comme ci-dessus; enfin on trace les demi-courtines et les faces des redans.

Les lignes à tenailles, *fig. 13*, sont encore plus

commodes à tracer; après avoir jeté la ligne de base GH, on la divise par parties de cinquante toises de G en A, de A en B, de B en C, de C en D, etc. Ces points de division désignent alternativement les uns G, B, D, F, H, les sommets des angles rentrans; les autres A, C, E, I, les points où on élève les capitales des angles saillans; on donne à ces perpendiculaires AL, CM, EN, IO, le tiers de la longueur du front, c'est-à-dire, trente-trois toises deux pieds, et l'ouvrage est marqué ou piqueté; il ne faut plus que tirer les lignes GL, LB, BM, MD, DN, etc., par les sommets des rentrans et des saillans.

Ce que nous avons dit jusqu'à-présent sur le tracé suffit pour en faire connaître le procédé: les ouvrages irréguliers ne présentent pas plus de difficultés; c'est toujours une combinaison de lignes et d'angles qui se suivent alternativement. Il ne s'agit donc que de donner aux lignes la longueur qu'elles doivent avoir, et de régler l'ouverture d'angle par les moyens indiqués. Il n'est pas besoin de dire qu'on ne s'attache pas dans la fortification de campagne à une précision rigoureuse; quelques pieds de plus ou de moins sur la longueur d'une ligne, un ou deux degrés sur l'ouverture d'un angle ne font pas une grande différence, et n'empêchent pas de remplir le but.

Nous allons considérer maintenant la hauteur ou le relief des profils sous le rapport du débilement, moyen d'obvier aux dangers du commandement. Cette partie nouvelle de la fortification n'a été bien approfondie jusqu'à présent que dans le Traité complet de Fortifica-

Du  
d. débilement.

tions, auquel il faut renvoyer ceux qui sont désireux de s'instruire: nous y puisons ce qu'il y a d'essentiel.

On dit qu'un ouvrage est commandé quand on a une an-dedans, d'un point dominant situé à la portée du canon ou du fusil; ce qui permet assez souvent d'enfiler quelques côtés de cet ouvrage; c'est-à-dire, de les battre dans le sens de la longueur, ou bien de les attaquer de revers, en dirigeant un feu plongeant sur les défenseurs de l'ouvrage qui bordent le côté opposé, et qui se trouvent alors pris à dos; ainsi l'ouvrage *a, b, c, d, e*, *fig. 21, pl. XI*, commandé en face par une montagne, aurait quatre de ses côtés enfilés, et le cinquième *a b*, battu de revers.

A-la-vérité ce tracé serait des plus mal-entendus dans cette position; mais il démontre que lorsqu'on est placé devant une côte, il faut éviter les lignes dont les prolongemens vont s'enfoncer dans les hauteurs, et de plus, qu'il faut élever suffisamment les parties antérieures de l'ouvrage pour couvrir les défenseurs placés aux parties opposées.

Ainsi le tracé *E, F, G, H*, *fig. 22*, conviendrait mieux en ce sens que les prolongemens des côtés *EH, FG*, qui ne portent point sur la hauteur mais dans une gorge, ne sauraient être enfilés, toutefoix en ayant soin de tenir les côtés *HG, HE, GF* assez élevés pour garantir l'intérieur de l'ouvrage des feux plongeans que l'ennemi dirigerait des hauteurs *V, X*.

La méthode du défilement a pour objet



d'empêcher que l'intérieur de l'ouvrage ne soit battu par des feux qui dominent du dehors ; pour cela on suppose un plan incliné qui, passant par des points élevés au-moins de quatre pieds six pouces au-dessus du lieu dominant, et par la crête intérieure des parties du parapet les plus rapprochées de ce lieu, couvrirait entièrement dans son prolongement l'intérieur de l'ouvrage, banquette, terre-plein, côtés latéraux, et côtés opposés. Je dis des points élevés au-moins de quatre pieds six pouces, parce que cette élévation est au-dessus de la ligne de tir du fusil d'un fantassin, et à plus forte raison du canon. Partant, voulant défilé l'ouvrage A, B, C, D, E, F, G de la montagne H, *fig. 25*, je fiche sur les points dominans de cette montagne des piquets P, P, de quatre pieds six pouces de longueur, je place ensuite des jalons aux angles A, B, C, D, E, F, G pour marquer la hauteur du parapet, et ayant tendu des cordes sur tout le pourtour, d'un jalon à l'autre, comme dans le tracé ordinaire, je me porte derrière le cordeau *a d*, sur le côté opposé à la montagne, où étant, et après avoir établi ce cordeau à la hauteur d'un parapet ordinaire, mais toujours au-moins à une élévation de six pieds dans le cas où l'ouvrage n'est pas fermé, j'aligne par des rayons visuels la hauteur de ce cordeau avec les sommets des piquets P; enfin je fais glisser et monter les autres cordes le long des jalons B, C, D, E, F, jusqu'à ce qu'ils rencontrent les plans inclinés formés par les rayons visuels partant de la ligne *a d* et aboutissant aux piquets P: alors les

hauteurs du parapet sont fixées, et l'ouvrage défilé de la hauteur H.

Mais ce procédé pratique, très-convenable pour le défilément, quand le lieu dominant est en face de l'ouvrage, présente un inconvénient très-grand lorsque les hauteurs se trouvent de part et d'autre sur la droite et sur la gauche ; alors plus on exhausse un des côtés de l'ouvrage, plus la banquette en est élevée, et plus ses défenseurs sont en prise au feu de revers qui vient de la colline opposée, ainsi que le montre la *fig. 25*, où l'on voit que tous les coups partant du point B, et passant par-dessus le parapet *f*, frapperaient à dos de la tête aux talons les défenseurs de l'ouvrage placés sur la banquette du parapet *h*.

Cette figure est le profil d'une redoute carrée située entre deux monticules, et dont on voit le plan *fig. 24*. L'inspection seule de la *fig. 25* dénote que pour défiler une redoute ainsi placée, il faudrait régler la hauteur des parapets par un rayon visuel, joignant les piquets A et B longs de quatre pieds et demi, et fichés sur les points culminans des deux monticules ; mais pour cela il faudrait un remblai considérable, puisque les parapets devraient être élevés jusqu'aux points *c* et *d*. Dans l'impossibilité de construire des parapets aussi hauts, et auxquels il faudrait donner une épaisseur proportionnée à cause des talus, on a recours à un moyen fort simple, qui consiste à pratiquer une traverse *m* dans l'intérieur de l'ouvrage ; traverse qui permet de prendre un rayon visuel fichant A O, parce

qu'elle garantit et le dedans de l'ouvrage, et la banquette du parapet *h*. L'emplacement de cette traverse peut être au milieu de la redoute comme en *m*; il peut être aussi plus rapproché du parapet *f*; quant à sa hauteur, elle est réglée par un rayon visuel partant de la tête du piquet B, et passant à vingt pouces environ au-dessus de la crête du parapet *h*.

Voilà ce semble ce qu'on peut dire de plus simple sur le défilement; j'ai indiqué la source où je l'ai puisé : je passe maintenant à la construction.

On peut construire un ouvrage sans revêtement ou avec revêtement; la première manière est très-expéditive; malheureusement elle ne peut être pratiquée que lorsqu'on a des terres tenaces. Le plus souvent il faut revêtir l'ouvrage, ce qui entraîne beaucoup de longueur; nous allons suivre les différens détails de la construction.

De la  
construction.

Le nombre des travailleurs nécessaires à la prompt construction d'un ouvrage est ordinairement de quatre hommes par toise. On en dispose deux en file sur le fossé à trois pieds l'un de l'autre, pour faire l'excavation; on place un homme sur la berme pour recevoir les terres du fossé, et les rejeter en-dedans des lignes qui déterminent la longueur du parapet; enfin le quatrième homme est chargé de régaler les terres, de les fouler, et de les frapper avec une dame.

De cette manière, les travailleurs sont en nombre suffisant pour hâter l'ouvrage; ils sont

à juste distance, ne se gênent pas et agissent librement ; mais on n'a pas toujours à sa disposition le nombre de bras nécessaires : souvent on n'a d'autre secours que celui des soldats qui composent le poste ; alors le travail languit, ou se ralentit beaucoup : quoiqu'il en soit, on peut toujours entreprendre la construction d'un ouvrage.

Je suppose qu'on veuille exécuter la redoute carrée, *fig. 17, pl. X*, dont nous avons détaillé ci-dessus le tracé ; l'ouvrage devant s'élever également partout à-la-fois, on répartira les hommes qui composent le poste sur les quatre côtés, la moitié placée sur le milieu du fossé pour creuser la terre, le quart sur la berme et l'autre quart sur le massif du parapet. Ces derniers répandront la terre, la fouleront avec les pieds, et la battront fortement à chaque couche de six ou de huit pouces.

Ce massif de terre doit d'abord comprendre tout l'espace qui se trouve depuis la ligne désignant le pied du talus de la banquette, jusqu'à celle qui fixe le pied du parapet extérieurement. A mesure que les terres se tassent, on règle le talus de la banquette et le talus extérieur du parapet, qu'on a soin de battre fortement pour donner de la consistance à ces parties.

Parvenu à la hauteur de 4 pieds 10 pouces, on a atteint le degré d'élévation de la banquette. Le massif ne doit plus comprendre que l'épaisseur du parapet ; en conséquence on trace la ligne qui sépare la banquette du pied du talus intérieur du parapet, afin d'indiquer aux réga-

leurs jusqu'où ils doivent répandre les terres. Si on voulait faire cette redoute en crémaillère, ce serait le moment de tracer les petits redans dont nous avons parlé; mais il s'agit ici d'une redoute ordinaire. On fait donc continuer l'exhaussement du parapet, en observant les deux talus à-la-fois, et leur donnant à-peu-près les dimensions prescrites. Le massif s'élève, et bientôt il atteint huit pieds d'élévation : ici finit la crête extérieure du parapet; on jettera donc alors les terres sur le haut du parapet, c'est-à-dire vers la crête intérieure, en observant la pente que doit avoir la plongée.

Le parapet étant fait, on construira, si l'on veut, un glacis dont la hauteur est réglée comme nous l'avons dit, par le prolongement de la plongée, et on réglera les terres suivant la même pente : cette construction n'a rien de difficile.

L'ouvrage achevé, on arrondira les angles du fossé, on recoupera la berme, on rectifiera les talus, on donnera soigneusement à la plongée la pente qu'elle doit avoir, on applanira toutes les parties extérieures du relief, et on les damera fortement.

Il n'est pas besoin de dire qu'en face de l'entrée de la redoute on a conservé sur le fossé la même largeur de terrain naturel, pour pouvoir passer librement. Il ne s'agira plus maintenant que de fermer cette entrée, ce qu'on peut faire avec une barrière, un cheval de frise, ou au moyen d'une traverse F, *fig. 6* : pour construire cette traverse, on creuse la partie du fossé qu'on avait conservée

devant l'entrée de la redoute; et si les terres qui proviennent de cette excavation ne suffisent pas, on peut y ajouter celles qui tombent en recoupant les talus; on donne à cette traverse les proportions prescrites pour l'ouvrage même. Sa longueur est déterminée par les lignes *GH*, *IK*, qui partant du dehors de la redoute, rasant les angles des talus extérieurs et intérieurs des deux profils de l'entrée, à leur sommet, afin que l'ennemi ne puisse pas tirer dans l'intérieur.

Quant à sa position, elle doit être parallèle au côté *CD* de l'ouvrage, et le pied *HK* de son talus extérieur doit être tracé à trois pieds du talus de la banquette, pour laisser une communication libre et facile.

Au lieu de traverse, on pratique dans les grands ouvrages une flèche, en avant de l'entrée extérieurement : on en retire cet avantage, qu'elle flanque le côté sur lequel elle est construite, et qu'elle en est réciproquement défendue.

On vient de voir comment on construit un ouvrage sans revêtement; mais comme nous l'avons déjà dit, la consistance ordinaire des terres ne permet guères de s'en passer. Les matériaux dont on se sert pour revêtir un ouvrage, sont les fascines, les gazons, les claies et les gabions. Nous allons voir successivement ce que c'est que ces objets, et comment on les emploie.

Une fascine est un fagot fait avec de menues branches d'arbres. On lui donne ordinairement un pied de diamètre, et six pieds de longueur.

De la construction des ouvrages revêtus.

Des fascines.

Pour faire les fascines, on établit une espèce de métier ainsi construit : on plante sur une ligne trois piquets A, B, C, *fig. 26 et 27, pl. XII*, espacés entre eux de deux pieds six pouces; ensuite sur une ligne parallèle, et distante d'un pied seulement, on enfonce trois autres piquets vis-à-vis les premiers; cela fait, on place quatre harts ou liens assez grands pour pouvoir embrasser la fascine; on étend sur ces liens de menues branches d'arbres effeuillées, et on serre fortement la fascine de manière qu'elle n'ait qu'un pied de diamètre; on emploie ordinairement six hommes à chaque métier; deux coupent les branches, deux autres choisissent le menu bois, l'effeuillent, et le mettent dans le métier; enfin les deux derniers après avoir placé les harts lient les fascines.

Dans la construction du revêtement, on fixe les fascines avec des piquets de trois ou quatre pieds de longueur, et d'un pouce et demi de diamètre; il en faut trois par fascine; on trouve de quoi les faire, dans le bois rejeté comme trop gros pour la fascine, et on a soin d'en aiguiser le petit bout. Pour tout ce travail, on coupe les haies, les buissons, on abat les arbres qui sont à proximité du poste; en un mot, on fait ressource de tout ce qu'on a sous la main.

Il est facile de concevoir le revêtement: chaque rang de fascines est posé en retraite à cause des talus, et on a soin de recroiser les joints des fascines du rang inférieur par le milieu des fascines du rang supérieur; si, à l'extrémité d'un

des côtés de l'ouvrage, la dernière fascine se trouve trop longue, on la coupe à la juste longueur qu'elle doit avoir. Dans le cas où la hauteur du parapet n'est pas juste d'un certain nombre de pieds, comme si on avait sept pieds et demi, par exemple, on enterre de six pouces le premier rang de fascines, et alors on emploie huit fascines pour ce revêtement.

**Des gazons.** Nous avons dit que le gazon peut servir au même usage que la fascine; ce genre de revêtement, quand il est bien fait, est plus solide et plus durable; mais aussi il est plus minutieux et plus long. On coupe avec une bêche des gazons d'un pied en carré sur quatre pouces d'épaisseur, et quand on en a une certaine quantité, on commence la construction de l'ouvrage. Le revêtement ou la pose des gazons doit être confié à des hommes intelligens, qui placeront d'abord la première assise de gazons sur le pied du talus extérieur du parapet, en observant de bien joindre les gazons sans laisser de vide, de placer l'herbe en-dessous, de les frapper pour les tasser contre le terrain naturel, enfin de les attacher avec deux ou trois chevilles, qu'ils enfonceront à tête perdue dans le gazon. Cette première assise posée, on passe à la seconde; mais avant tout, il faut en calculer la retraite d'après le talus. Ainsi, si le parapet a huit pieds de haut à son talus extérieur, il faudra vingt-quatre assises pour cette partie du parapet. Or, en divisant par vingt-quatre les soixante pouces de base du talus, on aura pour la retraite de chaque assise deux pouces six lignes.



On mettra donc la seconde assise de gazons à deux pouces six lignes de retraite, en prenant toutes les petites précautions déjà détaillées, et de plus en faisant correspondre exactement le milieu d'un gazon sur le joint des deux autres de la première assise; ce qui s'observera respectivement d'un rang à l'autre.

En voilà assez, ce me semble, pour faire comprendre la manière de revêtir un ouvrage en gazon : lorsqu'on sera parvenu à la hauteur de quatre pieds, on commencera le revêtement du talus intérieur du parapet. On calculera de la même manière la retraite des assises, et on les posera avec la même attention.

On appelle *claires*, des ouvrages composés d'osier, ou de menu bois flexible entrelacé; on leur donne telles dimensions que l'on veut; le plus souvent elles n'ont que six pieds de longueur, sur une largeur qu'on peut presque toujours faire égale à la hauteur du revêtement auquel elles doivent être adaptées.

Pour faire une *claire*, on plante verticalement à un pied de distance, sur une même ligne, sept piquets de dix-huit à vingt lignes de diamètre, et dont la longueur doit excéder de six pouces la largeur qu'on veut donner à la *claire*; ensuite on entrelace ces piquets avec du menu bois flexible, qu'on passe d'un piquet à l'autre, en les prenant alternativement en-dedans, et en-dehors. On a soin de serrer ce menu bois le plus qu'on peut, afin que les terres ne tombent pas à travers la *claire*. Quand on l'a bien garnie de cette manière, depuis le

bas jusqu'en haut, on l'arrache de terre toute à-la-fois, pour être employée comme il sera dit ci-après :

Dans la redoute que nous prenons pour exemple, les claies auront deux différentes largeurs; celles destinées au revêtement extérieur du parapet, devront porter quatre pieds, parce qu'on en place deux l'une au-dessus de l'autre, et celle du revêtement intérieur auront quatre pieds deux pouces. On en fera quelques-unes de dimensions particulières, pour le revêtement des profils de l'entrée de la redoute.

Quand il s'agit de construire la redoute, on commence par disposer les claies sur les lignes qui marquent le talus extérieur du parapet; on soutient ces claies avec de forts pieux de six pouces de diamètre, et qui ont pour hauteur celle des claies, plus trois pieds dont on les enfonce en terre. On lie ces pieux et les claies ensemble avec des harts, et on jette les terres en-dedans. Du reste, le travail se continue comme il a été dit.

Des  
gabions.

Un gabion est une espèce de grand panier rond sans fond, composé comme la claie de brins de menus bois flexibles, enlacés autour de quelques piquets. Les gabions dont on se sert pour les ouvrages de campagne, ont ordinairement trois pieds de diamètre, sur trois ou quatre de hauteur, *fig. 28.*

Pour faire un gabion, on trace d'abord sur le terrain un cercle d'un pied et demi de rayon; on en divise la circonférence en parties égales; ensuite on plante sur chacun des points de

division, un piquet de dix-huit à vingt lignes de diamètre, et de trois à quatre de longueur, et on entrelace ces piquets avec des brins de bois flexibles.

Pour revêtir un ouvrage, on dispose les gabions ainsi que les claies; il en faudra deux rangées pour le côté extérieur du parapet; une seule suffira pour le développement intérieur; les gabions placés, on les remplit de terre épierrée, et on continue l'ouvrage comme à l'ordinaire.

Outre les différens matériaux dont nous venons de parler, on se sert encore quelquefois de sacs à terre: ce sont des sacs qui ont environ vingt-sept pouces de longueur, sur huit pouces de diamètre, qu'on remplit de terre épierrée; on peut faire des constructions entières avec ces sacs; ce qui arrive quelquefois dans les travaux importans d'un siège, lorsqu'on est forcé d'établir des batteries sur un roc, dans un marais, en un mot dans un lieu où la terre manque. Mais dans la fortification de campagne, on ne s'en sert guères que pour exhausser un parapet ou pour faire des créneaux, par un moyen extrêmement simple. On place deux sacs à terre, allongés sur la plongée, le bout sur la crête intérieure du parapet, en laissant entre ces sacs un intervalle de trois ou quatre pouces vers l'intérieur de l'ouvrage, et tenant l'ouverture qu'ils forment, un peu évasée vers le dehors; un troisième sac passé en travers sur les deux premiers, achève le créneau.

Des sacs  
à terre.

Lorsqu'on a de l'artillerie, on pratique sur

la banquette une plate-forme convenable pour la recevoir. Il y a deux manières de disposer le canon dans un ouvrage de campagne ; la première en perçant le parapet par des embrasures, la seconde en exhaussant tellement la plate-forme que la pièce déborde la crête intérieure du parapet, ce qu'on appelle batterie à barquette. Cette dernière méthode laisse la facilité de pointer le canon sur toutes les directions. Comme la construction d'une batterie à barquette exige peu de travail, et qu'elle a différens points de communs avec les batteries à embrasures, nous nous en tiendrons à la description de celle-ci.

Des  
embrasures.

Les embrasures sont des vides laissés dans l'épaisseur du parapet, pour y loger la volée du canon. On distingue dans une embrasure différentes parties. La genouillère est l'espace du parapet *AB*, *fig. 29* et *30*, qui est compris entre la banquette et la naissance de l'embrasure ; on fait cette partie de trois pieds de hauteur. Les jones *CD*, *EF*, sont les côtés de l'embrasure ; elles déterminent le vide pratiqué dans le parapet ; elles embrassent un espace de deux pieds à la genouillère, et de six pieds au moins à la crête extérieure du parapet. On évasé ainsi en dehors l'ouverture de l'embrasure, pour qu'on puisse diriger le canon à droite ou à gauche sur une plus grande étendue. Le plan de l'embrasure appelé glâis, se coupe en pente comme le dessus du parapet, pour pouvoir plonger les coups à volonté. Enfin, la partie du parapet *G*, comprise entre deux embrasures, se nomme

merlon. On doit laisser au-moins douze pieds du milieu d'une embrasure à l'autre, tant pour donner de la solidité à cette partie, que pour laisser aux canonniers l'espace convenable au service des pièces.

Le tracé d'une embrasure se fait de la manière suivante : le parapet étant élevé à la hauteur de trois pieds au-dessus de la banquette, on plante deux piquets H, I, l'un sur la crête extérieure, l'autre sur la crête intérieure du parapet, et on les aligne correctement dans la direction de l'objet qu'on veut battre. La ligne déterminée par ces deux piquets, peut être appelée directrice. Sur la crête intérieure on place deux nouveaux piquets E, C à un pied de chaque côté du point I, pour fixer l'ouverture de l'embrasure; et à trois pieds de chaque côté de la même ligne, sur la crête extérieure, on place également deux autres piquets F, D, qui limitent la largeur de l'embrasure au-dehors. Ensuite on tend un cordeau de E en F, et un de C en D, pour marquer la direction des joues, et en même-temps on donne à ces cordeaux une inclinaison du dedans au dehors, pour régler la plongée de l'embrasure : cette inclinaison est semblable à celle du parapet. Si l'objet à battre était dans une direction oblique, il faudrait, dans ce cas, après avoir établi la directrice LM, élever d'un point quelconque N sur cette directrice, une perpendiculaire indéfinie; mesurer ensuite sur cette perpendiculaire un pied d'un côté, de N en O, et trois pieds de N en P de l'autre côté; par les

nouveaux points O, P, tracer parallèlement à la directrice les lignes O Q, P R; la première jusqu'à la crête intérieure du parapet, la seconde jusqu'à la crête extérieure; enfin, de ces points Q, R, élever perpendiculairement à la directrice les lignes Q S, R T; donner deux pieds à la première de Q en S, six pieds à la deuxième de R en T, et par les points S, R, tirer l'une des joines S R; et par ceux Q, T, la seconde joine Q U. On pratique dans le parapet une entaille Q S X, qui a pour objet de donner la facilité d'engager la volée du canon dans l'embranchure.

Si on voulait tracer une embrasure sur un angle saillant ou flanqué d'un ouvrage, la capitale de cet angle flanqué serait la directrice, et on opérerait comme nous venons de le dire pour l'embranchure oblique.

La construction d'une embrasure n'offre aucune difficulté : on suit dans le revêtement la règle donnée pour les talus; le gazon est préférable aux autres matériaux.

On n'a pas communément en campagne la commodité de faire construire des plates-formes, ni les matériaux nécessaires; on se contente donc de faire damer fortement la banquette, à laquelle on donne un peu de pente vers le pied du parapet, afin de diminuer l'effort du recul de la pièce. La base du talus de la banquette doit être très-large, afin de se ménager une pente douce pour monter les pièces et les mettre en batterie.

Ce qui vient d'être dit sur la construction

d'un ouvrage de campagne, suffit pour faire connaître en détail les divers procédés qui sont employés; nous pouvons encore y ajouter les observations suivantes :

Lorsqu'on ne trouvera pas en abondance sur le lieu même, tous les matériaux propres aux revêtemens, on les ménagera avec soin. Au lieu de fascines on fera des claies, pour lesquelles il ne faut pas, à beaucoup près, autant de bois; si les claies ne suffisaient pas, et qu'on pût d'ailleurs se procurer quelques gazons, on construirait avec ce gazon les embrâsures, l'entrée de la redoute, les angles de l'ouvrage; et les claies seraient employées pour le reste du revêtement. Enfin, si on n'avait pu rassembler qu'une partie des matériaux nécessaires, on les réserverait pour la construction des embrâsures et du talus intérieur du parapet, et on donnerait plus de talus aux parties extérieures qu'on ne pourrait revêtir.

Lorsqu'on découvrira des pierres dans l'excavation du fossé, on les jettera dans le milieu du massif; sans cette précaution, les défenseurs de l'ouvrage auraient à souffrir des éclats des pierres touchées par le boulet. Par cette même raison, on se gardera de construire un ouvrage dans un terrain entièrement pierreux.

Si les terres sont très-sèches, et n'ont aucune consistance par elles-mêmes, on liera l'ouvrage en mettant dans le massif des menues branches d'arbres, de la fougère, du genêt, et en damant fortement la terre à chaque couche de six à huit pouces, pour amalgamer tous ces objets.

Enfin, on donnera plus d'élévation aux angles saillans de l'ouvrage, pour couvrir davantage les côtés de ces angles.

### TROISIÈME SECTION.

*Des moyens employés pour augmenter la force d'un poste et pour en défendre l'accès.*

Les moyens d'augmenter la force d'un retranchement de campagne consistent à y ajouter de nouveaux ouvrages, soit à l'extérieur, soit à l'intérieur.

A l'extérieur, on construit des chemins couverts, des avant-glacis, des lunettes, ou redans détachés; à l'intérieur, on pratique des réduits, des traverses.

Nous ne parlerons point des chemins couverts et des avant-glacis, parce que ces défenses, empruntées à la fortification permanente, ne sauraient avoir une application véritablement utile dans la fortification de campagne, où l'on manque presque toujours de temps ou de matériaux, et qu'il est reconnu que leur effet n'est pas aussi avantageux qu'on le croirait.

Des lunettes,  
redans et  
flèches détachées.

Les lunettes détachées, redans, ou petites flèches sont au contraire très-utiles; placés en avant sur le milieu d'une courtine, l'ennemi est forcé de les attaquer avant de parvenir au retranchement principal. On les emploie pour couvrir la porte d'un ouvrage, pour se procurer des feux de flancs, pour éclairer le pied d'un rideau que le retranchement ne peut observer, pour enfilier un ravin qui couvre une ligne, etc. Voyez A, M, pl. IX.



On pratique des réduits dans les ouvrages fermés un peu considérables ; ils servent en quelque sorte de citadelle au retranchement ; c'est le lieu où l'on se retire comme dans un dernier abri, et de là, on peut encore rebuter l'ennemi par une nouvelle résistance, ou du moins obtenir une capitulation honorable.

Des réduits.

Il ne faut donc pas négliger la construction d'un réduit, dans une grande redoute fermée, ou dans un retranchement placé sur quelque point isolé : on lui donne ordinairement la forme d'un carré, ou bien on cherche celle qui est plus convenable pour voir et battre tout l'intérieur des retranchemens. Par la même raison on en élève le parapet plus haut que celui de l'ouvrage principal, afin de le commander.

Le plus souvent on construit des réduits dans les têtes de ponts : ils sont même alors essentiellement nécessaires, et on leur donne la forme d'une petite tête de pont. Voyez E, fig. 9, et F fig. 10, en observant toujours pour le tracé, et pour le relief de ces ouvrages, ce que nous venons de dire.

Les traverses coupant l'ouvrage en deux, ou placées en différens sens, ne sont pas moins utiles ; on les exhausse suffisamment, et on y pratique des banquettes ; de telle sorte qu'en se retirant derrière, quand une partie du retranchement est forcée, et s'y établissant comme dans un réduit, l'on peut encore de là forcer l'ennemi à abandonner la place, et reprendre l'ouvrage : les banquettes peuvent d'ailleurs servir à plusieurs fins ; nous avons vu qu'on les em-

Des  
traverses.

ploie pour le défilement, en leur donnant une hauteur suffisante, *fig. 25.*

Je passe aux moyens de rendre plus difficile l'accès d'un poste. Les meilleurs, et ceux sur lesquels on doit compter davantage, sont les suivans : 1.° Les palissades et les fraises ; 2.° Les chevaux de frise ; 3.° Les abatis ; 4.° Les puits ; 5.° Les avant-fossés ; 6.° Les fossés pleins ; 7.° Les inondations ; 8.° Les fougasses.

Des  
palissades.

Les palissades sont de forts pieux de bois de chêne, ayant six pouces d'équarrissage, ou une forme prismatique triangulaire, et taillés en pointe par l'extrémité supérieure. Leur longueur est de huit à dix pieds. On les plante verticalement en terre, à deux ou trois pouces de distance l'une de l'autre, et on les assujétit au moyen d'un linteau placé transversalement au-dedans, sur le milieu.

Pour les planter, on creuse, dans l'alignement qu'on veut leur donner, un petit fossé de deux pieds de large sur deux pieds et demi de profondeur ; on y place les palissades à la distance prescrite ; on cloue le linteau qui les assemble, puis on referme le fossé, en ayant soin de bien damer les terres.

L'emplacement ordinaire des palissades est dans le fossé ; on les pose on dans le milieu du fossé, on au pied de la contrescarpe, *fig. 16, a, b.* Ces deux manières ont les mêmes avantages et les mêmes inconvéniens ; d'un côté, elles sont presque entièrement couvertes et à l'abri du dommage que pourrait leur causer le canon ennemi ; de l'autre, l'assaillant une fois arrivé

dans le fossé, peut les saper à son aise, surtout lorsque l'ouvrage n'est pas flanqué, comme il arrive assez ordinairement. Il peut même se servir des palissades après les avoir arrachées ou sapées, soit pour commencer à combler le fossé, soit pour en faciliter le passage.

Les fraises ne sont autre chose que des pa- Des fraises.  
lissades auxquelles on donne une position horizontale, ou une certaine inclinaison du côté de l'ennemi. On les place ordinairement au milieu du talus extérieur du parapet, ou sur la berme, *fig. 16, c, d.*

La première méthode est la meilleure de toutes. Des fraises contenues dans le massif du parapet et saillantes au-dehors, dans une position horizontale, sont pour l'ennemi un obstacle presque insurmontable lorsqu'il veut gravir le parapet; et de plus, elles présentent dans cette situation très-peu de prise au canon ennemi; seulement il faut avoir attention que les pointes des fraises ne dépassent pas le prolongement de la plongée, afin qu'elles n'interceptent pas la direction des feux qui partent de la crête intérieure du parapet.

Les fraises placées sur la berme ont les mêmes avantages; mais il faut un peu plus de travail et plus de matériaux, parce que le développement est plus étendu.

En général, les fraises sont attachées et maintenues dans leur position par un linteau placé transversalement à deux pieds de leur gros bout.

On les établit sur le talus extérieur du parapet,

ou sur la berge, en faisant la construction du massif.

Des chevaux  
de frise.

On appelle chevaux de frise, des pontres de douze à quinze pieds de longueur, sur six à huit pouces de grosseur, *fig. 36*, qu'on taille ordinairement à quatre ou à six pans, et qu'on traverse d'une face à l'autre correspondante, par des piquets pointus et saillans de trois pieds environ de chaque côté. Cette machine exigeant pour la construction des ouvriers entendus, il est rare de s'en procurer dans les postes retranchés. Leur place serait dans le fond du fossé, en les attachant bout à bout, et les assujétissant contre terre : dans cette position, ils défendent parfaitement la descente du fossé, et sont entièrement à l'abri du canon de l'ennemi. On s'en servirait encore utilement pour fermer la gorge d'un ouvrage et l'entrée d'une redoute.

Des abatis.

Les abatis sont des arbres coupés et rangés les uns près des autres, de manière à présenter leur branchage du côté de l'ennemi; on a soin d'aiguiser l'extrémité des branches.

Placés tantôt dans le fossé, en appuyant la partie inférieure du tronc dans le fond, et le branchage sur la contrescarpe; tantôt disposés à huit ou dix toises en avant de l'ouvrage, on les lie fortement ensemble avec des cordes, des liens de branches flexibles, ou avec des chaînes; mais dans la dernière position, le canon ennemi peut les rompre ou les endommager considérablement : pour éviter en partie ces inconvéniens, on creuse le terrain destiné à leur emplacement, et c'est alors un moyen excellent de défense,

et le plus capable de retarder les approches d'un poste.

On appelle puits, des trous creusés en terre, Des puits. qui ont la forme évasée d'un entonnoir ; on leur donne ordinairement les dimensions suivantes : grand diamètre du puits à la surface du sol naturel, six pieds ; petit diamètre du fond, deux pieds ; profondeur, quatre à cinq pieds : cette profondeur s'augmente encore par les terres qui proviennent de l'excavation, et qu'on relève autour de chaque puits.

On creuse des puits pour couper une communication, pour fermer la gorge d'un ouvrage ; mais le plus souvent on les place en avant d'un retranchement. Dans tous les cas, on n'en fait jamais moins de trois rangs ; on les dispose en quinconce, et on les espace de neuf en neuf pieds mesurés de milieu en milieu ; de manière que les puits du premier rang se trouvent devant l'intervalle qui sépare ceux du second, et ainsi de ces derniers pour le troisième rang, *pl. IX*. Afin de rendre cet obstacle plus difficile à franchir, on plante dans le milieu de chaque puits un fort picu, qu'on aiguise ensuite par le bout.

Au-lieu de puits, on peut creuser en avant de l'ouvrage, et parallèlement à la configuration, Des avant-fossés. un fossé continu, auquel on donne seulement six pieds de largeur sur autant de profondeur, ayant soin de régaler les terres provenant de l'excavation. Néanmoins, cette défense ne vaut pas celle des puits.

Toutes les fois qu'on peut amener ou intro- Des fossés pleins.

duire l'eau dans les fossés d'un ouvrage, il ne faut jamais négliger ce moyen, qui ajoute beaucoup à la défense. Ceci suppose qu'on est établi à la proximité d'un ruisseau, d'une rivière ou d'un étang, et que le fossé est au-dessous du niveau du réservoir qui doit fournir les eaux; cette opération est facile quand on s'en tient à remplir seulement le fossé : il suffit alors de creuser un canal, de la partie supérieure de la rivière la plus voisine de l'ouvrage, à l'ouvrage même. On commence ce petit canal au fossé du retranchement en remontant à la rivière, afin de n'être pas arrêté par les eaux, dont l'infiltration, à travers les terres, nuit toujours beaucoup dans ces sortes de travaux.

Des  
inondations.

En contenant une rivière ou un ruisseau par une digue ou un batardeau construits perpendiculairement au courant, pour en barrer le passage, il est clair que l'eau s'élève insensiblement par degré, finit par déborder, et s'étend ensuite plus ou moins sur les rives; c'est ce qu'on appelle inondation. Voyez planche IX. La rivière ou ruisseau qu'on veut faire servir à inonder les approches d'un retranchement, peut avoir différentes directions; elle peut couler du côté de l'ennemi, ou bien venir sur le retranchement, ou enfin suivre une direction parallèle au front. Dans le premier cas, l'inondation se trouvant entre la digue et le retranchement, il sera bien difficile d'empêcher l'ennemi de couper ou de rompre cette digue, et par conséquent, de détruire l'effet qu'on s'en était promis. Dans les deux autres cas, on atteint plus sûre-

ment le but, et la défense des digues est d'autant plus facile, qu'elles sont quelquefois situées sous le feu du retranchement même.

La hauteur d'une digue est en raison de l'étendue en longueur qu'on veut donner à l'inondation. Mais c'est l'étendue en largeur de cette même inondation qui fixe la longueur de la digue, et son épaisseur est calculée sur la résistance qu'elle doit opposer au poids de la colonne d'eau. Comme il faut s'attendre que l'ennemi tentera par tous les moyens possibles de détruire la digue pour saigner l'inondation, il ne faut jamais lui donner moins de quinze pieds d'épaisseur, pour qu'elle puisse résister au canon.

D'après cet exposé, il est clair qu'une digue n'est autre chose qu'un massif de terre, dont le tracé et la construction ne sont pas plus difficiles que pour un parapet : on observe également les talus d'après les règles ci-dessus fixées.

On commence d'abord par construire sur l'une et l'autre rive à-la-fois, les parties de la digue qui doivent reposer sur le sol naturel, et on leur donne toute la solidité convenable. Les terres nécessaires à ce travail se tirent d'un fossé qu'on construit au pied de la digue sur le côté d'aval, c'est-à-dire au-dessous du courant.

Le talus d'amont, c'est-à-dire, celui qui est en avant, destiné à recevoir l'effort de la pression ou du choc de l'eau, doit être construit solidement. L'ouvrage se poursuit en-mêmes-temps aux deux côtés de la rivière; lorsqu'il ne s'agit plus que de fermer l'issue au courant,

on rassemble d'avance une provision de matériaux tels que des cailloux, des terres, des fascines, des gabions fourrés de pierres, de forts pieux, etc. On coule à fond avec promptitude les fascines ou gabions, on les fixe avec des piquets, ayant soin de garnir de terre et de gazon les intervalles, de battre le tout fortement, et de lier ce travail aux deux parties de la digue déjà construite; si le courant est un peu rapide, pour empêcher que ces objets ne soient entraînés au premier abord, on plante d'avance un rang de forts pieux derrière l'ouvrage, afin de contenir ce massif.

Cependant, l'eau qui tend naturellement à monter au niveau de sa source, ne tarderait pas à excéder la hauteur de la digue, et à déborder par-dessus, ce qui l'endommagerait considérablement. On évite cet inconvénient en pratiquant un déversoir, qui n'est autre chose qu'une coupure faite à la partie supérieure de la digue; ce déversoir doit être assez large pour laisser écouler une quantité d'eau égale à celle que le ruisseau fournit. Il peut être placé sur tous les points de la digue, soit aux extrémités, soit au milieu; mais plus ordinairement il est pratiqué dans la direction du lit du ruisseau. Comme il importe sur-tout de donner de la solidité à cette partie, qui est constamment lavée par une eau courante, on construit, précisément à la hauteur où l'on veut déverser les eaux, un radier ou plancher composé de madriers cloués sur des poutrelles, lesquelles sont encaissées de toute leur épaisseur dans le massif. Également,



les bajoyers ou côtés du déversoir sont revêtus en planches, ou à défaut de planches, en fascioes comme les joues d'une embrasure.

Pour que l'inondation présente à l'ennemi un obstacle capable de l'arrêter, il faut que les espaces qu'on veut rendre inaccessibles soient couverts au-moins de quatre à cinq pieds d'eau. Si on prévoyait d'avance que l'eau ne pût monter à cette hauteur, on ferait bien de couper en tous sens le terrain destiné à être inondé, par des fossés de cinq à six pieds de profondeur sur autant de largeur, et de dix à douze de longueur. Ces fossés couverts d'eau seront d'autant plus dangereux, que l'ennemi ne pourra les reconnaître ni les éviter.

Enfin, on fera observer que presque toujours on se trouve dans la nécessité de couvrir l'extrémité d'une digue par un ouvrage détaché, pour empêcher que l'ennemi ne parvienne à la rompre; un simple redan, une lunette, une tête de pont, suffisent pour cela. On a soin, comme on l'a déjà dit plus haut, de prolonger jusqu'à l'eau les fossés d'un semblable ouvrage, pour que l'ennemi ne puisse le tourner ou l'enlever par la gorge.

Personne n'ignore quel'objet important d'une mine est d'empêcher l'ennemi d'arriver d'emblée à l'ouvrage, et que l'effet terrible de son explosion rebute et décourage ordinairement les assaillans. Cette guerre souterraine, l'un des moyens les plus puissans pour disputer le terrain dans les sièges, et ralentir les entreprises de l'assiégeant, ne semble point convenir dans

Des  
fournaux.

la fortification de campagne, quoique plusieurs auteurs en aient traité; il est reconnu qu'outre les difficultés de leur construction, qui exige du temps, du travail et des ouvriers habiles, les fougasses ou petites mines sont peu dangereuses, et cela, parce qu'au-lieu de cheminer lentement comme dans l'attaque des places, on marche au contraire rapidement à l'assaut d'un retranchement de campagne, parce que les dispositions ne peuvent être prises avec autant de précision que dans les places de guerre, en ce qui concerne l'emplacement des fourneaux de mine, leur charge, la profondeur à laquelle ils sont placés, et l'instant où il faut les faire jouer.

Nous ne parlerons donc pas des fougasses : elles conviendraient tout au plus pour des ouvrages considérables, et sont entièrement du ressort de l'ingénieur.

Différens  
obstacles et  
moyens de  
défense  
qu'on peut  
ajouter aux  
précédens.

Outre les moyens que nous venons d'indiquer et de décrire, pour défendre l'accès d'un retranchement, il en est encore plusieurs qu'on pourra employer suivant les circonstances, tels que les chausse-trapes qu'on sème dans les avenues, les planches armées de cloux, et les herbes des laboureurs qu'on place, les cloux en-dessus ou les dents en haut, les retenant dans cette position avec de forts piquets enfoncés en terre. Il est bon aussi de couper le terrain par de petits fossés disposés en tous sens et recouverts de branchages et de terre, ou de l'embarasser avec de petits piquets qui obligent l'ennemi à se rompre, et suspendent sa marche. En un

mot, on oppose tous les obstacles imaginables pour retarder l'assaillant.

Lorsque les lunettes, redans ou autres ouvrages sont détachés, on peut les lier avec le principal ouvrage par deux files de palissades jointives, et plantées parallèlement à six pieds l'une de l'autre, en observant d'échancrer les palissades à quatre pieds deux pouces de hauteur, pour former des créneaux; cette disposition de palissades est une espèce de caponnière.

Des  
caponnières  
en  
palissades.

On emploie encore utilement cette construction pour défendre un fossé qui ne serait vu d'aucun côté; il suffit même d'établir dans les angles du fossé une cloison de palissades, derrière laquelle on place des fusiliers dont le feu enfile tout le fossé: c'est ce qu'on appelle blok-house *a, d, fig. 5, planche VII.*

Des  
blok-houses.

Si au-lieu de palissades, on se sert de gros troncs d'arbres au-moins de dix ou douze pouces de diamètre, cette construction prend le nom de palanque, *fig. 31, planche XII.* Elle est très-solide, très-forte, même contre l'artillerie. Les Turcs, qui ne connaissent guères d'autre manière de se retrancher, environnent leurs camps de palanques. Les Autrichiens leur ont emprunté cette méthode pour quelques ouvrages, et nous nous en servons par fois également: ainsi, lorsque le temps manque pour exécuter certains ouvrages en terre, comme des têtes de pont, ou des redans destinés à couvrir les portes d'une ville, on y supplée par des tambours construits en palissades, ou mieux en palanques. Les

palanques sont préférables en ce qu'elles résistent au canon, tandis que les palissades parent seulement des coups de fusil. Ces tambours peuvent avoir la forme des ouvrages qu'ils remplacent.

Puisque nous parlons des tambours pour couvrir les ponts, je terminerai ce chapitre par indiquer les moyens usités de détruire les ponts en se retirant, et la manière d'en jeter à la hâte lorsqu'on veut se porter en avant.

De la destruction des ponts.

Si ce sont des ponts en bois, on peut les démolir, les brûler ou les faire sauter.

Lorsqu'on a le temps de les démolir, on décloue et on désassemble les bois, de manière qu'on n'ait plus qu'à les enlever aux approches de l'ennemi; on détruit alors ces bois, ou bien on les cache soigneusement.

Pour brûler les ponts, il faut disposer d'avance des fascines goudronnées près des culées du pont, sur le pont même, ou mieux encore les attacher aux palées, et on les enflamme au moment convenable.

Enfin, pour faire sauter un pont de bois, il suffit de suspendre sous une des travées, un baril de deux cents livres de poudre, auquel on met le feu par le moyen que nous indiquerons ci-après.

Quant aux ponts en pierre, on peut, si on a le temps, les démolir à main d'hommes; mais communément on les fait sauter par une mine ainsi disposée.

On fait creuser jusqu'à l'extrados de la voûte une tranchée en croix, *fig. 32, A*, dont chaque

branche a neuf pieds de longueur, et reçoit cent cinquante livres de poudre; ce qui suffit pour rompre une épaisseur de voûte de trois pieds. La poudre étant ensuite recouverte de madriers et de terre, on y met le feu par une traînée, ou mieux par un saucisson, assez long pour préserver de tout danger celui qui est chargé de cette opération. On se sert aussi d'un morceau d'amadou qui traverse une feuille de fort papier, placée sur la poudre.

Il est encore une autre disposition pour miner un pont; elle consiste à creuser une seule tranchée de dix-huit pouces de profondeur en ligne droite sur les clés de la voûte B, même *fig.* On met dans cette tranchée quatre cents livres de poudre. L'expérience a prouvé que cette quantité suffit pour rompre des pleins cintres de vingt-cinq pieds de portée, et de quatre pieds d'épaisseur au milieu.

On remarquera qu'il n'est pas toujours nécessaire de détruire un pont en totalité, et que le plus souvent on se borne à rompre une arche ou deux, du côté de l'ennemi.

Lorsqu'on n'a point sous la main de pontons ni d'équipages de ponts, et qu'on a à passer une rivière, il faut se procurer des bateaux qu'on amarre solidement, et qu'on lie entre eux par des poutrelles recouvertes de madriers. Au défaut de bateaux, on construit sur les rivières tranquilles des ponts de chevalets, et même lorsque les rivières sont peu larges et peu profondes, une charrette placée dans le milieu peut servir de pile ou de point d'appui.

De la construction provisoire des ponts et radeaux.

Enfin, lorsqu'on est près des bois, on peut construire un pont de radeaux *fig. 33*. Ce sont des troncs d'arbres placés à côté les uns des autres, qu'on lie avec des harts *cd*; on établit ensuite parallèlement, à quinze ponces de distance cinq files de longerons qu'on recouvre de madriers; ces radeaux supportent le passage de l'artillerie.

Mais si l'on voulait seulement jeter de l'infanterie d'une rive à celle opposée, il suffirait d'attacher l'une au bout de l'autre des pontres de douze à quinze ponces de diamètre, d'établir de cette manière deux files de poutres à trois pieds de distance, et de clouer dessus des planches jointives, *fig. 34*.

Ce radeau ainsi construit est attaché par son extrémité inférieure au rivage même; tandis que son extrémité supérieure étant détachée de la rive et abandonnée au courant, décrit un quart de cercle qui porte le radeau en travers de la rivière; ensuite on le fixe solidement, soit à l'autre rive, soit contre des piquets qu'on bat de distance en distance; on peut aussi former des espèces de bacs, avec des radeaux ou bateaux qui glissent le long d'une corde; mais le pont volant est encore préférable, parce que la corde n'a besoin d'être attachée que sur la rive dont on est maître.

Si les ponts de radeaux enfoncent trop dans l'eau, on peut les rendre plus légers en les supportant avec des tonneaux vides *a, a, a, a*, placés de distance en distance, et attachés sous les poutres avec des harts ou des cordages; au

reste, il faut pour les radeaux employer des bois légers, tels que le sapin, le peuplier, le hêtre ; l'orme et le tilleul. Le chêne, plus pesant que l'eau ne peut convenir.

Je ferai mention aussi, par pure curiosité, de la manière de jeter un pont sur un fossé de retranchement, ou sur un ruisseau, avec quatre planches trop courtes pour couvrir la largeur du ruisseau ou du fossé. L'inspection de la *fig. 35* explique suffisamment la manière d'arranger ces quatre planches, sur lesquelles on peut faire défiler deux rangs de fantassins. Ce pont se construit en moins de quelques minutes ; et on le met bas en une demi-minute ; car il suffit de tirer une des planches, les autres tombent à l'instant.

#### QUATRIÈME SECTION.

##### *De l'attaque et de la défense des lieux retranchés.*

On peut rendre nuls des retranchemens de campagne, même des ouvrages considérables, en forçant tout simplement l'ennemi à quitter sa position. Il suffit pour cela d'aller se placer sur son flanc, ou bien de l'inquiéter sur ses derrières, ou de menacer ses communications et ses magasins. Mais lorsque ces moyens ne peuvent être employés, on s'empare d'un retranchement, 1.<sup>o</sup> par surprise ou par ruse, 2.<sup>o</sup> de vive force.

Des divers  
moyens  
usités  
contre les  
retranche-  
mens

Et d'abord par surprise et stratagème, en donnant de faux avis, ou faisant courir de faux bruits, en feignant de se retirer et de marcher

De l'attaque  
par ruse.

ailleurs ; mais revenant ensuite promptement sur ses pas , ou faisant un détour pour tomber sur l'ennemi et s'emparer de sa position ; ou bien , en s'avancant furtivement pendant la nuit , se glissant dans les ouvrages ou les escaladant suivant l'occasion ; ou encore , en pratiquant des intelligences secrètes pour se faire livrer le poste ; ou enfin , si les ouvrages sont ouverts par derrière , en simulant une attaque de front , tandis qu'une autre troupe les tourne pour s'en rendre maître , et lorsque les ouvrages sont fermés , en insultant l'ennemi , et l'attirant hors de ses retranchemens , pour le poursuivre ensuite si vivement qu'on y entre en même-temps que lui. Ce dernier moyen est d'autant meilleur , que l'artillerie des retranchemens se trouve réduite à l'inaction , par la crainte de tirer sur ses propres troupes qui sont en-dehors.

De l'attaque  
de vive  
force.

L'attaque de vive force , à laquelle il ne faut recourir que dans l'urgente nécessité , demande , lorsqu'il s'agit d'ouvrages fermés ou fortement appuyés , à être méditée avec discernement , conduite avec précaution , et exécutée avec vigueur et célérité. Pour cela il faut :

Faire approcher autant que possible les troupes , hors de la portée du canon , sans les mettre à découvert ;

Aller reconnaître les ouvrages pour juger les points faibles ;

Placer du canon sur les hauteurs dominantes , s'il en existe , ou au défaut dans la plaine ; disposer ses batteries sur les prolongemens des cô-



tés de manière à enfiler les faces des ouvrages ; écraser par la supériorité de son feu, l'artillerie de l'ennemi, la faire taire, chercher à la démonter en la prenant en rouage, de plein fouet ou à ricochet; nourrir continuellement son feu, pour briser les abatis, les palissades, les fraises, les barrières, les chevaux de frise ;

Détacher des tirailleurs qui, s'avancant éparpillés pour donner moins de prise sur eux, s'approcheront assez pour tuer les canonniers sur leurs pièces ; ce qui est facile lorsque les batteries sont à barbette ;

Cependant, disposer plusieurs colonnes d'attaque, qui marcheront vivement quand il sera temps, sur les capitales ou sur les points les plus faibles des ouvrages ; mais sans tirer un coup de fusil, si ce n'est lorsqu'on gagnera le parapet ;

Faire suivre immédiatement ces colonnes par des hommes portant des pelles, des pioches, des haches, des échelles et des fascines ; et derrière ceux-ci, une seconde troupe armée pour soutenir la première, et résister aux sorties ;

Avoir des réserves toujours prêtes pour renforcer les colonnes d'attaque, ou pour les diriger sur des points que l'ennemi aurait dégarnis ;

Les outils et les matériaux dont il vient d'être parlé, sont nécessaires pour passer ou combler les fossés, escalader le parapet, ouvrir ou saper le retranchement. Cependant ils peuvent être suppléés : savoir : les fascines par des sacs à terre ou même des bottes de paille, comme fit

Annibal (celui qui était amiral des Carthaginois), l'an 494 de Rome ; lorsqu'il sortit pendant la nuit d'Agragens où il était enfermé ; il combla les fossés des assiégeans avec de la paille. On emploie aussi à cet effet des sacs de feuilles, les palissades arrachées, et la terre prise sur le bord du fossé. Il y a moyen de faire un pont avec des échelles ou avec des palissades, lorsqu'elles sont de longueur suffisante ; de même les chevaux de frise qu'on trouve quelquefois au fond du fossé, peuvent être dressés contre le parapet, et servir d'échelles.

Sans doute il se présente des difficultés dans ces sortes d'occasions, mais le courage et la présence d'esprit en triomphent. C'est ainsi qu'au passage du Rhin près de Kell, en l'an 4, nos soldats, qui avaient sauté dans les fossés d'un ouvrage, se trouvant dépourvus de moyens d'escalade, et ne pouvant plus se servir de leur feu, ramassèrent des pierres dans le fossé, et en accablèrent tellement les défenseurs de l'ouvrage, que ceux-ci abandonnèrent les batteries ; et ensuite les nôtres se hissant les uns sur les autres pour y pénétrer, s'en rendirent les maîtres.

C'est ainsi qu'au siège de Tarragone, deux cohortes, commandées par les chefs de bataillon Revel et Miocque, s'étant précipitées sous le feu de l'ennemi pour escalader le fort, et les échelles se trouvant trop courtes de quatre ou cinq pieds, le sergent de sapeurs, Meunier, se plaça au sommet d'une des échelles et fit grimper les voltigeurs sur ses épaules pour atteindre la brèche.

A Évora, l'infanterie légère, électrisée par l'exemple du major Petit, maintenant maréchal-de-camp, escalada les remparts en y enfonçant des baïonnettes, disposées en forme d'échelons.

On sent assez pourquoi les colonnes d'attaque doivent marcher rapidement et sans tirer ; le but étant de rester moins long-temps en prise au feu de l'ennemi, qui est entièrement à l'abri, tandis que l'assaillant marchant à découvert, a par cela même intérêt de se jeter promptement dans le fossé, où il n'a plus à craindre ni l'artillerie, ni la mousqueterie du parapet, si ce n'est de quelques parties de l'ouvrage qui peuvent le prendre en flanc.

Du reste, on balaye les chausse-trapes avec des branches d'arbres ; on arrache les piquets, les herses ; on met le feu aux abatis, si on n'a pu les détruire à coups de canon ; c'est de même à coups de canon qu'on aura essayé de rompre les digues qui retiennent des inondations, lorsqu'on ne peut en approcher pour les saper.

S'il se trouve une caponnière dans le fossé ou un blok-house, il n'y a pas de moyen plus sûr à opposer que celui de combler le fossé avec des fascines, des sacs à terre ou des feuilles, etc.

S'il y a un réduit dans l'intérieur de l'ouvrage, on l'attaque aussitôt d'emblée et brusquement, tandis qu'on y dirige un feu plongeant du haut du parapet qu'on vient d'escalader.

Quant aux attaques des villages, des églises et des maisons crénelées, on les bat en ruine

avec le canon, et de préférence avec l'obusier, parce que l'obus met le feu dans les toits, dans les granges, et force ainsi les défenseurs à désespérer. On dirige les projectiles de l'artillerie vers les encoignures des maisons, qu'on prend ainsi d'écharpe, afin de faire crouler plus promptement l'édifice; après quoi, on pénètre par la brèche, ou bien, on enfonce les portes à coups de hache.

« Le 2 avril 1799, le général Broussier  
» investit la ville de Trani, défendue par les  
» Insurgés de la Pouille; tandis que le capi-  
» taine du génie Couchand dirige plusieurs  
» batteries contre ce fort, la légion napolitaine  
» de Caraffa et le bataillon commandé par le  
» chef Barrère, engagent un feu violent de  
» mousqueterie. Le général Broussier tente l'as-  
» sant avec quelques compagnies de grenadiers  
» et la 64.<sup>e</sup> demi-brigade; la 7.<sup>e</sup> légère, aux or-  
» dres du colonel Berger, se jette à la mer, et  
» ces braves chasseurs escaladent un petit fortin  
» que l'ennemi avait négligé d'occuper en force.  
» Les assiégés poussent de grands cris; alors  
» l'aide-de-camp Excelmans (aujourd'hui lieu-  
» tenant-général), se met à la tête des grena-  
» diers, s'avance vers la muraille, fait dresser  
» des échelles, et monte avec eux à l'assaut.  
» Ce mouvement hardi réussit, et l'intrépide  
» Excelmans fait aussitôt tourner les pièces du  
» fort contre les insurgés; déjà les Français  
» sont maîtres des remparts; mais la ville ré-  
» siste encore; chaque maison était crénelée,  
» chaque rue était défendue par des canons et

» des coupures. Pour rendre nuls ces moyens intérieurs de défense, et pour épargner le sang français, Broussier fait monter les soldats sur les toits des maisons, et les grenadiers s'avancent de terrasse en terrasse. C'était un spectacle extraordinaire que ce combat, livré pour ainsi dire dans les airs, sur les toits d'une ville : les assiégés tâchèrent de se sauver par mer; la plupart de leurs barques furent prises; cette ville malheureuse fut réduite en cendres, et les insurgés furent passés au fil de l'épée ».

Celui qui est chargé de défendre un retranchement doit être en garde contre les stratagèmes et la surprise; à cet effet, il doit faire battre la campagne, employer des espions pour être bien informé des mouvemens de l'ennemi, envoyer des patrouilles au-dehors, de jour et de nuit, et faire bonne garde. On peut aussi, quoique sur la défensive, opposer la ruse à la ruse.

Annibal, dit le grand ou le borgne, ayant défait les consuls Crispinus et Marcellus, l'an 546 de Rome, et ce dernier ayant été laissé mort dans une embuscade où il avait succombé, Annibal crut devoir profiter de cet événement, et écrivit sur-le-champ, sous le nom de Marcellus, au gouverneur de Selapie, que la nuit suivante, il viendrait dans cette ville, et qu'on eût soin de lui tenir les portes ouvertes; mais Crispinus, se doutant que le Carthaginois, selon son génie fin et rusé, pourrait se servir du cachet de Marcellus, avait fait prévenir les villes voisines. Dans cette conjoncture, le gouverneur de Selapie prépara une contre-ruse à Annibal,

De la  
défense des  
lieux  
retranchés.

et lui ayant ouvert les portes, il donna brusquement sur les ennemis, dont un grand nombre fut tué, et le reste se sauva précipitamment.

Quant à la défense contre l'attaque d'emblée et de vive-force, il faut s'y préparer, et on y réussit en armant avec intelligence les retranchemens, plaçant le canon dans les saillans et sur les flancs, de manière qu'il découvre au loin, et qu'il batte par des feux croisés tout le terrain que l'ennemi doit parcourir ;

En exerçant les soldats à border promptement le parapet, et les instruisant de ce qu'ils ont à faire ;

En tirant à boulets sans discontinuer, dès que l'ennemi est à portée de canon, faisant usage lorsqu'il s'avance, des cartouches à balles, et finalement, engageant à distance convenable le feu des petites armes, qui sont les plus meurtrières ;

En ordonnant des sorties sur un ou plusieurs points, afin de prendre en flanc les colonnes d'attaque, au moment où elles s'approchent de la contrescarpe, moment d'autant plus convenable, qu'alors l'artillerie devient nulle pour l'assiégé comme pour l'assiégeant ;

En tenant à cet effet en réserve des troupes destinées à renforcer les défenseurs de l'ouvrage, comme aussi à repousser l'ennemi et à le rejeter hors des ouvrages, s'il y pénètre sur quelques points ; dans les camps retranchés, on peut même employer pour cela la cavalerie, secondaiement ;

En contenant ses soldats, et faisant toujours

ferme jusqu'au dernier moment, où l'on se sert encore utilement de la baïonnette contre l'assaillant ;

En se reployant en ordre derrière la réserve, si le rempart est escaladé et franchi sur toute son étendue, pour revenir bientôt à la charge et chasser l'ennemi.

Lorsque l'ouvrage est fermé, on se retire derrière les traverses, ou dans le réduit, s'il en existe, et de là, comme nous l'avons dit, on peut encore espérer de reprendre l'avantage, ou du moins de capituler honorablement après une défense opiniâtre.

En 1812, le général Philippon, renfermé dans Badajos avec trois mille hommes, soutint courageusement le siège de cette ville contre l'armée anglaise, forte de cinquante mille hommes. Les assiégeans avaient pratiqué trois brèches par lesquelles ils pénétrèrent non sans avoir éprouvé de grandes pertes. Le général Philippon ne se reconnaît pas encore pour vaincu ; il se retire dans une église, s'y barricade, et soutient plus d'une heure les efforts et l'assaut de l'armée anglaise ; mais ses munitions étant épuisées, il est forcé de se rendre prisonnier avec le reste de sa brave garnison.

« La plupart des retranchemens sont emportés, dit Frédéric dans son *Instruction militaire*, parcequ'ils n'ont pas été conduits dans les règles, ou que ceux qui les défendent sont tournés, ou que la peur prend aux trouppes qui les défendent. . . . . Les exemples ont fait voir qu'un retranchement étant forcé

» toute l'armée est découragée , et prend la  
» fuite ».

Il faut donc rassurer les défenseurs d'un ouvrage, les tranquilliser, les engager à tirer avec calme et sang-froid, et par conséquent avec justesse; leur faire observer que l'assaillant, au moment où il approche, paralyse sa propre artillerie; et leur persuader par nombre de faits, que l'ennemi doit échouer, mais que parvint-il à s'emparer du retranchement, il s'y maintiendrait difficilement, ou mieux, qu'il en serait aisément chassé.

Lors de la première campagne d'Italie, en 1796, le général Argentaù s'était porté, d'après les ordres du général autrichien Beaulieu, sur la redoute de Montelesino, avec dix mille hommes, après avoir enlevé tous les avant-postes de l'armée française; mais le colonel Rampon, à la tête de douze cents hommes, défendait cette redoute. Il fit un feu si bien nourri sur les colonnes autrichiennes qui s'avançaient en masse, qu'il les obligea d'abord à reculer; bientôt, ramenées par le général Argentaù, elles s'avancèrent quoiqu'avec de grandes pertes d'hommes, jusqu'au pied des retranchemens. Attaqué par dix mille hommes, Rampon voit tout le danger qui le menace; mais électrisé par le danger même, il se tourne vers ses intrépides soldats, et s'écrie : « Mourons tous dans cette redoute ». Tous répètent d'une voix unanime : « Mourons » dans cette redoute ». Leurs munitions sont épuisées, mais leur baïonnettes leur restent; ils se pressent près des parapets, et présentent



un mur de fer à l'ennemi. En vain le général autrichien excite et encourage ses soldats, le mur de fer est impénétrable; enfin, fatigué de tant de résistance, l'ennemi cède et se retire.

Le 5 juin 1807, le maréchal Bernadotte était en position sur la Passarge, au pont de Spanden. La droite des alliés se porta sur ce point, et fit attaquer la tête de pont que défendait le 27.<sup>e</sup> régiment d'infanterie légère, commandé par le général Frère. Sept fois l'ennemi marcha sur les retranchemens, sept fois il fut repoussé; et le 17.<sup>e</sup> régiment de dragons Payant chargé au moment où il échouait dans sa septième attaque, il se retira après avoir éprouvé une perte considérable.

Le même jour, le maréchal Soult obtenait un semblable succès sur un autre point, au pont de Lomitten. Les 46.<sup>e</sup>, 57.<sup>e</sup> de ligne, et le 24.<sup>e</sup> léger, aux ordres de général Ferrey, en défendirent les retranchemens pendant toute la journée contre deux divisions entières. Enfin vers le soir, l'ennemi se retira, laissant les abatis et les ouvrages couverts de morts.

A la bataille de la Moskowa, la division Morand ayant passé la Kalogha, marcha sur la redoute de l'ennemi la plus grande et la plus forte; le 50.<sup>e</sup>, conduit par le général Bonami, y pénétra à la baïonnette; mais bientôt après, il est contraint par des forces imposantes à se retirer.

Plus tard, une division de cuirassiers reçoit ordre de chasser l'ennemi et d'enlever la grande redoute à revers, ce qu'elle exécute en y entrant par la gorge; mais criblés par le feu de l'ennemi

les cuirassiers ne peuvent y rester, et évacuent cet ouvrage. Dans le même moment, le prince Eugène, qui avait aperçu la brillante charge de notre cavalerie, ordonne l'attaque de la redoute; nos troupes s'avancent, le prince se place à leur tête, fait battre la charge de toutes parts, met l'épée à la main, son état-major en fait autant, et il s'élance vers la redoute, qui est emportée pour la dernière fois à la baïonnette.

Cent autres faits de cette espèce prouvent que les Français ne sont pas moins opiniâtres ni moins habiles à défendre les positions retranchées, qu'ardens et intrépides lorsqu'il s'agit de les enlever.

## CHAPITRE VI.

### *Plan d'une Ecole de théorie.*

On tient des écoles de théorie dans les corps pour l'instruction des officiers, et ce sont les chefs qui sont spécialement chargés de cet objet important.

Les réglemens et ordonnances ne déterminent aucunement sur quelle matière doivent rouler les leçons théoriques, ou plutôt il serait superflu d'en fixer le sujet.

La théorie comprend l'art militaire en général; elle le comprend aussi dans tous ses détails. Pour parvenir à bien connaître et à démontrer cet art difficile, il faut toute la sagacité d'un homme constamment appliqué à l'étude et né avec d'heureuses dispositions. Il n'est donc que peu d'officiers supérieurs parfaitement capables

d'enseigner théoriquement leur art ; disons mieux : on ne réussira à former des officiers véritablement instruits que lorsqu'on instituera dans les grandes garnisons des professeurs habiles, qui tiendront un cours d'enseignement militaire, auquel on astreindra les officiers, encore ceux-ci devraient-ils être disposés à cette étude par celle préliminaire des mathématiques, on au-moins de la géométrie et de la trigonométrie.

Dans le fond, la théorie de l'officier doit rouler, comme je l'ai dit, sur l'organisation des troupes, la police et discipline, la comptabilité ; sur le logement, le casernement ; sur l'exercice, les manœuvres et évolutions militaires ; sur le service intérieur, sur celui des places et quartiers, enfin sur le service de campagne, la castamétation, la fortification passagère, les opérations de guerre : il y a pour ces divers objets, des réglemens dont le développement doit faire le sujet des écoles de théorie particulières. On doit donc s'attacher d'abord à bien connaître ces réglemens pour pouvoir les expliquer.

L'expérience a prouvé que les corps les mieux exercés et les plus instruits, étaient ceux qui suivaient et pratiquaient à la lettre les ordonnances ; les petites innovations ont toujours contribué à retarder les progrès de l'instruction.

Convaincu de cette vérité, je me borne à un essai en forme de commentaires sur les parties essentielles des ordonnances concernant les manœuvres et exercices des trois armes ; et

je ne hasarderai qu'avec une extrême circonspection l'indication de légers changemens, dont on reconnaitra peut-être l'utilité.

### § I.<sup>er</sup>

#### *Idées sur l'enfance et les progrès de la Tactique.*

Ouvrons l'histoire des temps les plus reculés, et nous verrons toujours les hommes armés les uns contre les autres, occupés à rechercher la méthode la plus avantageuse de combattre.

Cum præpæcuerunt primis animalia terris,  
Mutum et torpe pecus, glandem atque cæcilia propter  
Unguibus, et pugnâ, deinde fustibus, atque ita porro  
Pugnabant armis, quæ post fabricaverat usus.

D'abord, la guerre n'a dû être qu'un combat particulier et corps à corps d'un certain nombre d'individus, contre un autre nombre égal, ou inégal; bientôt le nombre des combattans s'augmentant de part et d'autre, on a dû sentir la nécessité de mettre de l'ordre dans l'action, et de là est venue l'idée de se ranger par ordre qu'on a appelé de bataille, parce que cet ordre n'était institué que pour combattre.

Les heureux succès obtenus par cette disposition primitive, qui consistait probablement à placer les combattans les uns à côté des autres, prouvèrent bientôt la vérité de ce principe naturel, que l'union fait la force.

Dans cet état de choses, le nombre des hommes armés devenant plus considérable, on forma des divisions et des subdivisions;

de là l'origine des décuries, des turmes, des centuries, des cohortes, des légions ou autres dénominations équivalentes à nos pelotons, divisions, bataillons, etc.

Ce que Xénophon rapporte dans sa *Cyropédie*, Liv. II, confirme cette idée, et nous découvre comment on faisait de son temps des essais de tactique. « Cyrus, dit-il, vit une fois » un capitaine qui menait sa compagnie le long » de la rivière pour aller dîner dans sa tente ; » et après que tous ses soldats avaient marché » quelque temps sur une seule file, il faisait » commandement à la seconde, à la troisième » et à la quatrième escouade, de s'avancer à » côté de la première, jusqu'à ce que les chefs » d'escouade se rencontrassent en même rang » à la tête de la compagnie ; et cela étant fait, » les soldats commençaient à marcher quatre à » quatre ; ensuite, il commandait à chaque » escouade de se partager en deux files, et en » un instant la compagnie se trouvait rangée à » huit de front ayant tous les dizeniers, ou » chefs de file au premier rang. Pen-après, il » leur commandait encore de doubler leurs » rangs par demi-file, et alors les cinqueniers, » ou chefs de demi-file, s'avançaient aussi au » premier rang de la compagnie, qui par le » même moyen se trouvait rangée à seize de » front, chaque escouade ayant été divisée en » quatre demi-files. »

Mais suivons rapidement, quoique conjecturalement les progrès de l'art : commençons par l'infanterie.

L'ordre de bataille a varié suivant les temps et la nature des armes dont on s'est servi. Chez les Grecs, c'était la phalange; chez les Romains, c'était la légion : on admire encore aujourd'hui la tactique de ces peuples guerriers. A ces époques, les Gaulois et les Germains étaient réputés barbares; et ce que dit César de leurs institutions, et du peu d'ordre et d'ensemble qui existait dans leurs levées d'hommes et leurs rassemblemens de troupes, prouve effectivement une civilisation peu avancée. Leurs succès à la guerre n'étaient dus qu'à leur nombre prodigieux, et à un courage aveugle : ils excellaient en cavalerie.

En France, les armées n'ont commencé à prendre une consistance régulière que sous Charles VII, et l'infanterie à être organisée sur un pied vraiment militaire que sous François I.<sup>er</sup>; on lira toujours avec intérêt sa belle ordonnance de 1534, concernant l'institution de sept légions, composées chacune de 6000 hommes, arquebusiers, piquiers et haliebardiens.

Jusqu'alors la pique était l'arme principale; et sa longueur permettait de ranger les soldats sur un certain nombre de hauteur.

L'invention de la poudre a changé les anciens systèmes : dans celui qui actuellement, toute l'infanterie est armée du fusil et de la baïonnette; cette arme perfectionnée réunissant l'avantage du jet et du choc, il a fallu trouver un ordre de bataille tel que les combattans pussent se servir librement du fusil sans se nuire, et en faire

usage de près comme de loin, suivant l'occasion, et avec le plus grand effet.

Dès-lors, on dut disposer l'infanterie sur plusieurs rangs, dont on diminua le nombre successivement jusqu'à trois, le fusil, tel qu'il existe, ne pouvant être employé au quatrième rang sans danger pour le premier. L'ordre de bataille ainsi réduit à trois de hauteur, prit le nom d'ordre mince, à cause de son peu d'épaisseur, par opposition à la colonne, qui est un autre ordre de bataille, appelé ordre profond.

Ce n'est pas assez de dire comment et par quelle raison on a fixé l'ordre de bataille le plus convenable pour l'espèce d'armes adoptée suivant les temps divers; il dut être plus difficile assurément de faire agir les combattans sur tous les sens et dans toutes les directions: sans doute l'avantage qu'un homme a de se mouvoir sous lui-même et en pivotant pour ainsi dire sur le terrain qu'il occupe, fit naturellement concevoir les à droite, les à gauche et les demi-tours à droite, mouvemens simples et prompts, par lesquels on fait face de pied ferme, successivement des quatre cotés; mais, la direction de la marche d'une troupe par ses quatre sens, en avant, en arrière, par son aile droite et par son aile gauche, présentait plus d'embarras; c'est sur quoi les tacticiens ont exercé et exerceront dans tous les temps leur imagination.

La marche en avant, dite de bataille, paraissait simple; il ne s'agissait que de marcher chacun

droit devant soi ; cependant comme on ne partait pas ensemble et qu'on n'observait pas de mesure dans le pas, on se gênait mutuellement ; les jambes se heurtaient , et la ligne se dérangeait. C'est après beaucoup de tâtonnemens qu'on est parvenu à obvier à ces inconvéniens, en faisant marcher l'infanterie de mesure, chaque homme partant du pied gauche, et faisant un certain nombre de pas à la minute ; c'est après bien des variations sur la vitesse ou la cadence du pas, que deux espèces restent admises, l'une appelée pas ordinaire, de soixante-seize à la minute, parce que l'expérience démontre qu'un homme peut, d'une allure aisée et égale, sans fatigue et sans gêne, faire ce nombre de pas dans une minute, et l'autre espèce plus accélérée, depuis quatre-vingt-dix jusqu'à cent et cent vingt à la minute, suivant les circonstances, parce qu'on a reconnu qu'une troupe peut soutenir cette allure sans dérangement ; tandis que si la marche est plus précipitée, les rangs se désunissent, et les hommes se fatiguent à tel point, qu'on est obligé de les arrêter au bout de quelques instans pour leur faire reprendre haleine.

Cette admission d'un pas réglé à la minute, et l'idée qu'on avait eue de faire partir tous les hommes à-la-fois de la même jambe, ne suffisait point encore pour régler l'ensemble et l'accord dans la marche : on sentit qu'il fallait mesurer l'espace parcouru sur le temps employé à le parcourir, et par conséquent chercher une égalité déterminée et soutenue dans les mou-



vemens ; et comme le pas naturel d'un homme de taille ordinaire est de deux pieds, on adopta cette longueur moyenne pour le pas militaire. Enfin, pour empêcher la désunion des files, on établit que chaque soldat ne quitterait pas un seul instant le contact du coude de son voisin de droite ou de gauche, suivant qu'on l'aurait d'abord indiqué avant la marche. Ayant ainsi réussi par des principes sûrs, à porter l'infanterie en avant, il fallait également trouver les moyens de la faire rétrograder ; et il paraissait conséquent de se retirer en arrière toujours face en tête, si le mouvement gêné qui résulte de cette manœuvre, n'eût forcé de la rejeter comme impraticable ; aussi l'emploie-t-on seulement pour faire reculer une troupe quinze ou vingt pas ; on chercha donc une autre méthode ; le demi-tour à droite eut son application, et la marche à sens renversé résolut la question.

Cela réglé, comme il ne s'agissait plus que de se mouvoir par les ailes, on crut qu'au moyen des à-droite et des à-gauche la marche de flanc remplirait le but qu'on se proposait ; et en effet on avait trouvé l'essentiel.

Cependant on ne fut pas long-temps sans s'apercevoir qu'une marche de flanc n'était propre à être exécutée que par un petit nombre d'hommes, et l'expérience prouva, en dépit de la théorie, qu'un bataillon, même peu nombreux, ne pouvait marcher en files sans beaucoup s'allonger.

Revenant aussi sur ce qui avait été établi, on observa qu'une longue ligne ne pouvait marcher

long-temps en bataille sur un alignement correct, et qu'elle finissait toujours par se désunir.

Il fallut donc chercher et adopter d'autres moyens ; de là l'invention de rompre une ligne par pelotons, de la former en colonnes, pour la remettre ensuite en bataille, et toutes les manœuvres et évolutions militaires qui n'ont définitivement acquis de régularité et de perfection que par l'invention des guides.

## § II.

### *Du commandement et de son intonation.*

Les mouvemens et évolutions devant s'exécuter suivant la volonté et l'ordre d'un seul homme, on créa des paroles de convention, en abrégant l'énoncé de ce qu'on voulait dire ou faire comprendre ; et telle fut l'origine du commandement, qu'on prononce à deux reprises, ou qu'on divise en deux parties, pour obtenir l'accord et l'ensemble si nécessaires dans l'exécution. La première partie est celle d'avertissement, c'est-à-dire, celle qui prévient : le ton de voix doit être élevé et soutenu un instant, pour que tous puissent entendre distinctement. La seconde partie est celle d'exécution ; le ton de voix doit être bref et appuyé, comme pour déterminer la promptitude et la vivacité de l'exécution. Toutefois pour la troupe à cheval, l'usage est d'allonger aussi le commandement d'exécution, en étendant la voix, parce que les chevaux ne peuvent atteindre à la précision rapide qu'on obtient de l'homme.

Une règle générale et naturelle pour le commandement, c'est de proportionner sa voix au nombre d'hommes, à l'espace occupé : en effet, pourquoi commander à un peloton ou à une subdivision, avec la même force de poumons que celle nécessaire pour un bataillon, puisqu'on a besoin d'être entendu seulement du petit nombre d'hommes qu'on exerce ? et au contraire y a-t-il rien de moins convenant qu'un ton trop faible dans le commandement d'un officier général, à la tête d'une brigade ou d'une division, puisqu'alors il est compris seulement des hommes qui l'avoisinent, tandis que les corps placés hors de la portée de la voix demeurent dans l'inaction, faute de savoir le commandement qui a été fait. Cependant un général n'est pas toujours un Stentor.

## § III.

*Des manœuvres de l'infanterie.*

On ne saurait trop engager les officiers et sous-officiers à étudier le dernier règlement des manœuvres du 1.<sup>er</sup> août 1791, le seul reconnu pour l'infanterie. Cette ordonnance renferme beaucoup de précision, d'ordre et de clarté; elle mérite justement la préférence sur toutes celles qui ont paru jusqu'à présent. Il est vrai que la composition actuelle des bataillons n'est plus la même; néanmoins les principes subsistent, et d'ailleurs on sentira tôt ou tard l'importance de revenir à cette organisation de huit compagnies de fusiliers par bataillon, qui présente un front convenablement étendu, une masse plus solide et plus

régulière, enfin, un nombre facile pour les divisions et subdivisions.

L'ordonnance de 1791 se divise en école du soldat, école de peloton, école de bataillon et évolutions de ligne. Nous essayerons de commenter ces différentes parties, en prenant quelques chapitres au hasard.

Ecole  
du soldat.

*Du Pas.* Le pas, considéré pour la vitesse, est ordinaire ou accéléré; quant à la direction, il se fait en avant, en arrière, et obliquement à droite ou à gauche; alors sa longueur varie. Nous venons de parler du pas direct en avant et en arrière, il reste à faire une observation sur le pas oblique. Suivant l'ordonnance, le pied qui oblique gagnant de côté dix-sept pouces de terrain, et autant en avant, et le second pied étant ensuite rapporté à dix-sept pouces en avant du premier, il en résulte que de deux hommes qui partiraient ensemble du même point, celui qui marche le pas direct fera un quart plus de chemin que l'autre marchant le pas oblique; en effet, en deux pas, le dernier ne s'est avancé que de trente-quatre pouces; tandis que le premier a parcouru un intervalle de quatre pieds ou quarante-huit pouces; mais la proportion de 34 à 48 sera aisément réputée comme  $\frac{1}{2}$  à 1, à cause de l'imperfection de la pratique.

Cette observation peut trouver sa place dans le calcul de quelques manœuvres, où l'on ferait marcher le pas direct et le pas oblique alternativement à une troupe, ou bien à deux troupes simultanément.

*Du maniement d'armes.* On commence par

la charge de l'arme, qui est l'objet utile ; car il importe d'acoutumer le soldat à bien charger sans perdre de temps. Il est constant que sous le rapport de la célérité, les troupes allemandes gagnent à se servir de baguettes également grosses des deux bouts, parce qu'on ne les retourne pas ; le surcroît de poids que ces baguettes donnent à l'arme n'est pas de grande importance, et on charge avec plus de promptitude (\*).

---

(\*) On a parlé depuis quelque temps d'armer les troupes, ou du-moins les chasseurs et voltigeurs, avec des fusils à piston, inventés par M. Pauli. Cette arme est en effet remarquable : elle se charge par la culasse, sans faire usage de la baguette, et elle ne s'amorce pas. Dès-lors, on voit qu'un soldat peut tirer et charger par un mouvement continu et rapide, sans changer de position.

La cartouche est composée d'une balle de calibre et de poudre ordinaire ; sur le bout opposé à la balle s'adapte une rosette ou petite plaque cylindrique de cuivre, munie d'un grain de poudre fulminante. On sait que cette poudre s'enflamme d'ordinaire au moindre choc, ce qui n'est pas sans danger ; mais on a su modérer son activité par une combinaison convenable de charbon et de soufre avec le mercure fulminant ; de sorte qu'il faut une forte percussion pour l'enflammer.

Quant à la justesse du tir, deux choses y concourent : d'abord, la cartouche se loge dans une chambre d'un diamètre un peu plus grand que le reste du canon ; ce qui fait que la balle n'a point de vent dans le canon. Ensuite, la percussion nécessaire pour enflammer la poudre, s'obtient par un piston poussé à l'aide d'un fort ressort, et ce piston frappant le centre de la rosette à l'extrémité de l'axe de la cartouche, fait jaillir

Les troupes allemandes (puisque nous en parlons) ont une manière uniforme de porter le fusil, que j'estime plus commode pour la marche, quoiqu'elles s'en servent habituellement dans les exercices : c'est de le suspendre à l'aide de la bretelle passée sur l'épaule, en le tenant sous le bras, le bout du canon en bas.

On fera aussi une observation relative à la position des hommes du second rang pour les feux : dans les troupes prussiennes, ils jettent le pied droit en arrière au commandement de *joue*. Il est certain qu'un homme avec le corps droit et les pieds joints, comme le veut l'ordonnance, peut difficilement viser juste; je dirai même qu'à 300 pas, juste portée de l'arme, il tirera toujours trop haut. Qu'on examine attentivement un homme à la classe, au moment où il tire horizontalement, on le verra un des pieds en arrière pour soutenir l'équilibre et l'assiette de son corps, en même-temps qu'il se donne la facilité d'ajuster : en effet, dans cette position, le haut du corps baisse, et fait incliner naturellement le

---

en ligne directe l'étincelle qui enflamme la poudre et chasse ainsi directement la balle.

Tout ce qu'on peut dire contre l'application à l'art militaire, de cette invention excellente, c'est qu'il faudrait changer tout le matériel des armes à feu, et que les fusils actuellement fabriqués le seraient en pure perte; que d'ailleurs on verrait bientôt les puissances étrangères adopter les mêmes moyens s'ils étaient reconnus les meilleurs. Or, dans ce dernier cas, la guerre n'en deviendrait que plus meurtrière, sans aucun autre résultat utile.

bout du canon. Cette observation pourra ne pas paraître déplacée; au reste, j'engage à consulter le *Manuel d'Infanterie*, pour ce qui est relatif à la justesse du tir et aux exemples qui en sont donnés dans cet ouvrage.

On avait remarqué depuis long-temps qu'il manquait dans l'exercice quelque chose d'essentiel; c'était de faire croiser la baïonnette après avoir exécuté les feux; mais les nouvelles éditions de l'ordonnance de 1791 y ont pourvu par un article supplémentaire, où l'on trouve aussi des feux de rangs. Ces feux ne sont pas une invention nouvelle; mais quelque préférables qu'ils paraissent au feu de peloton, que l'on pratique rarement à la guerre, au feu de bataillon, qui offre l'inconvénient de se démunir tout-à-coup de son feu, au feu de deux rangs, qui dégénère souvent en feu de bataillon, par la précipitation que l'on met à tirer, et aussi parce que les hommes du troisième rang, au-lieu de passer leurs armes au second rang, veulent tirer eux-mêmes, au risque de blesser les hommes du premier rang; quelque préférables, dis-je, que paraissent les feux de rangs aux yeux de l'inventeur, ils ont aussi leur imperfection, celle inséparable des mouvemens réguliers qui empêchent de prendre le temps nécessaire pour viser juste, celle d'un assujétissement à des commandemens qu'on n'écoute guères dans l'action, et de la confusion qui peut s'en suivre d'un rang à l'autre; enfin celle du danger que courent les hommes du premier rang restés debout, quand ceux du troisième font feu.

## § IV.

*Ecole de peloton.*

Les élémens de la composition du peloton sont la file et le rang.

On entend par file une suite d'hommes placés l'un derrière l'autre ; par rang, une suite d'hommes placés les uns à côté des autres.

Le peloton est toujours disposé sur trois rangs, d'après l'ordonnance ; mais le nombre des files varie suivant la force ou le nombre d'hommes dont il est composé. Cependant le peloton étant la subdivision usitée dans les manœuvres, il n'est pas indifférent qu'il soit trop faible ou trop fort. Dans le premier cas, la colonne présenterait un trop petit front ; dans le second, la marche serait difficile à soutenir à cause de la fluctuation ; le nombre de files convenable pour un peloton est de seize à vingt-quatre ; mais ce nombre est réglé par la force effective des compagnies, c'est-à-dire qu'il est très-variable.

Le peloton se divise en deux parties égales, appelées sections ; il faut considérer dans un peloton non-seulement les rangs et les files qui le composent, mais encore voir tout ce qui s'y rattache ; le chef de peloton, les chefs de section, les guides, les serre-files, les hommes d'aile des sections : l'ordonnance détermine les places et les fonctions de ces principaux agens, et il ne faut négliger aucun de ces détails.

Une chose qu'il importe encore de connaître, c'est l'étendue du terrain occupé par une troupe



en bataille; et par conséquent par un peloton.

Je ne suis point de l'avis des militaires qui comptent un pas par homme ou par chaque file; ce calcul peut être fort commode, mais il n'est pas exact. Chaque fantassin en ligne occupe vingt-un pouces d'espace, terme moyen : c'est le résultat de mesures prises exactement sur le terrain, et répétées sur des troupes plus ou moins nombreuses; d'où il résulte qu'un peloton de vingt-quatre files, s'étend à quarante-deux pieds ou vingt-un pas de longueur, et qu'à seize files, il comprend vingt-huit pieds ou quatorze pas; donc il faut retrancher un-huitième sur le nombre de files, pour avoir le nombre de pas de deux pieds égal au front d'une troupe en bataille. Cette appréciation est bonne pour estimer l'étendue d'une ligne qu'on veut former, pour déterminer sur quel front on doit faire marcher une troupe, en égard aux défilés qu'elle a à traverser, et enfin, elle est sur-tout nécessaire aux guides des pelotons d'une colonne, pour conserver exactement leur distance en marchant.

Par suite, dans les conversions de pied setme, d'après le rapport géométrique, 7 est à 22, comme le diamètre est à la circonférence : on trouvera que l'homme d'aile marchante d'un peloton de vingt-quatre files, doit compter en pas circulaires de deux pieds pour la circonférence entière A, B, C, D, A..... 132 pas.

pour la  $\frac{1}{2}$  circonférence A B C... 66

pour le  $\frac{1}{4}$  de circonférence A B... 33

et pour le  $\frac{1}{2}$  quart..... 16  $\frac{1}{2}$

Voir fig 1.<sup>re</sup>, pl. XIII.

d'où il suit que dans un peloton de vingt-quatre files qui rompt par sections, l'homme d'aile marchante au premier rang de chaque section, aura à parcourir seize pas et demi : donc aux termes de l'ordonnance, le chef de section agirait avec certitude, en arrêtant la conversion sur le quinzième pas, et plaçant son guide en avant, pour faire aligner sa section ; il assurerait ainsi et le front de sa section perpendiculairement à la ligne de bataille, et son guide à juste distance.

*De la Marche.* Un peloton peut marcher, 1.<sup>o</sup> en bataille, 2.<sup>o</sup> par le flanc, 3.<sup>o</sup> en colonne lorsqu'il est rompu par sections. La marche en bataille est la plus simple, mais elle exige beaucoup d'attention. En effet, si l'on n'observe exactement la régularité du pas et le tact des coudes, le peloton ne tarde pas à s'ouvrir, ou à se resserrer, et bientôt il flotte en serpentant.

La marche de flanc est plus difficile encore, parce qu'il est presque impossible d'empêcher que le peloton ne s'allonge, sur-tout s'il converse plusieurs fois par file. Le principe donné que le pied de l'homme qui suit, se place exactement là où se trouvait le pied de l'homme qui précède, est une de ces théories rigoureuses auxquelles l'exécution pratique ne saurait répondre ; cependant la marche de flanc par peloton est indispensable dans les manœuvres. Il faut donc l'exercer très-souvent.

Quant à la marche en colonne, on peut dire qu'elle est la plus essentielle, ce sont les guides seuls qui en assurent l'exactitude ; toute leur attention doit se porter à conserver la distance

et la direction , et pour cela il faut qu'ils se considèrent comme s'ils étaient isolés ; ou comme s'ils ne faisaient pas partie du peloton auquel ils appartiennent ; il faut qu'ils marchent dans un alignement parfait, observant la cadence et la longueur du pas.

Le changement de direction de la colonne présente des difficultés remarquables. Une conversion régulière comme celle que l'on fait de pied ferme, ne peut remplir le but; et en voici la raison : supposons qu'une colonne AB, RS, CD, *fig. 2*, de plusieurs pelotons rompus par la droite, et ayant par conséquent les guides à gauche, change de direction au point B, pour marcher vers la droite; il est clair dans cet exemple, que l'homme de gauche du peloton A B, ayant un quart de conversion A O à décrire, aurait à faire trente-trois pas de A en O; le peloton étant supposé de vingt-quatre files, et occupant vingt-un pas d'étendue; or, il arrivera que les pelotons de la colonne se suivant à juste distance, le second peloton R S sera sur la ligne A B, quand l'aile gauche du peloton A B n'aura encore parcouru que vingt-un pas sur l'arc A O, dès-lors ce second peloton se trouvera arrêté, et forcé d'attendre que le premier ait encore marché douze pas pour dégager le pivot de conversion. Le troisième peloton C D, arrivera sur la ligne A B, lorsque le deuxième R S n'aura encore parcouru que neuf pas sur A O; le peloton C D devra donc attendre que celui R S qui le précède fasse encore vingt-quatre pas pour achever sa

conversion; et ainsi de suite, s'il y avait d'autres pelotons. Deux inconvéniens se font remarquer : le premier, que toutes les subdivisions de la colonne qui sont encore en-deçà de la conversion sont obligées successivement de piétiner pour conserver leur distance, pendant que celle qui change de direction achève la conversion; et le second, que toutes les subdivisions au-delà de la conversion entrent sur la nouvelle direction avec une distance plus grande que celle de leur front; et ces inconvéniens subsistent toujours plus ou moins, soit que la nouvelle direction tende vers le point X, soit qu'elle tende vers le point V.

On s'est donc occupé sinon à vaincre, du moins à éluder ces difficultés; pour cela, l'ordonnance admet deux manières de changer de direction : la première sur le côté du guide, en le faisant tourner rapidement par un à-droite ou un à-gauche, et continuer sa marche sans s'arrêter, le peloton rejoignant au pas accéléré la nouvelle direction, et s'allignant sur le guide : cette méthode est rigoureusement juste; toutefois elle est défectueuse exécutée au pas accéléré, parce que le peloton est forcé de courir pour rejoindre file à file sa direction nouvelle; ce qui entraîne un peu de désordre.

Dans la seconde manière de changer de direction sur le côté opposé au guide, le peloton conserve à-peu-près la ligne droite en conversant; mais pour ne pas retarder la marche de la subdivision qui suit, on a imaginé de rendre le pivot mobile, en faisant décrire à l'homme d'aile opposé au guide, un petit arc de cercle au pas de

six pouces A D, *fig. 3.* Ceci mérite ce me semble une explication.

Dans la conversion de pied ferme, les pas sont d'autant plus petits que les hommes se trouvent plus près du pivot fixe; il en résulte que l'homme d'aile A, *fig. 1*, marchant le pas de deux pieds, celui b, qui occupe le milieu du rang, fera le pas d'un pied, tandis qu'un autre c, placé au quart du rang, marchera le pas de six pouces.

Dès-lors, dans les conversions à pivot mobile, l'ordonnance prescrivant le pas de six pouces à l'homme de pivot, il est clair qu'il est considéré comme étant à hauteur du quart de rang, et que le point de centre est censé à un tiers en-deçà de l'étendue du front; ainsi dans la *fig. 4*, le peloton A B ayant douze pas d'étendue, le centre de la conversion sera en C à seize pas de l'aile marchante; si le peloton A B avait vingt-quatre pas, le centre serait à trente-deux pas; par conséquent le guide de l'aile marchante doit décrire un quart de cercle, dont le rayon serait égal à une fois et un tiers le front du peloton, et l'homme de pivot mesure son arc de cercle, en prenant pour rayon le tiers de ce même front.

Ainsi dans une conversion sur le côté opposé au guide *fig. 5*, le premier peloton A B, supposé de vingt-quatre files, arrivé au point de conversion A, décrit par son aile gauche l'arc B M, et par son aile droite l'arc A D; lorsque le deuxième peloton R S arrive sur la ligne A B, déjà le premier ayant parcouru vingt un pas sur l'arc

**B M**, se trouve dans la position **E F**, et le point de conversion **A** se trouvant dégagé, le deuxième peloton **R S** converse aussi-tôt, et n'est aucunement retardé.

Dans la colonne à demi-distance, l'ordonnance porte que le pivot mobile fera des pas d'un pied pour achever une fois plus vite le dégagement du point de conversion; alors l'arc **B O**, *fig. 4*, décrit par le guide, est sur un rayon double du front de peloton, tandis que l'homme qui est au pivot mobile, étant censé occuper le milieu du rang, parcourt véritablement un quart de conversion **A G**, autour d'un rayon fictif égal au front de peloton.

De toutes ces considérations, il résulte, que dans la colonne à distance entière ou à demi-distance, tous les pelotons marchent en conversant sans s'arrêter, et qu'ils n'éprouvent ni suspension dans leur marche avant la conversion, ni écartement dans les distances après avoir conversé; seulement les arcs **B M** et **B O**, *fig. 4*, décrits par les rayons **C B** et **E B** plus grands que le front du peloton **A B**, seront plus longs à parcourir que l'arc **B H**, dans la conversion ordinaire de pied ferme; et si l'on compare entre eux les deux changemens de direction du côté du guide ou sur le côté opposé, on verra que dans la colonne à distance entière, un peloton tournant sur le côté du guide parviendrait en **L** à vingt-cinq pas du point de conversion, lorsque celui qui aurait conversé sur le côté opposé au guide n'aurait dépassé ce même point que de quatre pas; ainsi ce dernier peloton

aurait vingt-un pas d'éloignement de C en L ; tandis que dans la supposition d'une colonne à demi-distance, il y aurait vingt-six pas de E en N ; donc, et en généralisant, le retard comparatif serait pour la colonne à distance entière, de  $1\frac{1}{2}$  de front de peloton, et pour celle à demi-distance, de  $2\frac{1}{2}$ .

*Observations sur les guides.* Règle générale, lorsque la colonne a la droite en tête, les guides sont à gauche, et *vice versa* ; par la raison qu'on doit disposer la colonne de la manière la plus convenable pour se remettre promptement en bataille. « Comme un bataillon marchant en » colonne par la droite, ne peut rentrer dans » son ordre primitif de pied ferme que par » un quart de conversion à gauche, le vrai côté » visuel est pour ainsi dire à gauche, etc. » (*Elémens de tactique*, traduits de l'allemand par le baron de Holtzendorff).

Les tacticiens sont d'accord sur ce point ; cependant il semble qu'il y aurait bon nombre d'objections à faire, et que le principe contraire étant admis, les manœuvres y gagneraient en exactitude et en précision. En effet, si en rompant par la droite, les guides de la colonne restaient à droite (ce que je dis ici s'applique également, quand on rompt à gauche), ils se trouveraient correctement placés l'un derrière l'autre après le quart de conversion ; et il n'y aurait aucune fluctuation dans la colonne, lorsqu'on la mettrait en marche. Les chefs de peloton ou de section alignant le premier rang par la droite, après le quart de conversion, seraient

plus assurés que le front de leur subdivision serait perpendiculaire à la ligne primitive de bataille, et les soldats ne changeraient pas le tact des coudes, pour converser, s'aligner et marcher.

Ce changement continuel du tact des coudes, ou de côté des guides, embarrasse le soldat plus qu'on ne pense, et ici il n'aurait plus lieu que très-rarement ; ainsi pour rompre les pelotons en marchant, on ne perd pas la ligne sur laquelle se dirigent les guides, le tact des coudes ne change plus deux fois dans la 2.<sup>e</sup> section, ni encore deux fois dans la 1.<sup>e</sup> section, lorsqu'il s'agit de reformer les pelotons : ainsi dans la marche de flanc, si on veut mettre les sections en ligne, le tact des coudes ne varie pas, et les guides de droite sont naturellement dans la direction ; ainsi la colonne étant en marche et jalonée par la droite, si l'on se forme *sur la droite en bataille*, on n'a pas besoin de faire changer de guides, et il en sera de même pour se mettre *en avant en bataille* ; j'ajoute encore cette considération, que les soldats s'alignent plus facilement à droite qu'à gauche ; l'armé qu'ils portent du bras gauche les empêchant de bien voir de ce côté, et aussi parce qu'ils sont plus habitués à prendre de la droite tous les alignemens.

Mais toutes ces raisons ne tombent-elles pas devant le principe cité, que la colonne doit être disposée de manière à se remettre le plus promptement possible en bataille dans l'ordre primitif ? Non ; si l'on observe qu'au-lieu de se re-



mettre par un à *gauche en bataille*, il suffirait d'adopter la méthode, non moins pratiquée maintenant, *du face à gauche en bataille* : cette manœuvre, qui n'est pas dans l'ordonnance de 1791, est décrite dans l'instruction de la garde nationale, par M. Lallemand ; elle est plus célère que l'autre ; et les guides étant à droite, elle offre cet avantage, que l'on se remet en bataille sur la ligne précédemment occupée. De plus, elle est essentiellement utile, quand une colonne se trouvant engagée dans un défilé, on veut laisser passer une troupe qui suit, ou une troupe qui vient à la rencontre.

Toutefois, pour introduire des règles contraires à celles reçues, il y aurait quelques changemens à faire dans l'ordonnance de 1791, et cette considération est faite pour arrêter les sincères admirateurs de cet ouvrage excellent.

## § V.

*Ecole de bataillon.*

Ici chaque manœuvre peut être le sujet d'un commentaire, où l'on fera remarquer sa précision et son utilité : on distinguera particulièrement la prompte manœuvre, les ploiemens et déploiemens des colonnes serrées, les changemens de front, les passages de ligne : on expliquera les cas où ces manœuvres se font à la guerre, et l'avantage qu'on en retire.

Les passages d'obstacle seront aussi examinés, puis ceux de défilé, soit en avant, par le centre ou par une des deux ailes, soit en arrière, par

une des ailes ou par les deux ailes à-la-fois. On démontrera ce principe, que lorsque le défilé est en avant, c'est la subdivision la plus proche du défilé qui passe première; et qu'au contraire lorsque le défilé est en arrière, la subdivision qui couvre le défilé se retire la dernière.

*La colonne d'attaque*, mérite qu'on en apprécie la disposition : la célérité avec laquelle elle est formée, la facilité de la porter rapidement en avant pour l'offensive, et le rapprochement qu'elle procure la distance de section pour déployer vivement par les deux ailes à-la-fois, rendent cette manœuvre très-remarquable : cependant il semble que si l'on ployait la colonne à demi-distance, on serait mieux disposé à tout événement. Un bataillon serait-il détaché pour attaquer ? il s'avance avec rapidité dans cet ordre, et aussi facilement que s'il était serré à quart de distance, ou même en masse. Est-il nécessaire de reprendre l'ordre déployé ? on se porte en avant en bataille par les deux ailes à-la-fois, et sans marche de flanc. De plus, si on est attaqué par côté, on peut faire face à gauche, en mettant de suite le demi-bataillon de gauche à *gauche en bataille*, et le demi-bataillon de droite sur la *gauche en bataille*, ou encore faire face à droite par les moyens contraires, et enfin former le carré à simple ligne, si on se trouvait enveloppé.

Un bataillon serait même au besoin facilement *face en arrière en bataille* : pour cela, la division du centre qui est en tête opérerait la contre-marche sur place ; pendant ce temps, les autres

pelotons du demi-bataillon de droite, faisant par le flanc gauche, et ceux du demi-bataillon de gauche, faisant par le flanc droit, déboîteraient tous à droite, et croisant l'un sur l'autre, se porteraient en bataille sur l'alignement donné par la division du centre. Aussi tous les militaires sont d'accord sur l'avantage de la colonne d'attaque.

*La contre-marche en colonne serrée*, telle qu'elle est décrite dans l'ordonnance, est ingénieuse : mais on a remarqué avec raison que si une colonne serrée se trouvait engagée dans un défilé, dans une rue ou dans une route bordée de fossés, cette manœuvre serait inexécutable, parce qu'il faut que les divisions paires débordent de toute l'étendue de leur front ; ce qui suppose une étendue de terrain égale au double du front de la colonne.

On a donc fait à cette manœuvre un changement qui a pris le nom de contre-marche de chaussée : ce changement consiste à exécuter sur place la contre-marche par toutes les divisions simultanément, en ordonnant aux divisions paires un à-gauche et par file à droite ; tandis que les divisions impaires font un à-droite et par file à gauche (\*).

*Rompre par la droite, pour marcher vers la gauche.* Il semble que l'ancienne ordon-

---

(\*) Voir à cet égard l'*Instruction concernant les Manœuvres de l'Infanterie*, par le général Schauenbourg, et les changemens qu'il propose encore pour les passages de ligne et ceux d'obstacle.

nance de 1776 indiquait un moyen plus simple ; il consistait en ce que le bataillon demeurant en bataille , les pelotons se portaient successivement en avant , et tournaient ensuite à gauche ; chaque chef de peloton ayant attention de partir à temps pour prendre exactement sa distance.

Cette méthode a été conservée pour la cavalerie , dans l'ordonnance du 1.<sup>er</sup> vendémiaire an 13.

*Changement de front.* Un corps un peu nombreux , tel qu'un bataillon , ne saurait exécuter régulièrement une conversion de pied-ferme ; bientôt les pelotons se désuniraient , et il s'en suivrait un désordre réel. On emploie donc une autre méthode : supposons qu'ils agissent de porter le bataillon *AB*, *fig. 5*, dans la position *BC* à angle droit , c'est-à-dire , de faire un changement de front pour faire face à droite. D'abord , on établit perpendiculairement le premier peloton *Bd* en *Be* , ensuite on fait rompre par pelotons demi à droite , pour conduire les pelotons sur la ligne donnée *BC*.

Je me propose ici de fixer d'une manière précise jusqu'à quel point les pelotons doivent converser , avant de marcher directement à la nouvelle position. On sent parfaitement qu'il faut arrêter la conversion des pelotons , quand le front de chacun se trouve perpendiculaire aux lignes *de* , *pf* , *mg* , etc. , qui partant des pivots , vont frapper les points de la nouvelle ligne , où les hommes de pivot devront prendre place ; mais n'ayant pas de points directeurs ,

on sera forcé de convenir que l'œil le plus exercé jugera difficilement l'instant précis, où les fronts  $do$ ,  $ps$ ,  $mt$ , etc, des différens pelotons, sont perpendiculaires avec les lignes  $de$ ,  $pf$ ,  $mg$ ; il faut donc ici une règle particulière et exacte. Voici d'abord la démonstration géométrique : dans le triangle  $eBd$ , l'angle  $B$  est droit ou de 90 degrés, puisque nous avons supposé les lignes  $AB$ ,  $BC$  perpendiculaires l'une à l'autre. Les côtés  $Bd$  et  $Be$  sont égaux, puisque c'est le même peloton qui a tourné sur le centre  $B$ , comme le rayon d'un cercle; donc les deux angles  $Bde$ ,  $Bed$  sont égaux : et comme les trois angles d'un triangle valent toujours 180 degrés, le triangle dont il s'agit étant rectangle en  $B$ , les deux autres angles  $e$  et  $d$  sont chacun de 45 degrés; maintenant pour amener le peloton  $dp$  dans une position  $do$  perpendiculaire à  $de$ , on a dû le faire converser d'une certaine quantité de degrés  $po$ , qu'il importe de connaître. Pour cet effet, je raisonne ainsi : les trois angles  $Bde$ ,  $edo$ ,  $odp$ , valent ensemble 180 degrés; or, retranchant de cette somme les angles  $Bde$ , de 45 degrés, et  $edo$ , qui doit être de 90 degrés, j'ai pour reste 45 degrés ou l'arc cherché,  $po$ ; d'où l'on voit que dans l'exemple supposé, voulant faire un changement de front perpendiculaire à droite, le premier peloton qui sert de base, exécutera une conversion de 90 degrés, et les autres une de 45 degrés seulement, avant de se porter directement chacun au point où il doit appuyer sur la nouvelle ligne. Ce raisonnement étant applicable à toutes les inclinaisons

des changemens de front, il faut tenir pour axiôme, que dans cette manœuvre comme dans toutes celles qui y ont rapport, les pelotons ne doivent converser que de la moitié du nombre de degrés qui exprime la mesure de l'angle formé par l'ancienne et la nouvelle position; et comme nous avons vu ci-dessus, page 289, la manière de réduire en pas le nombre de degrés que parcourt l'aile marchante d'un peloton, eu égard à son étendue, il n'y a rien d'embarrassant; je dirai mieux: ici, la chose est plus simple encore; il suffit de compter le nombre de pas que marchera l'homme d'aile du peloton directeur  $Bd$ , pour arriver à la nouvelle direction  $Be$ ; et ensuite lorsqu'on fera rompre par peloton demi à droite, de laisser converser les pelotons de la moitié de ce nombre de pas. Par exemple, si le peloton  $Bd$ , quelque soit le nombre de files dont il est composé, a marché trente pas circulairement, on sera exact à arrêter la conversion des autres sur le quinzième pas.

Il n'est pas besoin, je crois, de s'étendre davantage: les jeunes officiers sentiront assez l'utilité de s'exercer à calculer ou à démontrer géométriquement les manœuvres; du reste, on voit qu'il y a une foule de remarques à faire sur l'école de bataillon, qui est, relativement aux évolutions de ligne, ce que l'école de peloton est à l'école de bataillon; car il faut avant de manœuvrer en ligne, qu'un bataillon ait été isolément et long-temps exercé, et que le chef ait contracté l'habitude de le tourner, et de le manier pour ainsi dire à volonté.

## § VI.

*Evolutions de ligne.*

Parmi les évolutions de ligne, on s'attachera aux plus essentielles. Les ploiemens et déploiemens des colonnes serrées, les changemens de front à simple et à double ligne, les passages de ligne, ceux de défilé, la retraite en échiquier, la marche en bataille.

Le général Schauenbourg, inspecteur général de l'infanterie, et l'un des meilleurs tacticiens, a donné une instruction dont plusieurs articles méritent d'être appréciés. Après avoir énoncé son opinion, que les évolutions de ligne ne répondent pas au reste de l'ordonnance, il établit divers changemens qu'il a fait pratiquer avec succès; ainsi il décrit la contre-marche de chaussée (celle dont nous venons de parler), la contre-marche par le centre en marchant, celle en bataille par les ailes et par le centre, les feux de chaussée en avançant et en retraite; il introduit encore une nouvelle manière de faire changer de direction par bataillon serré en masse, de telle sorte, qu'étant en colonne serrée, il met les masses en front prêtes à déployer, et les remet ensuite en colonne, afin de les disposer pour un autre front.

Il propose deux manœuvres spéciales pour former promptement une colonne serrée, en bataille, face à son flanc gauche et à son flanc droit.

La première est très-simple; la colonne marchant la droite en tête, les bataillons en masse,

si on veut les former en bataille face au flanc gauche, on commande :

1. *Par bataillon en masse, changement de direction à gauche.*

2. *Par le flanc droit — à droite.*

3. *Guides à gauche — marche.*

L'indication des commandemens suffit pour concevoir la manœuvre. Chaque bataillon opère isolément sur son terrain un changement de direction à gauche, de manière que toutes les masses de bataillon se trouvent ensuite en front placées les unes à côté des autres, et prêtes à déployer sur une ligne parallèle au flanc gauche de la colonne primitive.

Cela fait, si l'on ne veut pas déployer, on peut se remettre en colonne en faisant rompre par la droite ainsi qu'il suit :

1. *Par bataillon en masse, changement de direction à droite.*

2. *Par le flanc gauche — à gauche.*

3. *Guides à droite — marche.*

Il faut voir dans l'instruction précitée, les détails qui fixent la précision de l'exécution.

Quant à la deuxième manœuvre, qui a pour objet de former une colonne serrée en masse face à son flanc droit, ce tacticien veut qu'on opère en se portant *par bataillon en masse sur la droite en bataille.*

Pour cela, il fait changer de direction, en masse chaque bataillon successivement, d'après les principes usités pour les colonnes à distance de section, en observant que toujours l'appui de chaque subdivision soit du côté de



l'aile marchante, et que les guides conservent entre eux la distance de cinq pas.

Par ce mouvement, les masses se placent en front à côté les unes des autres, dans leur ordre naturel, et il ne s'agit plus que de faire déployer sur une division quelconque.

*Le défilé par le centre en avant* est une des manœuvres les mieux entendues dans l'ordonnance, non-seulement à cause des moyens indiqués pour réduire le front jusqu'à six files, y compris la place des chefs de section et des serre-files, mais encore à cause de l'ordre qui régné dans cette marche, de l'ensemble avec lequel on débouche, de la rapidité avec laquelle on peut déployer par les deux ailes à-la-fois; c'est la même disposition en grand, dont nous avons parlé à la colonne d'attaque, et qui permet après avoir passé le défilé de faire face en avant, à droite, à gauche, par quatre côtés à-la-fois s'il était nécessaire, et même face en arrière.

Si on a de l'artillerie, on fait marcher une ou deux pièces après la subdivision formant tête de colonne dans le défilé en avant; et dans le défilé en arrière, on réserve également une ou deux pièces, pour les retirer seulement avant la dernière subdivision qui couvre le défilé.

*Formations par peloton demi à droite ou demi à gauche.* Dans les évolutions où l'on opère par pelotons demi à droite, ou demi à gauche, en se portant sur une ligne de bataille, on peut craindre d'être attaqué rapidement par la cavalerie, et l'on sait que sa rencontre est

dangereuse quand on manœuvre en plaine, dans l'ordre déployé.

Cependant lorsqu'on fait un semblable mouvement, soit pour passer de l'ordre en colonne à l'ordre de bataille, soit pour un changement de front, il est un moyen de se mettre instantanément en mesure de repousser la charge. A cet effet, chaque bataillon marchant en colonne par peloton demi à droite, par exemple, s'arrête au commandement de son chef, et se met de suite à gauche en bataille sur place, *et vice versa*, si les bataillons sont rompus par peloton demi à gauche.

La charge repoussée, on reprend la manœuvre, en rompant de nouveau par peloton demi à droite ou demi à gauche : cette manœuvre est tirée des évolutions prussiennes; on sent qu'elle peut être utile et recevoir son application.

*Marche en bataille.* Elle dépend essentiellement de deux choses; de la direction perpendiculaire à la ligne de bataille que doit suivre chaque bataillon, et de l'égalité de pas ou de mouvement. Pour la première, à laquelle on ne saurait donner trop d'attention, je désirerais que les fanions, portés par les guides-généraux, fussent garnis d'une équerre d'arpenteur, montée sur le bâton, à la hauteur de quatre pieds six pouces environ.

Au commandement, *bataillon en avant*, les guides-généraux de droite de chaque bataillon se porteraient promptement en avant du porte-drapeau, et se plaçant très-près de lui en le couvrant, ils marcheraient ensuite six pas

bien mesurés en avant; après quoi, tous ensemble faisant à droite, seraient alignés entr'eux, à l'aide de leurs fanions, qu'ils ficheraient en terre bien d'aplomb; ayant ainsi d'un côté de l'équerre un alignement parallèle à l'alignement général; et prenant de suite par l'autre côté de l'équerre la direction perpendiculaire, ils fixeraient, par ce moyen, dans la campagne, un point extrême, et des points intermédiaires très-justes.

Cela fait, le porte-drapeau de chaque bataillon se porterait six pas en avant avec les deux sous-officiers qui l'accompagnent, derrière l'équerre. Il remarquerait avec attention le point de direction extrême qui serait en-mêmes-temps indiqué à l'adjudant, ainsi qu'au guide-général de gauche, venu en arrière au centre sur l'alignement des serre-files.

Pendant la marche, le guide-général de droite, restant vers son équerre, devrait être constamment occupé de la direction du porte-drapeau; faisant à cet effet des signes de main à droite ou à gauche à l'adjudant, qui se tient sur le flanc du rang du drapeau, mais qui n'étant astreint ni à la régularité ni à la cadence du pas, se tournerait en arrière de temps à autre, pour voir les signes du guide-général; de son côté, l'adjudant serait attentif à maintenir son porte-drapeau sur l'alignement des autres drapeaux, de sorte qu'il le rectifierait sans cesse pour l'alignement et pour la direction, le prévenant d'appuyer à droite ou à gauche, et d'allonger ou de raccourcir le pas suivant le besoin.

Si la marche était un peu longue, les guides-généraux de droite, laissés alors à trop grande distance en arrière, seraient relevés par les guides-généraux de gauche de la manière suivante : le guide-général de gauche de chaque bataillon, qui aurait suivi son bataillon à hauteur des serre-files du centre, s'arrêterait, et placerait son fanion comme un jalon intermédiaire au point qui lui serait indiqué par des signes particuliers du guide-général de droite; après quoi tournant son fanion de manière à aligner par une des pinnules de l'équerre le point extrême de direction, chaque guide-général de gauche se trouverait ainsi substitué aux fonctions du guide-général de droite. Ce dernier rejoindrait sur-le-champ, et en courant, les serre-files du bataillon, pour relever à son tour le guide-général de gauche; et ainsi de suite (\*).

Inutile alors d'avoir un bataillon d'alignement, puisque toutes les lignes de direction seraient par ce moyen prises bien perpendiculairement sur celle de bataille, et toutes parallèles entre elles, à très-peu-près.

---

(\*) Le fanion à équerre servirait, dans les manœuvres, à différentes choses; à fixer une direction juste pour la marche en colonne, à s'assurer si les pelotons ont rompu bien perpendiculairement à la ligne de bataille, à donner pour certaines manœuvres des angles de quarante-cinq degrés. Pour cela il serait bon que l'équerre fût fendue en huit parties; ce serait d'ailleurs un instrument commode qu'on aurait sans cesse sous la main pour tracer les camps et les fortifications de campagne.

D'autre part, pour entretenir l'égalité de vitesse du pas, il serait bon de faire battre les tambours.

Voilà, ce me semble, un moyen simple d'assurer plus exactement la marche en bataille d'une ligne; quant aux détails de la marche par bataillon, on ne saurait mieux faire que de pratiquer ce qui est prescrit par l'ordonnance; toutefois il est constant que le bataillon le mieux dressé ne peut aller loin sans déranger sensiblement son ordre. Bientôt on le voit serpenter, ou se cintrer partiellement soit en arrière, soit en avant. C'est au chef à prévenir à temps la moindre dérive, et à rétablir l'ordre au moment où la faute commencée n'a pas encore amené une subversion entière dans l'alignement: s'il n'a pu empêcher un dérangement en arrière ou en avant, il doit le réparer en prenant le mal à son origine, c'est-à-dire dans le premier cas R, *fig. 6*, en faisant avancer promptement sur la ligne la première file *m* qui commence à dériver, et successivement les autres; et dans le second cas T, en faisant modérer ou marquer le pas à la première file *o* qui débordé, et corrigeant ainsi le faux alignement des files suivantes. La *fig. 6* représentant un bataillon en marche avec l'alignement au centre, on voit clairement qu'il serait contre le bon sens de chercher à rectifier la ligne aux points T et R, puisque ce n'est pas là où la faute prend sa source, et que ces parties rentrantes et saillantes peuvent être dans un alignement correct avec les files qui les avoisinent immédiatement, du côté donné pour l'alignement.

*Mouvemens à double ligne.* D'après ce qui est déterminé par l'ordonnance, les changemens de front, soit perpendiculaires, soit obliques, présentent toujours un résultat tel, qu'une ligne débordé l'autre d'une certaine longueur sur un côté, tandis qu'elle est débordée sur l'autre côté de la même longueur; ce résultat paraît un défaut, et on a cherché les moyens de l'éviter. Voici, je crois, ce qu'on pourrait pratiquer.

*Changement de front perpendiculaire sur l'aile droite.* La première ligne opère comme si elle était seule; quant à la deuxième ligne, elle rompt en entier par la droite, à l'exception du premier bataillon qui rompt par la gauche.

Au commandement de *marche*, le deuxième bataillon en colonne fait un à-gauche, et les pelotons marchent par le flanc parallèlement à la nouvelle ligne; arrivés à la hauteur de la droite du deuxième bataillon de première ligne, ils font *halte, front*, et se mettent *en avant en bataille*, exactement derrière ce bataillon.

Le premier bataillon qui a rompu à gauche, tourne à droite sur la nouvelle ligne de bataille, et prend position par un *d-droite en bataille*, derrière le premier bataillon. Pour ce qui concerne les autres bataillons de la seconde ligne, ils exécutent la manœuvre à l'ordinaire; en dirigeant leur tête de colonne sur le point où elle doit converser pour aboutir perpendiculairement sur la ligne de bataille.

Les changemens de front perpendiculaires, ou en arrière sur l'extrémité des ailes, ou en avant perpendiculairement sur le centre de la

première ligne, pourraient s'exécuter par l'application de cette méthode.

En ce qui concerne les changemens de front obliques, à-la-vérité les lignes débordent moins, et l'ordonnance indique très-bien la manière de prendre la mesure de l'angle égal qu'elles doivent former avec les positions primitives; mais le même vice subsiste, et il me semble qu'on parviendrait à l'éviter, en plaçant avant tout, correctement et parallèlement derrière le bataillon de pivot de la première ligne, celui correspondant de la seconde ligne. Le reste de la manœuvre de cette seconde ligne, qui consiste à juger le point où chaque bataillon doit se diriger, n'offre pas de difficultés; je dis mieux, dans cette sorte d'évolutions, les deux bataillons correspondans de première et de seconde ligne, quoique se réglant respectivement sur le pivot de leur ligne, conservent quelque rapport soit en marchant pour aller prendre nouvelle position, soit en prenant cette position nouvelle; tandis que chaque ligne, d'après l'ordonnance, opère comme si elle était isolée. Au reste, est-ce un avantage qu'un changement, quand on obtient seulement un résultat approximatif? Je crois plutôt que c'est là encore un problème à résoudre.

L'ordonnance est muette sur les *déploiemens d'une colonne serrée*, dans le cas où l'on veut former, en déployant, une double ou une triple ligne. On en voit cependant des exemples dans les réglemens des troupes étrangères, et cette manœuvre facile se conçoit aisément. Seulement

il faut observer que lorsque dans un corps d'armée, plusieurs divisions marchent ensemble en front de colonnes serrées, dont les têtes sont à même hauteur, et espacées à distance convenable, la première ligne doit être composée des bataillons qui marchent les premiers dans chaque colonne, c'est-à-dire, des premières brigades de chaque division, et que les seconde et troisième lignes sont formées des bataillons qui marchent ensuite à hauteur égale dans chacune de ces colonnes.

Me référant à ce que j'ai dit dans la première partie de cet ouvrage, sur l'ordre de bataille par échelons, sur l'ordre oblique, sur les bataillons carrés, sur la disposition nouvelle, proposée contre la cavalerie, pag. 53, je terminerai par des manœuvres de ce dernier genre à feux croisés, mais que j'expliquerai en détail.

## § VII.

### *Manœuvres à feux croisés.*

Pour donner à une ligne d'infanterie une de ces dispositions qui procurent les avantages des fronts de fortification, il faut ;

- 1.° Trouver une figure qui n'offre pas un développement trop considérable, en égard à l'étendue de la ligne droite ; afin qu'il n'y ait pas de trop grands vides entre les bataillons ;
- 2.° Adapter à cette figure une manœuvre prompte, facile, et telle qu'on puisse aussi revenir facilement et promptement à l'ordre de bataille primitif ;



5.<sup>o</sup> Observer les principes ordinaires de fortification, c'est-à-dire, rechercher le plus grand nombre de feux croisés sur l'espace à défendre; faire que toutes les parties se flanquent mutuellement, et se prêtent ainsi un secours réciproque; éviter soigneusement qu'un des côtés batte l'autre, ne perdant pas de vue que les parties défendues doivent être éloignées de celles qui les défendent, d'une distance égale à la portée du fusil, de quatre-vingt à cent toises environ.

On trouve une de ces figures simples et faciles, qu'on pourrait appliquer à une ligne d'infanterie, dans le traité de fortification passagère du chevalier de Clairac; c'est le tracé qu'il appelle *lignes en tenailles simples*.

Cet auteur fixe comme la meilleure proportion cent toises à chaque front; et le tiers de cette longueur à la perpendiculaire ainsi que nous l'avons vu. « La ligne de défense (dit-il) ne » s'éloigne par là de la branche qu'elle doit » flanquer que sous un angle de 22 degrés 38 » minutes, et elle coupe la capitale à quarante- » une toises trois pieds du saillant, de manière » que les colonnes de feu de chaque front, après » s'être traversées réciproquement, se croisent » chacune sur une partie considérable d'un de » ses angles, avec une des colonnes du front » voisin. Le développement de cette figure n'a » comme celui des lignes ordinaires qu'un cin- » quième de plus que la ligne droite, etc. ».

D'après ces données, je ferai les remarques suivantes sur la *fig. 1.<sup>re</sup>, pl. XIV*, que l'on

pourrait adopter je crois dans les combats d'infanterie contre infanterie, et aussi contre la cavalerie.

1°. Prenant pour chaque front l'étendue d'un bataillon, qui est communément de quarante-deux toises, plus huit toises d'intervalle, au total cinquante toises, on opère sur un front moitié moins grand; donc la perpendiculaire est aussi moitié moins grande, c'est-à-dire de seize toises quatre pieds seulement; et conséquemment les lignes de défense coupent la capitale à vingt toises cinq pieds environ, du sommet des angles flanqués A, A; ce qui est avantageux.

2°. Cette disposition offre presque partout des feux croisés doubles et quelquefois triples, sous lesquels une ligne ennemie est battue d'écharpe, et dans une plus grande étendue de front. Comme aussi les colonnes assaillantes sont prises non-seulement de front et d'écharpe, mais encore de flanc, sur toute leur profondeur. C'est ce qu'indique la pl. XIV, où l'on voit l'effet des feux croisés sur une ligne d'infanterie déployée, et sur des troupes de cavalerie chargeant en colonnes. Ces dernières sont enveloppées de feux.

3°. Les pièces d'artillerie placées naturellement aux angles saillans y sont couvertes et protégées par les feux de mousqueterie, qu'elles croisent en même-temps de leur feu particulier, soit direct, soit oblique.

4°. Chaque demi-bataillon formant une branche du front, le drapeau se trouve placé au sommet de l'angle rentrant, au point le

mieux défendu; la garde du drapeau ne tirant point et reculant à hauteur du troisième rang, suivant le principe usité, ne gêne pas le feu des hommes de droite du demi-bataillon de gauche: considération essentielle; car si l'angle rentrant était sur un autre point, les soldats qui seraient placés à droite et à gauche du sommet de cet angle, choqueraient leurs armes en couchant en joue, et il en résulterait infailliblement des accidens; ce qui ne peut arriver ici.

5°. Les grenadiers et voltigeurs se placent obliquement en arrière à l'extrémité de chaque branche, couvrant ainsi le flanc de la troupe, croisant un nouveau feu, sur l'angle flanqué, et se trouvant près des canons de bataille qu'ils doivent presque toujours garder, précéder ou suivre.

6°. Enfin (je le répète et c'est là l'avantage important), le front de chaque bataillon du centre, en protégeant de ses feux les bataillons voisins, est ici couvert des feux croisés de seize compagnies; tandis que dans l'ordre ordinaire de bataille, il ne serait défendu que par les feux directs de ses huit compagnies: d'où il résulte que sur un même espace de terrain, la défense de chaque bataillon est comme 2 est à 1, en égard au nombre de coups de fusil tirés, et que la proportion est presque incalculable, si l'on considère que chaque coup de fusil tiré obliquement, couvre pour ainsi dire l'étendue d'un bataillon.

Après avoir établi l'utilité de cette évolution, il reste à démontrer que dans la pratique, la manœuvre est simple, facile et expéditive.

Voici comment on pourrait, je crois, l'exécuter, en suivant en partie l'ordonnance de 1791.

Le commandant en chef commandera :

1. DISPOSITION EN TENAILLES.

2. DRAPEAUX ET GUIDES GÉNÉRAUX DE DROITE, MARQUEZ LES ANGLES.

A ce dernier commandement, répété par les chefs de bataillon, chaque porte-drapeau se placera en avant du chef du quatrième peloton, ayant soin d'élever le drapeau perpendiculairement.

Le guide-général de droite de chaque bataillon partant de la hauteur du premier rang des grenadiers, et du milieu de l'intervalle, marchera perpendiculairement au front, ayant soin de compter et de bien mesurer ses pas à raison de deux pieds.

L'adjudant-major se tenant en arrière, le dirigera perpendiculairement, et arrêtera ce guide lorsqu'il aura marché un nombre de pas égal au tiers de l'étendue du front de bataillon, intervalle compris; c'est-à-dire que si le bataillon a 144 files, 42 toises d'étendue, ou 50 toises avec l'intervalle, le guide doit compter 50 pas de deux pieds, ou bien autant de pas que de toises d'étendue. Le guide-général établi à cette distance au point A, élèvera son fanion perpendiculairement entre les deux yeux. Cela exécuté, le commandant en chef commandera :

3. PAR DEMI-BATAILLON, CHANGEMENT DE FRONT, LES AILES EN AVANT.

Aussitôt, sans se régler l'un sur l'autre, chaque

6  
4  
chef de bataillon fera placer par l'adjudant-major et l'adjudant, devant les troisième et quatrième pelotons, des jalonneurs qui seront alignés correctement entre le porte-drapeau et les guides-généraux placés en A ; il ordonnera ensuite aux chefs des troisième et quatrième pelotons de faire avancer leurs pelotons contre les jalonneurs ; et sur-le-champ il commandera : 1.<sup>o</sup> *Par demi-bataillon, changement de front, l'aile droite et l'aile gauche en avant* ; 2.<sup>o</sup> *Par peloton demi à-gauche et demi à-droite*. Les chefs de peloton, à l'exception des deux déjà placés, se porteront devant le centre de leurs pelotons pour les prévenir de ce qu'ils ont à faire. Le commandant en chef voyant toutes ces dispositions, commandera :

#### 4. MARCHÉ.

A ce commandement, chaque chef de bataillon répétera :

- 1.<sup>o</sup> *Marche* ; et ajoutera : 2.<sup>o</sup> *En avant marche* ;  
3.<sup>o</sup> *Guides à gauche et à droite*.

Les pelotons converseront d'abord à pivot fixe, et ayant suffisamment conversé, ils marcheront en avant, aussitôt que le chef de bataillon en fera le commandement, prenant le guide à gauche s'ils appartiennent au demi-bataillon de droite, ou le guide à droite s'ils font partie du demi-bataillon de gauche.

Les guides se dirigeront de manière à entrer carrément dans la nouvelle ligne, et à venir s'y placer à côté de la dernière file de gauche ou de droite du peloton qui précède ; chaque peloton sera arrêté par son chef à deux pas de

cette ligne, et aligné par les moyens pratiqués dans les formations successives.

L'adjudant-major assurera au fur et à mesure de la formation, les guides de droite du demi-bataillon de droite, et l'adjudant les guides de gauche du demi-bataillon de gauche.

Les grenadiers et voltigeurs exécuteront un mouvement différent au commandement de leurs capitaines respectifs.

Les compagnies de grenadiers feront *par le flanc gauche*, et conversant *par file à droite*, marcheront à hauteur de la droite des premiers pelotons de chaque bataillon. Ces pelotons arrivant en ligne, les grenadiers feront *halte, front*, et *à gauche alignement*, de manière à se trouver en bataille obliquement en arrière et couvrant le flanc droit du bataillon.

Les compagnies de voltigeurs feront au contraire *par le flanc droit, par file à gauche*, le premier rang marchant à hauteur de la gauche des sixièmes pelotons, et ensuite *halte, front, à droite alignement*; elles se placeront en bataille obliquement en arrière, couvrant l'aile gauche du bataillon.

Les pièces de campagne s'avanceront dans leurs intervalles, à hauteur convenable.

La formation étant achevée, le commandant en chef commandera :

##### 5. DRAPEAUX ET GUIDES A VOS PLACES.

Ce commandement ayant été répété, les drapeaux, les guides-généraux de droite, et les guides des pelotons, ainsi que les chefs de peloton des demi-bataillons de droite, repren-

dront leurs places de bataille, et la manœuvre est faite.

Maintenant, pour revenir à l'ordre de bataille primitif, c'est la manœuvre inverse; un changement de front en arrière sur les troisième et quatrième pelotons, préalablement replacés. *Fig. 2, planche XIV.*

Pour reprendre en-même-temps un alignement général sur l'emplacement primitif, voici ce me semble comment on pourrait opérer. Le commandant en chef commandera :

1. PAR BATAILLON, CHANGEMENT DE FRONT EN ARRIÈRE POUR SE REMETTRE EN BATAILLE.

2. 2.<sup>e</sup>, 3.<sup>e</sup> ET 4.<sup>e</sup> PELOTONS, DRAPEAUX ET GUIDES-GÉNÉRAUX, SUR LA LIGNE.

Au second commandement, qui sera répété, les chefs de bataillon feront faire un demi à-droite à l'homme de gauche du troisième peloton, et un demi à-gauche au chef du quatrième peloton; ces pelotons se jetteront en arrière sur ce nouvel alignement, qui est à-peu-près la ligne primitive de bataille. Les porte-drapeaux sortiront du rang, seront face à droite, en élevant perpendiculairement leurs drapeaux entre les deux yeux. Le commandant en chef les alignera ainsi que les guides-généraux.

Cet alignement général pris, les adjudans-majors et adjudans y établiront promptement le guide de droite du troisième peloton, et le guide de gauche du quatrième peloton, ces deux guides se faisant face. Les chefs des troisième et quatrième pelotons rectifieront sur ces guides

leur alignement ; après quoi les chefs de bataillon , sans se régler les uns sur les autres , commanderont :

1.<sup>o</sup> *Par demi-bataillon changement de front en arrière sur les 3.<sup>e</sup> et 4.<sup>e</sup> pelotons.*

2.<sup>o</sup> *Bataillon demi-tour à-droite.*

3.<sup>o</sup> *Par peloton demi à-droite et demi à-gauche.*

Les chefs de pelotons, après le demi-tour à-droite, se porteront derrière le centre de leurs pelotons, à deux pas du premier rang, devenu troisième.

Cela fait, le commandant en chef commandera :

3. MARCHÉ.

Les chefs de bataillon répéteront :

1.<sup>o</sup> *Marche* ; et continueront : 2.<sup>o</sup> *En avant marche* ; 3.<sup>o</sup> *guides à droite et à gauche.*

Les pelotons ayant assez conversé à pivot fixe, par le 3.<sup>e</sup> rang, se porteront en avant vers la nouvelle ligne ; ceux du demi-bataillon de droite prendront le guide à droite, et ceux du demi-bataillon de gauche, le guide, à gauche. Ces guides se dirigeront de manière à raser la file de gauche ou de droite du peloton qui les précède ; chaque peloton arrivera carrément sur la ligne, la dépassera, sera arrêté par son chef à hauteur des serre-files du peloton précédent, fera demi-tour à droite, et s'alignera suivant les principes usités.

Les grenadiers et voltigeurs, après avoir fait demi-tour à droite en même-temps que leur bataillon, laisseront commencer le mouvement par peloton demi à droite et demi à gauche ; et



ensuite dès qu'ils seront démasqués, conversant au contraire sur l'aîle extérieure au commandement de leurs capitaines, ils continueront ou suivront la même manœuvre que le demi-bataillon dont ils font partie.

Les pièces d'artillerie suivront le mouvement, et seront traînées en retraite à hauteur des intervalles. Le commandant en chef voyant le mouvement terminé, commandera :

4. DRAPEAUX ET GUIDES A VOS PLACES.

Ce commandement ayant été répété, les drapeaux, guides-généraux, et guides du peloton, ainsi que les chefs de pelotons des demi-bataillons de droite, reprendront leur place de bataille.

Tels sont les moyens d'exécution qu'on pourrait adopter, ce me semble; ils sont calqués sur l'ordonnance de 1791.

Je reviens de nouveau sur les objections.

Vent-on que les troupes disposées ainsi obliquement, soient exposées à être prises d'écharpe par le feu ennemi? mais on a même avantage contre la ligne parallèle de l'ennemi.

Dira-t-on que l'on atteindrait le même but, en ordonnant des feux obliques aux pelotons de grenadiers et de voltigeurs et aux demi-bataillons? mais j'ai répondu que l'ordonnance de 1791 rejetait les feux obliques de pelotons et de deux rangs; à l'égard des feux de demi-bataillon, je réponds encore, qu'ils ont rarement lieu, que le feu usité le meilleur, est celui de deux rangs, parce qu'il est également réparti; parce qu'il laisse au soldat toute liberté de char-

ger, d'ajuster, en conservant sa position debout et sans perdre un seul instant; au-lieu qu'il faut pour tout autre feu, même celui par rangs, s'attendre les uns les autres, observer des commandemens réguliers, ou éprouver l'inconvénient de se voir tout-à-coup dépourvu de son feu, sur des parties plus ou moins étendues de la ligne. D'ailleurs l'expérience prouve que le soldat tire toujours devant lui; si bien que même en fortification, derrière un parapet, on ne compte guères sur des feux obliques: donc et à plus forte raison ne doit-on pas y compter en plaine rase, sur un champ de bataille?

Quant à l'inquiétude *imaginaire* du soldat, que l'on croirait plutôt occupé pendant une charge de cavalerie, des mouvemens qui le menaceraient personnellement, rien n'est moins fondé; puisqu'au contraire il est plus à couvert et plus défendu: et certes il est bien difficile que la cavalerie puisse pénétrer, si l'on commence le feu de deux rangs aussitôt qu'elle s'ébranle pour charger. En outre, ce qui rassure, c'est que plus elle s'avance, plus elle s'expose à la multiplicité et au danger éminent des feux croisés.

Enfin je ne crains pas d'avancer qu'une telle disposition prise par une troupe solide et aguerrie, est inattaquable de front par la cavalerie, et très-redoutable à l'infanterie qui voudrait y opposer le feu direct ordinaire ou le choc; qu'elle serait surtout utile contre une ligne plus étendue, et qui déborderait, alors qu'on n'aurait pas soi-même une seconde ligne ou une

réserve à opposer ; en un mot, que rien n'empêche si l'on voulait marcher de suite à l'ennemi, de former la colonne d'attaque par bataillon, le centre se portant en avant et les autres pelotons se réunissant successivement par le pas oblique. Cette disposition est donc préférable à l'ordre mince ordinaire, même aux colonnes serrées et aux bataillons carrés, lorsque les flancs étant bien appuyés, on n'a qu'une charge directe à recevoir et à repousser.

Ce n'est pas qu'on ne puisse encore, au lieu de rester en ligne, former un carré contre la cavalerie par une disposition de même genre, telle que celle décrite page 53 et suivantes.

Je ne le donne ici que comme essai ; car on perd les avantages de la mobilité, et de plus les feux croisés ne sont pas aussi favorables. Mais comme ces inconvéniens sont balancés par quelques avantages, je hasarde d'en faire la description.

On suppose donc quatre bataillons en ligne : on les formera en carré en arrière sur le 2.<sup>e</sup> bataillon qui reste fixe, *planche XV*. Le 1.<sup>er</sup> bataillon faisant un changement de front perpendiculairement en arrière sur les voltigeurs, le 3.<sup>e</sup> bataillon changeant de front perpendiculairement en arrière sur les grenadiers, et le 4.<sup>e</sup> venant par le flanc se mettre sur la droite par file en bataille, et fermer le carré.

La nouvelle disposition est prise ensuite par les 4 bataillons à-la-fois ou successivement, de la manière qu'il a été dit page 54. Seulement, les sections de grenadiers et de voltigeurs res-

tées aux ailes de chaque bataillon, ont attention de prendre une position un peu plus oblique en arrière (environ des trois quarts de l'angle droit) : cela est important pour que les feux de ces pelotons se croisent avec ceux des 2.<sup>e</sup> et 5.<sup>e</sup> divisions des autres bataillons, à environ 60 ou 80 toises de distance; au reste, cette manière de déterminer à-peu-près la position d'un peloton sous un angle donné, n'est pas chose difficile, d'après ce que nous avons dit ci-dessus, page 289. On fera remarquer que les angles sont défendus et par un feu croisé de mousqueterie, et par les pièces d'artillerie convertes de ce feu croisé; les angles des bataillons carrés étant le point faible, et celui par lequel la cavalerie attaque toujours, elle trouvera sans doute moins de facilité.

Les points le moins couverts sont A, A, A, A. Je ne sais s'il y aurait de la hardiesse à conseiller d'y placer les pièces de campagne; je pense cependant que leur place est plutôt dans l'angle rentrant ou elles sont figurées, d'autant qu'on peut les y disposer de manière à croiser leur feu le plus avantageusement avec celui de la mousqueterie, et à défendre la plupart des saillans A, A, A, A.

J'ajoute que dans cette figure, qui représente presque un ouvrage de fortification fermé, la disposition de ces quatre bataillons se fait dans un temps plus court qu'il n'en faut pour le carré prescrit par l'ordonnance de 1791.

Voici la manière que j'adopterais pour commander et pour exécuter cette disposition, soit

en ligne, *planche I.<sup>re</sup>*, soit après avoir formé un carré comme ei-dessus, *planche XV*.

Le commandant en chef commandera :

1. DISPOSITION CONTRE LA CAVALERIE  
PAR FEUX CROISÉS.

À ce commandement, répété par les chefs de bataillon, l'homme de droite du premier rang des deuxièmes pelotons fera un demi-à-gauche; l'homme de gauche du premier rang des cinquièmes pelotons fera un demi-à-droite; les deux files suivantes de ces pelotons se rangeront sur ce nouvel alignement à l'avertissement qui leur sera fait par les chefs des 2.<sup>e</sup> et 3.<sup>e</sup> divisions. De plus, ces derniers assureront les trois files sur la direction que leur donnera un jalonneur établi promptement par l'adjudant, perpendiculairement en arrière du drapeau, environ à distance de division.

Ce jalonneur portera son arme haute entre les deux yeux.

Dans les compagnies de grenadiers, l'homme de gauche du premier rang fera un demi-à-droite pour servir d'alignement à la 2.<sup>e</sup> section, tandis que la 1.<sup>re</sup> section fera par le flanc gauche au commandement de son chef, en débordant en arrière les trois premières files.

Dans les compagnies de voltigeurs au contraire, l'homme de droite du premier rang fera un demi-à-gauche pour déterminer l'alignement de la 1.<sup>re</sup> section, et la 2.<sup>e</sup> fera par le flanc droit au commandement du chef de cette section. Les trois premières files déboîteront en arrière.

Cela exécuté, le commandant en chef commandera :

2. EN ARRIÈRE A DROITE ET A GAUCHE  
— ALIGNEMENT.

A ce commandement, vivement répété par les chefs de bataillon, les 1.<sup>ers</sup> et 6.<sup>es</sup> pelotons ne bougent; les chefs des 2.<sup>es</sup> divisions et des 1.<sup>res</sup> sections de voltigeurs commanderont *en arrière à droite*, — *alignement*, et feront exécuter ce mouvement, se tenant en-dehors à deux pas de l'homme de droite pour diriger l'alignement.

Les chefs des 3.<sup>es</sup> divisions et ceux des 2.<sup>es</sup> sections de grenadiers, commanderont : *En arrière à gauche*, — *alignement*, et feront également exécuter ce mouvement. Ils auront soin de se reporter ensuite à la droite de leurs pelotons et divisions, en commandant *fixe*.

Les commandans des 1.<sup>res</sup> sections de grenadiers et 2.<sup>es</sup> de voltigeurs, commanderont, *en avant*, *pas accéléré*, — *marche*.

Ils conduiront leurs sections à la place qu'elles doivent occuper, en arrière et au centre; chaque section marchant l'une sur l'autre, et faisant front quand elles se seront rencontrées (\*).

(\*) On voit que cette manœuvre est combinée pour l'organisation actuelle des bataillons composés de six compagnies de fusiliers et de deux compagnies d'élite. Elle serait encore plus régulière avec la composition de l'ordonnance de 1791. Alors le premier et le huitième peloton de fusiliers seraient disposés obliquement sur les ailes, et la compagnie de grenadiers viendrait se placer au centre. Enfin, on pourrait, ainsi que je l'ai dit plus haut, laisser ce centre vide, qui

Pour remettre la ligne en bataille, *planche 1.<sup>re</sup>, fig. 2*, cela peut se faire par un alignement général. Le commandant en chef commandera :

1. RÉTABLISSEZ LA LIGNE DE BATAILLE.

2. DRAPEAUX ET GUIDES GÉNÉRAUX SUR LA LIGNE.

3. GUIDES SUR LA LIGNE.

On observera ce qui est dit à cet égard, n.<sup>o</sup> 358 jusqu'à 364, des évolutions de ligne, ordonnance de 1791, et au commandement *sur le centre alignement*, fait par les chefs de bataillon, les pelotons se porteront contre les guides. (n.<sup>o</sup> 540 et 541 del' *École de Bataillon*, même ordonnance). Pendant ce temps, les 1.<sup>re</sup> sections de grenadiers et 2.<sup>re</sup> de voltigeurs, feront à droite et à gauche, au commandement de leurs chefs, et rejoindront leurs places de bataille au pas accéléré.

Le commandant en chef voyant tous les bataillons en ligne, commandera :

4. DRAPEAUX ET GUIDES A VOS PLACES.

Je terminerai par indiquer encore une manœuvre de ce genre, qu'on pourrait faire exécuter à un corps d'infanterie placé sur deux lignes; manœuvre que je crois très-convenable en plaine, en présence de la cavalerie, et qui plus est, en gagnant du terrain en avant ou en arrière.

---

serait toujours un des points les plus défectueux à cause qu'il est dans l'angle rentrant, ou y faire placer une pièce de canon. Dans ce dernier cas, et en admettant qu'on eût formé préalablement le carré, les grenadiers et voltigeurs pourraient être réunis dans l'intérieur du carré, pour servir de réserve.

sens; pour cela, la 4.<sup>e</sup> division de chaque bataillon fait simplement demi-tour à droite, en même-temps que les trois files de droite et de gauche de chaque division, ainsi que les serres-files armés sont face en-dehors.

Si, contre l'hypothèse, on avait des pièces de campagne, on les réunirait toutes aux extrémités sur chaque flanc, d'autant que ce sont là les points les plus faibles, et qu'il n'y aurait point moyen de les placer ailleurs, à cause du feu des quatre faces des colonnes serrées.

Mais si, comme on l'a d'abord énoncé, on était dépourvu d'artillerie, et qu'on voulût renforcer les flancs qui seuls présentent un angle mort, il y aurait encore un moyen en disposant les 4.<sup>es</sup> divisions des bataillons d'aile en avant de l'angle et perpendiculairement à la ligne primitive de bataille.

Au surplus, a-t-on repoussé la charge, et veut-on faire un mouvement? on peut marcher diagonalement, sans rien changer à la disposition, vers la droite ou vers la gauche, en avant ou en arrière; convient-il plutôt de se porter directement en avant? chaque bataillon de première ligne converse en masse à droite par le principe adopté dans l'instruction du général Schauenbourg, principe qui n'est autre que celui des changemens de direction pour les colonnes à distance de section (n.<sup>o</sup> 243, *Ecole de Bataillon*), et chaque masse ayant suffisamment conversé, toute la première ligne marche en avant directement.

Aussitôt après, les bataillons de seconde ligne conversent à gauche également en masse, et se



portent ensuite par le pas oblique, chacun derrière le bataillon correspondant de première ligne, à distance convenable.

C'est par ce même mouvement qu'on reprend, si l'on veut, l'ordre ordinaire de bataille, si mieux on n'aime se remettre sur le terrain primitif, comme on le verra plus bas.

Cette manœuvre, très-simple lorsqu'on l'examine sans prévention, offre ce me semble l'avantage;

1.<sup>o</sup> Soit pour l'attaque, soit pour la défense, de combattre dans l'ordre profond, le seul qu'on puisse adopter contre la cavalerie en plaine rase, puisqu'on ne saurait appuyer ses flancs;

2.<sup>o</sup> D'opposer à la charge de la cavalerie l'arme de jet, qui est la plus redoutable, tout en conservant une disposition pleine et forte;

5.<sup>o</sup> De donner au feu des colonnes tout le développement dont il est susceptible, et toute l'utilité qu'on peut en retirer, en les plaçant de manière que toujours deux côtés, et même les quatre, puissent tirer en-même-temps et croiser leur feu avec celui des colonnes voisines, même avec celui des colonnes plus éloignées;

4.<sup>o</sup> D'être en mesure pour marcher comme pour combattre, et, j'ajoute de plus, pour marcher dans toutes les directions, ainsi qu'il a été dit plus haut.

C'est encore à la fortification passagère que cette manœuvre est empruntée; il est possible de considérer les colonnes ainsi disposées, comme une suite de redoutes carrées, rapprochées sur une seule ligne, et présentant un saillant flanqué à l'ennemi, méthode employée pour retrancher des camps ou des positions.

Quant à l'exécution, il n'y a aucun mouvement dans cette évolution qui ne soit décrit par l'ordonnance; c'est pourquoi il suffira de les indiquer.

Le commandant en chef commandera :

1. DISPOSITION EN REDANS.

Les commandans des deux lignes répéteront :

1. DISPOSITION EN REDANS;

2. COLONNES SERRÉES PAR DIVISION;

3. DANS CHAQUE BATAILLON SUR LES GRENADIERS EN ARRIÈRE, EN COLONNE.

A ces commandemens, répétés par les chefs de bataillon, chaque bataillon opérera son ploiement en colonne serrée. (N.º 98, *Ecole de bataillon*, ordonnance de 1791).

Ensuite, sur l'ordre du commandant en chef, le commandant de la première ligne ordonnera le changement de direction par masse, pour faire face diagonalement à gauche (N.º 245, *Ecole de bataillon*, même ordonnance), ainsi qu'il suit :

1. CHANGEMENT DE DIRECTION PAR LE FLANC DROIT.

Aussitôt l'adjudant-major de chaque bataillon placera deux jalonneurs dans la nouvelle direction, et pour s'assurer mieux de l'angle de 45°, il le prendra avec le fanion à équerre, ou bien il pourra faire porter le guide-général de droite, à distance de division en avant des guides de droite et sur leur alignement, leur faisant face. Alors, ce guide faisant un à-gauche, marchera circulairement un nombre de pas égal à celui nécessaire pour l'angle de 45°, en égard à

**l'étendue du front de la division.** L'adjudant-major l'ayant arrêté à temps utile, et ayant fixé par ce moyen la nouvelle direction, y établira ses deux jalonneurs, derrière lesquels la première division et la masse entière sera conduite et alignée aux commandemens qui en seront faits par chaque chef de bataillon, comme par exemple :

1.<sup>o</sup> *Changement de direction par le flanc droit ;*

2.<sup>o</sup> *Bataillon à droite.*

3.<sup>o</sup> *Marche.*

Quand le commandant en chef jugera nécessaire d'appeler la seconde ligne pour renforcer la première, il en donnera l'ordre. Dans ce cas, le commandant de la seconde ligne commandera :

1. SECONDE LIGNE EN AVANT, — DOUBLEZ LES INTERVALLES.

Aussitôt les adjudans-majors se porteront diligemment en avant, avec deux jalonneurs à hauteur de la première ligne; ils en établiront un sur l'alignement des guides de gauche de leur bataillon, en observant que ce jalonneur se trouve en-même-temps sur la direction de la première ligne. Chaque adjudant-major cherchera ensuite l'autre point en faisant converser le second jalonneur comme il vient d'être dit. Pendant ce temps, le commandant de la seconde ligne la fera porter en avant par le commandement :

COLONNES EN AVANT, — MARCHÉ.

Lequel commandement sera redit par les

chefs de bataillon. Les têtes de colonnes étant près d'arriver à hauteur des premiers jalonnes, elles seront arrêtées par le commandement : COLONNES, — HALTE, répété également par les chefs de bataillon.

Cela étant fait, le commandant de la seconde ligne ordonnera un changement de front par masses, pour faire face à droite, en portant chaque bataillon derrière les deux jalonnes (n.º 251, *Ecole de bataillon*, ordonnance de 1791); mouvement inverse de celui qui vient d'être décrit pour la première ligne; et la manœuvre est terminée.

Maintenant, pour marcher en avant perpendiculairement à la ligne primitive, le commandant de la première ligne en ayant reçu l'ordre, commandera :

1. DANS CHAQUE BATAILLON, — CHANGEMENT DE DIRECTION A DROITE ;

2. MARCHÉ.

Les chefs de bataillon ayant répété ces commandemens, les masses converseront, à droite, à pivot immobile, sous l'angle de 45º; après quoi on les portera vivement en avant par les commandemens suivans :

3. EN AVANT, — MARCHÉ ;

4. GUIDES A GAUCHE.

Aussitôt que la première ligne sera enlevée, la seconde ligne commencera son mouvement : pour cela, le commandant de cette seconde ligne commandera :

1. DANS CHAQUE BATAILLON, CHANGEMENT DE DIRECTION A GAUCHE ;

## 2. MARCHÉ.

Les chefs de bataillon répéteront ces commandemens, et les masses ayant suffisamment conversé, le commandant de la seconde ligne commandera vivement :

## 3. EN AVANT, — MARCHÉ.

Et aussitôt après,

## 4. OBLIQUE A DROITE, — MARCHÉ.

Et puis lorsque les bataillons de seconde ligne seront bien couverts par les bataillons de première ligne :

## 5. EN AVANT, — MARCHÉ ;

## 6. GUIDES A GAUCHE.

Tous lesquels commandemens seront redits par les chefs de bataillon, qui veilleront à l'exécution ; enfin, la seconde ligne suivra la première à distance requise, ou déploiera de concert avec elle.

Au lieu de marcher, si on veut se remettre en bataille sur deux lignes et sur le même terrain occupé primitivement, le commandant en chef commandera :

## 1. REPRENEZ L'ORDRE DE BATAILLE.

La seconde ligne commencera la manœuvre : à cet effet, le commandant de cette ligne commandera un changement de direction par le flanc droit (n.º 245, *Ecole de bataillon*), comme il est dit plus haut.

Ensuite il fera faire demi-tour à droite aux six bataillons de cette ligne, les fera marcher en arrière jusqu'à la distance de front de bataillon, ordonnera de nouveau demi-tour à droite, et alignera toutes les premières divisions entre elles.

La première ligne, dès que la seconde aura cédé la place, sera par bataillon un simple changement de direction par le flanc gauche (n.º 251, *Ecole de bataillon*), et chaque bataillon se retrouvera ainsi en masse sur son terrain primitif.

Après quoi, les deux lignes déploieront ensemble, au commandement du commandant en chef.

#### CONCLUSION.

Telles sont les évolutions à feux croisés dont on pourrait faire l'essai. Au résumé :

Nouvel ordre de bataille qui offre l'image des retranchemens de campagne : avantage de 5 à 6 feux croisés que cet ordre de bataille procure sur l'espace à défendre, au lieu d'un simple feu direct.

Plus grand développement de feux, en avant de la ligne attaquée sur la droite et sur la gauche; ce qui est important dans le cas où elle serait débordée.

Succès plus assuré dans la défensive, par la facilité d'envelopper de feux l'ennemi et de le frapper tout-à-la-fois de front, d'écharpe et même de flanc, au moment où il s'avance, soit en colonne, soit en bataille.

Moyen d'attaquer dans l'ordre profond, en se servant de l'arme de jet, avec un effet égal à celui des feux de l'ordre déployé.

Artillerie de campagne couverte par des feux

croisés d'infanterie, et par conséquent moins susceptible d'être enlevée dans une charge.

Enfin manœuvre facile et prompte pour l'exécution, soit en partant de l'ordre de bataille ordinaire, soit en revenant ensuite à cet ordre de bataille.

Je crois ces évolutions simples; leur effet certain est fondé sur des principes reconnus; mais pour en être convaincu, j'attends le jugement qui en sera porté par les gens de l'art, ou par des hommes instruits et éclairés.

### § VIII.

#### *Des manœuvres de cavalerie.*

Il y a loin de l'ordre ou plutôt du désordre qui existait dans les premières troupes de cavalerie, lorsqu'on essaya de combattre à cheval, à cet ensemble qu'on remarque aujourd'hui dans la cavalerie européenne, à cette exactitude de manœuvres qui font qu'on admire autant la docilité et l'intelligence des chevaux que la discipline et l'adresse des hommes.

Aussi, sans parler de ces cavaliers Numides avec leurs chevaux sans bride, *sinè frænis*, que César peint comme si agiles et si prompts à se retirer ou à revenir à la charge, sans parler non plus de la cavalerie des Gaulois et des Germains, classée à cette époque comme troupes irrégulières, ni même des Cosaques, que nous avons vus avec tant d'étonnement dans la dernière guerre, et qui nous retracent les milices de ces temps éloignés; sans parler enfin de la gendar-

merie pesante et couverte de fer, tant les hommes que les chevaux, et qui faisait la principale force des armées jusqu'au XVI.<sup>e</sup> siècle, époque où l'on commença à se servir utilement des armes à feu, j'aborde les principes de la formation actuelle des troupes à cheval, telle qu'elle existe en France.

La cavalerie est habituellement rangée sur deux rangs; le troisième, qui ne pourrait faire aucun usage de ses armes, serait effectivement inutile.

Les mouvemens de la cavalerie ne sauraient avoir la précision des manœuvres de l'infanterie pour deux raisons: la première, que le cheval ayant plus de longueur que d'épaisseur, ne peut tourner sur lui-même, dans l'espace qu'il occupe; la seconde, qu'il est impossible de soumettre cet animal à l'exactitude et à la régularité du pas; il a donc fallu d'autres moyens, combinés d'après ces différences, pour mouvoir une troupe à cheval.

La marche directe, dite de bataille, s'exécute sur les mêmes principes que celle de l'infanterie, le contact du côté du guide, l'alignement, les espèces d'allures; si ce n'est que le contact se prend botte à botte, et que la cavalerie a trois allures différentes; le pas, le trot et le galop. Seulement il faut plus d'attention à maintenir les chevaux droits, pour conserver l'alignement et pour ne pas se jeter plus d'un côté que de l'autre.

Quant à la marche par les autres faces, à droite, à gauche, en arrière, on a aussi beau-



coup varié sur le mode de ces exercices. Pour ne parler que de celui qui a précédé le système actuel, en partant d'une fausse supposition, que le cheval ou le cavalier occupait trois pieds de front sur neuf pieds de longueur, l'ordonnance du 20 mai 1788 avait établi les à-droite, les à-gauche, et les demi-tours par trois; mais le mouvement gêné des chevaux, et les accidens qui en résultaient, firent bientôt abandonner cette méthode.

Dans la réalité, le cavalier tient en ligne deux pieds six ponces, trois pieds au plus, terme moyen, et la longueur de chaque cheval est estimée aussi terme moyen, à huit pieds; on laisse, entre les chevaux disposés en files, deux pieds d'intervalle, comptés de la croupe du cheval qui précède, à la tête de celui qui suit; de sorte que la profondeur d'une troupe sur deux rangs, est de dix-huit pieds ou six pas; le pas étant supputé de trois pieds ou d'un mètre, dans les manœuvres de cavalerie.

D'après cette donnée plus exacte, on est revenu aux manœuvres par quatre, qui présentant environ dix pieds de front sur dix de profondeur, intervalle compris, font disparaître tout inconvénient : aussi exécute-t-on avec facilité la marche de flanc par quatre, ainsi que les demi-tours à droite, les demi-tours à gauche par quatre? La marche directe à front renversé, consiste donc pour l'ordinaire à faire préalablement un demi-tour à droite ou à gauche par quatre, et alors le second rang devient le premier. Quant à la marche par une des ailes,

ou fait rompre habituellement par deux, par quatre, ou bien par pelotons, par divisions, ainsi qu'il suit.

Pour marcher par deux ou par quatre; les 2 ou les 4 files soit de droite, soit de gauche, d'après le commandement qui a été fait, se portent en avant, et sont suivies des 2 ou des 4 files qui les avoisinent, chaque cavalier du second rang suivant immédiatement celui du premier rang.

Il en est de même quand on est obligé de défiler par un, dans les passages resserrés.

Telle est la méthode prescrite par la dernière ordonnance du 1.<sup>er</sup> vendémiaire an 13. Cette marche par quatre, par deux ou par un, a un vice inévitable, qui est l'alongement excessif d'une troupe à cheval, comparativement à l'espace qu'elle occupe en bataille. En effet :

Par un, on compte 20 pieds pour 2 chevaux en file, au-lieu de 2 pieds 6 pouces pour une file en front.

Par deux, 20 pieds pour 2 chevaux, au-lieu de 5 pieds de front ou 2 files.

Par quatre, 20 pieds pour 2 chevaux, au-lieu de 10 pieds ou 4 files.

Donc en rompant par quatre, l'étendue de la troupe est double; en rompant par deux, elle est quadruple; et par un, elle est huit fois plus grande.

Quoique cet alongement soit moins fâcheux pour la troupe à cheval que pour la troupe à pied, parce que la cavalerie ayant trois allures, peut doubler par des mouvemens rapides;

néanmoins la marche dans laquelle on observe une distance égale à celle du front de bataille, est toujours préférable ; telles sont la marche en colonne à distance, et la marche de flanc ; aussi les emploie-t-on exclusivement dans les manœuvres ?

Il faut distinguer la marche de flanc par quatre de la marche ordinaire par quatre, exécutée par une des aîles : la première n'a lieu que dans les manœuvres, particulièrement pour les ploiemens et déploiemens des colonnes serrées ; elle consiste à rompre par quatre de chaque rang, de sorte qu'en conversant de nouveau par quatre en sens contraire, on se retrouve en bataille.

Peut-être pensera-t-on que le commandement prescrit pour la marche de flanc, se confond trop avec celui employé pour la marche ordinaire par quatre ? Dans celle-ci, on commande *par quatre — marche*, ou *par la gauche par quatre — marche*. Pour celle-là, on dit *à droite* ou bien *à gauche par quatre — marche*. Il semble que deux mouvemens si différens devraient être ordonnés par des commandemens plus distincts.

Quoi qu'il en soit, cette ingénieuse marche de flanc présente l'aspect d'une colonne sur huit de front, exécutant comme elle des changemens de direction par conversions à pivots mobiles, se remettant inopinément en bataille par une conversion à pivot fixe, que font les quatre hommes de chaque rang ; la différence avec la colonne, c'est que la troupe est à rangs serrés et pleins. Et en effet, quatre cavaliers occupent

un carré parfait de dix pieds de front, ayant aussi dix pieds de côté, à cause des deux pieds d'intervalles nécessaires à la suite de chaque rang.

D'après cette considération, et nonobstant ce qui est prescrit par l'ordonnance du 1.<sup>er</sup> vendémiaire, je remarquerai que si une telle disposition est avantageuse par sa célérité, elle est dangereuse à pratiquer lorsqu'on veut gagner du terrain vers la droite ou vers la gauche sous le feu de l'ennemi. Dans ce cas, il est sans doute préférable de rompre par pelotons, parce que la colonne présente des vides, au-lieu que tout est plein dans la marche de flanc.

Mais il n'en est pas de même, selon moi, de la marche en retraite, pour laquelle, dans le même cas, j'emploierais le demi-tour à droite ou à gauche par quatre, à cause de sa célérité, plutôt que le demi-tour à droite ou à gauche par peloton. Cependant, comme cette manœuvre reporte le deuxième rang en avant, si on avait à charger à front renversé en se retirant, il vaudrait mieux faire par peloton demi-tour à droite ou à gauche, parce que le premier rang se trouverait en tête, et que d'ailleurs on peut à volonté, sans s'arrêter, rompre à gauche ou à droite par pelotons; tandis que le 2.<sup>e</sup> rang se trouvant en avant après le demi-tour par quatre, il faut de nécessité rétablir la ligne face en tête par un nouveau demi-tour par quatre, avant de pouvoir manœuvrer en colonne.

La colonne par peloton est celle usitée dans toutes les manœuvres : les guides de chaque pe-

loton, appelés guides de colonnes, ne sont autre chose que ses files de droite et de gauche, composées de sous-officiers; les pelotons de cavalerie ne pouvant avoir, comme dans l'infanterie, de guides détachés, si utiles pour jalonner les directions, et surtout la formation des lignes.

Le guide de cavalerie, placé à droite ou à gauche au premier rang de chaque subdivision, est chargé spécialement de la distance, de la direction et de l'égalité d'allure. Lorsque les pelotons sont de douze files, nombre indiqué par l'ordonnance, il doit observer six pas de la tête de son cheval à la croupe du cheval de l'homme correspondant dans le second rang du peloton qui précède, parce que la profondeur de ce peloton précédent forme six autres pas.

A l'égard des changemens de direction, il n'y a pas, comme dans l'infanterie, de distinction pour ceux du côté du guide, et ceux du côté opposé au guide; ces mouvemens se font uniformément par le commandement *tournez à droite, tournez à gauche*; en observant que l'homme du pivot décrit un arc de cercle de cinq pas, pour dégager le point de la conversion. En voici le motif:

Dans une conversion ordinaire, chaque cavalier marche d'une allure d'autant plus allongée, qu'il est plus éloigné du pivot; aussi est-il de principe de faire doubler l'allure à l'homme d'aile marchante? On suppose une colonne par pelotons de douze files, occupant par conséquent en front douze pas de trois pieds chacun ou environ, et conversant au point C, *fig. 7, pl. XIII*:

d'abord l'aile marchante du premier peloton doublera son allure, et décrira dix-huit pas, pendant que le peloton suivant parcourant neuf pas, arrivera en A, à trois pas seulement de la ligne CD; mais le premier peloton CD a six pas à faire pour dégager entièrement son second rang; il forcera donc le peloton AB à s'arrêter pendant la durée de trois pas, et ce retard, répété à chaque peloton, allongera d'autant la colonne.

Pour obvier à cet inconvénient, on exécute la conversion à pivot mouvant: par cette méthode, le pivot G décrit un arc de cercle que je suppose de quatre pas et demi; donc l'homme d'aile doublant l'allure, fait vingt-deux pas et demi par l'arc LO, qui procède du rayon fictif LN de quinze pas. Le peloton suivant fait pendant ce temps onze pas un quart, et se trouve en IH au moment où le premier peloton est en VO; mais il est clair que celui-ci ne peut plus arrêter la marche, car tandis que l'homme d'aile du second peloton parcourra onze pas un quart, plus trois quarts qui lui restaient à faire de I en L, au total douze pas, pour arriver dans la position MN, le premier peloton aura fait environ six pas en avant.

Il faut remarquer que plus le front de la colonne a d'étendue, plus l'arc décrit par le pivot mobile doit être grand; aussi l'ordonnance prescrit-elle en général pour le peloton un arc de cercle de cinq pas, et un arc de cercle de dix-huit pas pour la conversion par escadron? On peut au surplus voir ce que j'ai dit plus haut

sur les conversions à pivot mobiles, § IV, école de peloton de l'infanterie.

L'école de l'escadron a beaucoup de rapport avec l'école de bataillon de l'infanterie, si ce n'est quelques manœuvres dont nous venons de parler qui en diffèrent, comme aussi *les ordres inverses*; ainsi dans la manœuvre *face en arrière, en bataille*, les pelotons de cavalerie se mettent d'abord en avant en bataille ordre inverse, et reprennent l'ordre naturel en faisant peloton demi-tour à gauche.

On voit dans l'ordonnance, que la cavalerie emploie cette formation d'ordre inverse, même *en avant en bataille*, dans le cas où il est impossible d'étendre la ligne sur le côté de la direction de la colonne; mais cette manœuvre n'est pas usitée dans l'infanterie, quoique le même cas puisse se rencontrer. On devrait également, ce me semble, former la colonne serrée et déployer ensuite sur le dernier escadron, à moins qu'il ne fallût charger et former la ligne précipitamment.

Au reste, il y a dans cette ordonnance du 1.<sup>er</sup> vendémiaire an 13, peut-être un peu de superfluité; comme *rompre en arrière par la droite pour marcher vers la gauche*, et vice versa; *rompre à droite ou à gauche et se reporter en avant sans arrêter*, etc.

Les évolutions de ligne sont distinguées des évolutions de régimens; celles-ci comprennent cependant les manœuvres de plusieurs escadrons réunis, sans aucune différence. Le règlement de 1788 n'avait point établi cette division.

On ne trouve point dans les évolutions, de changemens de front à double ligne, le résultat aurait le même vice que pour l'infanterie, ainsi que nous l'avons fait remarquer; et le moyen de l'éviter ne serait sans doute pas plus facile.

Au surplus, c'est à la charge comme à la fin utile et essentielle, qu'il faut rapporter toutes les manœuvres de la cavalerie. On doit donc s'attacher de préférence à en bien connaître l'ensemble et les détails; et à cet égard, l'ordonnance laisse peu à désirer. Elle considère les charges en ligne, en colonne, parallèles, obliques, en échelons, et elle en indique l'objet, en même-temps que les moyens d'exécution et de succès.

Peut-être eût-il été bon aussi de dire un mot des charges en fourrageurs, qui ont été pratiquées quelquefois avec succès dans les dernières guerres, et des charges en muraille, qu'on semble avoir abandonnées.

Quoi qu'il en soit, il importe peu que les escadrons abordent et touchent dans le même moment la ligne ennemie. Ce qui constitue une charge régulière bien faite, c'est que chaque escadron conserve son intervalle et arrive bien ensemble et sans s'ouvrir sur l'ennemi, avec la plus grande impétuosité.

Je ferai observer seulement, qu'il faut en principe que chaque cavalier maintienne sa direction, évitant de culbuter à gauche ou à droite une des épaules du cheval, ce qui fait que cet animal se traverse et déränge l'ordre de l'escadron; de plus, au commandement de *halte*, après avoir ralenti



pen-à-pen l'allure, le cavalier doit se grandir, fixer la main, et arrêter son cheval, en rectifiant l'alignement.

On a discuté, dans la première partie, la manière de disposer et de diriger des charges contre l'infanterie et la cavalerie; mais il ne faut pas perdre de vue ce principe, que cavalerie contre cavalerie, toute troupe chargée est battue, ou doit l'être; et la raison en est simple: dans le choc, la plus grande force est toujours à celui qui a le plus de vitesse, toutes choses égales d'ailleurs. Ainsi lorsque l'ennemi est encore au pas, si déjà on a pris le trot, on a déjà gagné sur lui de la supériorité. On a le même avantage étant au galop sur une troupe au trot, et à plus forte raison quand on est en pleine charge, contre une troupe qui n'est point en mouvement. Il faut donc ne pas se laisser charger; et tâcher de toujours prévenir son ennemi.

Egalement, il faut éviter, comme nous l'avons dit ailleurs, de s'exposer à être pris en flanc; comme aussi avoir attention de rallier promptement sa troupe après la charge, ou du-moins, d'en réparer le désordre. « Le 16 octobre 1813, jour » de la bataille de Wachau, appelée aussi » mière de Léipsick, Napoléon voyant, vers » trois heures après midi, qu'aucun résultat » important n'était déterminé, ordonna une » charge de cavalerie sur le point de Wachau. » Le corps du général Kellermann et les dragons de la garde débouchèrent par la droite » de ce village, tandis que le corps du général » Latour-Maubourg prit par la droite. Le gé-

» néral Kellernann renversa d'abord une di-  
 » vision de cuirassiers russes ; mais prise en flanc  
 » par trois régimens qui arrivaient dans cet  
 » instant, il fut rompu, et contraint de se  
 » replier sur les hauteurs de Wachau ; sur la  
 » gauche, nos troupes enfoncèrent le corps du  
 » prince de Wurtemberg, et s'emparèrent de  
 » vingt-six pièces de canon. Déjà le centre de  
 » l'armée ennemie, ainsi ébranlé, pliait, et allait  
 » être percé, lorsque l'empereur Alexandre fit  
 » avancer la cavalerie de sa garde, qui ren-  
 » contrant le corps du général Latour-Mau-  
 » bourg dans le désordre inséparable d'une  
 » charge à fond, le ramena à son tour, et re-  
 » prit vingt-quatre des pièces enlevées ». Il est  
 probable que sans l'accident arrivé au général  
 Latour-Maubourg, qui eut dans cette charge  
 une cuisse emportée, l'avantage entier nous se-  
 rait resté, tant la présence d'un chef capable  
 importe dans de pareilles circonstances.

## § IX.

*De l'Artillerie.*

Ce que j'ai à dire ici de l'artillerie a rapport  
 seulement à la désignation et à la description  
 des diverses bouches à feu, à leur calibre, à la  
 théorie du tir. Je parlerai ensuite brièvement  
 des manœuvres.

Le canon, le mortier et l'obusier sont les  
 bouches à feu usitées. Il y a encore le pierrier,  
 qui sert dans les sièges pour lancer des pierres  
 sur l'ennemi ; mais il est remplacé facilement

par le mortier, même pour cet objet, et se manœuvrer de même.

Du canon.

Le canon est une arme de guerre dont l'effet, presque toujours direct, est d'autant plus meurtrier que le feu en est rasant. Il y a des canons de diverses sortes de calibres, de 4, de 6, de 8, de 12, de 16 et de 24 : c'est le poids du boulet qui donne la dénomination à la pièce, et la charge de poudre est presque toujours et pour toutes les pièces, réglée au tiers de la pesanteur du boulet. Il est probable que le 4 et le 8 seront désormais remplacés par le 6, nouveau calibre, adopté particulièrement pour l'artillerie légère.

Le canon est monté différemment suivant l'usage auquel on le destine, et par conséquent différemment servi : on distingue par la différence des affûts, les pièces de rempart, les pièces de siège et les pièces de bataille. Les canons de rempart ou de place, n'ont besoin pour être manœuvrés que de cinq hommes, quel que soit leur calibre. Les pièces de siège demandent six hommes pour les canons de 4, de 6, de 8 et de 12, et huit hommes pour ceux de 16 et de 24. A la rigueur on pourrait n'employer que quatre hommes pour les pièces de 4. Les canons de bataille ont besoin d'un nombre d'hommes plus considérable pour être manœuvrés avec plus de célérité. Il en faut huit pour les pièces de 4, treize pour celles de 6 et de 8, quinze pour celles de 12 ; on ne traîne guères de plus fort calibre en campagne, si ce n'est pour les sièges. Quoiqu'il faille plus de huit hommes pour manœuvrer les pièces de 6, de 8 et de 12, cepen-

dant, on peut réduire les canonniers à ce nombre; l'emploi des autres exigeant peu d'habitude. Le service d'une pièce peut même se continuer tant que le nombre des artilleurs n'est pas moindre que trois; mais alors il est extrêmement fatigant.

La portée du canon, lorsqu'on tire à boulet, est pour les pièces de 4 de quatre cent cinquante toises, et de cinq cents toises pour celles de 6, de 8, et de 12. A toute volée, l'expérience donne pour les pièces de 4 une amplitude de mille cinq cent vingt toises, pour celles de 8 de mille six cent soixante toises, et pour celles de 12 de mille huit cent soixante-dix toises (\*).

Lorsque l'ennemi s'approche, on tire avec des cartouches à balles : il y a des cartouches à grosses balles, et d'autres à petites balles. On fait usage des premières, savoir : avec les pièces de 12 à quatre cents toises, avec celles de 8 à trois cent cinquante toises, et avec celles de 4 à trois cents. Les secondes ne sont employées qu'à petite distance; à trois cent cinquante toises pour les pièces de 12, à trois cents toises pour celles de 8, et à deux cent cinquante pour celles de 4. Ces sortes de cartouches sont très-meurtrières.

Le mortier sert à projeter par ascension, des espèces de boulets creux appelés bombes ; ces bombes sont munies d'anses pour la facilité de les transporter. Du mortier.

---

(\*) Ce que nous venons de dire et ce qui va suivre, est puisé en partie dans le *Manuel de l'Artilleur*, ouvrage connu de tous les militaires.

Les mortiers sont, par cette raison, construits autrement que les canons; ils sont plus courts, et portent leurs tourillons ou axes près de la culasse. Leur propriété est de lancer le projectile par-dessus un rempart, et dans des endroits creux et cachés, où le boulet ne pourrait pénétrer. La bombe est dangereuse non-seulement par sa chute considérée comme corps grave, mais encore parce qu'elle offre quand elle est à terre une espèce de fourneau de mine, et que venant ensuite à éclater, elle tue ou détruit par ses éclats tout ce qui l'environne.

On se sert beaucoup de cette arme, mais seulement pour l'attaque et pour la défense des places. Quand la tranchée est une fois établie, on ne peut guère employer que le mortier avec succès pour inquiéter l'assiégeant. Celui-ci fait aussi un grand usage de ses mortiers pour écraser avec des bombes les magasins de la place, et y mettre le feu. Il y a trois espèces de mortiers, ceux de 12 pouces, de 10 pouces, et de 8 pouces.

Les bombes de 12 pouces de diamètre pèsent cent cinquante livres, ont une épaisseur de seize lignes; on met une charge de cinq à six livres dans leur cavité pour les faire éclater. Celles de 10 pouces sont du poids de cent livres; elles ont dix-huit lignes d'épaisseur, et exigent une charge de cinq livres; enfin, celles de 8 pouces ont un poids de quarante livres, une épaisseur de dix lignes, et il faut une charge d'une livre et demie. La plus grande amplitude des bombes est, pour le mortier, de 12 pouces, cent vingt

toises, pour ceux de 10 pouces aux grandes portées, cent quarante toises; enfin pour le mortier de 8 pouces, cinq cent quatre-vingt toises.

Il faut ordinairement cinq hommes pour servir les mortiers de 12 et de 10 pouces, et trois hommes seulement pour le mortier de 8 pouces.

L'obusier est une arme qui tient en-même-temps du canon et du mortier : on emploie l'obus comme boulet ou comme bombe; c'est une espèce de boulet creux sans anse. L'obusier porte les axes ou tourillons comme le canon, un peu au-dessus de son centre de gravité. Il a une forme semblable à celle du mortier, mais il est plus long. Il y a deux sortes d'obusiers, l'un de 8 pouces, l'autre de 6. Ces derniers, comme plus légers, marchent en campagne; les autres sont propres aux sièges.

Pour pouvoir se servir de l'obusier comme canon et comme mortier, son affût, qui ressemble beaucoup à celui des pièces de bataille, porte une semelle trainante pour le pointage; cette semelle ôtée, l'obusier se trouve sous la direction de 45 degrés, et peut alors être pointé comme le mortier, à son plus haut degré d'élévation. L'obusier de 8 pouces à 45 degrés d'élévation, porte l'obus jusqu'à mille six cents toises, et l'obusier de 6 pouces à onze cent quatre-vingt-treize toises.

Sous l'angle de 6 degrés, l'obusier de 6 pouces porte son obus du premier bond à quatre cents toises, et du second à six cents toises environ. Si l'on veut faire ricocher l'obus, on pointe à 6, 10 et 15 degrés.

De l'obusier.

On tire aussi l'obusier de 6 pouces avec des cartouches à balles, lorsqu'on est à proximité de l'ennemi; mais il ne faut employer ces cartouches qu'à deux cents toises. L'obusier de 8 pouces est manœuvré par cinq hommes; il en faut treize pour celui de 6 pouces, le seul employé en campagne.

On  
mouvement  
de  
projection.

La balistique ou la science de mesurer le jet d'une bombe ou d'un boulet, est fondée sur la théorie du mouvement de projection. On appelle force projectile l'action qui tend à classer un mobile dans une direction quelconque: l'effet de cette force, sans avoir égard à la résistance de l'air, est de faire parcourir au mobile des espaces égaux dans des temps égaux. D'après ce principe, la force motrice étant connue, rien ne serait plus facile que de calculer le mouvement qui résulte de la projection; mais le mobile, par l'effet de la pesanteur, tend continuellement à se rapprocher du centre de la terre, et ce second effet change la direction que la force motrice lui avait d'abord imprimée. Le mouvement de projection est donc composé de deux forces, celle de la pesanteur, et celle appelée projectile. Nous avons dit que l'effet de la force projectile est uniforme: voyons maintenant quelles sont les lois de la pesanteur.

Un corps quelconque qui tombe abandonné à lui-même, parcourt dans la première seconde une perche anglaise, environ quinze pieds de France; dans la deuxième seconde trois perches; dans la troisième cinq perches; dans la quatrième sept perches, ainsi de suite. La chute du corps

présente donc un mouvement accéléré, et les espaces parcourus sont comme les nombres 1, 3, 5, 7, 9, 11, etc.

On a remarqué un rapport exact entre les temps et les espaces parcourus : il consiste en ce que la somme des espaces est égale au carré des temps. En effet, si un corps tombe pendant trois secondes, il parcourt 9 perches, et 9 est le carré de 3 ou le produit de 3 multiplié par 3. S'il descend pendant cinq secondes, il parcourt 25 perches, nombre qui est le carré de 5.

Puisque la pesanteur agit sur un corps qui tombe d'une manière accélérée, elle doit par la raison contraire, produire un mouvement retardé dans la même proportion sur un corps lancé de bas en haut ; ainsi supposant qu'un mobile a parcouru en s'élevant neuf perches dans la première seconde ; il en parcourra sept dans la suivante, cinq dans la troisième, trois dans la quatrième, et une dans la cinquième.

Sur ce principe, on peut calculer la hauteur à laquelle s'élève une bombe : pour cela, du moment où l'on met le feu au mortier jusqu'à celui où la bombe touche terre, on remarque combien il s'écoule de secondes ; la moitié de ce temps est celui de sa chute : et comme on sait que le carré des temps est égal au nombre des perches parcourues, s'il s'est écoulé douze secondes dont la moitié est six, la bombe se sera élevée à trente-six perches, ou à cinq cent quarante pieds.

Maintenant revenons au mouvement de pro-



jection, et voyons la ligne que décrit un mobile chassé par une impulsion quelconque et obéissant en-même temps à la force motrice et à celle de la pesanteur. Ou la direction de la force projectile est horizontale comme pour le tir du canon, ou bien elle tend de bas en haut, et obliquement à l'horizon comme pour le tir de la bombe. Examinons successivement ces deux cas.

Un boulet de canon chassé dans la direction horizontale  $AB$ , *Pl. XVII, fig. 1.<sup>re</sup>*, parcourrait uniformément les espaces  $AC$ ,  $CD$ ,  $DE$ ,  $EF$ ,  $FB$  dans des temps égaux, et si l'on veut en cinq secondes; mais la pesanteur ne cessant pas d'agir sur le mobile, tend à le porter par un mouvement accéléré en  $G$ , dans le même espace de temps qu'il doit employer à parcourir la ligne  $AB$ . Cette perpendiculaire  $AG$ , qui exprime ici l'effet de la pesanteur sera de vingt-cinq perches, puisque les espaces parcourus verticalement sont comme le carré des temps.

Mais puisque le mobile est poussé tout-à-la-fois par deux forces dont l'une le porterait en  $B$ , et l'autre en  $G$ , chacune en cinq secondes, il obéira à ces deux forces, et tombera en cinq secondes en  $H$ , en décrivant une courbe, comme nous allons l'expliquer.

Dans la première seconde le boulet partant de  $A$  devra parcourir sur  $AB$  l'espace  $AC$ , et sur  $AG$  l'espace  $A1$ ; il tombera donc en  $L$ . Dans la deuxième seconde le boulet devra continuer à parcourir un espace horizontal égal à  $CD$  et un espace vertical égal à  $1, 3$ ; il tombera

par conséquent en M, et successivement en N, en O et en H, en suivant les lois du mouvement uniforme de la force projectile, et du mouvement accéléré de la pesanteur. Cette courbe A L M N O H est appelée parabole. Cette démonstration, toute simple qu'elle est, pourra à peine convaincre ceux qui se sont habitués à voir dans la projection du boulet, une direction purement horizontale. Les réflexions suivantes leveront tous les doutes. Le canon a une forme cylindrique au-dedans, et conique au-dehors, la culasse devant être renforcée pour résister à l'action de la poudre. On pointe cette arme par un rayon visuel dirigé le long de la surface supérieure, sur le but que l'on veut atteindre, c'est ce qu'on appelle la ligne de mire A B, *fig. 2<sup>e</sup>*.

La ligne d'axe E F est celle qui passe par l'âme de la pièce, et qui par conséquent est censée régler et déterminer la direction que prend le boulet. On voit donc que ces deux lignes n'étant point parallèles, doivent se rencontrer à quelque distance C, et se croiser sous un angle d'autant plus ouvert que la culasse aura plus d'épaisseur, de sorte que ces deux lignes frappent chacune un objet différent. S'il était possible de suspendre l'action de la pesanteur, le boulet suivant la direction de la ligne d'axe frapperait le point F fort élevé au-dessus du point B qui est le but; mais en rendant à la pesanteur sa force inaltérable, en admettant qu'elle fasse descendre le projectile de la quantité F B, dans le temps qu'il mettra à parcourir la distance E F, il est clair

qu'il frappera directement le but. Or, c'est ce qui arrive. La distance  $F$  étant environ de deux cents toises, vitesse ordinaire du boulet dans une seconde, le calcul prouve, en égard à l'angle de cinquante et une minutes, observées entre la ligne de mire et celle de l'axe, que la différence  $FB$  doit être de quinze pieds, et cette valeur est celle de l'espace vertical parcouru dans la première seconde, par un corps qui tombe librement.

La hausse mobile adaptée derrière les culasses des pièces de campagne, remplit le même objet pour les grandes distances. Par le moyen de cette pièce qui glisse à volonté dans une coulisse, on augmente pour ainsi dire l'excès de la culasse sur l'épaisseur du boulet, et on conserve l'avantage de pointer directement le but, ce qui s'appelle tirer de but-en-blanc. Ainsi à six cents toises de portée, la pièce de 12 pointée de but-en-blanc a dix-huit lignes de hausse, qui, équivalant à  $5^\circ$ , produirait le même effet, suivant Bezout, que si on l'eût pointée sans hausse à vingt-une toises trois pieds au-dessus du but, hauteur à laquelle il faudrait viser pour tomber juste.

Lorsque la force projectile tend de bas en haut et obliquement à l'horizon, comme il arrive lorsqu'on pointe un mortier sous un angle quelconque, la bombe en s'élevant change également de direction à chaque instant, par l'effet de sa pesanteur, et elle décrit une courbe parabolique, comme il est facile de le démontrer.

Si la bombe était mue par la simple impulsion de la force projectile, elle parcourrait en temps égaux les espaces égaux  $AB$ ,  $BC$ ,  $CD$ ,  $DE$ , etc., *fig. 5*, jusqu'en  $I$ ; mais la pesanteur qui ne cesse d'agir dans la direction verticale, retarde de plus en plus l'effet communiqué au mobile; il ira donc de  $A$  en  $K$  au-lieu d'aller de  $A$  en  $B$ , c'est-à-dire qu'il parcourra la diagonale  $AK$  du parallélogramme  $ABKL$  dont  $AB$  représente la force de projection et  $BK$  la force de pesanteur.

Arrivée en  $K$ , la bombe au-lieu de continuer sa direction  $KM$ , prendra la nouvelle  $KN$  qui est la diagonale du parallélogramme  $KOMN$ , dont  $KM$  exprime la force de projection, et  $MN$  la pesanteur; ainsi de suite de diagonale en diagonale, elle s'élèvera de  $N$  en  $P$ , de  $P$  en  $Q$ . Parvenue au plus haut degré d'élévation, elle descendra par un mouvement accéléré, également de diagonale en diagonale, de  $Q$  en  $R$ , de  $R$  en  $S$ , etc., jusqu'en  $U$ , et par conséquent elle décrira la courbe  $AQU$  dans le même temps qu'elle aurait parcouru l'espace  $AI$  si elle n'avait obéi qu'au mouvement de projection.

La manière la plus régulière de tirer les bombes est de pointer le mortier sous l'angle de la plus grande amplitude, c'est-à-dire de 45 degrés environ, et de chercher les augmentations ou diminutions de portées pour les charges plus ou moins fortes.

On tire l'obusier d'après les principes qu'on vient d'expliquer pour le canon et le mortier, puisqu'il sert à double fin.

Le ricochet, suivant Bezout (\*), est ce mouvement, par lequel un projectile après avoir rencontré un obstacle, se réfléchit sous un angle égal à celui d'incidence pour recommencer de semblables mouvemens. Plus la direction suivant laquelle le mobile est lancé fait un petit angle avec l'horizon, plus ce mobile est dans le cas de faire ricochet.

Soit  $RAQ$ , *fig. 4*, l'angle de projection du mobile avec l'horizon;  $AMC$  la courbe décrite ou la parabole;  $VX$  la ligne de terre: arrivé en  $C$ , le projectile rencontre un obstacle; dans cet état il est mu à-la-fois, et par la force de pesanteur  $QC$ , qui tend à l'enfoncer dans la terre, et par la vitesse  $PC$ , qui tend à lui faire labourer le terrain, mais en formant un sillon dont la profondeur augmente jusqu'à ce que la force  $QC$  soit éteinte, après quoi la vitesse restante dans le sens horizontal agissant seule, le projectile refoule devant lui la matière qui s'oppose à son mouvement, et l'écarte pour se frayer un passage du côté où il éprouve la moindre résistance. Dégagé de cette résistance, il s'élève ensuite jusqu'à un certain terme, en décrivant une nouvelle parabole  $EGH$ , et il peut encore recommencer de semblables mouvemens, mais de plus en plus affaiblis.

---

(\*) Si l'on veut des démonstrations rigoureuses et exactes, on peut consulter le *Cours de Mathématiques à l'usage de l'Artillerie*, de cet Auteur; le *tir du canon à toute volée et à ricochets*, ainsi que la *méthode de lancer des bombes*, y sont traités avec toute la précision que donne la théorie.

L'auteur remarque que la profondeur du sillon dépendant de la vitesse verticale QC, sera d'autant plus petite, que l'angle MCP sera aussi plus petit, ou que l'angle de projection RAQ aura été plus aigu. On voit ainsi, dit-il, comment la facilité du ricochet dépend de ce que l'angle de projection soit petit.

Ordinairement cet angle est, pour l'obusier, de 6, 10 à 15 degrés, comme nous l'avons dit, et pour le canon il doit être de 6 à 10 degrés au plus.

Toute la théorie de l'art du canonnier et du bombardier se réduit à calculer l'amplitude de la courbe, c'est-à-dire la portée de jet du projectile, ce qu'on pourrait connaître exactement sans les difficultés innombrables qui se rencontrent dans la pratique; la qualité de la poudre, la quantité employée, l'évasement de la lumière de la pièce, la différence de forme et de calibre du boulet, le plus ou moins de force qu'on met à refouler la charge; toutes ces causes, auxquelles il faut ajouter comme objet essentiel la résistance de l'air et les frottemens qu'éprouve le projectile contre les parois intérieures de la pièce, toutes ces causes, dis-je, produisent des différences dans la vitesse et dans la direction. La pratique est donc absolument nécessaire pour apprendre à estimer les obstacles qui nuisent à la perfection du tir des armes à feu.

En campagne ou en ligne, l'artillerie manœuvre avec l'infanterie et la cavalerie, et suit exactement tous les mouvemens des troupes.

Des  
manœuvres  
de  
l'artillerie.

## 560 THÉORIE DE L'OFFICIER SUPÉRIEUR.

Ordinairement une batterie de 6 pièces, avec ses 6 caissons, est servie par une compagnie d'artillerie à pied ou à cheval, et un nombre suffisant de soldats du train : la batterie se divise par section de 2 pièces et de 2 caissons. Dès-lors elle rompt par section à droite ou à gauche, marche en colonne, chaque pièce toujours suivie de son caisson ; elle se reforme en bataille à gauche ou à droite, sur la droite ou sur la gauche, en avant, en arrière.

Plusieurs batteries en ligne changent de front, marchent en bataille, en retraite, évitent les obstacles, passent les défilés, exécutent les feux de retraite, les feux en arrière, ceux en avant et ceux de flanc.

Toutes ces manœuvres se font à la prolonge, comme plus usitées en présence de l'ennemi.

Il faut consulter à cet égard l'ouvrage ayant pour titre : *Manœuvres des batteries de campagne de l'artillerie de la garde* ; et quant au détail de la manœuvre des pièces, il faut voir le *Manuel de l'Artillerie* ou le *petit Manuel du Canonnier*.

Il paraîtra extraordinaire, ce semble, que l'artillerie, l'une des armes savantes, n'ait point encore de réglemens uniformes pour son service, tandis que l'infanterie et la cavalerie en ont d'excellens.

Cette amélioration ne tardera pas sans doute à s'opérer ; on peut s'en reposer sur l'instruction d'un corps aussi éclairé.

FIN.

608104



# TABLE DES MATIÈRES.

|                   | Pages. |
|-------------------|--------|
| AVANT-PROPOS..... | v      |

## PREMIÈRE PARTIE.

|                                                                                                               |            |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------|
| CHAPITRE I. <sup>er</sup> Considérations sur la discipline,<br>l'administration et l'instruction des corps... | 1          |
| Police et discipline.....                                                                                     | 3          |
| Administration.....                                                                                           | 8          |
| Instruction.....                                                                                              | 10         |
| CHAP. II. De la guerre.....                                                                                   | 16         |
| Détail des marches.....                                                                                       | <i>Ib.</i> |
| Détails relatifs aux camps ou positions.....                                                                  | 21         |
| Affaires et actions.....                                                                                      | 28         |
| De l'infanterie.....                                                                                          | 29         |
| Défense d'une position occupée par l'infanterie.                                                              | 39         |
| Attaque d'une position par l'infanterie.....                                                                  | 41         |
| Désavantage dans l'attaque, retraite forcée...                                                                | 44         |
| Succès dans l'attaque.....                                                                                    | 46         |
| De la cavalerie.....                                                                                          | 47         |
| Combat d'infanterie contre cavalerie.....                                                                     | 49         |
| Nouvelle manœuvre à feux croisés.....                                                                         | 53         |
| Mouvemens de l'infanterie en plaine en présence de la cavalerie.....                                          | 60         |
| Retraite de l'infanterie en plaine devant la cavalerie.....                                                   | 62         |



|                                                                               | Pages.     |
|-------------------------------------------------------------------------------|------------|
| Règles à observer de la part de l'infanterie en présence de la cavalerie..... | 65         |
| Moyens d'attaque de la cavalerie contre l'infanterie.....                     | 66         |
| Combat de cavalerie contre cavalerie.....                                     | 68         |
| De l'artillerie.....                                                          | 73         |
| <br>CHAP. III. Des trois armes réunies.....                                   | <br>79     |
| Corps de troupes composé des trois armes..                                    | 80         |
| Ligne de bataille de ce corps.....                                            | 81         |
| Mouvement en avant.....                                                       | 83         |
| Mouvement rétrograde.....                                                     | <i>Ib.</i> |
| Passage d'un défilé.....                                                      | 86         |
| Attaque par échelons.....                                                     | 88         |
| Attaque dans l'ordre oblique.....                                             | 89         |
| Cas où il faut changer l'ordre ordinaire....                                  | 90         |
| Disposition d'une marche exécutée en plaine.                                  | 95         |
| Marche dans un pays coupé.....                                                | 98         |
| Marche dans les montagnes.....                                                | 101        |
| Choix des camps ou positions.....                                             | 105        |
| Nécessité de retrancher ses positions et de s'y garder.....                   | 106        |
| Moyens employés pour surveiller l'ennemi..                                    | 110        |
| Des ruses et stratagèmes.....                                                 | 113        |
| Défense du passage des rivières....                                           | 116        |
| Passage de rivières en marchant à l'ennemi..                                  | 118        |
| Passage de rivières en retraite.....                                          | 125        |
| Maximes militaires.....                                                       | 127        |

## SECONDE PARTIE.

|                                                |     |
|------------------------------------------------|-----|
| CHAPITRE I. <sup>er</sup> Des détachemens..... | 133 |
|------------------------------------------------|-----|

## DES MATIÈRES.

363

|                                                                       | Pages.         |
|-----------------------------------------------------------------------|----------------|
| Ordre de marche en plaine.....                                        | <u>134</u>     |
| Moyens d'assurer sa marche.....                                       | <u>135</u>     |
| Ordre de marche dans un pays coupé.....                               | <u>136</u>     |
| Dispositions pour l'attaque.....                                      | <u>138</u>     |
| Comment il faut remplir sa mission.....                               | <u>142</u>     |
| Retraite, manière de l'ordonner.....                                  | <i>Ib.</i>     |
| Moyens à employer pour échapper à l'ennemi.....                       | <u>144</u>     |
| <br>CHAP. II. Des fourrages au vert.....                              | <br><u>146</u> |
| <br>CHAP. III. Des Convois.....                                       | <br><u>147</u> |
| Composition d'un convoi et de son escorte..                           | <i>Ib.</i>     |
| Ordre de marche.....                                                  | <u>149</u>     |
| Précautions avant de se mettre en marche..                            | <u>151</u>     |
| Disposition défensive.....                                            | <u>152</u>     |
| Défense du convoi.....                                                | <u>153</u>     |
| Passage de défilés.....                                               | <u>159</u>     |
| Position de nuit.....                                                 | <u>160</u>     |
| Attaque d'un convoi.....                                              | <u>163</u>     |
| Manière de dresser une embuscade pour l'at-<br>taque d'un convoi..... | <u>164</u>     |
| Convois par eau, leur escorte, leur attaque<br>et leur défense.....   | <u>170</u>     |
| <br>CHAP. IV. Notions de <u>Géométrie</u> .....                       | <br><u>174</u> |
| <u>Du point, des lignes</u> .....                                     | <u>175</u>     |
| Des angles, des perpendiculaires.....                                 | <u>177</u>     |
| Des parallèles.....                                                   | <u>180</u>     |
| Des surfaces.....                                                     | <u>181</u>     |
| De la mesure des surfaces.....                                        | <u>185</u>     |
| Des figures semblables.....                                           | <u>185</u>     |
| Du carré de l'hypothénuse.....                                        | <u>186</u>     |

|                                                                                                        | Pages |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| Manière de calculer une distance à un point inaccessible.....                                          | 188   |
| Moyen de déterminer la longueur d'une ligne inaccessible, et de mener une parallèle à cette ligne..... | 189   |
| Diverses manières d'estimer la hauteur d'un édifice.....                                               | 190   |
| <br>CHAP. V. De la Fortification passagère ou de campagne.....                                         |       |
| Du feu direct et des feux croisés.....                                                                 | 195   |
| Des feux rasans et fichans.....                                                                        | 196   |
| De la direction du tir.....                                                                            | Ib.   |
| Des angles flanquans.....                                                                              | Ib.   |
| Des angles saillans ou flanqués.....                                                                   | 197   |
| De la capitale, de la courtine, de la gorge...                                                         | 198   |
| <br><u>1.<sup>re</sup> Section.</u> Des plans d'ouvrages et des profils.....                           |       |
| Des ouvrages ouverts.....                                                                              | Ib.   |
| Du redan, de la lunette.....                                                                           | 199   |
| Des ouvrages fermés : des redoutes.....                                                                | 200   |
| Des têtes de ponts.....                                                                                | 204   |
| De l'étendue des ouvrages, ..                                                                          | 205   |
| Des ouvrages développés pour retrancher les camps.....                                                 | 207   |
| Des lignes continues.....                                                                              | 208   |
| Des ouvrages détachés pour couvrir une position.....                                                   | 212   |
| Manière de retrancher les villages et bourgs..                                                         | 214   |
| Des profils, du parapet.....                                                                           | 216   |
| De la banquette.....                                                                                   | 218   |

|                  | Pages. |
|------------------|--------|
| Du fossé.....    | 219    |
| De la berme..... | 220    |
| Du glacis.....   | 221    |

|                                                   |            |
|---------------------------------------------------|------------|
| <i>II.° Section. Du tracé d'un ouvrage, et de</i> |            |
| sa construction.....                              | 223        |
| Manière de faire un tracé.....                    | <i>Ib.</i> |
| Du défilement.....                                | 231        |
| De la construction.....                           | 235        |
| De la construction des ouvrages revêtus.....      | 238        |
| Des fascines.....                                 | <i>Ib.</i> |
| Des gazons.....                                   | 240        |
| Des claies.....                                   | 241        |
| Des gabions.....                                  | 242        |
| Des sacs à terre.....                             | 243        |
| Des embrasures.....                               | 244        |

|                                                |            |
|------------------------------------------------|------------|
| <i>III.° Section. Des moyens employés pour</i> |            |
| augmenter la force d'un poste et pour en       |            |
| défendre l'accès.....                          | 248        |
| Des lunettes, redans et flèches détachées....  | <i>Ib.</i> |
| Des réduits.....                               | 249        |
| Des traverses.....                             | <i>Ib.</i> |
| Des palissades.....                            | 250        |
| Des fraises.....                               | 251        |
| Des chevaux de frise.....                      | 252        |
| Des abatis.....                                | <i>Ib.</i> |
| Des puits.....                                 | 253        |
| Des avant-fossés.....                          | <i>Ib.</i> |
| Des fossés pleins.....                         | <i>Ib.</i> |
| Des inondations.....                           | 254        |

|                                                                                                             | <i>Pages.</i>  |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----------------|
| Des fougasses.....                                                                                          | 257            |
| Différens obstacles et moyens de défense qu'on<br>peut ajouter aux précédens.....                           | 258            |
| Des caponnières en palissades.....                                                                          | 259            |
| Des blok-housses.....                                                                                       | <i>Ib.</i>     |
| De la destruction des ponts.....                                                                            | 260            |
| De la construction provisoire des ponts et ra-<br>deaux.....                                                | 261            |
| <i>IV.<sup>e</sup> Section. De l'attaque et de la défense<br/>des lieux retranchés.....</i>                 | <i>263</i>     |
| Des divers moyens usités contre les retran-<br>chemens.....                                                 | <i>Ib.</i>     |
| De l'attaque par ruse.....                                                                                  | <i>Ib.</i>     |
| De l'attaque de vive force.....                                                                             | 264            |
| De la défense des lieux retranchés.....                                                                     | 269            |
| <br><b>CHAP. VI. Plan d'une Ecole de théorie.....</b>                                                       | <br><b>274</b> |
| § I. <sup>re</sup> Idées sur l'enfance et les progrès de la<br>tactique.....                                | 276            |
| § II. Du commandement et de son intonation.....                                                             | 282            |
| § III. Des manœuvres de l'infanterie.....                                                                   | 283            |
| Ecole du soldat.....                                                                                        | 284            |
| § IV. Ecole du peloton.....                                                                                 | 288            |
| § V. Ecole de bataillon.....                                                                                | 297            |
| § VI. Evolutions de lignes.....                                                                             | 303            |
| § VII. Manœuvres à feux croisés dans l'ordre<br>mince en ligne et en carré, et dans l'ordre<br>profond..... | 312            |
| § VIII. Des manœuvres de la cavalerie.....                                                                  | 336            |
| § IX. De l'artillerie.....                                                                                  | 347            |
| Du canon.....                                                                                               | 348            |

## DES MATIÈRES.

367

Pages.

|                                              |            |
|----------------------------------------------|------------|
| <u>Du mortier. . . . .</u>                   | <u>349</u> |
| <u>De l'obusier. . . . .</u>                 | <u>351</u> |
| <u>Du mouvement des projections. . . . .</u> | <u>352</u> |
| <u>Des manœuvres. . . . .</u>                | <u>359</u> |

FIN DE LA TABLE.



## CORRECTIONS ET ADDITIONS.

---

Page 7, ligne 17, après ces mots, *on y parvient*, ajoutez : *dans les momens difficiles.*

Page 11, ligne 12, après le mot *regardant*, ajoutez : *les adjudans-majors et.*

Page 134, ligne 8, eu-lieu de *il prendra*, lisez : *il se précautionnera de.*

Même page, ligne 31, *amener*, lisez : *emmener.*

Page 162, ligne 9, *des approches*, lisez : *de l'approche.*

Page 175, ligne 17, après ces mots, *aucune dimension*, ajoutez : *quoique de fait il ait une étendue infiniment petite.*

Même page, ligne 19, après ces mots, *ou courbes*, ajoutez : *une ligne est définie en géométrie, l'étendue en longueur.*

Page 176, ligne 1.<sup>re</sup>, *devient*, lisez : *dévient*, du verbe dévier.

Page 183, ligne 18, *il y en a à 6, 7*, lisez : *il y en a à 5, 6, 7.*

Page 208, lignes 14 et 15, *afin d'y placer*, substituez : *et on y placera.*

Page 216, ligne 24, *dans un ouvrage*, lisez : *dans le relief d'un ouvrage.*

Page 231, ligne 25, eu-lieu de *d'une ligne*, lisez : *d'un côté.*

Page 237, ligne 12, au-lieu de *en observant*, lisez : *en suivant.*

Page 278, ligne 18, *sa belle ordonnance*, lisez : *la belle ordonnance.*

Page 285, note, ligne 5, *de la baguette*, lisez : *de baguette.*

Page 319, ligne 15, 2. 2.<sup>es</sup>, 3.<sup>es</sup> et 4.<sup>es</sup> *pelotons*, lisez : 2. 3.<sup>es</sup> et 4.<sup>es</sup> *pelotons.*

Page 321, ligne 31, *usite*, lisez *usité.*

Page 346, ligne 20, *comme nous l'avons*, lisez : *ainsi que nous l'avons.*

Page 356, ligne 21, *qui, équivalant à 3°*, lisez : *qui équivalent à 3°.*

---



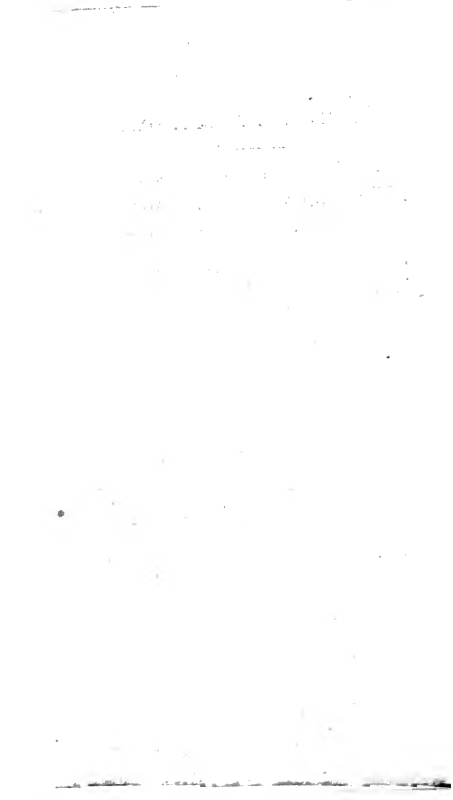
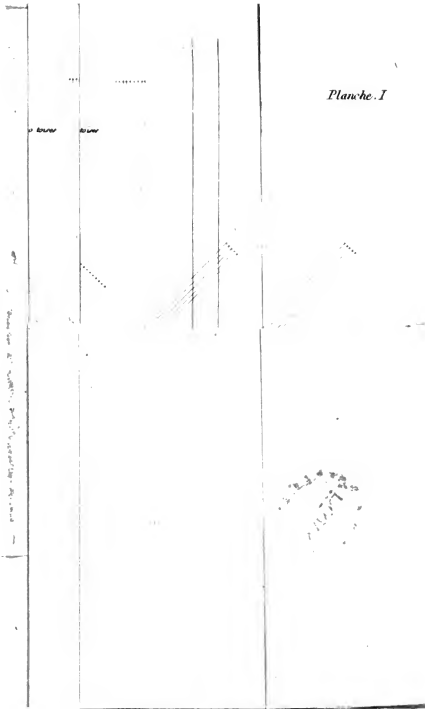
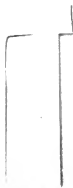
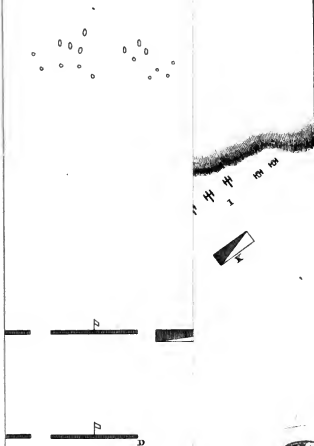


*Planche I*



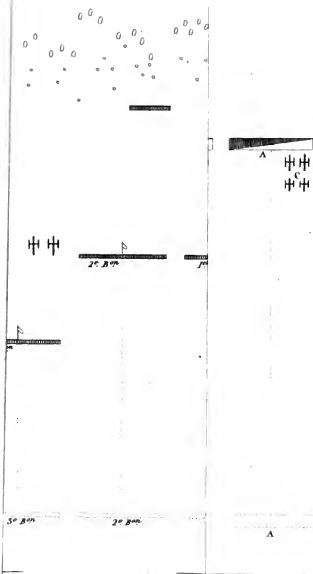


emi



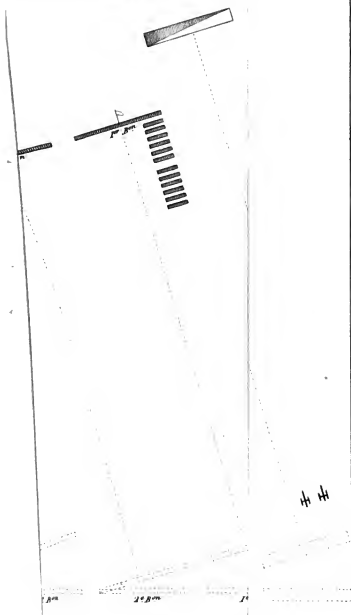


•••••





iii

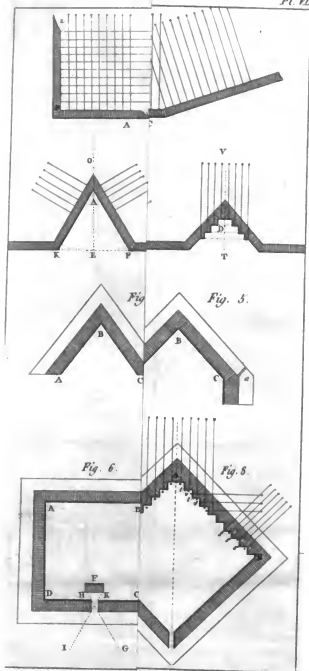




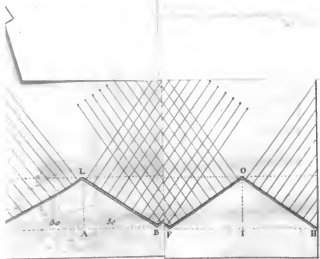




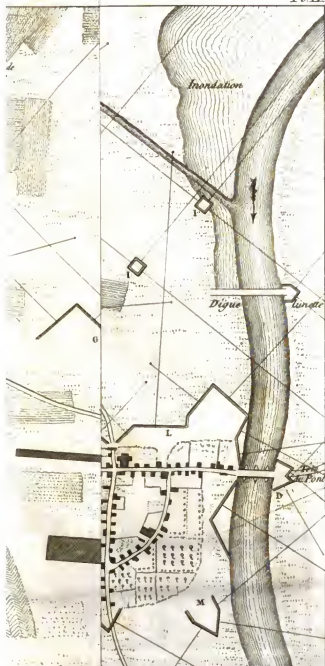
















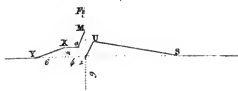


Fig. 18.

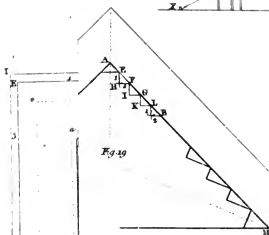


Fig. 19.

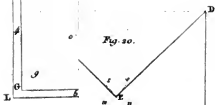
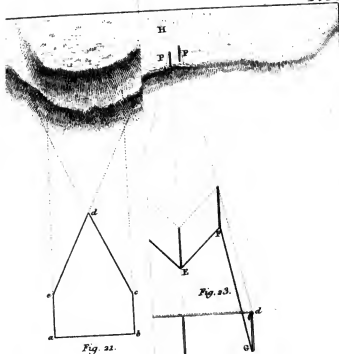


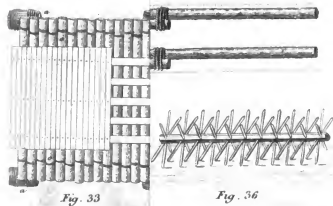
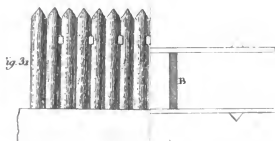
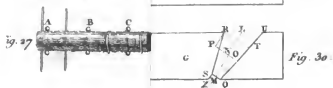
Fig. 20.













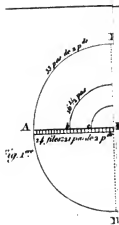


Fig. 3

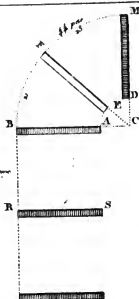
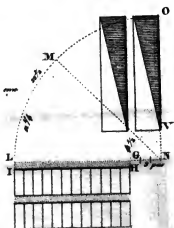


Fig. 6

Fig. 7







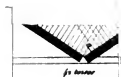


Fig. 1. 1<sup>re</sup>



Fig. 2. 2<sup>de</sup>

L'acquer m'acquer et del

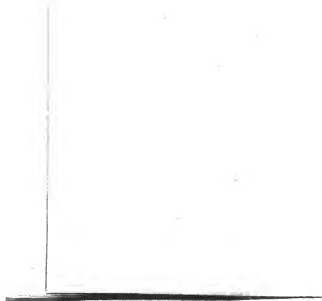


Pl. XII



11







\_\_\_\_\_

